

# Aristote (- 384, - 322)

-300

## Éthique à Nicomaque

---

### TEXTE LIBRE À PARTICIPATION LIBRE

[hurlus.fr](http://hurlus.fr), tiré le 10 août 2021

Livre I . . . . .	9
1 (1094a – 1095a) < Le bien et l'activité humaine. La hiérarchie des biens > . . . . .	9
2 (1095a – 1095b) < Le bonheur ; diverses opinions sur sa nature. Méthode à employer > . .	12
3 (1095b – 1096b) < Les théories courantes sur la nature du bonheur : le plaisir, l'honneur, la richesse > . . . . .	14
4 (1096b – 1097a) < Critique de la théorie platonicienne de l'Idée du Bien > . . . . .	16
5 (1097a – 1097b) < Nature du bien : fin parfaite, qui se suffit à elle-même > . . . . .	20
6 (1097b – 1098a) < Le bonheur défini par la fonction propre de l'homme > . . . . .	22
7 (1098a – 1098b) < Questions de méthode – La connaissance des principes > . . . . .	24
8 (1098b) < La définition aristotélicienne du bonheur confirmée par les opinions courantes > .	25
9 (1098b – 1099b) < Suite du chapitre précédent : accord de la définition du bonheur avec les doctrines qui identifient le bonheur à la vertu, ou au plaisir, ou aux biens extérieurs > .	26
10 (1099b – 1100a) < Mode d'acquisition du bonheur : il n'est pas l'œuvre de la fortune, mais le résultat d'une perfection > . . . . .	29
11 (1100a – 1101b) < Le bonheur et la vie présente. Le bonheur après la mort > . . . . .	31

12 (1101b – 1102a) < Le bonheur est-il un bien digne d'éloge ou digne d'honneur ? > . . . . .	36
13 (1102a – 1103a) < Les facultés de l'âme. Vertus intellectuelles et vertus morales > . . . .	38
Livre II . . . . .	43
1 (1103a – 1103b) < La vertu, résultat de l'habitude s'ajoutant à la nature > . . . . .	43
2 (1103b – 1105a) < Théorie et pratique dans la morale. Rapports du plaisir et de la peine avec la vertu > . . . . .	45
3 (1105a – 1105b) < Vertus et arts – Conditions de l'acte moral > . . . . .	50
4 (1105b – 1106a) < Définition générique de la vertu : la vertu est un « habitus » > . . . . .	52
5 (1106a – 1106b) < Définition spécifique de la vertu : la vertu est une médiété > . . . . .	53
6 (1106b – 1107a) < Définition complète de la vertu morale, et précisions nouvelles > . . . .	56
7 (1107a – 1108b) < Étude des vertus particulières > . . . . .	57
8 (1108b – 1109a) < Les oppositions entre les vices et la vertu > . . . . .	62
9 (1109a – 1109b) < Règles pratiques pour atteindre la vertu > . . . . .	64
Livre III . . . . .	67
1 (1109b – 1110b) < Actes volontaires et actes involontaires. De la contrainte > . . . . .	67
2 (1110b – 1111a) < Actes involontaires résultant de l'ignorance > . . . . .	70
3 (1111a – 1111b) < Acte volontaire > . . . . .	72
4 (1111b – 1112a) < Analyse du choix préférentiel > . . . . .	73
5 (1112a – 1113a) < Analyse de la délibération. Son objet > . . . . .	76

7 (1113b – 1114b) < La vertu et le vice sont volontaires > . . . . .	80
8 (1114b) < Résumé des chapitres précédents > . . . . .	85
9 (1115a – 1115b) < Examen des vertus spéciales. Le courage > . . . . .	86
10 (1115b – 1116a) < Le courage, suite > . . . . .	88
11 (1116a – 1117a) < Le courage, suite > . . . . .	90
12 (1117a – 1117b) < Le courage, fin > . . . . .	95
13 (1117b – 1118b) < La modération > . . . . .	97
14 (1119a) < La modération, suite > . . . . .	101
15 (1119a – 1119b) < Dérèglement et lâcheté. Comparaison avec l'enfance > . . . . .	102
Livre IV . . . . .	105
1 (1119b – 1120a) < La libéralité > . . . . .	105
2 (1120a – 1121a) < La libéralité, suite > . . . . .	107
3 (1121a – 1122a) < La libéralité. La prodigalité et la parcimonie > . . . . .	110
4 (1122a – 1122b) < La magnificence > . . . . .	114
5 (1122b – 1123a) < La magnificence, suite > . . . . .	116
6 (1123a) < La magnificence et ses contraires, suite > . . . . .	118
7 (1123a – 1124a) < La magnanimité > . . . . .	119
8 (1124a – 1125a) < La magnanimité, suite > . . . . .	122
9 (1125a) < La magnanimité et ses contraires, suite > . . . . .	125
10 (1125a – 1125b) < L'ambition, le manque d'ambition et la vertu intermédiaire > . . . . .	126
11 (1125b – 1126b) < La douceur > . . . . .	128
12 (1126b – 1127a) < L'affabilité et ses vices opposés > . . . . .	131
13 (1127a – 1127b) < L'homme véridique et ses opposés > . . . . .	133
14 (1127b – 1128b) < Le bon goût dans l'activité de jeu > . . . . .	136
15 (1128b) < La modestie > . . . . .	139

Livre V . . . . .	141
1 (1129a) < Nature de la justice et de l'injustice >	141
2 (1129a – 1129b) < Justice universelle et justice particulière > . . . . .	142
3 (1129b – 1130a) < La justice universelle ou légale > . . . . .	143
4 (1130a – 1130b) < La justice spéciale ou particulière > . . . . .	145
5 (1130b – 1131a) < La justice totale et la justice particulière > . . . . .	147
6 (1131a – 1131b) < La justice distributive, médiété proportionnelle > . . . . .	149
7 (1131b – 1132b) < La justice distributive, suite. La justice corrective > . . . . .	151
8 (1132b – 1133b) < La justice et la réciprocité. Rôle économique de la monnaie > . . . . .	154
9 (1133b – 1134a) < La justice-médiété > . . . . .	159
10 (1134a – 1136a) < Justice sociale – Justice naturelle et justice positive > . . . . .	160
11 (1136a – 1136b) < Examen de diverses apories relatives à la justice > . . . . .	167
12 (1136b – 1137a) < Autres apories relatives à la justice > . . . . .	169
13 (1137a) < La justice est une disposition > . . . . .	171
14 (1137a – 1138a) < L'équité et l'équitable > . . . . .	172
15 (1138a – 1138b) < Dernière aporie : de l'injustice envers soi-même > . . . . .	175
Livre VI . . . . .	179
1 (1138b) < Passage aux vertus intellectuelles. La « droite règle » > . . . . .	179
2 (1138b – 1139b) < Objet de la vertu intellectuelle ; combinaison du désir et de l'intellect > . . . . .	180
3 (1139b) < Énumération des vertus intellectuelles. Étude de la science > . . . . .	182

4 (1139b – 1140a) < Étude de l'art > . . . . .	184
5 (1140a – 1140b) < Étude de la prudence [φρονησις] > . . . . .	185
6 (1140b – 1141a) < Étude de la raison intuitive >	187
7 (1141a – 1141b) < La sagesse théorétique > .	188
8 (1141b) < La prudence et l'art politique > . . .	190
9 (1141b – 1142a) < La prudence et l'art poli- tique, suite. L'intuition des singuliers > . . . . .	191
10 (1142a – 1142b) < Les vertus intellectuelles mineures. La bonne délibération > . . . . .	193
11 (1142b – 1143a) < Les vertus intellectuelles mineures, suite. L'intelligence et le jugement >	195
12 (1143a – 1143b) < Relations des vertus dia- noétiques entre elles et avec la prudence > . .	196
13 (1143b – 1145a) < Utilité de la sagesse théo- rique et de la sagesse pratique (ou prudence) – Rapports des deux sagesse > . . . . .	198
Livre VII . . . . .	205
1 (1145a – 1145b) < Vice, intempérance, bestia- lité, et leurs contraires > . . . . .	205
2 (1145b) < Énumération des opinions com- munes à vérifier > . . . . .	206
3 (1145b – 1146b) < Examen des apories > . . .	207
4 (1146b) < Solution des apories – Tempérance et connaissance > . . . . .	210
5 (1146b – 1147b) < Solution de l'aporie sur les rapports de la science et de la tempérance > .	211
6 (1147b – 1149a) < Domaine de l'intempé- rance. Les diverses formes : l'intempérance simpliciter et l'intempérance secundum quid >	215
7 (1149a – 1150a) < Intempérance dans la co- lère et intempérance des appétits – La bestia- lité > . . . . .	221

F \_ G !.SYJR Uñ WFSHJ JY RTQQJX  
YJR Uñ WFSHJ JY JSIZWFSHJ 1cNR Uñ YZT  
KFNGQJXXJ #

G \_ F !.SYJR Uñ WFSHJ JY Iñ WðLG  
RJSY #

F \_ G !9JR Uñ WFSHJ JY TGXYNSI  
YNTS #

G \_ F !.SXJSXNGNQNYñ \_ .SYJR  
WFSHJ JY UWZIJSHJ #

F \_ G !9MñTWNJX XZW QJ UQFN  
QJZWX FWLZRJSYX #

G \_ F !)NXHZXXNTS IJ QF YMñTV  
VZJ QJ UQFNXNW ScJXY UFX ZS GNJS #

G \_ F !1J UQFNXNW JY QJ 8TZ[JV  
'NJS 5QFNXNWX GTSX JY UQFNXNWX RF

F \_ G !1J UQFNXNW \_ 1JX UQFN  
HTWUTWJQX #

1N[WJ ;...

F !1cFRNYNñ \_ 8F SñHJXXNYñ #

F F !1JX IN[JWXJX YMñTWNJX XZ  
SFYZWJ IJ QcFRNYNñ #

F \_ G !1JX JXUðHJX IJ QcFRNYNñ  
QcFRNYNñ KTSIñJ XZW QcZYNQNYñ JY Q  
XZW QJ UQFNXNW #

G !1cFRNYNñ KTSIñJ XZW QF [JWYZ #

G \_ F !(TRUFWFNXTS JSYWJ QcFR  
UFWKFNJY JY QJX FZYWJX FRNYNñX #

G !1cMFGNYZX JY QcFHYN[NYñ IFSX

G \_ F !ÖYZIJ IJ WFUUTWYX UFWY  
QNJWX JSYWJ QJX IN[JWXJX FRNYNñX #

G !1cñLFQNYñ JY QcNSñLFQNYñ IFSX

G \_ F !1cñLFQNYñ IFSX QF OZXYN  
IFSX QcFRNYNñ &RNYNñ ITSSñJ JY FRNY

F \_ G !&RNYNñ FHYN[J JY FRNY  
UFXXN[J XZNYJ &RNYNñX JSYWJ NSñLF

G \_ F ! &RNYNñ JY OZXYNHJ  
Y^UJX IcFRNYNñ &XXTHNFYNTSX UF  
HNYñ #

F \_ F ! (TSXYNYZYNTSX UTQI  
JY FRNYNñX HTWWJXUTSIFSYJX #

F \_ G !+TWRJX IJ QcFRNYNñ H  
UTSIFSY FZ] HTSXYNYZYNTSX UTQNY

G \_ F ! 1cFKKJHYNTS JSYWJ U  
JY JSYWJ ñUTZ] #

F \_ F ! 7ðLQJX UWFYNVZJX WJ  
è QcFRNYNñ JSYWJ ñLFZ] \_Æ1cFRNY

F \_ G ! 7ðLQJX IJ HTSIZNYJ U  
QcFRNYNñ JSYWJ UJWXTSSJX NSñLF

1N[WJ . =

G \_ G ! 1JX FRNYNñX IcJXUðHJ  
KñWJSYJX +N]FYNTS IJ QF WñRZSñW

G \_ F ! (TS(NYX JSYWJ QJX IN[  
KTWRJX IJ QcFRNYNñ #

F \_ G ! )J QF WZUYZWJ IJ QcFR

F \_ G ! &SFQ^XJ IJ QcFRNYN  
YWZNXRJ JY ñLT÷XRJ #

G \_ F ! &SFQ^XJ IJ QF GNJS[JN

F \_ G ! &SFQ^XJ IJ QF HTSHTW

G \_ F ! &SFQ^XJ IJ QF GNJSKFN

F \_ G ! 1cñLT÷XRJ XTS WûQJ J  
KTWRJX #

G \_ G ! 8N QcMTRRJ MJZWJZ] I  
XTNS IcFRNX #

G \_ F ! 8ZW QJ STRGWJ IJX FR

F \_ G ! 1J GJXTNS IcFRNX IFS  
UWTXUñWNYñ JY IFSX QcFI[JWXNYñ #

G \_ F ! 1F [NJ HTRRZSJ IFSX  
QcFRNYNñ #

1N[WJ =

F \_ G !.SYWTIZHYNTS è QF YMñTW  
UQFNXNWÆ QJX YMðXJX JS UWñXJSHJ #  
G \_ F ! (WNYNVZJ IJX YMñTWNJX I  
IT]J JY IJ 8UJZXNUUJ #  
F \_ G ! 1F SFYZWJ IZ UQFNXNW #  
G \_ F ! 5QFNXNW JY FHYJ #  
F \_ F ! 1F IN[JWXNYñ XUñHN'VZJ I.  
UQFNXNWX #  
F \_ F ! 'TSMJZW FHYN[NYñ JY OJZ  
F \_ F ! 1F [NJ HTSYJRUQFYN[J T  
YMñTWñYNVZJ #  
F \_ G ! 5WññRNSJSHJ IJ QF [NJ  
HTSYJRUQFYN[J #  
G \_ F ! 1F [NJ HTSYJRUQFYN[J JY X  
HTSINYNTSX RFYñWNJQQJX #  
F \_ G ! ÖYMNvZJ JY 5TQNYNVZJ #



1N[WJ.

F \_ F ! 1J GNJS JY QcFHY  
RFNSJ 1F MNñWFWHMNJ IJX GNJS  
9TZY FWY @I>ö ð @B JY YTZYJ NS[JXYNLFY  
FHYNTS @EF:DBGB JY YTZY HMTN]YJSIJS  
VZcNQ XJRGQJ @=ó ð >BB &ZXXN F Y TS I  
QJ 'NJS JXY HJ è VZTN YTZYJX HMTXJX YJ  
2FNX TS TGXJW[J JS KFN Y ZSJ HJWYF  
QJX 'SXÆ QJX ZSJX HTSXNXYJSY IFSX  
FZYWJX IFSX  
HJWYFNSJX •Z[WJX INXYNSHYJX IJX FHY  
Qè Tþ J]NXYJSY HJWYFNSJX 'SX INXYNSH  
HJX HFX Qè QJX •Z[WJX XTSY UFW SFYZ  
FHYN[NYñX VZN QJX UWTIZNXJSY  
4W HTRRJ NQ ^ F RZQYNUQNHNYñ IcF  
XHNJSHJX QJZWX 'SX FZXXN XTSY RZQY  
INH FQ F UTZW 'S QF XFSYñ QcFWY IJ HTS  
QJ SF[NWJ QcFWY XYW FYñ LNVZJ QF [NH  
WNHMJXXJ  
2FNX IFSX YTZX QJX FWYX IJ HJ LJSWJ V  
ZSNVZJ UTYJSYNFQNYñ IJ RòRJ JS JKKJ  
UNVZJ YTRGJSY QcFWY IJ KFGWNVZJW I  
FZYWJX RñYNJWX HTSHJWSFSY QJ MFWS  
JY VZJ QcFWY MNUUNVZJ QZN RòRJ JY YT  
è QF LZJWWJ YTRGJSY è QJZW YTZW XTZX  
IJ QF RòRJ K FïTS VZJ IcFZYWJX FWYX XT  
IcFZYWJX IFSX YTZX HJX HFX INXTSX S  
FWHMNYJHYTSNVZJX ITN[JSY òYWJ  
UWñKñWñJX è YTZYJX HJQQJX IJX FWYX  
HcJXY JS [ZJ IJX UWJRN ðWJX 'SX VZcTS U

5JZ NRUTWYJ FZ XZWUQZX VZJ QJX FHYN  
XTNJSY QJX 'SX IJX FHYNTSX TZ VZJ è UFWY  
^ FNY VZJQVZJ FZYWJ HMTXJ HTRRJ IFSX QJ  
ITSY STZX F[TSX UFWQñ

8N ITSH NQ ^ F IJ STX FHYN[NYñX VZJQV  
XTZMFNYTSX UFW JQQJ RòRJ JY QJX FZYWJ  
IcJQQJ JY XN STZX SJ HMTNXNXXTSX UFX  
HMTXJ JS [ZJ IcZSJ FZYWJ HFW TS UWTHñIJW  
IJ XTWYJ VZJ QJ IñXNW XJWFNY KZYNQJ JY  
HJYYJ 'S Qè SJ XFZWFNY òYWJ VZJ QJ GNJS  
3cJXY NQ UFX [WFN IðX QTWX VZJ UTZW QF  
HTSSFNXXFSHJ IJ HJ GNJS JXY IcZS LWFSI UT  
GQFGQJX è IJX FWHMJWX VZN TSY ZSJ HNGQJ  
UTZWWT SX UQZX FNXñRJSY FYYJNSIWJ QJ G  
JS JXY FNSXN STZX IJ[TSX

JXXF^JW IcJRGWFXJW YTZY FZ RTNSX IF  
QNLSJX QF SFYZWJ IZ 8TZ[JWFNS 'NJS JY  
XHNJSHJ UFWYNHZQNðWJ TZ IJ VZJQQJ UTY  
XJWF IcF[NX VZcNQ IñUJSI IJ QF XHNJSHJ XZ  
YTSNVZJ UFW J]HJQQJSHJ 4W ZSJ YJQQJ XH  
YJRJSY QF 5TQNYNVZJ HFW HcJXY JQQJ VZN  
UFWRN QJX XHNJSHJX HJQQJX VZN XTSY Sñ  
HNYñX JY VZJQQJX XTWYJX IJ XHNJSHJX HM  
YT^JSX ITNY FUUWJSIWJ JY OZXVZcè VZJQ U  
UTZXXñJÆ JY STZX [T^TSX JSHTWJ VZJ RòRJ  
YñX QJX UQZX FUUWñHNñJX XTSY XZGTWITS  
UFW J]JRUQJ QF XYW FYñLNJ QcñHTSTRNVZ  
UZN XVZJ QF 5TQNYNVZJ XJ XJWY IJX FZYWJX  
JY

VZcJS TZYWJ JQQJ QñLNKðWJ XZW HJ VZcNQ  
NQ KFZY XcFGXYJSNW QF 'S IJ HJYYJ XHNJS  
IJX FZYWJX XHNJSHJXÆ IcTpNQ WñXZQYJVZ  
XJWF QJ GNJS UWTUWJRJSY MZRFNS 2òRJ X  
NIJSYNYñJSYWJ QJ GNJS IJ QcNSIN[NIZ JY HJ  
KFïTS HcJXY ZSJ YêHMJ RFSNKJXYJRJSY UQ

UQZX UFWKFNYJ I cFUUWñMJSIJW JY IJ XF  
HNYñÆ HFW QJ GNJS JXY FXXZWñRJSY I  
NSIN[NIZ NXTQñ RFNX NQ  
JXY UQZX GJFZ JY UQZX IN[NS FUUQNVZñ  
HNYñX

;TNQè ITSH QJX GZYX IJ STYWJ JSVZòY  
KTRWJ IJ UTQNYNVZJ

3TZX FZWTSX XZ)XFRRJSY WJRUQN ST  
ITSSTSX QJX ñHQFNWHNXXJRJSYX VZJ H  
XZOJY VZJ STZX YWFNYTSX (cJXY VZcJS  
HMJWHMJW QF RòRJ WNLZJZW IFSX YTZY  
INKKñWJRRJSY UFX UQZX VZcTS SJ QcJ]  
YNTSX IJ QcFWY 1JX HMTXJX GJQQJX JY  
XTSY QcTGOJY IJ QF 5TQNYNVZJ

ITSSJSY QNJZ è IJ YJQQJX IN[JWLJSHJX J  
YZIJX VZcTS F UZ HWTNWJ VZcJQQJX J]N  
HTS[JSYNTS JY STS UFW SFYZWJ :SJ UF  
UWñXJSYJ FZXXN IFSX QJ HFX IJX GNJSX  
IJX ITRRFLJX VZNJS IñHTZQJSY XTZ[JSYA  
IJX LJSX UñWNW UFW QJZW WNHMJXXJ J  
HTZWFLJ 4S ITNY ITSH XJ HTSYJSYJW J  
XZOJYX JY UFWYFSY IJ UFWJNQX UWNSHI  
IJRTSYWJW QF [ñWNYñ I cZSJ KFİTS LWTX  
VZFSITS UFWQJ IJ HMTXJX XNRUQJRJSY I  
UFWY IJ UWNSHNUJX ñLFQJRJSY HTSXYF  
YNW VZcè IJX HTSHQZXNTSX IJ RòRJ HFV  
QJ RòRJ JXUWNY IðX QTWX VZJ IJ[WTSY  
IN[JWXJX [ZJX VZJ STZX ñRJYYTSXÆ HF  
HZQYN[ñ IJ SJ HMJWHMJW QF WNLZJZW  
HMTXJX VZJ IFSX QF

RJXZWJ Tþ QF SFYZWJ IZ XZOJY QcFIRJYA  
UJZ UWðX FZXXN IñWFNXTSSFGQJ I cFHHJ  
HNJS IJX WFNXTSSJRJSYX UWTGFGQJX V  
YJZW IJX IñRTSXYWFYNTSX UWTUWJRJS  
HMFHZS OZLJ HTWWJHYJRJSY IJ HJ VZcN

RFNSJ NQ JXY GTS OZLJ &NSXN ITSH IFSX Z  
 RNSñ OZLJ GNJS HJQZN VZN F WJïZ ZSJ ñIZH  
 YFSINX VZJ IFSX ZSJ RFYNðWJ J]HQZFSY YT  
 QJ GTS OZLJ JXY HJQZN VZN F WJïZ ZSJ HZQ  
 XN QJ OJZSJ MTRRJ ScJXY NQ UFX ZS FZINY  
 IJX QJïTSX IJ 5TQNYNVZJ HFW NQ ScF FZH  
 HMTXJX IJ QF [NJ VZN XTSY UTZWYFSY QJ U  
 QcTGOJY IJX WFNXTSSJRJSYX IJ HJYYJ XHN  
 JSHQNS è XZN[WJ XJX  
 UFXXNTSX NQ SJ WJYNWJWF IJ HJYYJ ñYZIJ  
 'YFGQJ UZNXVZJ QF 5TQNYNVZJ F UTZW 'S  
 XFSHJ RFNX QcFHYNTS 5JZNRUTWYJ IZ WJ  
 UFW QcêLJ TZ OJZSJ UFW QJ HFWFHYðWJÆ  
 ñLFWIScJXY UFX ZSJ VZJXYNTS IJ YJRUX RF  
 KFNy VZcTS [NY FZ LWñ IJ XJX UFXXNTSX JY  
 UTZXZNYJ IJ YTZY HJ VZcTS [TNY 5TZW IJX  
 XTWYJ QF HTSSFNXXFSHJ SJ XJWY è WNJS U  
 NSYJRUnWFSYXÆ UTZW HJZ] FZ  
 HTSYWFNWJ ITSX QJX IñXNWX JY QJX FHYJX  
 WFNXTS QJ XF[TNW JS HJX RFYNðWJX XJWF  
 UWT'Y

F \_ G !1J GTSMJZWÆ IN[JW  
 SNTSX XZW XF SFYZWJ 2ñYMTIJ è JR  
 \*S HJ VZN WJLFWIJ QcFZINYJZW FNSXN VZJ Q  
 JSXJNLSJRJSY ITNY òYWJ WJïZ JY QcTGOJY  
 UTXTSX IJ YWFNYJW YTZYJX HJX HMTXJX Q  
 ZSJ NSYWTIZHYNTS XZ)XFSYJ  
 7J[JSTSX RFNSYJSFSY JS FWWNðWJ 5  
 HTSSFNXXFSHJ  
 YTZY HMTN] IñQNGñWñ FXUNWJ è VZJQVZJ  
 JXY XJQTS STZX QJ GNJS Tp YJSI QF 5TQNYN  
 VZJQ JXY IJ YTZX QJX GNJSX WñFQNXFGQJX

XZUWòRJ 8ZWXTSSTR JSYTZYHFX QF  
 XTSY UWFYNVZJRJSY IcFHHTWIAE HcJXY  
 QF KTZQJ FZXXN GNJS VZJ IJX LJSX HZQY  
 QJ KFN Y IJ GNJS [N[WJ  
 JY IJ WñZXXNW FZ KFN Y IcòYWJ MJZWJZ]  
 HTSHJWSJ QF SFYZWJ IZ GTSMJZW TS S  
 QJX WñUTSXJX IJ QF KTZQJ SJ WJXXJRGC  
 XFLJX 1JX ZSX JS JKKJY NIJSYN'JSY Q  
 HMTXJ IcFUUFWJSY JY IJ [NXNGQJ HTRRJ  
 TZ QcMTSSJZWÆ UTZW QJX ZSX HcJXY  
 FZYWJX ZSJ FZYWJ HMTXJÆ XTZ[JSY QJ  
 IcF[NX è XTS XZOJYÆ RFQFIJ NQ UQFH  
 XFSYñ JY UFZ[WJ IFSX QF WNHMJXXJÆ  
 IcFZYWJX RTRJSYX VZFSI TS F HTSXHN.  
 NLSTWFSHJ TS FIRNWJ HJZ] VZN YNJS  
 ñQJ[ñX JY IñUFXXFSY STYWJ UTWYñJ (JV  
 VZcJS IJMTWX IJ YTZX HJX GNJSX RZQYN  
 GNJS VZN J]NXYJ UFW XTN JY VZN JXY U  
 HFZXJ IJ QJZW GTSYñ 5FXXJW JS WJ[ZJ  
 TUNSN TSX JXY XFSX ITZYJ FXXJ\_ [FNSÆ  
 HJQQJX VZN XTSY QJ UQZX WñUFSIZJX TZ  
 UFWFNXXJSY F[TNW VZJQVZJ KTSIJRJSY  
 3cTZGQNTSX UFX QF INKKñWJSHJ VZN J  
 SJRJSYX VZN UFWYJSY IJX UWN SHNUJX J  
 FZ] UWN SHNUJX (cJXY JS JKKJY è OZXYJ  
 XFNY QF VZJXYNTS JY VZcNQ WJHMJWHM  
 IJ UFWYNW IJX UWN SHNUJX TZ IJ WJRTSY  
 HTRRJ IFSX QJ XYFIJ QJX HTZWJZW X [TSY  
 QF GTWSJ TZNS[JWXJRJSY .QKFZY JS  
 HTSSZJX JY ZSJ HMTXJ JXY INYJ HTSSZJ  
 UTZW STZX XTNY IcZSJ RFSNðWJ FGXTQZ  
 STZX UFWYNW IJX HMTXJX VZN XTSY HTSS  
 WFNXTS UTZW QFVZJQQJ NQ KFZY F[TNW  
 MTSSòYJX VZFSITS XJ INXUTXJ è  
 ñHTZYJW F[JH UWT'Y ZS JSXJNLSJRJSY U

QJ OZXYJ JY IçZSJ KfİTS LñSñWFQJ XZW YT  
QF 5TQNYNVZJ HFW NHN QJ UTNSY IJ IñUFV  
KFNY ñYFNY XZ)XFRRJSY HQFNW STZX XJW  
HTSSFöYWJ JS XZX QJ UTZWVZTN 4W QçFZ  
QJ HFWFHYñWNXTSX TZ GNJS JXY IñOè JS U  
HNUJX TZ GNJS JXY HFUFGQJ IJ QJX WJHJ[TN  
è HJQZN VZN SJ QJX UTXxđIJ IçFZHZSJ IJ HJ  
VZçTS QJ WJS[TNJ FZ] UFWTQJX Iç-ñXNTIJÆ  
(JQZN Qè JXY FGXTQZRJSY UFWKFNY VZN  
XZW YTZYJX HMTXJX

\*XYXJSXñ JSHTWJ HJQZN VZN XJ WJSIFZ] G  
QZN ITSSJ

6ZFSY è HJQZN VZN SJ XFNY SN Wñ(ñHMNV  
ñHTZYFSY QJX QJİTSX IçFZYWZN

1JX FHHZJNQQNW IFSX XTS H•ZW HJQZN C  
MTRRJ GTS è WNJS

G \_ G !1JX YMñTWNJX HTZW  
QF SFYZWJ IZ GTSMJZWÆ QJ UQFN  
WNHMJXXJ #

3TZX WJ[JSTSX FZ UTNSY IçTp STZX STZX XT  
1JX MTRRJX JY NQ SJ KFZY UFX XçJS ñYTS  
HTSHJ[TNW QJ GNJS JY QJ GTSMJZW IçFUWđX  
1F KTZQJ JY QJX LJSX QJX UQZX LWTXXNJW)  
UQFNXNWÆ HçJXY QF WFNXTS UTZW QFVZJ  
UTZW QF [NJ IJ OTZNXXFSHJ (çJXY VZçJS JK  
Y^UJX IJ [NJ XTSY FZ STRGWJ IJ YWTNX H  
[JSTSX IJ UFWQJW QF[NJ UTQNYNVZJ  
JY JS YWTNXNđRJ QNJZ QF [NJ HTSYJRUF  
RTSYWJ[ñWNYFGQJRJSY IçZSJ GFXXJXXJ Iç  
UTZW ZSJ [NJ GJXYNFQJ RFNX JQQJ YWTZ[J  
KFNY VZJ GJFZHTZU IJ HJZ] VZN FUUFWYNJS

INWNLJFSYJ TSY QJX RòRJX LT YX VZcZS  
LJSX HZQYN[ñX JY VZN FNRJSY QF [NJ F  
SJZW HFW HcJXY Qè è YTZY UWJSIWJ Q  
2FNX QcMTSSJZW FUUFWFöY HTRRJ ZSJ  
HNJQQJ UTZW òYWJ QcTGOJY HMJWHMñ  
UJSIUQZYûY IJ HJZ] VZN MTSTWJSY VZJ  
IJ HJQZN VZN JXY MTSTWñÆ TW STZX XF  
GNJS JXY VZJQVZJ HMTXJ IJ UJWXTSSJQ  
UJZY IN)HNQJRJSY STZX WF[NW \*S TZYW  
QcTS UTZW XZNY QcMTSSJZW JS [ZJ XJZQ  
IJXTS UWTUWJRñWNYJÆ JSYTZY HFX T  
UFW QJX MTRRJX XJSXñX JY FZUWöX IJ  
HTSSZ JY TS [JZY QcòYWJ UTZW XTS J]HJ  
HJX HTSINYNTSX VZJ YTZY  
FZ RTNSX FZ] ^JZ] IJ HJZ] VZN FLNXXJSY F  
UTWYJ XZW QcMTSSJZW 5JZY òYWJ UTZ  
VZJ HcJXY QF [JWYZ UQZYûY VZJ QcMTSS  
[NJ UTQNYNVZJ 2FNX QF [JWYZ @:F>I@B  
NSXZ)XFSYJ HFW NQ UJZY XJKFNWJ XJR  
QF [JWYZ TS UFXXJ XF [NJ JSYNöWJ è ITW  
TZ RòRJ GNJS UQZX è XZUUTWYJW QJX  
JY QJX UNWJX NSKTWYZSJX 4W SZQ SJ X  
QcMTRRJ [N[FSY FNSXN è RTNSX IJ [TZQ  
UWN] ZSJ YMöXJ 2FNX XZWHJ XZOJY JS [T  
'XFRRJSY YWFNYñ RòRJ IFSX QJX INXHZ  
1J YWTNXNöRJ LJSWJ IJ [NJ HcJXY QF  
ITSY STZX JSYWJUWJSIWTSX QcJ]FRJS U  
6ZFSY è QF [NJ IJ QcMTRRJ IcFKKFNWJ  
HTSYWFNSYJ JY QF WNHMJXXJ ScJXY ñ  
VZJ STZX HMJWHMTSXÆ HcJXY XJZQJRJ  
RT^JS JS [ZJ IcZSJ FZYWJ HMTXJ &ZXXN  
RNJZ] UWJSIWJ UTZW 'SX HJQQJX ITSY ST  
HñIJRRJSY UZN X VZcJQQJX XTSY FNRñJX  
2FNX NQ JXY RFSNKJXYJ VZJ HJ SJ

XTSY UFX STS UQZX HJX 'SX Qè JS IñUNY IJ  
RJSYX VZcTS F WñUFSIZX JS QJZW KF[JZW

G \_ F ! (WNYNVZJ IJ QF YMñT  
YTSNHNJSSJ IJ Qc.IñJ IZ 'NJS #

1FNXXTSX YTZY HJQF .Q [FZY RNJZ] XFSX  
YJW STYWJ J]FRJS XZW QJ 'NJS UWNX JS Lñ  
ZSJ INXHZZXNTS XZW HJ VZcTS JSYJSI UFW C  
HMJWHMJ IJ HJ LJSWJ XTNY WJSIZJ IN)HNQJ I  
IJX FRNX VZN TSY NSYWTIZNY QF ITHYWNSJ  
FIRJYYWF UJZY òYWJ VZcNQ JXY UWñKñWFG  
STZX ZSJ TGQNLFYNTS XN  
STZX [TZQTSX IZ RTNSX XFZ[JLFWIJW QF [ñV  
RòRJ STX XJSYNRJSYX UJWXTSSJQX XZWY  
UMNQTX TUMJÆ [ñWNYñ JY FRNYNñ STZX X  
QcFZYWJ RFNX HcJXY UTZW STZX ZS IJ[TNW  
UWñKñWJSHJ è QF [ñWNYñ

(JZ] VZN TSY FUUTWYñ QcTUNSNTS ITS Y S  
HTSXYNYZFNJSY UFX Ic.IñJX IJX HMTXJX IF  
FIRJYYFNJSY IJ QcFSYñWNJZW JY IZ UTXYñW  
UTZW QFVZJQQJ NQX ScñYFGQNXXFNJSY UF  
STRGWJX

4W QJ 'NJS XcF)WRJ JY IFSX QcJXXJSHJ JY  
JY IFSX QF WJQFYNTSÆ RFNX HJ VZN JXY J  
UTXXðIJ ZSJ FSYñWNTWNYñ SFYZWJQQJ è QF  
XJRGQFGQJ è ZS WJOJYTS JY è ZS FHHNIJS  
WñXZQYJ VZcNQ SJ XFZW FN Y ^ F[TNW VZJQVZ  
HJX HMTXJX Qè

\*S TZYWJ UZNxVZJ QJ 'NJS XcF)WRJ IcFZY  
VZJ Qc xYWJ HFWNQ XJ INY IFSX QF XZGXYFS  
JY

QcNSYJQQJHY IFSX QF VZFQNYñ HTRRJ QJX  
YNYñ HTRRJ QFOZXYJRJXZWJ IFSX QF WJQ



IFSX QJ YJRUX HTRRJ QcTHHFXNTS IFS  
 QcMFGNYFY JY FNSXN IJ XZNYJ NQ JXY  
 VZJQVZJ HMTXJ IJ HTRRZS IJ LñSñWFQ  
 QcñYFNY NQ SJ XcF)WRJWFNY UFX IJ YTZ  
 IcZSJ XJZQJ

)J UQZX UZN XVZJ IJX HMTXJX YTRGFS  
 .IñJ NQ Sc^ F FZXXN VZcZSJ XJZQJ XHNJS  
 XFSX J]HJUYN TS NQ SJ IJ[WFNY ^ F[TNV  
 XHNJSHJ ZSNVZJÆ TW JS KFNY QJX G  
 RZQYNUQNHNYñ IJ XHNJSHJX RòRJHJZ]  
 XJZQJ HFYñLTWNJÆ FNSXN UTZW QcTHH  
 QF XYWFYñLNJ JY IFSX QF RFQFINJ QF R  
 RJXZWJ IFSX QcFQNRJSYFYNTS HcJXY Q  
 J]JWHNHJX KFYNLFSYX HcJXY QF L^RSFX

4S UTZWWFNY XJ IJRFSIJW JSHTWJ HJ V  
 QJX 5QFYTSNHNJSX [JZQJSY INWJ UFW QF  
 VZJ Qc-TRRJ JS XTN JY QcMTRRJ WñUTSI  
 RòRJ Iñ'SNYNTS è XF[TNW HJQQJ IJ QcMT  
 XcFLNY IJ QF STYNTS IcMTRRJ NQ Sc^ FZ  
 JSYWJ QJX IJZ] HFX 2FNX XcNQ JS JXY F  
 FZYFSY IZ 'NJS \*Y HJ ScJXY UFX STS UQZ  
 WJSIZ ñYJWSJQ VZJ QJ 'NJS JS XTN XJWF  
 UZN XVZJ

ZSJ GQFSHMJZW IJ QTSLZJ IZWñJ ScJXY  
 VZcZSJ GQFSHMJZW ñUMñRðWJ í HJY ñI  
 HNJSX ITSSJSY QcNRUWJXXNTS IJ UFWQ  
 UQZX UQFZXNGQJ JS UTXFSY Qc:S IFSX C  
 JY HcJXY IcFNQQJZWX JZ] VZJ 8UJZXNUU  
 2FNX YTZX HJX UTNSYX ITN[JSY KFNWJ Q  
 HZXXNTS

6ZFSY è HJ VZJ STZX F[TSX INY HN IJX  
 YZIJ XJ QFNXXJ JSYWJ[TNW IZ KFNY VZJ  
 UFX [NXñ IFSX  
 QJZWX UFWTQJX YTZX QJX GNJSX RFNX  
 IcZSJ .IñJ ZSNVZJ QJX GNJSX VZN XTSY U

UTZW JZ] RòRJX YFSINX VZJ QJX GNJSX VZN  
 IZHYNTS IJX UWJRNJWX TZ QJZW HTSXJW[  
 TZ IcZSJ FZYWJ TZ JSHTWJ VZN JRUòHMJSY  
 HTSYWFNWJX SJ XTSY FUUJQñX IJX GNJSX V  
 RNJWX JY IFSX ZS XJSX XJHTSIFNWJ Ö[NIJ  
 GNJSX XJWFNJSY  
 JSYJSIZX JS ZS ITZGQJ XJSXÆ IcZSJ UFWY  
 XTSY IJX GNJSX UFW JQQJX RòRJX JY IcFZY  
 SJ XTSY IJX GNJSX VZcJS  
 WFNXTS IJX UWñHñIJSYJX &^FSY ITSH XñUF  
 JZ] RòRJX IJX GNJSX XNRUQJRJSY ZYNQJX J  
 GNJSX UFW XTN XTSY FUUJQñX GNJSX UFW V  
 ZSNVZJ 6ZJQQJX XTSY QJX XTWYJX IJ HMT  
 [WTSX UTXJW HTRRJ IJX GNJSX JS XTNÆ\$ \*X  
 UTZW XZNY RòRJ NXTQñJX IJ YTZY QJ WJXY  
 IJSHJ QF [NXNTS HJWYFNSX UQFNXNWJ JY  
 (JX GNJSX Qè JS JKKJY RòRJ XNSTZX QJX UT  
 IJ VZJQVZJ FZYWJ HMTXJ TS ScJS ITNY UFX  
 IFSX QF HQFXXJ IJX GNJSX JS XTN 4Z GNJS  
 FZHZS FZYWJ GNJS JS XTN VZJ Qc.IñJIZ  
 'NJSÆ\$ .Q JS WñXZQYJWF IFSX HJ HFX VZJ  
 XJWF VZJQVZJ HMTXJ IJ [NIJ 8N TS [JZY FZ  
 QJX HMTXJX IñXNLSñJX UQZX MFZY KFXXJSY  
 GNJSX JS XTN NQ KFZIWF VZJ QF STYNTS I  
 RTSYWJ HTRRJ VZJQVZJ HMTXJ IcNIJSYNVZJ  
 HTRRJ IFSX QF SJNLJ JY QF HñWZXJ XJ WJYW  
 QF GQFSHMJZW 2FNX QcMTSSJZW QF UWZI  
 IJX Iñ'SNYNTSX INXYNSHYJX JY VZN  
 INKKðWJSY UWñHNXñRJSY XTZX QJ WFUUTV  
 RòRJ 1J GNJS ScJXY ITSH UFX VZJQVZJ ñQñ  
 IñUJSIFS Y IcZSJ .IñJ ZSNVZJ

2FNX FQTWX JS VZJQ XJSX QJX GNJSX X  
 IZ STR IGNAES .Q SJ XJRGQJ UFX JS YTZY H  
 FNY FKKFNWJ è IJX MTRTS^RJX FHHNIJSYJ  
 UWT[NJSY JQQJ FQTWX IJ HJ VZJ YTZX QJX

XJZQ GNJS TZ IJ HJ VZcNQX HTSHTZWJSY  
 3J XcFLNWFNY NQ UFX UQZYûY IcZSJ ZSN  
 VZJ QF [ZJ JXY FZ HTWUX QcNSYJQQJHY  
 UTZW IcFZYWJX FSFQTLNjXÆ\$  
 2FNX XFSX ITZYJ XTSY HJ Qè IjX VZJXY  
 HûYñ UTZW QJ RTRJSY HFW QJZW J]FRJS  
 FUUWTUWNñ è ZSJ FZYWJ GWFSHMJ IJ Q  
 WFNXTS IcñHFWYJW HJ VZN F WFUUTWY  
 RòRJ JS JKKJY VZcNQ ^ FNY ZS XJZQ 'N  
 HTRRZS è YTZX QJX GNJSX TZ UTXXñ  
 XñUFWñJ JY UFW XTN NQ JXY ñ[NIJSY VZc  
 SN FHHJXXNGQJ è QcMTRRJ FQTWX VZJ C  
 STZX HMJWHMTSX UWñXJSYJRJSY HcJX'  
 XTNY è STYWJ UTWYñJ 5JZY òYWJ UTZW  
 YTZY IJ RòRJ UWñKñWFGQJ IJ HTSSFöY  
 JS [ZJ IJ HJX GNJSX VZN XTSY UTZW STZ  
 WñFQNXFGQJXÆ F^FSY FNSXN HTRRJ ZS  
 STZX HTSSFöYWTSX UQZX FNXñRJSY IN  
 XTSY è STYWJ UTWYñJ JY XN STZX QJX  
 QJX FYYJNSIWT SX (JY FWLZRJSY ScJX  
 FUUFWJSHJ IJ WFNXTS RFNX NQ XJRGQJ  
 KFiTS ITS Y UWTHöIJSY QJX XHNJSHJXÆ  
 JS  
 JKKJY YJSIJSY è VZJQVZJ GNJS JY HM  
 HJ VZN QJX JS XñUFWJ JSHTWJ JQQJX  
 HTSSFNXXFSHJ IZ 'NJS JS XTN \*Y UTZW  
 LJSX IJ RñYNJW NLSTWJSY ZS XJHTZWX Ic  
 JY SJ HMJWHMJSY RòRJ UFX è QcFHVZñ  
 LZöWJ [WFNXJRGQFGQJÆ 4S XJ IJRFSIJ  
 ZS YNXXJWFSI TZ ZS HMFWUJSYNJW WJY  
 HTSSFNXXFSHJ IJ HJ 'NJS JS XTN TZ HTR  
 RJNQQJZW RñIJHNS TZ RJNQQJZW LñS  
 HTSYJR UQñ Qc.IñJ JS JQQJ RòRJÆ NQ J  
 ScJXY UFX IJ HJYYJ KFiTS Qè VZJ QJ Rñ  
 XFSYñ RFNX HcJXY QF XFSYñ IJ QcòYWJ M

RòRJ UQZYûY XFSX ITZYJ QF XFSYñ IJ YJQ MT  
HFW HcJXY QcNSIN[NIZ VZN KFNY QcTGOJY IJ

F \_ G ! 3FYZWJ IZ GNJSÆ 'S  
KFNYJ VZN XJ XZ)Y è JQQJ RòRJ #

9TZX HJX UTNSYX TSY ñYñ XZ)XFRRJSY YWFN  
JSHTWJ ZSJ KTNX XZW QJ GNJS VZN KFNY QcT  
JY IJRFSITSX STZX HJ VZcJS'S NQ UJZY òYV  
JKKJY STZX FUUFWFöY HTRRJ ZSJ HMTXJ IFS  
YJQ FWY JY HTRRJ ZSJ FZYWJ HMTXJ IFSX Y  
TZ YJQ FZYWJ FWYÆ NQ JXY FZYWJ JS RñI  
XYWFYñLNJ JY FNSXN IJ XZNYJ UTZW QJ WJ  
ITSH QJ GNJS IFSX HMFHZS IJ HJX HFXÆ \$ 3cJX  
[ZJ IJ VZTN YTZY QJ WJXYJ JXY JKKJHYZñÆ \$  
QF XFSYñ JS XYWFYñLNJ QF [NHYT NWJ IFSX  
GêYNW ZSJ RFNXTS IFSX ZS FZYWJ FWY HcJ  
RFNX IFSX YTZYJ FHYNTS IFSX YTZY HMTN  
'S HFW HcJXY JS [ZJ IJ HJYYJ 'S VZcTS FHHT  
QJ WJXYJ 5FW HTSXñVZJSY XcNQ ^ F VZJQ  
'S IJ YTZX STX FHYJX HcJXY HJYYJ HMTXJ Q  
WñFQNXFGQJ JY XcNQ ^ F UQZXNJZXW HMTXJ  
Qè

;TNQè ITSH VZJ UFW ZS HTZWX INKKñWJSY  
YNY FZ RòRJ WñXZQYFY VZcFZUFWF[FSY \_A  
INXTSX Qè STZX IJ[TSX YJSYJW IJ QJ WJSIWJ  
5ZN XVZJ QJX 'SX XTSY RFSNKJXYJRJSY RZ  
HMTNXNXXTSX HJWYFNSJX IcJSYWJ JQQJX  
HMJXXJ QJX ( YJX JY JS LñSñWFQ QJX NSX  
IcFZYWJX HMTXJX NQ JXY HQFNW VZJ HJ SJ  
UFWKFNYJX FQTXW VZJ QJ 8TZ[JWFNS 'NJS  
IJSHJ VZJQVZJ HMTXJ IJ UFWKFNY .Q JS W  
ZSJ XJZQJ HMTXJ VZN XTNY ZSJ 'S

UFWKFNYJ JQQJ XJWF QJ GNJS VZJ STZ  
F UQZXNJZX HJ XJWF QF UQZX UFWKF  
VZN JXY INLSJ IcòYWJ UTZXZN[N UFW X  
UQZX UFWKFNY VZJ HJ VZN JXY UTZXZN  
JY HJ VZN ScJXY OFRFNX IñXNWFGQJ JS [  
STZX QJ IñHQFWSX UQZX UFWKFNY VZJ  
IñXNWFGQJX è QF KTNX UFW JQQJX RòR  
HMTXJ JY STZX FUUJQTSX UFWKFNY FZ X  
YTZOTZX IñXNWFGQJ JS XTN RòRJ JY S  
IcZSJ FZYWJ HMTXJ 4W QJ GTSMJZX XJR  
IJLWñZSJ'SIJHJLJSWJ HFW STZX QJHM  
UTZX QZN RòRJ JY OFRFNX JS [ZJ IcZSJ  
HTSYWFNWJ QcMTSSJZX QJ UQFNXNW  
VZJQHTSVZJ XTSY IJX GNJSX VZJ STZX  
WñRJSY UTZX JZ] RòRJX UZNXVZJ RòR  
YFLJ ScJSIñHTZQFNY UTZX STZX Q  
RFNX STZX

QJX HMTNXNXXTSX FZXXN JS [ZJ IZ GTS  
QJZX NSYJWRñINFNWJ VZJ STZX UJSXTS  
HTSYWJ QJ GTSMJZX ScJXY OFRFNX HMT  
SN IcZSJ RFSNðWJ LñSñWFQJ JS [ZJ IcFZ  
RòRJ

4S UJZY XJ WJSIWJ HTRUYJ JSHTWJ V  
QF STYNIS IJ XZ)XFSHJ @:JI:Fò>B:B TS I  
HTSHQZXNTS 1J GNJS UFWKFNY XJRGQJ  
RòRJ \*Y UFW HJ VZN XJ XZ)Y è XTN RòRJ  
STS UFX HJ VZN XZ)Y è ZS XJZQ MTRRJ R  
XTQNYFNWJ RFNX FZXXN è XJX UFWJSYX  
JSKFSYX XFKJRRJ XJXFRNXJYXJXHTSI  
UZNXVZJ QcMTRRJ JXY UFW SFYZWJ ZS ò  
HJYYJ ñSZRñWFYNTS NQKFZYFUUTWYJW  
QcñYJSIFZ] LWFSIX UFWJSYX FZ] IJXHJ  
IJSTXFRNX TSNWF è QcNS'SN 2FNXSTZ  
J]FRJSUTZXZSJFZYWJTHHFXNTS \*SHJ  
IJXJXZ)WJ

è XTN RòRJ [TNHN VZJQQJ JXY STYWJ UTXN  
 UWNX è UFWY IJ YTZY QJ WJXYJ WJSI QF [NJ  
 GJXTNS IJ WNJS IçFZYWJ 4W YJQ JXY è ST  
 HFWFHYðWJ IZ GTSMJZW 3TZX FOTZYJWTS  
 JXY FZXXN QF HMTXJ QF UQZX IñXNWFGQJ IJ  
 'LZWFSY UFX HJUJSIFS Y FZ STRGWJ IJX GNJ  
 JS KFNXFNY UFWYNJ NQ JXY HQFNW VZcNQX  
 UFW QçFIINYNTS K Y HJ IZ UQZX NS'RJ IJX  
 HJYYJ FIINYNTS UWTIZNY ZSJ XTRRJ IJ GNJS  
 IJ IJZ] GNJSX QJ UQZX LWFSI JXY YTZOTZWX  
 IñXNWFGQJ 4S [TNY ITSH VZJ QJ GTSMJZW J  
 IJ UFWKFNY JY VZN XJ XZ)Y è XTN RòRJ JY N  
 FHYNTSX

G \_ F ! 1J GTSMJZW Iñ'SN UI  
 KTSHYNTS UWTUWJ IJ QçMTRRJ #

2FNX XFSX ITZYJ QçNIJSYN'HFYNTS IZ GTSM  
 WFNS 'NJS FUUFWFöY JQQJ HTRRJ ZSJ HMTX  
 QJ RTSIJ JXY IçFHHTWIÆ HJ VZçTS IñXNWJ  
 STZX INXNTSX UQZX HQFNWJRJSY VZJQQJ J  
 MJZW 5JZY òYWJ UTZWFFNY TS ^ FWWN[JV  
 KTSH@NFSóðB IJ  
 QçMTRRJ )J RòRJ JS JKKJY VZJ IFSX QJ HF  
 IJ ( YJ IçZS XYFYZFNWJ TZ IçZS FWYNXYJ  
 LñSñWFQ UTZW YTZX HJZ] VZNTSY ZSJ KTSHY  
 IñYJWRNSñJ HçJXY IFSX QF KTSHYNTS VZJ  
 SNTS HTZWFSYJ QJ GNJS QJ nÆWñZXXNÆ}  
 JXY FNSXN UTZW QçMTRRJ XçNQ JXY [WFN V  
 KTSHYNTS XUñHNFQJ è QçMTRRJ 8JWFNY N  
 UJSYNJW TZ ZS HTWITSSNJW FNJSY ZSJ KTS  
 è J]JWHJW RFNX VZJ  
 QçMTRRJ ScJS FNY FZHZSJ JY VZJ QF SFYZW  
 YTZYJ •Z[WJ è FHHTRUQNWÆ\$ 4Z GNJS JSHTV

•NQ ZSJ RFNS ZS UNJI JY IcZSJ RFNSñV  
 UFWYNJ IcZS HTWUX FRFSNKJXYJRJSY Z  
 WJRUQNW SJITNY TS UFX FIRJYYWJ VZJ  
 JS IJMTWX IJ YTZYJX HJX FHYN[NYñX UFW  
 YNTS IñYJWRNSñJÆ\$ 2FNX FQTXW JS VZT  
 1J XNRUQJ KFNY IJ [N[WJ JXY IJ YTZYJ ñ  
 VZJ QcMTRRJ UFWYFLJ JS HTRRZS RòRJ  
 YFZ]Æ TW HJ VZJ STZX WJH MJWHMTSX H  
 è QcMTRRJ 3TZX IJ[TSX ITSH QFNXXJW  
 SZYWN YNTS JY QF [NJ IJ HWTNXXFSHJ ;  
 XJSXNYN[J RFNX HJQQJ Qè JSHTWJ FUU  
 HMJ[FQ QJ G•ZK JY YTZX QJX FSNRFZ] 7  
 YFNSJ [NJ UWFYNVZJ IJ QF UFWYNJ WFN  
 UJZY òYWJ JS[NXFLñJ IcZSJ UFWY FZ XJS  
 è QF WFNXTS JY IcFZYWJ UFWY FZ XJSX  
 QF WFNXTS JY QcJ]JWHNHJ IJ QF UJSXñJ  
 YNTSSJQQJ # ñYFSY FNSXN UWNXJ JS ZSI  
 ñYFGQNW VZcNQ XcFLNY NHNIJ QF [NJ XJ  
 HNHJ HFW HcJXY HJYYJ [NJ Qè VZN UFW  
 XTS XJSX QJ UQZX UQJNS 4W XcNQ ^ F ZS  
 HTSXNXYFSY IFSX ZSJ FHYN[NYñ IJ QcêRJ  
 TZ VZN ScJ]NXYJ UFX XFSX QF WFNXTS J  
 HJYYJ KTSHYNTS JXY LñSñWNVZJRJSY QI  
 IZ VZJQHTSVZJ JY IFSX ZS NSIN[NIZ IJ Rñ  
 ZS HNYMFWNXYJ JY IFSX ZS GTS  
 HNYMFWNXYJ JY HJHN JXY [WFN IcZSJ R  
 QJX HFX QcJ]HJQQJSHJ IZJ FZ RñWNYJ X  
 HFW QF KTSHYNTS IZ HNYMFWNXYJ JXY  
 HJQQJ IZ GTS HNYMFWNXYJ IcJS GNJS OT  
 XN STZX UTXTSX VZJ QF KTSHYNTS IJ QcM  
 ZS HJWYFNS LJSWJ IJ [NJ HcJXY è INWJ  
 QcêRJ JY IFSX IJX FHYNTSX FHHTRUFLSñ  
 KTSHYNTS IcZS MTRRJ [JWYZJZ] JXY IcFH  
 JY IJ QcFHHTRUQNW GNJS JY F[JH  
 XZHHðX HMFVZJ HMTXJ FZ XZWUQZX ñY

VZFSI JQQJ QcJXY XJQTS QcJ]HJQQJSHJ VZ  
IFSX HJX HTSINYNTSX HcJXY ITSH VZJ QJ GN  
HTSXNXYJ IFSX ZSJ FHYN[NYñ IJ QcêRJ JS FH  
JY FZ HFX IJ UQZW FQNYñ IJ [JWYZX JS FH  
J]HJQQJSYJ JY QF UQZX UFWKFNYJ IcJSYWJ  
YJWÆ nÆJY HJQF IFSX ZSJ [NJ FHHTRUQNJ  
HFW ZSJ MNWTSIJQQJ SJ KFN Y UFX QJ UWN S  
XJZQ OTZWÆ JY FNSXN QF KñQNHNYñ JY Q  
IF[FSYFLJ Qc•Z[WJ IcZSJ XJZQJ OTZWSñJ SN  
IcZS GWJK JXUFHJ IJ YJRUX

F \_ G ! 6ZJXYNTSX IJ RñYMT  
1F HTSSFNXXFSHJ IJX UWN SHNUJX #

;TNQè ITSH QJ GNJS IñHWN Y IFSX XJX LWFSIJ  
IJ[TSX XFSX ITZYJ HTRRJSHJW UFW ZSJ XNR  
JY HJ ScJXY VZcZQYñWNJZWJRJSY VZJ STZX  
YWFNYX 4S UJZY UJSXJW VZJ ScNRUTWYJ  
UTZWXZN[WJ JY IcFHMJ[JW IFSX QJ IñYFNQ H  
VZNXXñ F[JHXTNSÆ JY QJ YJRUX JS HJLJSV  
KFHYJZW IJ IñHTZ[JWYJ TZ IZ RTNSX ZS FZ]N  
HJQF RòRJ  
JXY IJ[JSZ UTZW QJX FWYX ZSJ XTZWHJ IJ U  
YTZY MTRRJ UJZY FOTZYJW è HJ VZN F ñYñ Q  
2FNX STZX IJ[TSX FZXXN STZX XTZ[JSNW IJ  
F[TSX INY UWñHñIJRRJSY JY SJ UFX HMJWHM  
HNXNTS JS YTZYJX HMTXJX RFNX FZ HTSYW  
UFWYNHZQN JW YJSIWJ è QcJ]FHYN YZIJ VZJ  
YWFNYñJ JY XJZQJRJSY IFSX ZSJ RJXZWJ F  
NS[JXYNLFYNTS \*Y JS JKKJY ZS HMFWUJS  
KTSY GNJS UTWYJW QJZW WJHMJWHMJ QcZ  
IWTNY RFNX HcJXY IJ KFiTS INKKñWJSYJÆ  
UWJRNJW [JZY XJZQJRJSY ZS FSLQJ VZN QZN  
[FNQ YFSINX VZJ QJ XJHTSI HMJWHMJ QcJXX



TZ XJX UWTUWNñYñX HFW QJ LñTRðYWJ  
 IJ QF [ñWNYñ (cJXY IJ QF RòRJ KFiTS Ið  
 KFZY UWTHñIJW UTZW YTZY QJ WJXYJ IJ  
 IFSX STX YWF[FZ] QJX è HûYñX SJ QcJRU  
 HNUFQ 4S SJ ITNY UFX STS UQZX J]NLJV  
 HMTXJX NSINKKñWJRRJSYÆ NQ XZ)Y IF  
 KFNY XTNY HQFNWJRJSY IñLFLñ HTRRJU  
 HTSHJWSJ QJX UWN SHNUJXÆ QJ KFNY J  
 UTNSY IJ IñUFWY \*Y UFWRN QJX UWN SHN  
 MJSIñX UFW QcNSIZHYNTS @>E:<M<@B I  
 IcFZYWJX JS'S UFW ZSJ XTWYJ IcMFGNYZ  
 HNUJX ñYFSY FNSXN HTSSZX IJ INKKñWJ  
 IJ[TSX  
 JXXF^JW IcFQQJW è QF WJH MJWHMJ IJ H  
 SNðWJ FUUWTUWNñJ è XF SFYZWJ JY F[T  
 SJW J]FHYJRJSY HFW NQX XTSY IcZS LW  
 [NJSY è QJZW XZNYJ 4S FIRJY HTZVFR  
 HTRRJSHJRJSY JXY UQZX VZJYQZRNQUNW  
 IcFUUTWYJW QF QZRNðWJ è STRGWJ IJ V  
 VZJ STZX STZX UTXTSX

G !1FIñ'SNYNTS FWNXYTYñQ  
 MJZW HTS'WRñJ UFW QJX TUNSNTS  
 2FNX STZX IJ[TSX UTWYJW STYWJ J]FRJS  
 STS XJZQJRJSY è QF QZRNðWJ IJ QF HTS  
 RNXXJX IJ STYWJ WFNXTSSJRJSY RFNX  
 HTRUYJ IJ HJ VZcTS JS INY HTRRZSñRJSY  
 HNUJ [WFN YTZYJX QJX ITSSñJX IJ KFNY X  
 VZcF[JH ZS UWN SHNUJ KFZ] QF WñFQNYñ  
 4S F IN[NXñ QJX GNJSX JS YWTNX HQF  
 INYX GNJSX VZYZWYXZ YWJX XTSY HJZ] VZN  
 è QcêRJ TZ FZ HTWUX JY QJX GNJSX F^F  
 STZX QJX FUUJQTSX GNJSX FZ XJSX XYW

4W HTRRJ STZX

UQFïTSX QJX FHYNTSX JY QJX FHYN[NYñX X  
GNJSX VZN TSY WFUUTWY è QcêRJ NQ JS W  
'SNYNTS ITNY òYWJ J]FHJY IFSX QF UJWXU  
HJYYJ TUNSN TS VZN JXY FSHNJSSJ JY VZN F  
XcFITSSJSY è QF UMNQTX TUMNJ (cJXY JSH  
STZX NIJSYN'TSX HJWYFNSJX FHYNTSX JY  
F[JH QF 'S HFW IJ HJYYJ KFïTS QF 'S JXY RN  
GNJSX IJ QcêRJ JY STS IJX GNJSX  
J]YñWNJZWX \*S'S XcFIFUYJ ñLFQJRJSY GNJ  
QcNIñJ VZJ QcMTRRJ MJZWJZ] JXY HJQZN VZ  
HFW UWFYNVZJRJSY STZX F[TSX Iñ'SN QJ GT  
IJ [NJ MJZWJZXXJ JY IJ XZHHðX

G \_ G ! 8ZNYJ IZ HMFUNYWJ  
IJSYÆ FHHTWI IJ QF Iñ'SNYNTS IZ G  
QJX ITHYWNSJX VZN NIJSYN'JSY QJ G  
TZ FZ UQFNXNW TZ FZ] GNJSX J]YñW  
.Q JXY RFSNKJXYJ FZXXN VZJ QJX HFWFHY  
IcTWINSFNWJ UTZW QJ GTSMJZW FUUFWYNJS  
è STYWJ Iñ'SNYNTS

(JWYFNSX FZYJZWX JS JKKJY XTSY IcF[M  
HcJXY QF [JWYZÆ UTZW IcFZYWJX HcJXY  
IcFZYWJX ZSJ KTW RJ IJ XFLJXXJÆ IcFZYW  
HTSXNXYJW IFSX HJX INKKñWJSYX GNJSX è G  
IFSX QcZS IcJSYWJ JZ]  
F[JH FHHTRUFLSJ RJSY IJ UQFNXNW TZ ScJ]  
UQFNXNWÆ IcFZYWJX JS'S FOTZYJSY è Qc  
WFHYðWJX QF UWTXUñWNYñ J]YñWNJZWJ 5  
ZSJX TSY ñYñ XTZYJSZJX UFW ZSJ KTZQJ IJ  
KTTY QTSLYJRUX QJX FZYWJX QcTSY ñYñ  
IcMTRRJX NQQZXYWJXÆ NQ JXY UJZ [WFNX  
JY QJX FZYWJX XJ XTNJSY YWTRUñX IZ YTZY

FZ RTNSX XZW ZS UTNSY IñYJWRNSñ TZ F  
 NQ ^ F IJX HMF SHJX VZJ HJX TUNSN TSX XT  
 IWTNYJ WFNXTS

5TZW HJZ] VZN UWñYJSIJSY VZJ QJ GTS  
 QF

[JWYZ JS LñSñWFQ TZ IFSX VZJQVZJ [JWY  
 Iñ'SNYNTS JXY JS UQJNS FHHTFMYR[NY  
 HTSKTWRJ è QFUFWYJJSY GNJS è QF [JV  
 F XFSX ITZYJ ZSJ INKKñWJSHJ VZN ScJX  
 XZN[FSY VZJ QcTS UQFHJ QJ 8TZ[JWFNS 'M  
 TZ IFSX QcZXFLJ IFSX ZSJ INXUTXNYNTS  
 \*S JKKJY QF INXUTXNYNTS UJZY YWðX G  
 FZHZS GNJS HTRRJ IFSX QJ HFX IJ QcMT  
 ITWRNW TZ NSFHYNK IJ VZJQVZJ FZYWJ  
 UTZW QF [JWYZ JS FHYN[NYñ HcJXY Qè  
 HFW HJQZN ITSY QcFHYN[NYñ JXY HTSK  
 SñHJXXFNWJRJSY JY FLNWF GNJS \*Y IJ  
 4Q^RUNVZJX HJSJXTSY UFX QJX UQZX G  
 VZN XTSY HTZWTSSñX RFNX HJZ] VZN H  
 UFWRN JZ]

VZJ XTSY UWNX QJX [FNSVZJZWX IJ RòF  
 JY GTSSJX HMTXJX IJ QF [NJ IJ[NJSSJS  
 WñHTRUJSXJ IJ HJZ] VZN FLNXXJSY \*Y G  
 JS JQQJ RòRJ ZS UQFNXNW HFW QJ XJSY  
 IFSX QF HQFXXJ IJX ñYFYX IJ QcêRJ JY  
 UQFNXNW UFW WFUUTWY è QcTGOJY VZ  
 FNRJWÆ UFW J]JRUQJ ZS  
 HMJ[FQ ITSSJ IZ UQFNXNW è QcFRFYJZ  
 XUJHYFHQJ è QcFRFYJZW IJ XUJHYFHQJ  
 QJX FHYNTSX OZX YJX XTSY FLWñFGQJX  
 OZXYNHJ JY IcZSJ RFSNðWJ LñSñWFQJ  
 è QF [JWYZ UQFNXJSY è QcMTRRJ VZN F  
 YFSINX VZJ HMJ\_ QF UQZUFWY IJX MTRF  
 HTRGFYYJSY UFWHJ VZcNQX SJ XTSY UF  
 SFYZWJ RòRJ HJZ] VZN FNRJSY QJX STGC

FZ HTSYWFWNWJ QJZW FLWñRJSY IFSX QJX H  
UQFNXNW X UFW QJZW UWTUWJ SFYZWJ 4V  
HJ VZN HFWFHYñWNXJ QJX FHYNTSX HTSKT  
XTWYJ VZcJQQJX XTSY IJX UQFNXNW X è QF  
FHHTRUQNXXJSY JY JS

JQQJX RòRJX )ðXQTWXQF[NJ IJXLJSX IJ GN  
GJXTNS VZJ QJ UQFNXNW [NJSSJ Xc^ FOTZYJ  
UTXYNHMJ RFNXJQQJFXTS UQFNXNW JS JQ  
JKKJY è HJ VZJ STZX F[TSX INY VZcTS ScJX  
MTRRJ IJ GNJS VZFSI TS ScñUWTZ[J FZH ZS U  
UWFYNVZJ IJX GTSSJX FHYNTSX UFX UQZX  
OFRFNX FUUJQñ OZXYJ HJQZN VZN FHHTRU  
FHYNTSX OZXYJX TZ QNGñWFQ HJQZN VZN S  
è KFNWJ IJX FHYJX IJ

QNGñWFQNYñ JY FNSXN IJ XZNYJ 8cNQ JS  
RòRJX VZJ QJX FHYNTSX HTSKTWRJX è QF  
òYWJ IJX UQFNXNW X 2FNX JQQJX XTSY JSH  
GTSSJX JY GJQQJX JY HJQF FZ UQZX MFZY IJ  
QcMTRRJ [JWYZJZ] JXY GTS OZLJ JS HJX RF  
OZLJRJSY JXY KTSIñ FNSXN VZJ STZX QcF[T  
QJ GTSMJZW JXY JS RòRJ YJRUX HJ VZcNQ ^  
UQZX GJFZ JY IJ

UQZX FLWñFGQJ JY HJX FYYWNGZ YX SJ XTSY  
IFSX QcNSXHWNUYNTS IJ )ñQTXÆ

(J VZcNQ ^ F IJ UQZX GJFZ HcJXY HJ VZcNQ  
HJ VZcNQ ^ F IJ RJNQQJZW ÆcJXY IJ XJ GNJS

2FNX HJ VZcNQ ^ F UFW SFYZWJ IJ UQZX FLW  
QcTGOJY IJ XTS FRTZW

\*S JKKJY YTZX HJX FYYWNGZ YX FUUFWYN  
FHYN[NYñX

VZN XTSY QJX RJNQQJZWJX JY HJX FHYN[N  
JQQJX HJQQJ VZN JXY QF RJNQQJZWJ STZX  
YZJSY QJ GTSMJZW RòRJ (JUJSIFS YNQ FUL  
VZcTSITNY KFNWJ FZXXN JSYWJW JS QNLSJ I  
YñWNJZWX FNSXN VZJ STZX QcF[TSX INY HF

IZ RTNSX RFQFNXñ IçFHHTRUQNW QJX G  
 TS JXY IñUTZW[Z IJ WJXXTZWHJX UTZW /  
 KJY IFSX ZS LWFSI STRGWJ IJ STX FHYN  
 NSYJW[JSNW è YNYWJ IçNSXYWZRJSYX Q  
 QçNS(ZJSHJ UTQNYNVZJÆ JY IçFZYWJ U  
 F[FSYFLJX LêYJ QF KñQNHNYñÆ HçJXY C  
 QF STGQJXXJ IJ WFHJ ZSJ MJZWJZXJ UW  
 UM^XNVZJ 4S ScJXY UFX JS JKKJY HTRU  
 TS F ZS FXUJHY INXLWFHNJZ] XN TS JXY  
 YNTS TZ XN TS [NY XJZQ JY XFSX JSKFSY  
 ITZYJ XN TS F IJX JSKFSYX TZ IJX FRNX  
 TZ XN JS'S FQTWX VZçNQX ñYFNJSY [JW  
 F JSQJ[ñX &NSXN ITSH VZJ STZX QçF[TS  
 QJ GTSMJZW FNY GJXTNS HTRRJ HTSINY  
 IçZSJ UWTXUñWNYñ IJ HJ LJSWJÆ IJ Qè  
 RJYYJSY FZ RòRJ WFSL VZJ QJ GTSMJZW C  
 FQTWX VZJ IçFZYWJX QçNIJSYN'JSY è QF

G \_ F ! 2TIJ IçFHVZNXNY  
 GTSMJZWÆ NQ ScJXY UFX Qç•Z[W  
 QJ WñXZQYFY IçZSJ UJWKJHYNTS  
 (JYYJ IN[JWLJSHJ IJ [ZJX F ITSSñ SFNXXF  
 IJ XF[TNW XN QJ GTSMJZW JXY ZSJ HMTXJ  
 TZ  
 XçNQ XçFHVZNJWY UFW QçMFGNYZIJ TZ V  
 XN JS'S NQ STZX ñHMTNY JS UFWYFLJ UF  
 IN[NSJ TZ RòRJ UFW QJ MFXFWI \*Y IJ KFN  
 TSY KFNY VZJQVZJ ITS FZ] MTRRJX NQ J  
 XZUUTXJW VZJ QJ GTSMJZW JXY GNJS ZS  
 FZ UQZX MFZY IJLWñ UFWRN QJX HMTXJX  
 UQZX VZçNQ JXY QF RJNQJZWJ IJ YTZY  
 XJWFNY XFSX ITZYJ RNJZ] FUUWTUWNñJ  
 WJH MJWHMJX .Q XJRGQJ GNJS JS YTZ

FIRJYYFSY VZJ QJ GTSMJZW SJ XTNY UFX JS[  
 RFNX XZW[NJSY JS STZX UFW QcJKKJY IJ QF [  
 VZJQVZJ ñYZIJ TZ J]JWHNHJ NQKFNY UFWYN  
 WñFQNYñX IN[NSJXÆ HFW HJ VZN HTSXYN  
 QF 'S RòRJ IJ QF [JWYZ JXY IJ YTZYJ ñ[NIJS  
 XZUWòRJ ZSJ HMTXJ IN[NSJ JY UQJNSJ IJ K  
 RòRJ YJRUX HJ ITNY òYWJ ZSJ HMTXJ FHHJX  
 STRGWJ HFW NQ UJZY FUUFWYJSNW è YTZX  
 FSTWRFQJRJSY NSFUYJX è QF [JWYZ XcNQ  
 ñYZIJ JY VZJQVZJ XTNS \*Y XcNQ JXY  
 RJNQQJZW IcòYWJ MJZWJZ] IJ HJYYJ KFiTS  
 IcZSJ HMFHJ NRRñWNYñJ TS UJZY WFNXTS  
 VZJ HcJXY GNJS FNSXN VZJ QJX HMTXJX XJ U  
 UZN XVZJ QJX •Z[WJX IJ QF SFYZWJ XTSY SFY  
 GTSSJX VZcJQQJX UJZ[JSY QcòYWJ HJ VZN J  
 UTZW YTZY HJ VZN WJQð[J IJ QcFWY TZ IJ Y  
 JY STYFRRJSY IJ QF HFZXJ UFW J]HJQQJSH  
 FGFSITSSJW FZ OJZ IZ MFXFWI HJ VZcNQ ^ F  
 IJ UQZX STGQJ XJWFNY ZSJ XTQZYNTS UFW Y  
 1F WñUTSXJ è QF VZJXYNTS VZJ STZX STZ  
 XTWY HQFNWJRJSY FZXXN IJ STYWJ Iñ'SNYN  
 F[TSX INY JS JKKZSJVZcYQ[NYñNY QcêRJ HTS  
 è QF [JWYZX è INWJ ZSJ FHYN[NYñ IcZSJ H  
 FQTWX VZJ UTZW QJX FZYWJX GNJSX QJX Z  
 RJSY UFWYNJ NSYñLWFSYJ IZ GTSMJZW QJ  
 RJSY IJXFIOZ[FSYX JY XTSY ZYNQJX è YNYWJ  
 WJQX \_Æ(JX HTSXNIñW FYNTSX FZ XZWUQZ  
 JS FHHTWI F[JH HJ VZJ STZX F[TSX INY YTZY  
 STZX F[TSX ñYFGQN VZJ QF 'S IJ  
 QF 5TQNYNVZJ JXY QF 'S XZUWòRJÆ TW HJY  
 UWN SHNUFQ XTNS è KFNWJ VZJ QJX HNYT^JS  
 HJWYFNSJ VZFQNYñ FZYWJRJSY INY IJX LJ  
 UFGQJX IJ STGQJX FHYNTSX (cJXY ITSH è OZ  
 ScFUUJQTSX MJZWJZ] SNZSG•ZK SNZSHMJ  
 FSNRFQ HFW FZH ZS IcJZ] ScJXY HFUFGQJ I

FHYN[NYñIJHJYTWIWJ 5TZWHJRTYNKJ  
 SJUJZYUFXòYWJMJZWJZ] HFWNQScJX  
 IJYJQQJXFHYNTSX JSWFNXTS IJXTSêL  
 FUUJQQJMJZWJZ]SJQJXTSYVZcJSJXUñ  
 WJVZNJWY STZXQcF[TSXINY èQFKTNX  
 [NJ[JSFSY èXTSYJWRJ  
 )JSTRGWJZXJX [NHNXXNYZIJX JY IJXK  
 XTWYJX XZW[NJSSJSY JSJKKJY FZHTZ  
 FWWN[JW èQcMTRRJQJUQZXUWTXUðWJ  
 LWFSIXRFQMJZX FZYJRUX IJXF[NJNQ  
 LJSIJMñWT÷VZJQJWFHTSYJ IJ5WNFRÆ  
 IJXNSKTWYZSJX UFWJNQJX FZ]XNJSSJ  
 GQJRJSY UJWXTSSJ SJ [TZXVZFQN'J IçM

F \_ G ! 1JGTSMJZWJY QF  
 XJSYJ 1JGTSMJZW FUWðX QFRTW

\*XY HJITSHVZJUFXRòRJFZHZSFZYWJ I  
 òYWJFUUJQñ MJZWJZ]YFSYVZcNQ [NY  
 8TQTS IJ[TSXSTZX TUNVZEFJBJXNSTZ  
 IJ[TSX FIRJYYWJZSJ UFWJNQJ HMTXJ  
 INWJVZcTS ScJXY MJZWJZ]VZcZSJ KTNX  
 UQZYûY ScJXY HJUFX QèZSJ HMTXJ HTP  
 XZWYTZY IJSTYWJUFWY èSTZXVZNUWñY  
 HTSXNXYJ IFSXZSJ HJWYFNSJ FHYN[NY  
 HûYñ STZXWJKZXTSX IçFUUJQJW  
 MJZWJZ]HJQZN VZNJXYRTWY QJRTY IJ  
 UFXHJYYJXNLSN'HFYNTS RFNX XNSTZ  
 XJZQJRJSYFZRTRJSYIJQFRTWYVZcTSU  
 FXXZWñJ VZFQN'JWZS MTRRJ IçMJZWJZ  
 XTWRFNXMTWX IJUTWYñJ IJXRFZ]JYIJX  
 RòRJHJXJSX QèSJ[FUFXXFSX XTZQJ[JY  
 YFYNTSÆ TSHWTNY JSJKKJY IçTWINSI

KTNX RTWY NQ J]NXYJ JSHTWJ VZJQVZJ GNJS  
HTRRJ H MJ\_ QcMTRRJ [N[FSY  
VZN ScJS FZWFNY UFX HTSXHNJSHJ IFSX Q  
IJX MTSSJZWX TZIJX INXLWêHJX VZN FKKJHY  
JS LñSñWFQ QJX IJXHJSIFSXY QJZWX XZHH  
2FNX XZW HJ UTNSY JSHTWJ ZSJ IN)HZQYñ  
JKKJY QcMTRRJ VZN F [ñHZ IFSX QF KñQNH  
F[FSHñ JY ITSX QF 'S F ñYñ JS MFWRTSNJ F  
IJ XF [NJ UJZY KTWY GNJS XZGNW IJ STRGW  
IFSX XJX IJXHJSIFSXY HJWYFNSX  
IcJSYWJ JZ] ñYFSY IJX LJSX [JWYZJZ] JY TGY  
[NJ VZcNQX RñWNYJSY IcFZYWJX FZ HTSYW  
ZSJ XNYZFYNTS YTZY TUUTXñJÆ JY ñ[NIJRR  
QJX IJLWñX IJ UFWJSYñ QJX WJQFYNTSX IJX  
QJZWX FSHòYWJX XTSY XZXHJUYNQJX IJ Y  
YNTSX .Q XJWFNY IðX QTWX FGXZWIJ IJ XZU  
UFWYNHNUJ è YTZYJX HJX [NHNXXNYZIJX JY  
RJSY MJZWJZ] UTZW WJIJ [JSNW JSXZNYJ RF  
XJWFNY YTZY FZXXN FGXZWIJ IJ UJSXJW  
VZcJS WNJS SN JS FZHZS YJRUX QJ XTWY IJX  
U Y FKKJHYJW QJZWX FSHòYWJX  
2FNX STZX IJ [TSX WJ [JSNW è QF UWñHñIJS  
UJZY òYWJ XTS J]FRJS KFHNQNYJWF Y NQ  
XJSYJ VZJXYNTS &IRJYYTSX ITSH VZJ QcTS  
JY FYYJSIWJ HJ RTRJSY UTZW IñHQFWJW ZS  
STS UFX HTRRJ ñYFSY FHYZJQQJRJSY MJZW  
VZcNQ QcñYFNY IFSX ZS YJRUX FSYñWNJZWA  
UFX ZSJ FGXZWINYñ IFSX  
QJ KFNy VZJ FZ RTRJSY RòRJ Tþ HJY MTRRJ  
TS WJKZXJWF IJ QZN FYYWNGZJW F[JH [ñWNY  
XTZX UWñYJ]YJ VZJ STZX SJ [TZQTSX UFX FU  
MTRRJX VZN XTSY JSHTWJ [N[FSYX JS WFN  
IJ QF KTWYZSJ JY IJ HJ VZJ STZX F[TSX HTS  
HTRRJ VZJQVZJ HMTXJ IJ XYFGQJ JY SJ UTZ  
RJSY ñGWFSQñ IcFZHZSJ KFİTS FQTWX VZJ



YZSJ Y TZWSJ XTZ[JSY UTZW QJRòRJ NSIN  
 JS JKKJY VZJ XN STZX QJ XZN[TSX UFX è  
 UFX IFSX XJX IN[JWXJX [NHNXXNYZIJX S  
 [JSY QJRòRJ MTRRJ Y TZW è Y TZW MJZWJ  
 KFNXFSY FNSXNIJ QcMTRRJ MFWQZTSSJ  
 ZS JRFNXTS RJSFìF3Y W ÌNSTJS UFX UQZYû  
 VZJ XZN[WJ QF KTWYZSJ IFSX Y TZX XJX Ìñ  
 FGXTQZRJSY NSHTWWJHYÆ\$ (J ScJXY UF  
 HTSXNXYSY QF UWTXUñWNYñ TZ QcFI[JW  
 QcF[TSX INY VZJ IJ XNRUQJX FIOZ[FSYX  
 MTRRJ F GJXTNS 1F

HFZXJ [ñWNYFGQJRJSY ÌñYJWRNSFSYJIZ  
 QcFHYN[NYñ HTSKTWRJ è QF [JWYZ QcF  
 ñYFSY QF HFZXJ IJ QcñYFY TUUTXñ

\*Y QF IN)HZQYñ VZJ STZX INXHZYTS  
 YñRTNLSJ JS KF[JZW IJ STYWJ FWLZRJ  
 FHYNTSMZRFNSJ JS JKKJY TSSJWJQð[J  
 è HJQQJ IJX FHYN[NYñX HTSKTWRJX è  
 FUUFWFNXXJSY UQZX XYFGQJX JSHTWJ  
 XHNJSYN'VZJX 5FWRN HJX FHYN[NYñX  
 [JWYZJZXJX JQQJX RòRJX QJX UQZX MF  
 UQZX XYFGQJX UFWHJ VZJ HcJXY IFSX  
 QcMTRRJ MJZWJZ] UFXXJ QF UQZX LWFSI  
 F[JH QJ UQZX IJ HTSYNSZNYñ JY HcJXY  
 HFZXJ UTZW QFVZJQQJ QcTZGQN SJ [NJS

&NSXNITSH QFXYFGNQNYñ VZJ STZXW  
 IWF è QcMTRRJ MJZWJZ] VZN QJ IJRJZWJ  
 [NJÆ HFWYTZOTZX TZIZRTNSXUWñK  
 HMTXJ NQ XcJSLFLJWF IFSX IJX FHYNTS  
 YNTSX HTSKTWRJX è

QF [JWYZ JY NQ XZUUTWYJWF QJX HTZU  
 LWFSIJINLSNYñ JYZS XJSX JS Y TZY UTNS  
 XN IZ RTNSX NQ JXY [ñWNYFGQJRd33JMT  
 HFWWZWJ XFSX WJUWTHMJ

2FNX STRGWJZ] XTSY QJX FHHNIJSYX IJ Q  
XN VZJ QJZW IN[JWXNYñ JS LWFSIJZW JY JS  
IJ XZHHðX RNSNRJX FZXXN GNJS VZJ IJ WJ[J  
HQFNW VZcNQX SJ UðXJSY UFX IcZS LWFSI U  
HTSYWFNWJ XN  
TS F FKKFNWJ è IJX ñ[ñSJRJSYX ITSY QF LWF  
XTSY HTSXNIñWFGQJX FQTWX IFSX QJ HF  
WFGQJX NQX WJSIWTSY QF [NJ UQZX MJZWJ  
NQX HTSYWNGZJSY SFYZWJQQJRJSY è JRGJ  
UQZX QJZW ZYNQNXYFNTS UJZY òYWJ STGQ  
QJ HFX Tþ NQX UWTIZNXJSY IJX WñXZQYFYX  
HNXXJSY JY HTWWTRUJSY QJ GTSMJZW HF  
VZcNQX FUUTWYJSY IJX HMFLWNSX F[JH JZ]  
è IJ RZQYNUQJX FHYN[NYñX  
3ñFSRTNSX RòRJ FZ XJNS IJ HJX HTSYWFWN  
QF STGQJXXJ IJ QcêRJ VZFSI TS XZUUTWYJ  
IJ STRGWJZXJX JY Xñ[ðWJX NSKTWYZSJX S  
XJSXNGNQNÝñ RFNX UFW STGQJXXJ JY LWF  
XTSY STX FHYN[NYñX VZN HTSXNYNZJSY QJK  
STYWJ[NJ FNSXN VZJ STZX QcF[TSX INY SZ  
XFZWFFNY IJ[JSNW RNXñWFGQJ  
UZNXVZJ OFRFNX NQ ScFHHTRUQNWF IJX F  
[NQJX \*S JKKJY XJQTS STYWJ ITHYWNSJ Qc  
GTS JY XJSXñ XZUUTWYJ YTZYJX QJX [NHNXX  
XñWñSNÝñ JY YNWJ UFWYN IJX HNWHTSXYS  
F[JH QJ UQZX IJ STGQJXXJ UTXXNGQJ UFWJ  
LñSñWFQ VZN ZYNQNXXJ è QF LZJWWJ QJX KTV  
QF KFİTS QF UQZX J)HFHJ TZ è ZS GTS HTWIT  
VZcTS QZN F HTS'ñ  
KFNY QJX RJNQQJZWJX HMFZXXZWJX UTXXN  
UTZW YTZX QJX FZYWJX HTWUX IJ RñYNJW \*Y  
QcMTRRJ MJZWJZ] SJ XFZWFFNY OFRFNX IJ[JS  
JS ScFYJNL SFSY UFX HJUJSIFS Y QF UQJNS  
YTRGJW IFSX IJX RFQMJZW X HTRRJ HJZ] IJ 5  
ScJXY UFX STS UQZX XZOJY è QF [FWNFFYNTS

HFW IcZSJ UFWY

NQ SJ XJWF UFX ñGWFSQñ FNXñRJSY IFS

QJX UWJRNðWJX NSKTWYZSJX [JSZJXÆ

ñHMJHX RZQYNUQNñX JY LWF[JXÆ JY Ic

IñXFXYWJXIcZSJ UFWJNQJFRUQJZW N

GTSMJZW JS ZS OTZW RFNX XcNQ ^FWWN

QcFHMð[JRJSY IcZSJ QTS LZJ UñWNTIJ IJ

QFVZJQQJNQ FZWFTGYJSZ IJLWFSIJX JY

)ðX QTWX VZN STZX JRUðHMJIcFUUJQJ

ITSY QcFHYN[NYñ JXY HTSKTWRJ è ZSJ U

'XFR RJSY UTZW[Z IJX GNJSX J]YñWNJZW

UJSIFS YZSJ IZWñJ VZJQHTSVZJ RFNX UJ

UQðYJÆ\$ 3J IJ[TSX STZX UFXITSDYFJ[MJ

XJ UTZW XZN[WF IFSX QJX RòRJX HTSINY

JS WFUUTWY F[JH QJ WJXZNXVQcQNFYSS

JXY HFHMñ JY VZJ STZX UTXTSX QJ GTSM

HTRRJ VZJQVZJ HMTXJ IcFGXTQZRJSY U

FNSXN STZX VZFQN'JWT SX IJ GNJSMJZW

HJZ] VZN UFWRN QJX MTRRJX [N[FSYX U

IJWT SY QJX GNJSX VZJ STZX F[TSX ñSTSH

WJZ] YTZYJKTNX HTRRJ IJX MTRRJX UJZ[

8ZW YTZYJX HJX VZJXYNTSX STX J]UQ

'WJ 6ZFSY è XTZYJSNW VZJ QJX [NHNXXN

IFS YX JY IJ QcJSXJRGQJ IJ STX FRNX ScN

STYWJ GTSMJZW HcJXY Qè IJ YTZYJ ñ[NI

YWTU ñYWFS LðWJ è QcFRNYNñ JY HTSYW

2FNX ñYFSY ITSSñ VZJ QJX ñ[ñSJ RJSYX V

XTSY STRGWJZ] JY

IcZSJ J]YWòRJ [FWNñYñ VZJ QJX ZSX ST

UWðX JY IcFZYWJX RTNSX [TZQTNW QJX

XJWFNY RFSNKJXYJRJSY ZSJ GJXTLSJ IJ

YFSY INWJ NQQNRNYñJÆ IJX NSINH FYNT

XJWT SY XFSX ITZYJ XZ)XFSYJX 8NITSH U

VZN STZX KWFUUSY UJWXTSSJQQJRJSY

HJWYFNS UTNIX JY J]JWHJSY ZSJ HJWYF

[NJ YFSINX VZJ QJX FZYWJX STZX  
UFWFNXXJSY UQZX XZUUTWYFGQJX NQITNY  
UTZW QJX NSKTWYZSJX VZN FYYJNLSJSY QcJ  
JY XcNQ ^ F ZSJ INKKñWJSHJ XZN[FSY VZJ H  
MJZX FKKJHYJ IJX [N[FSYX TZ IJX RTWYX  
UQZX LWFSIJ FZ XZWUQZX VZJ HJQQJ VZJ S  
IFSX QJX YWFLñINJX JSYWJ QJX HWNRJX JY  
SZX FSYñWNJZWJRJSY JY HJ VZN XcFHHTRU  
KFZY YJSNW HTRUYJ ñLFQJRJSY IJ  
HJYYJ INKKñWJSHJ QèÆ TZ UQZYûY XFSX IT  
VZJXYNTS UWñFQFGQJ IJ XF[TNW XN QJX IñK  
è ZS GNJS TZ è ZS RFQ VZJQHTSVZJ HFW NQ X  
HJX HTSXNIñWFYNTSX VZJ XN ZSJ NRUWJXX  
GNJS TZ JS RFQ UñSðYWJ OZXVZcè JZ] JQQ  
HMTXJ IJ KFNGQJ JY IJ SñLQNLJFGQJ XTNY  
UFW WFUUTWY è JZ] TZ XcNQ ScJS JXY WNJS  
NSYJSXNYñ JY IcZSJ SFYZWJ YJQQJX VZcJ  
UTZW WJSIWJ MJZWJZ] HJZ] VZN SJ QJ XTSY  
QF KñQNHNYñ è HJZ] VZN QF UTXXðIJSY  
1JX XZHHðX FZXXN GNJS VZJ QJX NSXZHH  
XJRGQJSY ITSH GNJS FKKJHYJW IFSX ZSJ H  
QJ XTWY IJX IñKZSYX YTZY JS ScñYFSY UFX  
SFYZWJ JY IcZSJ NRUTWYFSHJ YJQQJX VZc  
RFQMJZWJZ] HJZ] VZN XTSY MJZWJZ] SN U  
FZYWJ JKKJY IJ HJY TWIWJ

G \_ F ! 1J GTSMJZW JXY NQ Z  
INLSJ IcñQTLJ TZ INLSJ IcMTSSJZWÆ

(JX J]UQNHFYNTSX ZSJ KTNX ITSSñJX J]FR  
MJZW FUUFWYNJSY è QF HQFXXJ IJX GNJSX  
UQZYûY è HJQQJ IJX GNJSX INLSJX IcMTSSJZ  
VZJ IJ YTZYJ KFiTS NQ SJ WJSYWJ UFX IFSX

.Q FUUFWFöY GNJS VZJ HJ VZN JXY INLS.  
QTZñ UFW QJ KFNY IJ UTXñIJW VZJQVZJ  
ZSJ HJWYFNSJ WJQFYNTS è VZJQVZJ HMT  
QcMTRRJ HTZWFLJZ]  
JY JS LñSñWFQ QcMTRRJ IJ GNJS JY QF [J  
TGOJY IJ QTZFSLJX IJ STYWJ UFWY JS WFN  
•Z[WJX VZN JS UWTHðIJSY JY STZX QTZ  
[NLTZWJZ] QJ GTS HTZWJZW JY FNSXNIJ  
XðIJSY ZSJ HJWYFNSJ VZFQNYñ SFYZWJ  
ZSJ HJWYFNSJ WJQFYNTS F[JH VZJQVZJ  
(JQF WñXZQYJ JSHTWJ HQFNWJRJSY IJX G  
STSXFZ] INJZ]Æ NQ STZX UFWFöY JS JK  
YJW QJX INJZ] è STZX  
JY HJQF YNJSY è HJ VZJ QJX QTZFSLJX XJ  
FZYWJ HMTXJ FNSXN VZJ STZX QcF[TSX I  
XcFUUQNVZJ è IJX HMTXJX IJ HJ LJSWJ N  
WñFQNYñX QJX UQZX STGQJX XTSY TGO  
RFNX IJ VZJQVZJ HMTXJ IJ UQZX LWFSI  
HTRRJ TS UJZYIcFNQQJZWXXcJS WJSIWJ  
KFNX TSX JS JKKJY FZXXN GNJS UTZW Q  
IJX MTRRJX VZN XTSY QJ UQZX XJRGQFG  
IJ UWTHQFRJW QJZW GñFYNYZIJ JY QJZW  
KñQNHNYñ 3TZX FLNXXTSX IJ RðRJ JS H  
GNJSX UWTUWJRJSY INYX HFW SZQ SJ K  
HTRRJ NQ QJ KFNY IJ QF OZXYNHJ RFNX  
HTRRJ ñYFSY VZJQVZJ HMTXJ IJ UQZX IN  
JSHTWJ \*Y \*ZIT]J XJRGQJ F[TNW JZ WFN  
IñKJSXJ IZ UQFNXNW UTZW QZNIñHJWSJV  
J]HJQQJSHJÆ NQ UJSXFNY JS JKKJY V  
ñYFSY FZ STRGWJ IJX GNJSX ScJXY OFF  
IcñQTLJ HcñYFNY Qè ZS XNLSJ IJ XF XZUñ  
ITSY TS KFNY QcñQTLJ HFWFHYðWJ VZN  
FUUFWYNJSY FZXXN è )NJZ JY FZ GNJS J  
WñKñWJSHJ UTZW YTYZ QJ WJXYJ 1cñQTL  
JKKJY è QF [JWYZ UZN XVZJ HcJXY JQQJ

FHHTRUQNW QJX GTSSJX FHYNTSX YFSINX  
@><òMwBóõB UTWYJ XZW QJX FHYJX XTNY IZ  
NSINKKñWJRRJSY 2FNX QcJ]FRJS IñYFNQQñ  
HJX VZJXYNTSX WJQð[J XFSX ITZYJ UQZYûY I  
ZSJ ñYZIJ FUUWTKTSINJ IJX LQTWN'HFYNTS  
WñXZQYJHQFNWJRJSY IJHJ VZJSTZX F[TSX I  
WJSYWJ IFSX QF HQFXXJ IJX HMTXJX INLSJX  
KFNYJX \*Y XN YJQQJ JXY XF SFYZWJ HJQF Y  
è HJ VZcNQ JXY ZS UWN SHNUJ HFW HcJXY J  
STZX FHHTRUQNXXTSX YTZYJX QJX FZYWJX  
KFNXTSXÆ JY STZX UTXTSX QJ UWN SHNUJ J  
HTRRJ VZJQVZJ HMTXJ INLSJ IcòYWJ MTSTW

F \_ F ! 1JX KFHZQYñX IJ Qc  
;JWYZX NSYJQQJHYZJQQJX JY [JWYZ

5ZNXVZJ QJ GTSMJZW JXY ZSJ HJWYFNSJ FH  
FHHTWI F[JH ZSJ [JWYZ UFWKFNYJ HcJXY Q  
VZcNQ STZX KFZY J]FRNSJWÆ HFW UJZY ò  
STZX RNJZ] HTSXNIñWJW QF SFYZWJ IZ GTSM  
NQ XJRGQJ GNJS VZJ QJ [ñWNYFGQJ UTQNY  
FZXXN HJQZN VZN XcJXY FITSSñ XUñHNFQJF  
[JWYZ UZNXVZcNQ [JZY KFNWJ IJ XJX  
HTSHNYT^JSX IJX LJSX MTSSòYJX JY XTZRNX  
J]JRUQJ IJ HJX UTQNYNVZJX STZX UTZ[TSX  
QFYJZWX IJ QF (WðYJ JY IJ 1FHñIñRTSJ JY  
RòRJ LJSWJ ITSX QcMNXYTNWJ UJZY KFNWJ  
J]FRJS WJQð[J IJ QF 5TQNYNVZJ NQ JXY H  
HMJWHMJX FHYZJQQJX WJSYWJWTSY IFSX S  
2FNX QF [JWYZ VZN ITNY KFNWJ QcTGOJY I  
ñ[NIJRRJSY ZSJ [JWYZ MZRFNSJ UZNXVZJ Q  
HMJWHMTSX JXY ZS GNJS MZRFNS JY QJ GT  
MZRFNS \*Y UFW [JWYZ MZRFNSJ STZX JSYJ

QcJ]HJQQJSHJ IZ HTWUX RFNX GNJS HJC  
 MJZW JXY FZXXN UTZW STZX ZSJ FHYN[N  
 JS JXY FNSXN NQ JXY ñ[NIJSY VZJ QJ UT  
 ZSJ HJWYFNSJ HTSSFNXXFSHJ IJ HJ VZN F  
 HTRRJ QJ RñIJHNS  
 FUUJQñ è XTNLSJW QJX ^JZ] ITNY HTSSF  
 YFNSJ RFSNðWJ QJ HTWUX IFSX XTS JSXJ  
 XFSHJ IJ QcêRJ XcNRUTXJ IcFZYFSY UQZX  
 5TQNYNVZJ IñUFXXJ JS STGQJXXJ JY JS ñ  
 JY IcFNQQJZWXM MJ\_ QJX RñIJHNSX JZ] R  
 LZñX IcJSYWJ JZ] XcFUUQNVZJSY F[JH LW  
 HTSSFNXXFSHJ IZ HTWUX .Q KFZY ITSH F  
 HTSXNIðWJ HJ VZN F WFUUTWY è QcêRJ J  
 KFN YJ IFSX QJ GZY VZJ STZX F[TSX NSIN  
 IFSX QF RJXZWJ WJVZN XJ UTZW XJX  
 WJH MJWH MJX HFW UTZXXJW UQZX QTNS  
 ITZYJ ZSJ YêHMJ YWTU QTZW IJ JZ ñLFWI è  
 4S YWFNYJ FZXXN IJ QcêRJ IFSX QJX I  
 WNVZJXÆ HJWYFNSX UTNSYX ^TSY ñYñ  
 XFYNXKFNXFSYJ JY STZX IJ[TSX JS KFN  
 FNSXN VZJ STZX FIRJYYTSX VZcNQ ^F II  
 NWWFYNTSSJQQJ JY QF UFWYNJ  
 WFYNTSSJQQJ 6ZFSY è XF[TNW XN HJX I  
 RJSY INXYNSHYJX HTRRJ QJ XTSY QJX UF  
 YTZY FZYWJ LWFSIJZW IN[NXNGQJ TZ GN  
 RJSY INXYNSHYJX RFNX NSXñUFWFGQJX  
 XTSY IFSX QF HNWHTSKñWJSHJ QJ HTS[J  
 ScF FZH ZSJ NRUTWYFSHJ UTZW QF UWñX  
 )FSX QF UFWYNJ NWWFYNTSSJQQJ JQC  
 UFWYNJ VZN XJRGQJ òYWJ HTRRZSJ è YT  
 ^HTRUWNX QJX [ñLñYFZ] OJ [JZ] INWJ H  
 HFZXJ IJ QF SZYWN YNTS JY IJ QcFHHW  
 JKKJY ZSJ UTYJSYNFQNYñ UX^HMNVZJ I  
 FXXNLSJW è YTZX QJX òYWJX VZN XJ STZ  
 JRGW^TSXÆ HJYYJ RòRJ KFHZQYñ JXY F

UWñXJSYJ IFSX QJX òYWJX UQJNSJRJSY Iñ[  
UQZX WFNXTSSFGQJ IJ QF QJZW FYYWNGZJV  
VZJQVZJ FZYWJ \_Æ6ZTN VZcNQ JS XTNY HJ  
ZSJ HJWYFNSJ J]HJQQJSHJ QFVZJQQJ XJ W  
HTRRZSJ è YTZYJX QJX JXUðHJX JY STS H  
UWTUWJRJSY MZRFNSJ \*S JKKJY HcJXY IFS  
HJYYJ UFWYNJ IJ QcêRJ FZYWJRJSY INY H  
XJRGQJ

F[TNW XTS RF]NRZR IcFHYN[NYñ FQTWX  
QcMTRRJ GTS JY QcMTRRJ [NHNJZ] SJ XJ INX  
UJSIFSY QJZW XTRRJNQ JY HcJXY RòRJ IJ  
INHYTS VZcNQ Sc^F FZHZSJ INKKñWJSHJ IZW  
[NJ JSYWJ QJX LJSX MJZWJZ] JY QJX RNXñW  
YTZY SFYZWJQQJRJSY IJ HJ KFNY VZJ QJ XTR  
ZSJ XZXUJSXNTS IJ HJYYJ FHYN[NYñ UFW T  
QcêRJ [JWYZJZXJ TZ UJW[JWXJ XFZK è FIR  
VZJ IFSX ZSJ KFNGQJRJXZWJ HJWYFNSJX  
NRUWJXXNTSX @òBõ@HBGB UFW[NJSSJSY  
VZcFNSXN QJX Wò[JX IJX LJSX IJ GNJS XTS  
HJZ] IZ UWJRNJW [JSZ 2FNX XZW HJ XZOJY  
FXXJ\_ INY JY STZX IJ[TSX QFNXXJW IJ HûYñ  
UZNxVZJ UFW XF SFYZWJ RòRJ JQQJ ScF W  
QcJ]HJQQJSHJ XUñHN'VZJRJSY MZRFNSJ

2FNX NQ XJRGQJ GNJS VZcNQ J]NXYJ JSHT  
FZYWJ SFYZWJ NWWFYNTSSJQQJ QFVZJQQ  
VZJQVZJ RFSNðWJ è QF WFNXTS \*S JKKJY I  
UñWFSY HTRRJ IFSX QcMTRRJ NSYJRUñWFS  
QcñQTLJ

IJ QJZW UWNSHNUJ WFNXTSSFGQJ TZIJ QF U  
UTXXðIJ QF WFNXTS UFWHJVZcJQQJ QJX J]  
è FHHTRUQNW QJX UQZX STGQJX FHYNTSX  
FZXXN JS JZ] ZS FZYWJ UWNSHNUJ VZN XJ Y  
RòRJ JS IJMTWX IZ UWNSHNUJ WFNXTSSFG  
QJVZJQ NQ JXY JS HTS(NY JY FZVZJQ NQ TUU  
(FW NQ JS JXY J]FHYJRJSY HTRRJ IFSX QJX H



Tp QJX UFWYNJX IZ HTWUX  
 VZFSI STZX STZX UWTUTXTSX IJ QJX RTZ  
 UTWYJSY FZ HTSYWFWNJ è LFZHMJ \*M GN  
 IJRòRJÆ HcJXY IFSX IJX INWJHYNTSX H  
 VZJ XJ YTZWJSY QJX NRUZQXNTSX IJX  
 UTZWYFSY HJYYJ INKKñWJSHJ VZJ IFSX  
 [T^TSX IJ STX ^JZ] QF Iñ[NFYNTS IZ RJRC  
 IFSX QJ HFX IJ QcêRJ STZX SJ [T^TSX WNJ  
 RTNSX FIRJYYWJ XFSX ITZYJ VZcNQ J]NX  
 ZS KFHYJZW JSIJMTWX IZ UWN SHNUJ WF  
 TUUTXñ JY HTSYWJ QJVZJQ NQ QZYYJ 6Z  
 JS VZJQ XJSX HJX IJZ] UFWYNJX IJ QcêRJ X  
 ScF FZH ZSJ NRUTWYFSHJ

2FNX NQ FUUFWFöY GNJS FZXXN VZJ H  
 YNHNUJ FZ UWN SHNUJ WFNXTSSFGQJ FN  
 IFSX QJ HFX IJ QcMTRRJ YJRUñWFSY YTZ  
 YJZW TGñNY FZ UWN SHNUJ WFNXTSSFGQ  
 UQZX ITHNQJ HMJ\_ QcMTRRJ RTIñWñ JY I  
 JS QZN YTZY JXY JS FHHTWIF[JH QJ UWN S

4S [TNY FNSXN VZJ QF UFWYNJ NWWFYN  
 RòRJ ITZGQJÆ NQ ^ F IcZSJ UFWY QF U  
 ScF WNJS IJ HTRRZS F[JH QJ UWN SHNUJ W  
 UFWY

QF UFWYNJ FUUñYNYN[J TZ IcZSJ KFïTS I  
 UFWYNHNUJ JS VZJQVZJ RFSNðWJ FZ UW  
 YFSY VZcJQQJ QcñHTZYJ JY QZN TGñNY  
 INXTSX nÆYJSNW HTRUYJÆ} IJ XTS UðW  
 STS FZ XJSX Tp QJX RFYMñRFYNHNJSX UF  
 \*Y VZJ QF UFWYNJ NWWFYNTSSJQQJ XZGI  
 IJ QF UFWY IZ UWN SHNUJ WFNXTSSFGQJ  
 UWFYNVZJ IJX FIRTSJXYFYNTSX JY IcZS  
 WJUWTHMJX JY J]MTWYFYNTSX 2FNX XN  
 ITNY òYWJ INY FZXXN UTXXñIJW QF WFNX  
 WFNXTSSFGQJ VZN XJWF ITZGQJÆ NQ ^  
 UWTUWJRJSY JY JS XTN RòRJ UTXXðIJ Q

UFWY HJ VZN SJ KFNy VZJ QZN TGñNW è QF  
XTS UðWJ

1F [JWYZ XJ IN[NXJ è XTS YTW HTSKTWR  
INKKñWJSHJX

3TZX INXYNSLZTSX JS JKKJY QJX [JWYZX N  
[JWYZX RTWFQJXÆ QF XFLJXXJ QcNSYJQ  
@KFóð@HBGB XTSY IJX [JWYZX NSYJQQJHY  
QF RTIñWFYNTS XTSY IJX [JWYZX RTWFQJX  
KJY IZ HFWFHYðWJ RTWFQ IJ VZJQVZcZS S  
VZcNQ JXY XFLJ TZ NSYJQQNLJSY RFNX VZc  
(JUJSIFS Y STZX QTZTSX FZXXN QJ XFLJ JS W  
UTXNYNTS TþNQ XJ YWTZ[J JY UFWRN QJX  
INXUTXNYNTSX HJQQJX VZN RñWNYJSY QF Q  
QTSX IJX [JWYZX

1N[WJ ..

F \_ G ! 1F [JWYZ WñXZQYF  
YZIJ XcFOTZYFSY è QF SFYZWJ #

1F [JWYZ JXYIJIJZ]XTWYJX QF [JWYZ NS  
RTWFQJ 1F [JWYZ NSYJQQJHYZJQQJ IñU  
XZWJ IJ QcJSXJNLSJRJSY WJiZ FZXXN GN  
VZJ UTZW XTS FHHWTNXXJRJSYÆ FZXXN  
WNJSHJJYIJYJRUX 1F [JWYZ RTWFQJ FZ  
IZNY IJ QcMFGNYZIJ IcTþ QZN JXY [JSZ FZ  
QñLðWJRTIN'HFYNTS IJ >AóG \_Æ\*YUFW X  
ñ[NIJSY VZcFZHZSJ IJX [JWYZX RTWFQJX  
STZX SFYZWJQQJRJSY HFW  
WNJS IJ HJ VZN J]NXYJ UFW SFYZWJ SJ UJ  
QcMFGNYZIJÆ FNSXN QF UNJWWJ VZN X  
QJ GFX SJ XFZWFNY òYWJ MFGNYZñJ è XJ  
RòRJ XNIJX RNQQNJWX IJ KTNX TS YJSYFN  
QF QFSİFSY JS QcFNWÆ UFX IF [FSYFLJ S  
QJ KJZ è XJ UTWYJW [JWX QJ GFX JY IcZ  
WNJS IJ HJ VZN FZSJ SFYZWJ ITSSñJ SJ X  
YZRñ è XJ HTRUTWYJW FZYWJRJSY &NSX  
SFYZWJ SN HTSYWFNWJRJSY è QF SFYZV  
QJX [JWYZX RFNX QF SFYZWJ STZX F  
ITSSñ QF HFUFHNYñ IJ QJX WJHJ [TNW J  
FRJSñJ è RFYZWNYñ UFW QcMFGNYZIJ  
\*S TZYWJ UTZW YTZY HJ VZN XZW [NJSY  
STZX QJ WJHJ [TSX IcFGTWI è QcñYFY IJ UZ  
YFWI VZJ STZX QJ KFNXTSX UFX XJW è Qc  
RFSNKJXYJ IFSX QJ HFX IJX KFHZQYñX XJ  
UFX è QF XZNYJ IcZSJ RZQYNYZIJ IcFHYYJ  
RZQYNYZIJ IcFHYYJX IcFZINYN TS

VZJSTZX F[TSX FHVZNX QJX XJSX HTWWJXUT  
QcNS[JWXJÆ STZX F[NTSX IñOè QJX XJSX VZ  
KFNY ZXFLJ JY HJ ScJXY UFX FUWðX JS F[T  
STZX QJX F[TSX JZX 5TZW QJX [JWYZX FZ  
UTXXJXXNTS XZUUTXJ ZS J]JWHNHJ FSYñW  
FZXXN QJ HFX UTZW QJX FZYWJX FWYX \*S JH  
KFZY F[TNW FUUWNXJX UTZW QJX KFNWJ Hc  
STZX QJX FUUWJSTSXÆ UFW J]JRUQJ HcJ  
VZcTS IJ[NJSY HTSXYWZHYJZW JY JS OTZFS  
IJ[NJSY HNYMFWNXYJÆ FNSXN JSHTWJ Hc  
YNTSX OZXYJX VZJ STZX IJ[JSTSX OZXYJX  
IñWñJX VZJ STZX IJ[JSTSX RTIñWñX JY QJX  
WFLJZXJX VZJ STZX IJ[JSTSX HTZWFLJZ] (J  
JSHTWJ FYYJXYñJ UFW HJ VZN XJ UFXXJ IF  
QJX QñLNXQFYJZWX WJSIJSY GTSX QJX HNY  
HTSYWFHYJW HJWYFNSJX  
MFGNYZIJXÆ HcJXY RòRJ Qè QJ XTZMFNY IJ  
XcNQ XcJS FHVZNYYJ RFQ XTS •Z[WJ JXY RF  
VZTN ZSJ GTSSJ HTSXYNYZYNTS XJ INXYNSL  
)J UQZX QJX FHYNTSX VZN HTRRJ HFZX  
RT^JSX XTSY è QcTWNLNSJ IJ QF UWTIZHYN  
HTSVZJ XTSY QJX RòRJX VZJ HJQQJX VZN F  
YWZHYNTS YTZY HTRRJ IFSX QJ HFX IcZS FV  
IJ QF HNYMFWJ KTRRJ NSINKKñWJRRJJSY QJX  
HNYMFWNXYJX 4S  
UJZY KFNWJ ZSJ WJRFWVZJ FSFQTLZJ UTZW  
IJ RFNXTSX JY YTZX QJX FZYWJX HTWUX IJ R  
GNJS HTSXYWZNWJ ITSSJWF IJ GTSX HTSXYW  
RFQ HTSXYWZNWJ IJ RFZ[FNX \*S JKKJY XcN  
TS ScFZWFNY FZH ZS GJXTNS IZ RFöYWJ RFN  
IJ SFNXXFSHJ GTS TZ RFZ[FNX IFSX XTS FWY  
QTXW IJ RòRJ UTZW QJX [JWYZXÆ HcJXY J  
YJQX TZ YJQX FHYJX IFSX STYWJ HTRRJWHJ  
MTRRJX VZJ STZX  
IJ[JSTSX QJX ZSX OZXYJX QJX FZYWJX NSC

HTRUQNXXFSY IJ RòRJ YJQQJX TZ YJQQ  
 IFS LJWX JY JS UWJSFSY IJX MFGNYZIJX  
 INJXXJ VZJ STZX IJ[JSTSX QJX ZSX HTZV  
 UTQYWTSX 1JX HMTXJX XJ UFX XJSY IJ  
 HJ VZN HTSHJWSJ QJX FUUñYNYX JY QJX  
 MTRRJX IJ[NJSSJSY RTIñWñX JY ITZ]  
 IcFZYWJX IñWñLQñX JY JRUTWYñX UTZW  
 IJX HNWHTSXYFSHJX NIJSYNVZJX XTNY  
 QcFZYWJ \*S ZS RTY QJX INXUTXNYNTS  
 IcFHYJX VZN QJZW XTSY XJRGQFGQJX (c  
 [TSX TWNJSYJW STX FHYN[NYñX IFSX ZS  
 IN[JWXNYñ VZN QJX HFWFHYNñWNXJ JSYWI  
 UTSIFS YJX IFSX STX INXUTXNYNTSX (J S  
 •Z[WJ SñLQNLJFGQJ IJ HTSYWFHYJWIðX C  
 YJQQJ TZ YJQQJ MFGNYZIJ HcJXY FZ HTS  
 IcZSJ NRUTWYFSHJ RFOJZWJ INXTSX RN

G \_ F !9MñTWNJ JY UWFYN  
 RTWFQJ 7FUUTWYX IZ UQFNXNW  
 QF [JWYZ #

5ZNXVZJ QJ UWñXJSY YWF[FNQ ScF UFX U  
 UZWJ HTRRJ STX FZYWJX TZ[WFLJX HFW  
 [TNW HJ VZcJXY QF [JWYZ JS XTS JXXJSHJ  
 STYWJ JSVZòYJ RFNX HcJXY F'S IJ IJ[JSN  
 FZYWJRJSY HJYYJ ñYZIJ SJ XJW[NWFN Y è  
 IJ UTWYJW  
 STYWJ J]FRJS XZW HJ VZN F WFUUTWY è S  
 [TNW IJ VZJQQJ KFïTS STZX IJ[TSX QJX FH  
 JQQJX VZN IñYJWRNSJSY FZXN QJ HFWFI  
 RTWFQJX FNSXN VZJ STZX QcF[TSX INY  
 4W QJ KFNHTIS ~~KTWW~~ñRJSY è QFXI ~~WZS~~ JY J  
 HMTXJ HTRRZSñRJSY FIRNXJ JY VZN ITN

GFXJÆ STZX^WJ[NJSIWTSX UQZX YFWI ST  
QF IWTNYJ WðLQJ JY XTS WûQJ è QcñLFWI IJX

2FNXRJYYTSX STZX UWñFQFGQJRJSY IçFI  
XZN[FSYÆ STYWJ J]UTXñ YTZY JSYNJW VZN  
VZcNQ KFZY KFNWJ ITNY XcJS YJSNW FZ] L  
JSYWJW IFSX QJ IñYFNQ &NSXN VZJ STZX Q  
RJSİFSY QJX J]NLJSHJX IJ YTZYJ INXHZZXN  
QF RFYNðWJ VZJ QcTS YWFNYJ 4W XZW QJ Y  
QcZYNQJ NQ Sc^ FWNJS IJ

'J] UFX UQZX VZJ IFSX QJ ITRFNSJ IJ QF XFSY  
HFWFHYðWJ IJ QF INXHZZXNTS UTWYFSY XZV  
IJ QF HTSIZNYJ è UQZX KTWYJ WFNXTS JSH  
VZN F UTZW TGOJY QJX INKKñWJSYX LWTZUJ  
RFSVZJ YJQQJ ñLFQJRJSY IJ WNLZJZW HFV  
XTZX FZHZZS FWY SNXTZX FZHZZSJ UWJXHWN  
YTZOTZX è QcFLJSY QZN RòRJ IçJ]FRNSJW  
YZS IJ KFNWJ HTRRJ IFSX QJ HFX IJ QcFWY R  
IJ QF SF[NLFYNTS

2FNX JS IñUNY IJ HJ HFWFHYðWJ IZ UWñXJ  
IJ[TSX HJUJSIFS Y STZX JKKTWHJW IJ [JSNW  
RTWFQNX YJ (J VZJ YTZY IçFGTWINQ KFZY H  
QJX [JWYZX JS VZJXYNTS XTSY SFYZWJQQJF  
è QF KTNX UFW J]HðX JY UFW IñKFZY HTRRJ  
IFSX QJ HFX IJ QF [NLZJZW HTWUTWJQQJ JY  
JXY TGQNLñ UTZW ñHQFNWHNW QJX HMTXJX  
XZW IJX UWJZ[JX RFSNKJXYJX Æ  
JS JKKJY QcJ]HðX HTRRJ QcNSXZ)XFSHJ  
UJWIWJ ñLFQJRJSY QF[NLZJZWÆ UFWJNQ  
QJ RFS LJW ZSJ YWTU KTWYJ TZ ZSJ YWTU KF  
QF XFSYñ YFSINX VZJ QF OZXYJ RJXZWJ QF  
QF HTSXJW[J \*M GNJS NQ JS JXY FNSXN UT  
HTZWFLJ

JY QJX FZYWJX [JWYZXÆ HFW HJQZN VZN  
UñWNQX VZN F UJZW IJ YTZY JY VZN SJ XF  
IJ[NJSY ZS QêHMJ YTZY HTRRJ HJQZN VZN S

[F FZ IJ[FSY IJ ScNRUTWYJ VZJQ IFSLJW  
 UFWJNQQRJSY JSHTWJ HJQZN VZN XJ  
 JY SJ XJ WJKZXJ è FZHZS IJ[NJSY ZS MTRR  
 HTRRJ HJQZN VZN XJ UWN[J IJ YTZX QJX  
 WZXYWJ IJ[NJSY ZSJ XTWYJ IcòYWJ NSX  
 &NSXN ITSH QF RTIñWFYNTS JY QJ HT  
 ñLFQJRJSY UFW QcJ]HðX JY UFW QJ IñK  
 HTSXJW[JSY UFW QF OZXYJRJXZWJ

2FNX STS XJZQJRJSY QJX[JWYZX TSY U  
 XTZWHJ IJ QJZW UWTIZHYNTS JY IJ QJZW  
 FHYNTSX VZN UWñXNIJSY IcFZYWJ UFWY  
 JSHTWJ QJZW FHYN[NYñ XJ IñUQTNJWF I  
 IJ HJX RòRJX FHYNTSX .Q JS JXY JKKJHY  
 QJX FZYWJX

VZFQNYñX UQZX FUUFWJSYJX VZJ QJX  
 J]JR UQJ QF[NLZJZWIZHTWUXÆ JQQJF  
 WNYZWJ FGTSIFS YJ VZcTS FGXTW GJ JY  
 KFYNLZJX VZcTS JSIZWJÆ RFNX HJ XTSY  
 VZJ QcMTRRJ [NLTZWJZ] XJ RTSYWJ UFW  
 UFGQJ IcFHHTRUQNW 4W HcJXY HJ VZN XJ  
 HcJXY JS STZX FGXYJSFSY IJX UQFNXNW  
 RTIñWñX JY ZSJ KTNX VZJ STZX QJ  
 XTRRJX IJ[JSZX HcJXY FQTWX VZJ STZX X  
 UFGQJX IJ UWFYNVZJW HJYYJ FGXYJSYN  
 XZOJY IZHTZWFLJÆ JS STZX MFGNYZFS  
 JY è QZNYJSNW YòYJ STZX IJ[JSTSX HTZV  
 STZX QJ XTRRJX IJ[JSZX HcJXY FQTWX V  
 UQZX HFUFGQJX IcFKKWT SYJW QJ IFSLJW

)cFZYWJ UFWY STZX IJ[TSX UWJSIWJ U  
 IJ STX INXUTXNYNTSX QJ UQFNXNW TZ QF  
 è STX FHYNTSX \*S JKKJY QcMTRRJ VZN X  
 IZHTWUX JY VZN XJ WñOTZNY IJ HJYYJ FG  
 MTRRJ RTIñWñ YFSINX VZJ XcNQ XcJS F\*N  
 NSYJR UñWFSYÆ JY QcMTRRJ VZN KFN Y  
 YWTZ[J XTS UQFNXNW TZ YTZY FZ RTNS

UJNSJ JXY ZS MTRRJ HTZWFLJZ] FQTWX VZ  
IJ QF UJNSJ HcJXY ZS QêHMJ \_Æ5QFNXNWX  
JSKFNY HJ XZW VZTN WTZQJ QF [JWYZ RTWF  
\*SJKKJY HcJXY è HFZXJ IZ UQFNXNWX VZJS  
VZJ STZX HTRRJYYTSX QJ RFQ JY è HFZXJ  
VZJ STZX STZX FGXYJSTX IZ GNJS &ZXXN I  
FRJSñX IcZSJ KfïTS TZ IcZSJ FZYWJ IðX QF U  
KFSHJ XZN[FSY QF WJRFWVZJ IJ 5QFYTS è  
XNWX JY STX UJNSJX Qè Tþ NQ HTS[NJSY HF  
HTSXNXYJ JS HJQF \_Æ\*SXJHTSIQNJZ XNQJ  
QJX FHYNTSX JY QJX UFXXNTSX JY XN YTZ  
FHYNTS XcFHHTRUFLSJSY QTLNVZJRJSY  
IJ UQFNXNWX TZ IJ UJNSJ UTZW HJYYJ WFNX  
FZWF WFUUTWY FZ] UQFNXNWX JY FZ] UJNS  
INHfYNTS WñXZQYJ IJ HJ KFNY VZJ QJX XFS  
HJX RT^JSXÆ HFW QJ HMêYNRJSY JXY ZSJ  
NQ JXY IJ QF SFYZWJ IJ QF HZWJ IcTGñNW è  
\_Æ)JUQZX HTRRJ STZX QcF[TSX STYñ FZXXN  
INXUTXNYNTS IJ QcêRJ JXY UFW XF SFYZWJ  
JY JS HTSKTWRNYñ F[JH QJ LJSWJ IJ  
HMTXJX VZN UJZ[JSY QF WJSIWJ SFYZWJQQ  
UNWJ 4W HcJXY è HFZXJ IJX UQFNXNWX JY  
MTRRJX IJ[NJSSJSY RñHMFSYX IZ KFNY VZ  
XZN[JSY TZ QJX ñ[NYJSY FQTWX VZcNQ XcF  
UJNSJX VZcTS SJ ITNY UFX WJH MJWHMJW TZ  
è ZS RTRJSY Tþ NQ SJ QJ KFZY UFX TZ IJ QF  
KFZY UFX TZ XJQTS YTZY FZYWJ RTIFQNYñ V  
YJWRNSñJ \*Y HcJXY UTZWVZTN HJWYFNSX I  
HTRRJ ñYFSY IJX ñYFYX IcNRUFXXNGNQNYñ  
JY IJ WJUTXÆ RFNX HcJXY Qè ZSJ JWWJZW  
UWNRJSY JS YJWRJX FGXTI QZ F KFïTS FZT ñ  
KFZ YJ QF KfïTS VZcNQ QZ FZ RFZY S Y Xþ NQ KFZ  
JY YTZYJX FZYWJX FIINYNTSX 6ZcNQ XTNY  
QF [JWYZ ITS Y NQ JXY VZJXYNTS JXY HJQQJ  
RJNQJJZWJ KfïTS FZ WJLFWI IJX UQFNXNWX



QJ[NHJKFNY YTZY QJHTSYWFNWJ

3TZXUTZ[TSX è QcFNIJIJX HTSXNIñWF  
FUUTWYJW JSHTWJ VZJQVZJ QZRNðWJ FZ  
STSX IJ YWFNYJW .Q J]NXYJ YWTNX KFH  
HMTN] JY YWTNX KFHYJZWX STX WñUZQ  
UQFNXFSY JY QJZWX HTSYWFNWJX QJ  
UñSNGQJ \*S KFHJ IJ YTZX HJX KFHYJZW  
UJZY YJSNW ZSJ HTSIZNYJ KJWRJ FQTW  
J]UTXñ è KFNQQNW JY YTZY XUñHNFQJRJ  
UQFNXNW HFW QJ UQFNXNW JXY HTRRZS  
QcMTRRJ JY FZ]FSNRFZ] JY IJ UQZX NQ F  
VZN IñUJSI IJ STYWJ HMTN] UZNXVZJ RðF  
STZX FUUFWFNXXJSY HTRRJ ZSJ HMTXJ F

\*S TZYWJ IðX QcJSKFSHJ QcFUYNZYI  
F[JH HMFHZS IJ STZXÆ HcJXY UTZWVZT  
IñGFWWFXJW IJ HJ XJSYNRJSY YTZY NF  
STYWJ[NJ \_Æ)J UQZX STZX RJXZWTSX S  
TZ RTNSX FZ UQFNXNW JY è QF UJNSJ V  
5TZW HJYYJ WFNXTS JSHTWJ STZX IJ[T  
HJSYWJW YTZYJ STYWJ ñYZIJ XZW HJX S  
NSINKKñWJSY UTZW QF HTSIZNYJ IJ QF[N  
VZJ STYWJ WñFHYNTS FZ UQFNXNW JY è  
[NHNñJ &OTZYT SX JS'S VZcNQ JXY UQZX  
QJ UQFNXNW VZJ QJX IñXNWX IJ XTS H•ZV  
WFHQNYJÆ TW QF[JWYZ HTRRJ QcFWY  
TGOJY HJ VZN JXY UQZX IN)HNQJ HFW QJ  
VZFQNYñ VZFSINQ JXY

HTSYWFWNñ 5FW HTSXñVZJSY [TNQè J  
VZJ UQFNXNWX JY UJNSJX KFXJJSY QJ U  
JSYNðWJ IJ QF[JWYZ HTRRJ IJ QF 5TQNY  
GNJS TS XJWF GTS JY XN TS JS ZXJ RFQ I

F \_ G ! ;JWYZX JY FWYX \_ (TSI  
IJ QcFHYJ RTWfQ #

6ZcFNSXN ITSH QF [JWYZ FNY WfUUTWY è IJ  
UJNSJX JY VZJ QJX FHYNTSX VZN QF UWTIZ  
HJQQJX VZN QF KTSY HWTöYWJ TZ VZFSIJQC  
KfİTS QF

KTSY INXUFWFöYWJÆ VZcJS'S QJX FHYNTSX  
YFSYJ XTNJSY HJQQJX RòRJX TþXTS FHYN[N  
\_ÆYTZY HJQF HTSXNIñWTSX QJHTRRJ INY

2FNX TS UTZWWFNY XJ IJRFSIJW HJ VZJ ST  
XNLSN'JW VZFSI STZX INXTSX VZcTS SJ IJ[N  
KFNXFSY IJX FHYNTSX OZXYJX JY RTIñWñ  
FHYNTSX RTIñWñJXÆ HFW JS'S XN TS KFNY  
JY IJX FHYNTSX

RTIñWñJX HcJXY VZcTS JXY IñOè OZXYJ JY F  
VZcJS KFNXFSY IJX FHYJX WJXXTWYNXXFSY  
RZXNVZJ TS JXY LWFRRFNWNJS JY RZXNHNJ  
UFX INWJ UQZYûY VZJ HJQF ScJXY UFX J]FHY  
IJX FWYXÆ\$(cJXY VZcNQ JXY UTXXNGQJ JS  
HMTXJ WJXXTWYNXXFSY è QF LWFRRFNWJ X  
XTZX QcNSINHFYNTS IcFZYWZNÆ TS SJ XJ  
VZJ XN è QF KTNX TS FKFNY VZJQVZJ HMTXJ  
XN TS QcF KFNY IcZSJ KfİTS LWFRRFYNHfQJ  
è XF[TNW HTSKTWRñRJSY è QF XHNJSHJ LWI  
UTXXðIJ JS XTN RòRJ

)J UQZX NQ Sc^F UFX WJXXJRGQFSHJ JSY  
JY HJQZN IJX [JWYZX 1JX UWTIZHYNTSX IJ  
QJZW JS JQQJX RòRJXÆ NQ XZ)Y ITSH VZJ C  
HTSKðWJ HJWYFNSX HFWFHfYðWJX &Z HTSY  
KFNYJX XJQTS QF [JWYZ HJ ScJXY UFX UFW Q  
HJWYFNSX HFWFHfYðWJX NSYWNSXðVZJX VZ  
KfİTS OZXYJ TZ

RTIñWñJÆ NQ KFZY JSHTWJ VZJ QcFLJSY QZ

HJWYFNSJ INXUTXNYNTS VZFSI NQ QJX I  
QNJZ NQ ITNY XF[TNW HJ VZcNQ KFNYÆ  
QcFHYJJS VZJXYNTS JY QJHMTNXNW JS [Z  
JY JS YWTNXNðRJ QNJZ QcFHHTRUQNW I  
UWNY KJWRJ JY NSñGWFSQFGQJ 4W HJX  
JS QNLSJ IJ HTRUYJ UTZW QF UTXXXJXXNT  
XTNY è QcJ]HJUYNNTS IZ XF[TNW QZN Rò  
UTXXJXXNTS IJX [JWYZX QJ XF[TNWX S  
SNRJ TZ RòRJ SZQ è QF INKKñWJSHJ IJX  
QJXVZJQQJXTSY ZSJNS(ZJSHJ STS UFX R  
JS YFSY UWñHNXñRJSY VZJ QF UTXXXJXXN  
QcFHHTRUQNXJRJSY WñUñYñ IJX FHYJX  
&NSXN ITSH QJX FHYNTSX XTSY INYJX  
VZFSI JQQJX XTSY YJQQJX VZJ QJX FHHTI  
TZ QcMTRRJ RTIñWñÆ RFNX JXY OZXYJ J  
QZN VZN QJX FHHTRUQNY XNRUQJRJSY R  
FHHTRUQNY IJ QF KFİTS ITSY QJX MTRRJX  
QJX FHHTRUQNXJJSY  
4S F ITSH WFNXTS IJ INWJ VZJ HcJXY UFW  
IJX FHYNTSX OZXYJX VZcTS IJ[NJSY OZXY  
RJSY IJX FHYNTSX RTIñWñJX VZcTS IJ[NJ  
VZcè SJ UFX QJX FHHTRUQNW SZQ SJ XF  
UFXXJ IJ IJ[JSNW GTS 2FNX QF UQZUFWY  
IcFHHTRUQNW IJX FHYNTSX [JWYZJZXJX  
ITRFNSJ IJ QF INXHZXXNTS JY UJSXJSY  
JS UMNQTXTUMJX JY VZJ HJQF XZ)WF è Q  
NQX WJXXJRGQJSY JS HJQF  
FZ] RFQFIJX VZN ñHTZYJSY QJZW RñIJH  
RFNX ScJ]ñHZYJSY FZH ZSJ IJ XJX UWJXH  
VZJ HJX RFQFIJX ScFXXZWJWTSY UFX QF  
JS XJXTNLSFSY IJ HJYYJ KFİTS QJX FZYV  
IWTSY UFX HJQQJ IJ QcêRJ JS UWTKJXXFS  
HJ LJSWJ

G \_ F ! ) ñ ' S N Y N T S L ñ S ñ W N V Z  
[ J W Y Z Æ Q F [ J W Y Z J X Y Z S n Æ M F G N Y Z

6 Z c J X Y H J I T S H V Z J Q F [ J W Y Z [ T N Q è H J V Z c M  
5 Z N X V Z J Q J X U M ñ S T R ð S J X I J Q c ê R J X T S Y I  
Q J X ñ Y F Y X F K K J H Y N K X @ E : A ó G B Q J X K F H Z Q  
H c J X Y Q c Z S J I J H J X H M T X J X V Z N I T N Y ò Y W J  
U F W Y F Y X F K K J H Y N K X N Y Q F H T Q ð W J Q F H W  
Q c J S [ N J Q F O T N J Q c F R N Y N ñ Q F M F N S J Q J  
O F Q T Z X N J Q F U N Y N ñ G W J K Y T Z Y J X Q J X N S H  
I J U Q F N X N W T Z I J U J N S J Æ U F W K F H Z Q Y ñ X  
I N W J I J S T Z X V Z J S T Z X X T R R J X H F U F G Q J X I c  
F K K J H Y N T S X U F W J ] J R U Q J Q F  
H F U F H N Y ñ I c ñ U W T Z [ J W H T Q ð W J U T Z W Q F H  
J S ' S S T Y W J H T R U T W Y J R J S Y G T S T Z R F Z [ F N  
F Z ] F K K J H Y N T S X Æ U F W J ] J R U Q J U T Z W Q F H  
[ T S X T Z [ N T Q J R R J S Y T Z S T S H M F Q F R R J S Y S T  
R J S Y J X Y R F Z [ F N X Y F S I N X V Z c N Q J X Y G T S X  
F [ J H R J X Z W J J Y F N S X N U T Z W Q J X F Z Y W J X F K  
4 W S N Q J X [ J W Y Z X S N Q J X [ N H J X S J X T S Y I J  
V Z J S T Z X S J X T R R J X U F X F U U J Q ñ X [ J W Y Z J Z  
I c F U W ð X Q J X F K K J H Y N T S X V Z J S T Z X ñ U W T  
I c F U W ð X S T X [ J W Y Z X J Y S T X [ N H J X J Y U F W H  
S T S U Q Z X U T Z W S T X F K K J H Y N T S X V Z J S T Z X  
T Z Q J G Q ê R J H F W T S S J Q T Z J U F X Q c M T R R J V  
H W F N S Y J T Z ñ U W T Z [ J I J Q F H T Q ð W J U F X U Q  
H J Q Z N V Z N X J R J Y X N R U Q J R J S Y J S H T Q ð W J  
X c ^ R J Y I c Z S J H J W Y F N S J K F ï T S R F N X H J X T  
S T X [ N H J X V Z N S T Z X K T S Y Q T Z J W T Z G Q ê R J  
W J X X J S Y T S X Q F H T Q ð W J T Z Q F H W F N S Y J N S I  
H M T N ] I ñ Q N G ñ W ñ F Q T W X V Z J Q J X [ J W Y Z X X T  
I J H M T N X N W T Z Y T Z Y F Z R T N S X S J [ T S Y U F X  
( ñ H M N & O T Z Y T S X è H J Q F V Z J H c J X Y J S W F N X  
V Z J S T Z X X T R R J X I N Y X ò Y W J R Z X Y F S I N X V Z c

[JWYZX JY IJ STX [NHJX STZX XTRRJX ST  
INXUTXñX IçZSJ HJWYFNSJ KFïTS

5TZW QJX WFNXTSX VZN XZN[JSY QJX  
XTSY UFX STS UQZX IJX KFHZQYñX 3TZX  
UJQñX GTSX TZ RFZ[FNX IçFUWðX STYWJ  
XNRUQJRJSY HJX ñYFYX UFX UQZX VZJS  
TZ GQêRñX )J UQZX STX KFHZQYñX XTS  
SFYZWJ FQTWX VZJ STZX SJ

SFNXXTSX UFX SFYZWJQQJRJSY GTSX TZ  
F[TSX YWFNYñ HJ UTNSY UWñHñIJRRJSY

8N ITSH QJX [JWYZX SJ XTSY SN IJX F  
KFHZQYñX NQ WJXYJ VZJ HJ XTSY IJX INX

F \_ G ! )ñ'SNYNTS XUñHN'  
[JWYZÆ QF [JWYZ JXY ZSJ RñINñY

&NSXN STZX F[TSX ñYFGQN LñSñWNVZJR  
YZ 2FNX STZX SJ IJ[TSX UFX XJZQJRJSY  
VZçJQQJ JXY ZSJ INXUTXNYNTS RFNX IN  
IJ

INXUTXNYNTS JQQJ JXY 3TZX IJ[TSX FC  
YTZYJ nÆ[JWYZÆ} UTZW QF HMTXJITSY  
JKKJY è QF KTNX IJ RJYYWJ HJYYJ HMTX  
QZN UJWRJYYWJ IJ GNJS FHHTRUQNW X  
J]JRUQJ QF nÆ[JWYZÆ} IJ Qç•NQ WJSI Q  
QJRJSY UFWKFNYX HFW HçJXY UFW QF [J  
XçJKKJHYZJ JS STZX HTRRJNQKFZY )JR  
HMJ[FQ WJSI ZS HMJ[FQ è QF KTNX UFWKF  
JS QZN RòRJ JY GTS UTZW QF HTZWXJ UT  
JY KFNWJ KFHJ è QçJSSJRN 8N ITSH NQ  
QJX HFX QçJ]HJQQJSHJ QF [JWYZ IJ Qç  
VZçZSJ INXUTXNYNTS UFW QFVZJQQJ ZS  
UFW QFVZJQQJ FZXXN XTS •Z[WJ UWTUWJ

(TRRJSY HJQF XJ KJWF Y NQ STZX QcF[TS  
RFNX STZX FUUTWYJWTSX ZS HTRUQñRJSY I  
HTSXNIñWTSX HJ VZN HTSXNYNZJ QF SFYZV  
[JWYZ

\*S YTZY HJ VZN JXY HTSYNSZ JY IN[NXNGQ  
INXYNSLZJW QJ UQZX QJ RTNSX JY QcñLFQ  
HMTXJ RòRJ XTNY UFW WFUUTWY è STZX Qc  
RT^JS JSYWJ QcJ]HðX JY QJ IñK RT^JS IFSX  
QF HMTXJ

VZN XcñHFWYJ è ñLFQJ INXYFSHJ IJ HMFHZS I  
UTNSY VZN JXY ZSNVZJ JY NIJSYNVZJ UTZW Y  
UFW RT^JS UFW WFUUTWY è STZX SN YWTU SN Y  
JY HcJXY Qè ZSJ HMTXJ VZN ScJXY SN ZSJ SN  
QJ RTSIJ 5FW J]JR UQJ XN JXY GJFZHTZU  
QJ RT^JS UWNX IFSX QF HMTXJ HFW NQ IñUF  
UFW ZSJ

VZFSYNYñ ñLFQJÆ JY HcJXY Qè ZS RT^JS ñY  
UTWYNTS FWN YMRñYNVZJ &Z HTSYWFNWJ  
è STZX SJ ITNY UFX òYWJ UWNX IJ HJYYJ KF  
STZWWNYZWJ IJ YJQ NSIN[NIZ IñYJWRNSñ Z  
JXY GJFZHTZU JY ZS UTNIX IJ RNSJX UJZ NQ  
VZJ QJ RFöYWJ IJ L^RSFXJ UWJXHW NWF ZS U  
HFW HJYYJ VZFSYNYñ JXY UJZY òYWJ FZXX  
UJWXTSSJ VZN QcFGXTWGJWF TZ UJZÆ UT  
JY UTZW ZS IñGZYFSY IFSX QJX J]JWHNHJX IZ  
HTZU .QJS JXY IJ RòRJ UTZW QF HTZWXJ JY  
QZYYJ (cJXY IðX QTWX FNSXN VZJ QcMTRRJ[  
UQNSJ VZJQHTSVZJ ñ[NYJ QcJ]HðX JY QJ IñK  
VZcNQ WJH MJWHMJ JY VZcNQ HMTNXNY RF  
HJQZN IJ QF HMTXJ HcJXY HJQZN VZN JXY W

8N ITSH YTZYJ XHNJSHJ FGTZYNY FNSXN  
XTS •Z[WJ JS 'JFSY QJ WJLFWI XZW QJ RT^JS  
XJX

- Z[WJX IJ Qè [NJSY STYWJ MFGNYZIJ IJ INW
- Z[WJX GNJS WñZXXNJX VZcNQ JXY NRUTXX

HMJW SN I c^ WNJS FOTZYJW [TZQFSY XN  
JY QJ I ñ KFZY I ñ YWZN XJSY QF UJWKJHYNT  
QF UW ñ XJW[J XN ITSH QJX GTSX FWYN  
FUUJQTSX TSY QJX ^JZ] 'J ñ X XZW HJYYJ  
YWF[FNQQJSY JY XN JSTZYWJ QF [JWYZ  
JS J] FHYN YZIJ JY JS [FQJZW  
YTZY FZYWJ FWY FQTWX H cJXY QJ RT^J  
YJSIWJ / cJSYJSIX NHN QF [JWYZ RTWFQJ  
UTWY è IJX FKKJHYNTSX JY IJX FHYNTSX  
NQ ^F J] H ð X I ñ KFZY JY RT^JS & NSXN IFS  
Q cFUU ñ YNY QF HTQ ð WJ QF UNYN ñ JY JS  
IJ UQFNXNW JY  
IJ UJNSJ TS WJSHTSYWJ IZ YWTU JY IZ Y  
XTSY GTSX SN Q cZS SN Q cFZYWJ Æ FZ HTS  
YNTSX FZ RTRJSY TUUTWYZS IFSX QJX H  
UJWXTSSJX VZN HTS[NJSSJSY UTZW QJX  
VZ cNQ KFZY H cJXY è QF KTNX RT^JS JY J]  
FUUFWYNJSY UW ñ HNX ñ RJSY è QF [JWYZ  
HJ VZN HTSHJWSJ QJX FHYNTSX NQ UJZY  
RT^JS 4W QF [JWYZ F WFUUTWY è  
IJX FKKJHYNTSX JY è IJX FHYNTSX IFSX Q  
JWWJZW JY QJ I ñ KFZY TGOJY IJ GQ ê RJ YI  
TGOJY IJ QTZFSLJ JY IJ W ñ ZXXNYJ ITZG  
QF [JWYZ 1F [JWYZ JXY ITSH ZSJ XTWYJ IJ  
VZ cJQQJ [NXJ QJ RT^JS  
)J UQZX Q cJWWJZW JXY RZQYNKTWRJ  
Q c.QQNRNY ñ HTRRJ QJX 5^YMFLTWNHN  
GNJS IZ 1NRNY ñ YFSINX VZ cTS SJ UJZ  
W ð LQJ VZJ I cZSJ XJZQJ K F ï TS Æ UTZW HJ  
RN ð WJ JXY KFHNQJ JY Q cFZYWJ IN)HNQJ  
QJ GZY JY IN)HNQJ IJ Q cFYYJNSIWJ \*Y  
[NHJ F UTZW HFWFHY ñ WNXYNVZJX Q cJ]H  
QF R ñ I N ñ Y ñ Æ  
1cMTSS ò YJY ñ S cF VZ cZSJ XJZQJ KTWJR  
STRGWJZXJX

G \_ F ! )ñ'SNYNTS HTRUQđY.  
[JWYZ RTWFQJ JY UWñHNXNTSX STZ

&NSXN ITSH QF [JWYZ JXY ZSJ INXUTXNYNT  
IñQNGñWñJ HTSXNXYFSY JS ZSJ RñINñYñ W  
VZJQQJ JXY WFYNTSSJQQJRJSY IñYJWRNSñ  
RNSJWFNY QcMTRRJ UWZIJSY 2FNX HcJXY  
IJZ] [NHJX QcZS UFW J]HđX JY QcFZYWJ UFW  
JSHTWJ ZSJ RñINñYñ # JS HJ VZJ HJWYFNSX  
IJXXTZX JY IcFZYWJXFZ IJXXZX IZ nÆHJ VZ  
ITRFNSJ IJX FKKJHYNTSX FZXXN GNJS VZJ IJ  
VZJ QF [JWYZ JQQJ IñHTZ[WJ JY  
HMTNXNY QF UTXNYNTS RT^JSSJ (cJXY UTZV  
QF XZGXYFSHJ @óJHB:B JY IJ QF Iñ'SNYNTS J  
Yñ @IóIB @đ >Bđ:BB QF [JWYZ JXY ZSJ RñINñ  
QcTWIWJ IJ QcJ]HJQQJSHJ JY IZ UFWKFNY H  
2FNX YTZYJ FHYNTS ScFIRJY UFX QF RñINñ  
YTZYJ FKKJHYNTS HFW UTZW HJWYFNSJX Ic  
IñSTRNSFYNTS  
NRUQNVZJ NRRñINFYJRJSY QF UJW[JWXNYñ  
[JNQQFSHJ QcNRUZIJSJHJ QcJS[NJ JY IFS  
YNTSX QcFIZQYđWJ QJ [TQ QcMTRNHNIJÆ  
FHYNTSX JY QJXFZYWJX IJ RòRJ LJSWJ XTS  
TGOJYX IJ GQêRJ UFWHJ VZcJQQJX XTSY U  
RòRJX JY HJ ScJXY UFX XJZQJRJSY QJZW J]H  
VZJ QcTSHTSIFRSJ .Q ScJXY ITSH OFRFNX U  
è QJZW XZOJY  
IFSX QF [TNJ IWTNYJ RFNX JQQJX HTSXYN  
KFZYJX 4S SJ UJZY UFX STS UQZX è QcñLFW  
INWJ VZJ QJ GNJSTZ QJRFQ IñUJSI IJX HNWH  
UFW J]JRUQJ VZJ QcFIZQYđWJ JXY HTRRNXF  
KFZY è QcñUTVZJ JY IJ QF RFSNđWJ VZN HTS  
XNRUQJ KFNY IcJS HTRRJYYWJ ZS VZJQ VZcñ  
.Q JXY ñLFQJRJSY FGXZWIJ IJ XZUUTXJW VZJ



FHYNTS NSOZXYJ TZ QêHMJTZ IñWñLQñJ  
ZS J]HðX JY ZS IñKFZY HFW NQ  
^FZW FNY è HJ HTRUYJ Qè ZSJ RñINñYñ IçJ  
J]HðX IçJ]HðX JY ZS IñKFZY IJ IñKFZY 2F  
UTZW QF RTIñWFYNTS JY QJ HTZWFLJ NQ  
IJ IñKFZY IZ KFN YVZJ QJ RT^JS JXY JS ZS  
FNSXN UTZW QJX FHYNTSX ITS YSTZX UFW  
RñINñYñ SN J]HðX SN IñKFZY RFNX VZJ  
ITS YTS QJX FHHTRUQNY  
JQQJX HTSXYNYZJSY IJX KFZYJXÆ HFW  
NQ ScJ]NXYJ SN RñINñYñ IçJ]HðX JY IJ IñKFZY  
IJ RñINñYñ

F \_ G ! ÖYZIJ IJX [JWYZX U  
QN ðWJX #

3TZX SJ IJ[TSX UFX XJZQJRJSY STZX JS Y  
WFQNYñX RFNX JSHTWJ JS KFNWJ QçFU  
HZQN ðWJX  
\*S JKKJY UFWRN QJX J]UTXñX YWFNYFS  
VZN XTSY IçTWIWJ LñSñWFQ XTSY UQZX [J  
YFHMJSY FZ] UFWYNHZQFWNYñX UQZX [J  
WFUUTWY FZ] KFN YXNSIN[NIZJQX JY STX  
FHHTWIF[JH JZ] \*RUWZSYTSX ITSH QJX J  
UFWYNHZQN ðWJX è STYWJ YFGQJFZ

	.RUFXXNGNQNTZHJZW	
9ñRñWNYñ1êHMJYñ	(TZWFLJ	
.RUZIJSHJ*RGFWWFX	5ZIJZW	
.SYJRUnWFSXIJJSXNGNQNTZHJZW	UñWFSHJ	J
-FNSJ JS[ñ\$TS^RJ	.SINLSFYNTS	S
,FNS	5JWYJ	1JOZXYJ
5WTINLFCNQNGñWFCNQNTZHJZW	ñWFCNQNTZHJZW	ñ
+FSKFWTS)SFXNRZQFYñ	ñWFCNQNTZHJZW	ñ
+QFYYJWN-JTXYNQNYñ	&RNYNñ	
(TRUQFNXñ\$ñXRJ	)NLSNYñ	
2TQQJXXJ,WTXNñWJYñ	SIZWFSHJ	
;FSNYñ	5ZXNQQFSN	RñFñSFSNRNYñ
4XYJSYFYñJñVZNSJWN	2FLSN'HJSHJ	J
+TZWGJWNñJFNXJWNJ	8FLJXXJ	

\*SHJVZNHTSHJWSJQFUJZWJYQFYñRñWNY  
RñINñYñ JYUFWRNHJZ]VZNUñHMJSYUFW  
KFNYUFWRFSVZJIJUJZWScFUFXWJiZIJ  
IcñYFYXScTSYIcFNQQJZXUFXIJSTR YFS  
KFNYUFWFZIFHJJXYZSYñRñWFNWJ JYHJ  
QcJ]HñXIJHWFNSYJJYRFSVZJICFZIFHJJXY  
5TZWHJVZNJXYIJXUQFNXNWXJYIJXUJ  
YTZX JYèZSRTNSIWJIJLWñJSHJVZNWJLF  
QFRñINñYñJXYQFRTIñWFYNTS JYQcJ]HñX  
LJSXVZNUñHMJSYUFWIñKFZYJSHJVZNWJ  
XJWJSHTSYWJSYFWWJRJSY HJVZNJ]UQNV  
XTSSJXScTSYUFXSTS UQZXWJiZIJSTRÆ F  
NSXJSXNGQJX

5TZWHJVZNJXYIJQcFHYNTSIJITSSJWJY  
IJXWNHMXJXXJX QFRñINñYñJXYQFQNGñWF  
KFZYXTSY  
WJXUJHYN[JRJSYQFUWTINLFCNQNTZHJZW  
iTS TUUTXñJ VZJIFSXHJXFHYNTSXTSYTRG  
TZQJIñKFZYÆ JSJKKJY QJUWTINLZJUñH  
QFIñUJSXJJYUFWIñKFZYIFSXQcFHVZNXN

UFWHNRTSNJZ] UđH MJ UFW J]HđX IFSX C  
 IñKFZY IFSX QF IñUJSXJ \_Æ5TZW QJ RTR  
 Qè ZSJ XNRUQJ JXVZNXXXJ YWđX  
 XTRRFNWJ VZN ITNY STZX XZ)WJ UTZW S  
 YFWI HJX ñYFYX XJWTSY Iñ'SNX F[JH UQ  
 WJLFWI IJX WNHMJXXJX NQ J]NXYJ FZXX  
 QF RñI NñYñ JXY QF RFLSN'HJSHJ HFW Q  
 INKKđWJ IcZS MTRRJ QNGñWFQÆ QJ UW  
 GNFSHJ IJ LWFSIJZW JY QcFZYWJ IFSX Z  
 IJXYJ QcJ]HđX QJ RFSVZJ IJ LT Y TZ  
 [ZQLFWNYñ QJ IñKFZY QF RJXVZNSJWNJ  
 ñYFYX TUUTXñX è QF QNGñWFQNYñ JY Q  
 XJWF NSINVZñJ UQZX QTNS

\*S HJ VZN HTSHJWSJ QcMTSSJZW JY Q  
 JXY QFLWFSIJZW IcêRJ QcJ]HđX HJ VZcTS  
 GTZWXTZ(ZWJ QJ IñKFZY QF GFXXJXXJ Ic  
 STZX F[TSX RTSY Wñ QF QNGñWFQNYñ JS K  
 INKKñWFSY

IJ HJYYJ IJWSNđWJ UFW QF RTINHNYñ IJ  
 RJZY FNSXN J]NXYJ Y NQ UFWJNQQRJS  
 IcêRJ QFVZJQQJ F WFUUTWY è ZS MTSSJ  
 ZS HJWYFNS ñYFY F^FSY WFUUTWY è ZS M  
 4S UJZY JS JKKJY IñXNWJW ZS MTSSJZW  
 ITNY TZ UQZX VZcTS SJ QJ ITNY TZ RTN  
 JY QcMTRRJ FZ] IñXNWX J]HJXXNKX XcFU  
 QcMTRRJ FZ] IñXNWX NSXZ)XFSYX ZS MT  
 YFSINX VZJ HJQZN VZN YNJSY QF UTXNYN  
 RT^JSSJ ScF UFX WJïZIJ IñSTRNSFYNTS  
 XUñHNFQJX XTSY FZXXN QJX INXUTXNY  
 XFZK HJQQJ IJ QcFRGNYNJZ] VZN JXY Qc  
 QJX J]YWòRJX XJ INXUZYJSY QJ YJWWFN  
 WN[J VZJ STZX RòRJX FUUJQNTSX HJQZN  
 YNTS RT^JSSJ YFSYûY FRGNYNJZ] JY YFS  
 YNTS JY VZJ STZX WñXJW[NTSX STX ñQTL  
 JY YFSYûY è HJQZN VZN ScF UFX IcFRGNY

FLNXXTSX STZX FNSXN STZX QJ INWTSX IF  
QJ RTRJSY UFWQTSX IJX ñYFYX VZN STZX V  
XZN[FSY QF RFWHMJ VZJ STZX F[TSX NSINVZ

\*S HJ VZN HTSHJWSJ QF HTQðWJ NQ ^ F FZ  
JY

RñINñYñ (JX ñYFYX XTSY UWFYNVZJRJSY Iñ  
IñSTRNSFYNTS (JUJSIFSY UZNxVZJ STZX F  
SFNWJ HJQZN VZN THHZUJ QF UTXNYNTS RT^  
FUUJQJW IñGTSSFNWJYñ QF RñINñYñ JQQJ R  
XTSY FZ] UTNSYX J]YWòRJX NWFxHNGQJ X  
IFSX QcJ]HðX JY QJ [NHJ HTWWJXUTSIFSY Q  
VZN UðHMJ UFW IñKFZY XJWF ZSJ XTWYJ IcòY  
[NHJ XJWF QcNSINKKñWJSHJ

.Q ^ F JSHTWJ YWTNX FZYWJX RñINñYñX F^  
WJXXJRGGQFSHJ JSYWJ JQQJX YTZY JS ñYFSY  
IJX FZYWJXÆ YTZYJX JS JKKJY HTSHJWSJ  
HNFQJX JSYWJ QJX MTRRJX IFSX QJX UFWTQ  
YNTSX RFNX INKKðWJSY JS HJ VZJ QcZSJ F V  
HJX UFWTQJX JY HJX FHYNTSX WJSKJWRJS  
ñYFSY WJQFYN[JX è QcFLWñRJSY XTNY IFSX C  
QJX HNWHTSX YFSHJX LñSñWFQJX IJ QF [NJ  
UFWQJW FZXXN IJ HJX IN[JWX ñYFYX IJ KFİT  
è RNJZ] INXHJWSJW VZcJS YTZYJX HMTXJX QF  
IcñQTLJ YFSINX VZJ QJX J]YWòRJX SJ XTSY  
QTZFGQJX RFNX FZ HTSYWFNWJ WñUWñMJS  
UQZUFWY IJ HJX ñYFYX SJ UTWYJSY FZHZS S  
HJUJSIFSY JXXF^JW HTRRJ IFSX QJX FZYWJ  
STZX RòRJX IJX STRX JS [ZJ IJ QF HQFWYñ  
JY UTZW VZcTS UZNXXJ STZX XZN[WJ KFHNQ  
WJLFWIJ QJ [WFN QF UTXNYNTS RT^JSSJ  
UJZY òYWJ FUUJQñJ [ñWNINVZJ JY QF RñINñ  
VZJ QF KJNSYJ UFW J]FLñWFYNTS JXY [FSYF  
UWFYNVZJ ZS [FSYFWI JY QF KJNSYJ UFW FY  
JY HJQZN VZN QF UWFYNVZJ ZS WñYNHJSY \_  
JY [T^TSX IcFGTWI HJQZN VZcTS WJSHTSYWJ

QcMTRRJ VZN THHZUJ QF UTXNYNTS RT^  
 JSOTZñ JY XF INXUTXNYNTS  
 ZSJLFNJYñ IJGTSFQTNÆ QcJ]HðXJXYG  
 QF UWFYNVZJ ZS GTZKKTSAE QcMTRRJ  
 UFW IñKFZY JXY ZS WZXYWJ JY XTS ñYFY  
 QcFZYWJ LJSWJ IcFLWñRJSY è XF[TNW G  
 IJ QF [NJ QcMTRRJ FLWñFGQJ HTRRJ NQ  
 FNRFGQJ JY QF RñINñYñ QcFRFGNQNYñ  
 QcJ]HðX XcNQ ScF FZHZSJ 'S NSYñWJXX  
 UQFNXFSY JY XN HcJXY UTZW XTS F[FSY  
 HJQZN VZN UðHMJ UFW IñKFZY JY  
 VZN JXY IñXFLWñFGQJ IFSX YTZYJX QJX I  
 HMNHFSNJW JY ZS JXUWNY MFWLSJZ]  
 .QJ]NXYJFZXXNIFSX QJX FKKJHYNTSX  
 WFUUTWYJFZ] FKKJHYNTSX IJX RñINñYñ  
 ScJXY UFX ZSJ [JWYZ JY UTZWYFSY TS  
 WñXJW[ñ HFW RòRJJSHJITRFNSJYJQMT  
 QF UTXNYNTS RT^JSSJ ZS FZYWJ YTRGJ  
 FZYWJ JS'S UñHMJW UFW IñKFZY \*Y HJ  
 QcJ]HðX # JXY UFW J]JRUQJ QJ  
 YNRNIJ VZN WTZLN YIJ YTZYÆ HJQZN VZ  
 ScF UFX IZ YTZY IJ UZIJZW JXY ZS NRUZ  
 LFWIJ QF UTXNYNTS RT^JSSJ ZS MTRRJ V  
 )cFZYWJ UFWY QF OZXYJ NSINLSFYNT  
 QcJS[NJ JY QF RFQ[JNQQFSHJ JY HJX ñY  
 UJNSJ JY FZ UQFNXNW VZN XZWLNXXJSY  
 FWWN[J FZ UWTHMFNSAE QcMTRRJ VZN  
 XZHHðX NRRñWNYñX QcJS[NJZ] [F FZ IJ  
 QJX XZHHðX IcFZYWZN ! JY YFSINX VZJ G  
 XcF\*NLJ IJX RFQMJZWX NRRñWNYñX #  
 QJ RFQ[JNQQFSY GNJS QTNS IJ XcJS F  
 WñOTZNW 2FNX STZX FZWTSX QcTHHFXN  
 IN[JWX ñYFYX \_Æ\*SHJ VZN HTSHJWSJ Q  
 VZJ QJ XJSX Tþ TS QF UWJSI ScJXY UFX X  
 IñHWN Y QJX FZYWJX ñYFYX STZX QF IN[N

JY STZX NSINVZJWTSX UTZW HMFHZSJ IcJQ  
HTSXYNYZJ  
ZSJ RñINñYñ \_Æ\*Y STZX YWFNYJWTSX UFWJ  
NSYJQQJHYZJQQJX

G \_ F ! 1JX TUUTXNYNTSX JS  
[NHJX JY QF [JWYZ #

.Q J]NXYJ FNSXN YWTNX INXUTXNYNTSXÆ I  
JY QcFZYWJ UFW IñKFZY JY ZSJ XJZQJ [JW  
QF RñINñYñÆ JY YTZYJX HJX INXUTXNYNTSX  
KFİTS TUUTXñJX è YTZYJX \*S JKKJY QJX ñYF  
HTSYWFNWJX è  
QF KTNX è QcñYFY NSYJWRñINFNWJ JY QcZS  
RñINFNWJ FZ] ñYFYX J]YWòRJXÆ IJ RòRJ VZ  
LWFSI UFW WFUUTWY FZ UQZX UJYNY JY UQ  
FZ UQZX LWFSI FNSXN QJX ñYFYX RT^JSX X  
WFUUTWY FZ] ñYFYX Iñ'HNJSYX JY JS IñKFZ  
ñYFYX J]HJXXNKX FZXXN GNJS IFSX QJX FK  
QJX FHYNTSX \*S JKKJY QcMTRRJ  
HTZWFLJZ] UFW WFUUTWY FZ QêHMJ FUUFW  
WFUUTWY FZ YñRñWFNWJ QêHMJÆ UFWJNC  
Wñ UFW WFUUTWY è QcNSXJSXNGQJ JXY Iñ  
FZ IñWñLQñ NSXJSXNGQJÆ JY QcMTRRJ QN  
UFWHNRTSNJZ] JXY ZS UWTINLZJ JY UFW W  
UFWHNRTSNJZ] )J Qè [NJSY VZJ HJZ] VZN XT  
UTZXXJSY WJXUJHYN[JRJSY  
HJQZN VZN THHZUJ QJ RNQNJZ [JWX QcFZYV  
FUUJQQJ QJ GWF[J ZS YñRñWFNWJ JY QJ Yñ  
QêHMJÆ JY IFSX QJX FZYWJX HFX QJ WFUU  
(JX IN[JWXJX INXUTXNYNTSX ñYFSY FNS  
ZSJX FZ] FZYWJX QF HTSYWFWNñYñ RF]NR  
YWòRJX QcZS UFW WFUUTWY è QcFZYWJ UQZ  
RT^JS UZNxVZJ HJX J]YWòRJX XTSY UQZX ñ

QcFZYWJ VZJ IZ RT^JS HTRRJ QJ LWFSI J  
UJYNY JY QJ UJYNY IZ LWFSI  
VZcNQX SJ QJ XTSY QcZS JY QcFZYWJ IJ  
IJX J]YWòRJX VZN RFSNKJXYJSY ZSJ HJW  
F[JH QJ RT^JS UFW J]JRUQJ IFSX QJ HF  
UFW WFUUTWY FZ HTZWFLJ JY IJ QF UW  
è QF QNGñWFQNYñ 5FW HTSYWJ HcJXY  
INXXJRGQFSHJ JXY è XTS UQZX MFZY IJLV  
XTS ~~QJ~~ UQZX NLSñJX QcZSJ IJ QcFZYWJ XTS  
IJX HTSYWFNWJX JY UFW HTSXñVZQZX Q  
ñQTNLSñJX QcZSJ IJ QcFZYWJ XTSY  
FZX~~QJ~~~~QJ~~SYWFNWJX  
Í QcñLFWI IZ RT^JS IFSX HJWYFNSX HI  
VZN QZN JXY QJ UQZX TUUTXñ JY IFSX HJ  
FNSXN FZ HTZWFLJ HJ ScJXY UFX QF YñR  
J]HðX VZN JXY QJ UQZX TUUTXñ RFNX QF  
ZS RFSVZJ Æ NS[JWXJRJSY è QF RTIñW  
QcNSXJSXNGNQNYñ QFVZJQQJ JXY  
ZSJ Iñ'HNJSHJ RFNX GNJS QJ IñWðLQJR  
J]HðX (JQF F QNJZ UTZW IJZ] WFNXTSX  
QF HMTXJJQQJ RòRJÆ ZSJ UQZX LWFSIJ  
XJRGQFSHJ UQZX ñYWTNYJJSYWJ QcZSI  
KFNY VZJ STZX ScTUUTXTSX UFX HJY J]YV  
UQZYûY QcJ]YWòRJ HTSYWFNWJ 5FW J]J  
WNYñ UFWFöY WJXXJRGQJW IF[FSYFLJ FZ  
HMJW UQZX ñYWTNYJRJSY  
JY VZJ QF QêHMJYñ ^ WJXXJRGQJ RTNSX  
IJWSNðWJ VZJ STZX QZN TUUTXTSXÆ HF  
UQZX ñQTNLSñJX IZ RT^JS QZN XTSY FZX  
HTSYWFNWJX \_Æ;TNQè ITSH ZSJ UWJRN  
QF HMTXJJQQJ RòRJ .Q^JS FZSJ FZYWJ  
QJX HMTXJX JS JKKJY UTZW QJXVZJQQJ  
ZS HJWYFNS UJSHMFSY UFWFNXXJSY UQ  
5FW J]JRUQJ IJ STZX RòRJX STZX  
WJXXJSYTSX ZS FYYWFNY SFYZWJQ UQZ

UTZWVZTN STZX XTRRjX IF[FSYFLJ JSHQNS  
 RJSY VZcè ZSJ [NJ WFSLñJ 3TZX VZFQN'TS  
 IJ HTSYWFNWJX FZ RT^JS QJX KFZYJX IFSX  
 XTRRjX UQZX J]UTXñX è YTRGJW JY HcJXY U  
 VZJQJiñWðLQJRJSY VZNJXY ZSJ]HðX JXYU  
 HTSYWFNWJ è QF RTIñWfYNTS

F \_ G ! 7ðLQJX UWFYNVZJX U  
 YJNSIWJ QF [JWYZ #

6ZcFNSXN ITSH QF [JWYZ QF [JWYZ RTWFQJ  
 JS VZJQ XJSX JQQJ QcJXY è XF[TNW VZcJQQJ  
 IJZ][NHJX QcZS UFW J]HðX JY QcFZYWJ UFW  
 ZSJ RñINñYñ IJ HJYYJ XTWYJ UFWHJ VZcJQQ  
 NSYJWRñINFNWJ IFSX QJX FKKJHYNTSX JY I  
 HJQF STZX QcF[TSX XZ)XFRRJSY ñYFGQN  
 ;TNQè UTZWVZTN FZXXN HcJXY YTZY ZS YW  
 [JWYZJZ] \*S YTZYJ HMTXJ JS JKKJY TS F U  
 RT^JSÆ UFW J]JRUQJ YWTZ[JW QJ HJSYWJ I  
 è QF UTWYñJ IJ YTZY QJ RTSIJ RFNX XJZQJR  
 XFNY &NSXN ñLFQJRJSY XJ QN[WJW è QF H  
 QF UTWYñJ IJ ScNRUTWYJ VZN JY GNJS KFHI  
 IJ QcFWLJSY JY QJ iñUJSXJWÆ RFNX QJ KFN  
 VZcNQ KFZY IFSX QF RJXZWJ JY FZ RTRJSY H  
 ZS RTYNK JY IcZSJ KfïTS QñLNYNRJX HcJXY  
 ScJXY UQZX QJ KFN IJ YTZX SN IcJ]ñHZYNT  
 VZN J]UQNVZJ VZJ QJ GNJS XTNY è QF KTNX Z  
 IcñQTLJ JY GJQQJ

&ZXXN HJQZN VZN HMJWHMJ è FYYJNSIWJ C  
 ITNY NQ YTZY IcFGTWI XcñQTNLSJW IJ HJ  
 HTSYWFNWJ JY XZN[WJ QJ HTSXJNQ IJ (FQ^  
 -TWX IJ HJYYJ [FUJZW JY IJ HJYYJ MTZQJ ñ  
 9TS [FNXXJFZ



\*S JKKJY IJX IJZ] J]YWòRJX QcZS STZ  
KFZYZJ VZJ QcFZYWJÆ UFW XZNYJ ñYFSY  
RJSY IN)HNQJ

IcFYIJNSIWIJ QJ RT^JS STZX IJ]HMSFXS IJTVR  
IJ SF[NLFJYWNHMITNXNW QJ RTNSIWIJ RFQ  
ïTS Ic^ FWWN[JW XJWF HJQQJ VZJ STZX N

2FNX STZX IJ[TSX JS XJHTSI QNJZ HT  
XTSY QJX KFZYJX UTZW QJXVZJQQJX STZ  
KTWY UJSHMFSY QJX ZSX ñYFSY SFYZV  
YJQQJX KFZYJX JY QJX FZYWJX [JWX YJQC  
YWTSX HJQF FZ UQFNXNW JY è QF UJNSJ V  
3TZX IJ[TSX STZX

JS FWWFHMJW STZX RòRJX [JWX QF INWJ  
ScJXY VZcJS STZX ñHFWYFSY QTNS IJX K  
RJYYTSX VZJ STZX UFW[NJSIWT SX è QF  
HTRRJ KTSY HJZ] VZN WJIWJXXJSY QJ GT

\*S YTZYJ HMTXJ JS'S NQ KFZY XZWYT  
HTSYWJ HJ VZN JXY FLWñFGQJ JY HTSYW  
RFYNðWJ STZX SJ OZLJTSX UFX F[JH NRU  
&SHNJSX IZ UJZUQJ WJXXJSYFNJSY UTZV  
STZX FZXXN QJ WJXXJSYNW è QcñLFWI I  
HNWHTSX YFSHJX FUUQNVZJW QJZWX UF  
QJ UQFNXNW STZX XJWTSX RTNSX XZO  
FLNXXTSX FNSXN UTZW QJ INWJ IcZS RTY  
IFSX QJX HTSINYNTSX QJX UQZX KF[TWF  
RT^JS

2FNX XFSX ITZYJ JXY HJ Qè ZSJ YêHMJ  
VZFSI

TS UFXXXJ FZ] HFX UFWYNHZQNJWX .Q Sc  
IñYJWRNSJW UFW J]JRUQJ IJ VZJQQJ KFïT  
XTSSJX UTZW VZJQQJX XTWYJX IJ WFNXT  
IJYJRUX TSITNY XJRJYYWJ JS HTQðWJ U  
FHHTWITSX STX ñQTLJX YFSYûY è HJZ] VZ  
JS HJYYJ RFYNðWJ JY VZJ \$TZXVFBFQM'a  
HJZ] VZN XTSY IcZS HFWFHYðWJ NWWNYF

IJX LJ\$XW(NQX)SIFSY HJQZN VZN Iñ[NJ QñLǒW  
IWTNYJ QNLSJ VZJ HJ XTNY IZ HûYñ IJ QcJ]H  
IñKFZY ScJXY UFX WñUWñMJSXNGQJÆ QcJX  
XJZQJRJSY HJQZN ITSY QJX ñHFWYX XTSY  
WFGQJX HFW HJQZN Qè SJ UFXXJ UFX NSF  
OZXVZcè VZJQ UTNSY JY IFSX VZJQQJ RJXZV  
WñUWñMJSXNGQJ HcJXY Qè ZSJ HMTXJ VZcN  
RNSJW WFYNTSSJQQJRJSY HTRRJ HcJXY Ic  
YTZX QJX TGOJYX UJWïZX UFW QJX XJSXÆ  
XTSY IZ ITRFNSJ IJ QcNSIN[NIZJQ JY QF INX  
WJXXTWY IJ QF XJSXFYNTS 2FNX STZX JS F[  
RTSYWJW VZJ QcñYFY VZN THHZUJ QF UTXNY  
RT^JSSJJXY JS YTZYJX HMTXJX INLSJ IJ STY  
RFNX VZJ STZX IJ[TSX UJSHMJW YFSYûY [JW  
[JWX QJ IñKFZY UZNxVZJ HcJXY IJ HJYYJ KF  
YJNSIWTSX F[JH QJ UQZX IJ KFHNQNYñ QJ OZ

1N[WJ ...

G \_ G ! &HYJX [TQTSYFNW  
NS[TQTSYFNWJX )J QF HTSYWFNS

5ZNXVZJ QF [JWYZ F WFUUTWY è QF KTNX  
FHYNTSX JY VZJ HJX ñYFYX UJZ [JSY òYV  
JSHTZWNW QcñQTLJTZ QJGQêRJ XTNY N  
QcNSIZQLJSHJ JY UFWKTNX RòRJ QF UN  
NSINXUJSXFGQJ UTZW HJZ] VZN KTSY U  
QF [JWYZ IJ INXYNSLZJW JSYWJ QJ [TQT  
JY HJQF JXY ñLFQJRJSY ZYNQJ FZ QñLNX  
WñHTRUJSXJX JY IJX HMêYNRJJSYX

4S FIRJY IcTWINSFNWJ VZcZS FHYJ JXY  
NQ JXY KFNy XTZX QF HTSYWFNSYJ TZ U  
HTSYWFNSYJ YTZY HJ VZN F XTS UWNshN  
INWJ ZS UWNshNUJ IFSX QJVZJQ TS SJ W  
IJ QcFLJSY TZ IZ UFYNJSYÆ XN UFW J]J  
VZJQVZJ UFWY XTNY UFW QJ [JSY XTNY  
YNJSSJSY JS QJZW UTZ [TNW

2FNX UTZW QJX FHYJX FHHTRUQNX U  
LWFSIX  
RFZ]TZ UTZW VZJQVZJ STGQJRtYNK UFW  
STZX TWITSSJ IcFHHTRUQNW ZSJ FHYNTS  
YNJSY JS XTS UTZ [TNW STX UFWJSYX JY  
FHHTRUQNXxFSY HJYYJ FHYNTS STZX FX  
JS WJKZxFSY IJ QF KFNWJ QJZW RTWY  
QF VZJXYNTS JXY IñGFYYZJ IJ XF [TNW XN  
TZ NS [TQTSYFNWJX (cJXY Qè JSHTWJ HJ  
HFX IcZSJ HFWLFNXTS VZJ QcTS OJYYJ UF  
IcZSJ YJRÜòYJÆ IFSX QcFGXTQZ UJWX

FNSXN IJ XTS GNJS [TQTSYFNWJRJSY  
RFNX VZFSI NQ XcFLNY IJ XTS UWTUWJ XFQ  
XJX HTRUFLSTSX ZS MTRRJ IJ XJSX FLNY YT  
)J YJQQJX FHYNTSX XTSY ITSH RN]YJX YTZ  
UQZYûY è IJX FHYNTSX [TQTSYFNWJX HFW  
HMTNXNJXFZRTRJSY TþTSQJXFHHTRUQNY  
[FWNJ F[JH QJX HNWHTSX YFSHJX IJ YJRUX 4  
VZFQN'JW ZSJ FHYNTS IJ

[TQTSYFNWJ TZ IcNS[TQTSYFNWJ XJ WñKñW  
XcFHHTRUQNY 4W NHN QcMTRRJ FLNY [TQTS  
HNUJ VZN JS IJ YJQQJX FHYNTSX RJZY QJX  
YFQJX IJ XTS HTWUX WñXNIJ JS QZN JY Q  
UWN SHNUJ JXY JS QcMTRRJ RòRJ NQ IñUJSI  
TZ IJ SJ UFX QJX KFNWJ ;TQTSYFNWJX XTSY  
IJ HJ LJSWJ VZTNVZJ IFSX QcFGXTQZ JQQJ  
NS[TQTSYFNWJX UZN XvZJ UJWXTSSJ SJ HM  
UFWJNQJ FHYNTS JS JQQJ RòRJ

1JX FHYNTSX IJ HJYYJ SFYZWJ XTSY FZX  
IcñQTLJ VZFSI TS XTZKKWJ F[JH HTSXYFSHJ  
IJ MTSYJZ] TZ IcF\*NLJFSY JS HTSYWJUFWY  
GJFZ] F[FSYFLJXÆ IFSX QJ HFX TUUTXñ FZ  
XTSY TGOJY IJ GQêRJ HFW JSIZWJW QJX UQ  
YñX UTZW ScJS WJYNWJW VZcZS F[FSYFLJ SZ  
KFNY IcZSJ êRJ GFXXJ )FSX QJ HFX IJ HJWYF  
ScJXY UFX QcñQTLJ VZcTS UWT[TVZJ RFNX C  
QTXVZcTS FHHTRUQNY ZSJ FHYNTS VZcTS  
SJ ITNY UFX KFNWJ UTZW ñ[NYJW IJX RFZ] V  
KTWHJX MZRFNSJX JY VZJ UJWXTSSJ SJ UTZ  
(JUJSIFS Y NQ J]NX YJ XFSX ITZYJ IJX FHYJX  
OFRFNX òYWJ HTSYWFNSY IcFHHTRUQNW JY  
UWñKñWJW XZGNW QF RTWY QF UQZX ñUTZ[F  
VZN TSY HTSYWFNSY UFW J]JR UQJ Qc&QHRñT  
RðWJ FUUFWFNXXJSY GNJS WNINH ZQJX \*YX  
IJ INXHJWSJW IFSX ZSJ FHYNTS  
ITSSñJ VZJQ UFWYN STZX IJ[TSX FITUYJW J

VZJQ RFQ STZX IJ[TSX JSIZWJW JS ñHMF  
YFLJ NQ JXY JSHTWJ UQZX IN)HNQJ IJ U  
STZX F[TSX IñHNIñ HFW QF UQZUFWY IZ  
XcFYYJSI JXY UñSNGQJ JY HJ VZcTS JXYH  
YJZ]Æ JY HcJXY UTZWVZTNQTZFSLJJY G  
XñX XZN[FSY VZJ STZX HñITSX TZ VZJ STZ  
HTSYWFNSYJ

6ZJQQJX XTWYJX IcFHYNTSX KFZY NQ  
HñJXÆ\$ 3J IJ[TSX STZX UFX INWJ VZcFZ  
QTWXVZJ QJZW HFZXJ WñXNIJ IFSX QJX  
JY VZJ QcFLJSY Sc^ F JS WNJS HTSYWNGZ  
JQQJX RòRJX XTSYNS[TQTSYFNWJX RF  
JS WJYTZW IcF[FSYFLJX IñYJWRNSñX TS  
XNJX JY ITSY QJ UWN SHNUJ WñXNIJ IFSX  
RJSY JS JQQJX RòRJX NS[TQTSYFNWJX  
RFNX è YJQ RTRJSY JY JS WJYTZW IJ Y  
[NJSSJSY [TQTSYFNWJX JY WJXXJRGQJS  
[TQTSYFNWJXÆ HFW QJX FHYNTSX KTS  
YNHZQNðWJX JY HJX FHYNTSX UFWYNHZ  
2FNX VZJQQJX XTWYJX IJHMTXJX ITNY T  
VZJQQJX FZYWJX HJQF ScJXY UFX FNXñ  
RZQYNUQJX IN[JWXNYñX IFSX QJX FHYJX

\*Y XN TS UWñYJSIFNY VZJ QJX HMTXJ  
HMTXJX STGQJX TSY ZSJ KTWHJ HTSYWF  
FLNXXJSY XZW STZX IJQcJ]YñWNJZW YT  
è HJHTRUYJ Qè IJX FHYNTSX KTWHñJX H  
XFYNXKFHYNTSX VZcTS FHHTRUQNY YTZ  
)J UQZX QJX FHYJX KFNYX UFW HTSYWF  
XTSY FHHTRUFLSñX IcZS XJSYNRJSY IJ Y  
QJX FHYJX F^FSY UTZW 'S ZSJ HMTXJ FLW  
KFNYX F[JH UQFNXNW .Q JXY IðX QTWX  
WNINHZQJ IcFHHZXJW QJX HMTXJX J]YñV  
RòRJ XTZX UWñYJ]YJ VZcTS JXY KFHNQJ  
XñIZHYNTSX JY IJ SJ XJ HTSXNIñWJW  
HFZXJ VZJ IJX GTSSJX FHYNTSX WJOJY

IJXFHYNTSXMTSYJZXJXXZWQFKTWHJHTSY  
&NSXNITSH NQFUUFWFNYGNJSVZJQcF  
VZNFXTSUWN SHNUJMTWXIJSTZX XFSX F  
QcFLJSYVZN XZGNYQFHTSYWFNSYJ

G \_ F ! &HYJXNS[TQTSYFNW  
YFSYIJQcNLSTWFSHJ #

1cFHYJKFNYUFWNLSTWFSHJJXY Y TZOTZWX  
NS[TQTSYFNWJVZJXNQcFLJSYJS ñUWTZ[J  
\*SJKKJY QcMTRRJ VZN FUWøX F[TNW FHHT  
ZSJFHYNTS VZJQHTSVZJ SJWJXXJSYFZHZ  
FHYJ ScFUFXFLN[TQTSYFNWJRJSY UZN XV  
VZcNQKFNXFNY RFNXNQ ScFUFXSTS UQZX  
UZN XVZcNQ ScJS ñUWTZ[J FZH ZS HMFLWNS  
NLSTWFSHJ XTSY IøX QTWX IJ IJZ]XTWYJXÆ  
XJSY IZ WJUJSYNW TS JXYNRJ VZcNQ F FLN  
JY XcNQ SJ XJ WJUJSY UFX TS UTZW WF INW  
INXYN SHYNTS F[JH QJ HFX USTPQTSYFNWZcN  
WJRJSYÆ UZN XVZJ HJ XJHTSI HFX JXY INKH  
NQ JXY UWñKñWFGQJ JS JKKJY IJ QZN ITSS  
UWTUWJ

.Q ^ F FZXXN XJRGQJ Y NQ GNJS ZSJ INK  
UFWNLSTWFSHJJY FHF\$QcMTRRJ VZcN WFSHYÆ F  
QcMTRRJ N[WJ TZ QcMTRRJ JS HTQøWJ UJS  
UFWNLSTWFSHJ RFNXUFWQcZSJ IJX HFZXJ  
IJRJSYNTSSJW GNJSVZcNQ SJXFHMJ UFX H  
YWTZ[JJS ñYFYIcNLSTWFSHJ &NSXNITSH Y  
NLSTWJ QJX HMTXJX VZcNQ ITNY KFNWJ JY H  
JY HcJXY HJYYJXTWYJ IcjWWJZW VZN JSLJ  
QcNSOZXYNHJJY QJ[NHJ  
JSLñSñWFQ 2FNXTS FYTWYIJ[TZQTNW FU  
NS[TQTSYFNWJHYNTSITSYQcFZYJZWJXYIFS

IJ HJ VZN QZN JXY F[FSYFLJZ] \*S JKKJY  
 WFSHJ IFSX QJ HMTN] IñQNGñWñ VZN JX  
 NS[TQTSYFNWJ IJ QcFHYJ JQQJ JXY XJZ  
 [JWXNYñ JY HJ ScJXY UFX STS UQZX Qc  
 LñSñWFQJXIJ HTSIZNYJ UZNXVZJ ZSJ NL  
 FYYNWJ QJ GQêRJ Æ !HJ VZN WJSI QcFH  
 QcNLSTWFSHJ IJX UFWYNHZQFWNYñX IJ  
 HNWHTSXYFSHJX JY IJ XTS TGOJY HFW  
 VZJ XcJ]JWHJSY QF UNYNñ JY QcNSIZQLJ  
 JXY IFSX QcNLSTWFSHJ IJ VZJQVZcZS IJ  
 [TQTSYFNWJRJSY  
 )FSX HJX HTSINYNTSX NQ ScJXY UJZY  
 IJ IñYJWRNSJW VZJQQJ JXY QF SFYZWJ  
 UFWYNHZQFWNYñX \*QQJX HTSHJWSJSY  
 QF UJWXTSSJ TZ QF HMTXJ TGOJY IJ QcF  
 HTWJHJ UFW VZTN QcFHYJ JXY KFNY HcJ  
 WñXZQYFY VZcTS JS  
 FYYJSI UFW J]JRUQJ XFZ[JW QF [NJ IcZ  
 ïTS JS'S ITSY NQ JXY FHHTRUQN ITZHJR  
 TZ F[JH KTWHJ (JX INKKñWJSYJX HNWH  
 è RTNSX IcòYWJ KTZ SJ XFZWFNY QJX  
 KTNXÆ NQ JXY ñ[NIJSY FZXXN VZJ QcNL  
 UQZX UTWYJW XZW QcFLJSY HFW HTRRJ  
 5FW HTSYWJ QcNLSTWFSHJ UJZY UTWYJ  
 J]JRUQJ VZFS HTSIZNYJ W FñHMFUUñ JSU  
 SJ XF[FNJSY UFX VZcNQ XcFLNXXFNY  
 IJ HMTXJX XJHWRJXXHM^QJ QJ INY IJX  
 TZ[TZQFSY XJZQJRJSY KFNWJNZS QñHMSñ  
 YWFNY HTRRJQJ INXFNY QcMTRRJ FZ HF  
 UWJSIWJ XTS UWTUWJ 'QX UTZW ZS JSSJ  
 TZ ZSJ QFSHJ FHñWñJ UTZW ZSJ QFSHJ F  
 UNJWWJ TWINSFNWJ UTZW ZSJ UNJWWJ  
 QcNSYJSYNTS IJ QZN XFZ[JW QF [NJ YZJV  
 ZSJ UTYNTSÆ TZ JS [TZQFSY QJ  
 YTZHMJW QñLðWJRJSY HTRRJ IFSX QF Q

KWFUJJW UTZW IJ GTS 1cNLSTWFSHJ UTZ[F  
XZW YTZYJX HJX HNWHTSXYFSHJX FZ XJNS  
XJ UWTIZNY QcMTRRJ VZN F NLSTWñ QcZSJ  
LFWIñ HTRRJ F^FSY FLN NS[TQTSYFNWJRJS  
NLSTWFSHJ UTWYJ XZW QJX UQZX NRUTWYF  
NRUTWYFSYJX XTSY XJRGQJ Y NQ HJQQJX  
RòRJ JY FZ WñXZQYFY VZcTS JXUñWFNY

9JQQJ JXY ITSH QF XTWYJ I cNLSTWFSHJ VZ  
ZS FHYJ NS[TQTSYFNWJ RFNX JSHTWJ KFZ  
FHHTRUFLSñ HMJ\_ XTS FZYJZW I cF\*NHYNTS

F \_ G ! &HYJ [TQTSYFNWJ #

ÖYFSY ITSSñ VZJ HJ VZN JXY KFNXY XTZX QF  
NLSTWFSHJ JXY NS[TQTSYFNWJ QcFHYJ [  
òYWJ HJ ITSY QJ UWN SHNUJ WñXNIJ IFSX  
HTSSFNXXFSY QJX HNWHTSXYFSHJX UFW  
IJXVZJQQJX XTS FHYNTS XJ UWTIZNY 8FSX  
JXY HJ è YTWY VZcTS FUUJQQJ NS[TQTSYFN  
QJX FHYJX KFNXY UFW NRUZQXN[NYñ TZ U  
)cFGTWI è HJ HTRUYJ Qè TS SJ UTZWWFNY  
FSNRFQ FLNY IJ XTS UQJNS LWñ SN STS  
\*SXZNYJ JXY HJ VZJ STZX ScFHHTRUQN  
[TQTSYFNWJRJSY QJX FHYJX VZN XTSY IZX è  
TZ è QcNRUZQXN[NYñ TZ GNJS XJWFNY HJ V  
XTSY KFNXYJX [TQTSYFNWJRJSY JY QJX F  
NS[TQTSYFNWJRJSYÆ\$ :SJ YJQQJ FXXJW  
WNINH ZQJ FQTWX VZcZSJ XJZQJ JY RòRJ UJ  
IJX ZSJX HTRRJ IJX FZYWJXÆ\$ 2FNX XFSX  
FGXZWIJ IJ

IñHWNWJ HTRRJ NS[TQTSYFNWJX HJ VZJ  
IJ[TNW IJ IñXNWJWÆ TW STZX F[TSX QJ I  
IJ STZX JRUTWYJW IFSX HJWYFNSX HFX J  
IJ QcFUUñYNY UTZW HJWYFNSJX HMTXJX



QF XFSYñ JY QcñYZIJ )cFZYWJ UFWY TS  
 NS[TQTSYFNWJX XcFHHTRUFLSJSY IcF\*N  
 UFW HTSHZUNXHJSHJ IJ UQFNXNW \*S T  
 ^ F Y NQ XTZX QJ WFUUTWY IJ QJZW SF  
 QJX JWWJZW X HTRRN XJX UFW HFQHZQ J  
 NRUZQXN[NYñÆ\$ 4S ITNY ñ[NYJW QJX Z  
 JY NQ STZX XJRGQJ FZXXN VZJ QJX UFX  
 SJ WJQð[JSY UFX RTNSX IJ QcMZRFNSJ  
 VZJ QJX FHYNTSX VZN UWTHðIJSY IJ Qc  
 HTSHZUNXHJSHJ FUUFWYNJSSJSY FZXX  
 FHHTRUQNY .Q JXY IðX QTWX FGXZWIJ  
 HTRRJNS[TQTSYFNWJX

G \_ F ! &SFQ^XJ IZ HMTN] U  
 YNJQ #

&UWðX F[TNW Iñ'SN è QF KTNX QcFHYJ [TQ  
 NS[TQTSYFNWJ STZX IJ[TSX JSXZNYJ YW  
 UWñKñWJSYNJQ @EFó:BF>HBGBÆ HFW  
 òYWJ ñYWTNYJRJSY FUUFWJSYñJ è QF [JV  
 VZJ QJX FHYJX IJ UTWYJW ZS OZLJRJSY  
 VZJQVZcZS

&NSXNITSH QJ HMTN] JXY RFSNKJXYJ  
 IJ [TQTSYFNWJ YTZY JS ScñYFSY UFX H  
 QcFHYJ [TQTSYFNWJ QJVZJQ F ZSJ UQZ  
 JKKJY YFSINX VZcè QcFHYNTS [TQTSYFN  
 UFWY NQ ScJS JXY UFX IJ RòRJ UTZW QJ  
 FHHTRUQNX XUTSYFSñRJSY STZX UTZ[T  
 [TQTSYFNWJX

RFNX STS UFX INWJ VZcNQX XTSY KFNXY  
 (JZ] VZN UWñYJSIJSY VZJ QJ HMTN] JX  
 ZSJ NRUZQXN[NYñ TZ ZS XTZMFNY TZ Z  
 XTZYNJSSJSY Qè XJRGQJ Y NQ ZSJ [ZJ

\*S JKKJY QJ HMTN] ScJXY UFX ZSJ HMTX  
QcMTRRJ JY FZ] òYWJX IñUTZW[ZX IJ WFNXT  
IJ HJ VZN F QNJZ UTZW QF HTSHZUNXHJSHJ  
UQZX QcMTRRJ NSYJRUñWFSY FLNY UFW H  
STS UFW HMTN] YFSINX  
VZJ QcMTRRJ RFöYWJ IJ QZN è QcNS[JWXJ F  
UFW HTSHZUNXHJSHJ \*STZYWJ ZSFUUñYN  
è ZSHMTN] RFNX STS ZSFUUñYNY è ZSFUUñ  
WJQð[JIZ UQFNXNW JY IJ QF UJNSJ YFSINX V  
SN IJ QF UJNSJ SN IZ UQFNXNW

\*SHTWJ RTNSX UJZY TS INWJ VZJ QJ HMTN  
XNTS HFW QJX FHYJX IZX è QcNRUZQXN[NYñ  
VZcNQ ^ F IJ UQZX ñYWFS LJW è HJ VZcTS KFN

2FNX QJ HMTN] ScJXY HJWYFNSJRJSY UFX  
MFNY GNJS VZcNQ JS XTNY [NXNGQJRJSY KT  
HMTN] JS JKKJY IJX HMTXJX NRUTXXNGQJX  
KFNWJ UTWYJW XTS HMTN] XZW JQQJX TS UF  
FZ HTSYWFNWJ NQ UJZY ^ F [TNW XTZMFNY IJ  
UFW J]JRUCJ IJ QcNRRTWYFQNYñ )cFZYWJ  
UTWYJW XZW IJX HMTXJX VZcTS SJ XFZWFNY  
RJSJW è GTSSJ 'S UFW XTN RòRJ UFW J]JRUC  
FHYJZW TZ YJQ FYMQðYJ

WJRUTWYJ QF [NHYT NWJÆ FZ HTSYWFNWJ  
RFNX XZW IJ UFWJNQJX HMTXJX RFNX XJZ  
VZcTS UJSXJ UTZ[TNW UWTIZNWJ UFW XJX U  
TZYWJ QJ XTZMFNY UTWYJ UQZYûY XZW QF  
RT^JSX UTZW UFW[JSNW è QF 'SÆ UFW J]J  
MFNYTSX òYWJ JS GTSSJ XFSYñ RFNX STZX  
RT^JSX VZN STZX KJWTSY òYWJ JS GTSSJ XF  
[TSX INWJ JSHTWJ VZJ STZX XTZMFNYTSX Icò  
NQ JXY NSJ]FHY IJ INWJ VZJ STZX HMTNXNXX  
IJ QcòYWJÆ HFW IcZSJ KFïTS LñSñWFQJ G  
YTZYJFUUFWJSHJ XZW QJX HMTXJX VZNIñU  
SJ UJZY UFX STS UQZX IðX QTWX NIJSYN'JW C  
1cTUNSN TS JS JKKJY XJRGQJ Y NQGNJS F

lCtGOJYX JY STS RTNSX FZ] HMTXJX ñY  
 XNGQJXVZcFZ]HMTXJXVZNXTSYIFSXST  
 XJIN[NXJXJQTSQJ[WFN JY QJ KFZ] JY S  
 RFQ YFSINXVZJQJHMTN] HcJXYUQZYû  
 VZcNQXJUFWYFLJ

Í QcTUNSNTS UWNXJ JS LñSñWFQ UJW  
 UWñYJSINIJSYN'JWQJHMTN]Æ RFNXQJ  
 XcNIJSYN'JWF[JHZSJHJWYFNSJXTWYJI  
 QJHMTN]VZJSTZXKFNXTSXIJHJVZNJXY  
 RFQVZNIñYJWRNSJQFVZFQNYñIJSTYW  
 SZQQJRJSYSTXTUNSNTSX \*Y YFSINXVZ  
 XFNXNW TZ IJ KZNW VZJQVZJGNJSTZVZJ  
 XZW QF SFYZWJ lCZSJ HMTXJ TZ XZW QF  
 HMTXJJXY ZYNQJ TZ JS'S XZW  
 QF KFiTSIJ XcJSXJW[NWÆ RFNX TS UJZY  
 STZX F[TSX QcTUNSNTS IJ XFNXNW TZ IJ K  
 TZYWJ QJHMTN]JXYQTZñUQZYûYUFWH  
 OJYHTSKTWRJFZIJ[TNWVZcJSWFNXTSI  
 QcñLFWIIJHJYTGOJYÆ UTZWQcTUNSNT  
 VZcJQQJJXYIFSXZS WFUUTWY[ñWNINV  
 HMTNXNXXTSX QJX HMTXJX VZJSTZX XF  
 QF UQZX HJWYFNSJ òYWJGTSSJX YFSI  
 TUNSNTSX XZW HJ VZJSTZX SJ XF[TSX V  
 \*S'S NQFUUFWFöYVZJHJSJXTSY UFX Q  
 VZN è QF KTNX UWFYNVZJSY

QJXRJNQQJZWXHMTN]JYUWTKJXXJSY C  
 HJWYFNSJXLJSXTSY lCJ]HJQQJSYJXTUN  
 XNYñHMTNXNXXJSY IJ KFNWJHJVZNJXY  
 UWñHðIJQJHMTN]TZ QcFHHTRUFLSJ U  
 ScJXY UFXHJUTNSYVZJSTZXJ]FRNSTSX  
 IZ HMTN]F[JHVZJQVZJLJSWJ lCtUNSNTS

6ZcJXY HJ ITSH FQTWX VZJ QJ HMTN]  
 HMTXJJXY HJ UZNXVZcNQScJXYWNJSIJ  
 IJINWJÆ\$.QJXYRFSNKJXYJRJSYZSJHM  
 YTZYHJVZNJXY[TQTSYFNWJScJXY UFX T

HJ UFX JS WñFQNYñ  
QJ UWñIñQNGñWñÆ\$ 1J HMTN] JS JKKJY X  
XTS JY IJ UJSXñJ INXHZWXN[J \*Y RòRJ XTS  
XJRGQJITSSJW è JSYJSIWJ VZUMTcNXX F[FVSZYN  
IcFZYWJX HMTXJX

F \_ F ! &SFQ^XJ IJ QF IñQNGñ  
8TS TGOJY #

\*XY HJ VZcTS IñQNGðWJ XZW YTZYJX HMTXJX  
HJ VZJ YTZYJ HMTXJ JXY TGOJY IJ IñQNGñWF  
Y NQ HJWYFNSJX HMTXJX ITS Y NQ Sc^ F UFX  
IJ[TSX  
XFSX ITZYJ FUUJQJW ZS TGOJY IJ IñQNGñWF  
VZTN IñQNGñWJWFNY ZS NRGñHNQJ TZ ZS K  
UJZY IñQNGñWJW ZS MTRRJ XFNS IcJXUWNY  
ñYJWSJQQJX NQ Sc^ F OFRFNX IJ IñQNGñWF  
QcTWIWJ IZ 2TSIJ TZ QcNSHTRRJSXZWFGNQ  
F[JHQJHûYñ IZ HFWWñ .Q Sc^ F UFX IF[FSYF  
XZW QJX HMTXJX VZN XTSY JSRTZ[JRJSY RFN  
YTZOTZWX IJ QF RòRJ KFiTS  
XTNY UFW SñHJXXNYñ XTNY UFW SFYZWJ X  
HFZXJÆ YJQX XTSY UFW J]JRUQJ QJX XTC  
IJX FXYWJX .Q ScJ]NXYJ UFX STS UQZX IJ  
QJX HMTXJX VZN FWWN[JSY YFSYûY IcZSJ K  
FZYWJ UFW J]JRUQJ QJX XñHMJWJXXJX JY Q  
HMTXJX VZN FWWN[JSY UFW KTWYZSJ UFW J  
IcZS YWñXTW 'NJS UQZXÆ QF IñQNGñWFYN  
XZW YTZYJX QJX FKKFNWJX MZRFNSJX XFSX  
FZHZS 1FHñIñRTSNJS SJ IñQNGðWJ XZW QF R  
LTZ[JWSJRJSY UTZW QJX 8H^YMJX (cJXY  
VZcJS JKKJY WNJS IJ YTZY HJ VZJ STZX [JST  
UTZWWFNY òYWJ UWTIZNY UFW STZX

2FNX STZX IñQNGñWTSX XZW QJX HMTX  
 STZX JY VZJ STZX UTZ[TSX WñFQNXJWÆ  
 JS KFN Y TZY HJ VZN WJXYJ HFW TS R  
 WFS LIJX HFZXJX SFYZWJ SñHJXXNYñ JY  
 QcNSYJQQJHY JY YTZYJ FHYNTS IñUJSIFS  
 HQFXXJ IcMTRR JX IñQNGðWJ XZW QJX H  
 WñFQNXJW UFW JZ] RòR JX

)FSX QJITRFNSJ IJX XHNJSHJX HJQQJ  
 JY UQJNSJRJSY HTSXYNYZñJX SJ QFNXX  
 QNGñWFYNTSÆ UFW J]JRUQJ JS HJ VZN  
 QcFQUMFGJY HFW STZX ScF[TSX FZH ZSJ  
 IJ QJX ñHWNWJ 5FW HTSYWJ YTZY HJ  
 ITS YQJ WñXZQYFY ScJXY UFX YTZOTZWX  
 QcTGOJY IJ STX IñQNGñWFYNTSXÆ UFW  
 RñIJHNSJ TZ IcFKKFNWJX IcFWLJSY

\*Y STZX IñQNGñWTSX IF[FSYFLJ XZW QF  
 QF L^RSFXYNVZJ [Z VZJ QF SF[NLFYNTS  
 KFïTS RTNSX FUUWTKTSINJ JY FNSXN IJ  
 )J RòRJ STZX IñQNGñWTSX IF[FSYFLJ XZW  
 QJX XHNJSHJX HFW STZX XTRR JX è QJZW  
 LWFSIJ NSHJWYNYZIJ 1F IñQNGñWFYNTS  
 VZN YTZY JS XJ UWTIZNXFSY F[JH KWñV  
 HJWYFNSJX IFSX QJZW FGTZYNXXJRJSY  
 JXY NSIñYJWRNSñJ \*Y STZX STZX

KFNXTSX FXXNX YJW IcFZYWJX UJWXTSS  
 VZJXYNTSX NRUTWYFSYJX STZX Iñ'FSY I  
 'XFSHJ è INXHJWSJW HJ VZcNQ KFZY KFN

3TZXIñQNGñWTSX STS UFX XZW QJX 'SX  
 XZW QJX RT^JSX IcFYYJNSIWJ QJX 'SX :S  
 RFSIJ UFX XcNQ ITNY LZñWNW XTS RFQFI  
 YWFöSJWF QF UJWXZFXNTS SNZS UTQNY  
 QTNX JY IFSX QJX FZYWJX ITRFNSJX TS S  
 UQZX XZW QF 'S è

FYYJNSIWJ 2FNX ZSJ KTNX VZcTS F UTX  
 HTRRJSY JY UFW VZJQX RT^JSX JQQJ XJ V

UFWFöY VZcJQQJ UJZY òYWJ UWTIZNYJ UFW  
HMJWHMJ QJVZJQ JSYWFöSJWF QF WñFQNXF  
RJNQQJZWJ 8NFZ HTSYWFNWJ QF 'S SJ XcF  
XJZQRT^JS TSHTSXNIðWJ HTRRJSY UFW HJ  
WñFQNXñJ JY HJRT^JS è XTS YTZW UFW VZJQ  
QZN RòRJ OZXVZcè HJ VZcTS FWWN[J è QF  
QFVZJQQJ IFSX QcTWIWJ IJ QF  
IñHTZ[JWYJ JXY IJWSNðWJ \*S JKKJY VZFS  
XJRGQJ UWTHñIJW IFSX QF WJH MJWHMJ JY  
[JSTSX IJ IñHWNWJ QF RFWHMJ HTRRJ IFSX  
IcZSJ 'LZWJ XcNQ JXY RFSNKJXYJ VZJ YTZY  
UFXZSJ IñQNGñWFYNTS UFW J]JRUQJ QcNS[  
RFYNVZJX UFW HTSYWJ YTZYJ IñQNGñWFYN  
JY HJ VZN [NJSY IJWSNJW IFSX QcFSFQ^XJ  
QcTWIWJ IJ QFLñSñWFYNTS 8N TS  
XJ MJZWYJ è ZSJ NRUTXXNGNQNYñ TS FGFS  
UFW J]JRUQJ XcNQ STZX KFZY IJ QcFWLJSY JY  
XcJS UWTHZWJWÆ XNFZ HTSYWFNWJ ZSJ HI  
TS JXXFNJ IcFLNW

8TSY UTXXNGQJX QJX HMTXJX VZN UJZ[JS  
UFW STZX !JY HJQF FZ XJSX QFWLJ # HFW  
QNXJSY UFW STX FRNX XTSY JS ZS XJSX Wñ  
UZN XVZJ QJ UWNSHNUJ IJ QJZW FHYNTS JXY  
STX WJH MJWHMJX HcJXY YFSYûY QcNSXYWZ  
YFSYûY XTS ZYNQNXFYNTS .Q JS JXY IJ RòF  
ITRFNSJXÆ HcJXY YFSYûY QcNSXYWZRJSY  
XcJS XJW[NW FZYWJRJSY INY UFW VZJQ RT^  
HTRRJ STZX QcF[TSX INY VZJ QcMTRRJ JXY  
FHYNTSX JY VZJ QF IñQNGñWFYNTS UTWYJX  
WñFQNXFGQJX UFW QcFLJSY QZN RòRJÆ J  
è IcFZYWJX 'SX VZcJQQJX RòRJX \*S JKKJY  
òYWJ ZS TGOJY IJ IñQNGñWFYNTS RFNX XJZ  
JS [ZJ IJ QF 'S 2FNX NQ KFZY J]HQZWJ FZXI  
YNHZQNðWJX UFW J]JRUQJ XN HJHN JXY IZ  
ñYñ HZNY HTRRJ NQ KFZY HFW HJ XTSY Qè RF

\_Æ\*Y XN TS IJ[FNY YTZOTZWX IñQNGñWJV  
 IJ QF IñQNGñWFYNTS JY QcTGOJY IZ HMT  
 HJYYJ WñXJW[J VZJ QTWXVZcZSJ HMTXJ  
 ñYñ IñYJWRNSñJ UZN XVZJ HcJXY QF HMT  
 è QF XZNYJ IJ QF IñQNGñWFYNTS VZN JXY  
 HJXXJ IJ WJH MJWH MJW HTRRJSY NQ FLNV  
 QZN RòRJ QJ UWN SHNUJ IJ XTS FHYJ JY  
 IJ QZN RòRJ HFW HcJXY HJYYJ UFWYNJ V  
 INXTSX Qè XcñHQFNWJ JSHTWJ è QF QZRN  
 YZYNTSX VZc-TRðWJ STZX F IñUJNSYJXÆ  
 è QJZW UJZUQJ QJ UFWYN VZcNQX F[FNJS  
 1cTGOJY IZ HMTN] ñYFSY UFWRN QJX HMT  
 TGOJY IJ IñXNW XZW QJVZJQ TS F IñQNGñV  
 IñQNGñWFY NK IJX HMTXJX VZN IñUJSIJSY  
 VZJ STZX F[TSX IñHNIñ è QF XZNYJ I cZSJ  
 IñXNWT SX FQ TWX HTSKTWRñRJSY è STY

G ! &SFQ^XJ IZ XTZMFNY WFNXTSSñ #  
 UTZ[TSX HTSXNIñWJW F[TNW IñHWN Y QJ H  
 QNLSJX IñYJWRNSñ QF SFYZWJ IJ XJX TG  
 UQNVZJ FZ] RT^JSX HTSIZNXFSY è QF 'S  
 5FXXTSX FZ XTZMFNY 6ZcNQ FNY UTZW  
 STZX QcF[TSX IñOè NSINVZñÆ RFNX YFS  
 YFNSX XTS TGOJY JXY QJ GNJS [ñWNYF  
 HTSYWFNWJ HcJXY QJ GNJS FUUFWJSY  
 [ñWNYFGQJ JXY QcTGOJY IZ XTZMFNY JS  
 SJ UFX WJHTSS FöY WJ UTZW TGOJY IJ XTZ  
 QcMTRRJ VZN HMTNXNY ZSJ 'S NSOZXYJ  
 HcJXY Qè ZS TGOJY IJ XTZMFNY TS FIRJY  
 ZSJ HMTXJ GTSSJÆ TW IFSX QJ HFX XZU  
 ZSJ HMTXJ RFZ[FNXJ  
 \*S WJ[FSHMJ HJZ] UTZW VZN HcJXY QJ G  
 TGOJY IJ

5QFYTS ,TWLNFX J JY XX XTZMFN  
 INWJ VZcNQ Sc^ F UFX I cTGOJY IJ XTZMFN  
 HcJXY XJZQJRJSY HJ VZN XJRGQJ GTS è H

YJQQJHMTXJUFWFöYGTSSJèQcZS JY YJQQ  
XFSXHTRUYJW VZcJQQJX UJZ[JSY RòRJ QJ  
JS TUUTXNYNTS

8N HJX HTSXñVZJSHJX SJ XTSY LZðWJ XFY  
ITNY TS UFX INWJ VZJ IFSX QcFGXTQZ JY XJ  
QJ GNJS WñJQ VZN JXY QcTGOJY IZ XTZMFNY  
HZS IJ STZX HcJXY HJ VZN QZN FUUFWFöY HT  
HTSXñVZJSY UTZW

QcMTSSòYJ MTRRJ HcJXY HJ VZN JXY [ñWNY  
YFSINX VZJ UTZW QJ RñHMFYSY HcJXY YTZY  
3cJS XJWFNY NQ UFX HTRRJ IFSX QJ HFX IJ S  
TWLFSNXRJ JS GTS ñYFY YWTZ[J XFQZYFNW  
GQJRJSY YJQ FQTWX VZJ UTZW ZS TWLFSN  
FZYWJHMTXJVZN XJWF XFQZYFNWJÆ JY NQ  
QJXHMTXJXFRðWJX ITZHJX HMFZIJX UJXF  
XZNYJ IFSX HMFVZJ HFXÆ\$ \*S JKKJY QcMT  
YTZYJXHMTXJXF[JH WJHYNYZIJ JY YTZYJX  
HTRRJ JQQJX XTSY [ñWNYFGQJRJSY (cJXY V  
INXUTXNYNTSX IJ STYWJ SFYZWJ NQ ^ F IJX  
FLWñFGQJX VZN QZN XTSY FUUWTUWNñJXÆ  
INXYNSLZJ UWN SHNUFQJRJSY QcMTRRJ IJ G  
itNY JS YTZYJXHMTXJX QF [ñWNYñ VZcJQQ  
UTZW JQQJX JS VZJQVZJXTWYJ ZSJ WðLQJ J  
QF UQZUFWY IJX MTRRJX FZ HTSYWFNWJ Q  
F[TNW QJ UQFNXNW UTZW HFZXJ HFW YTZ  
GNJS NQ JS F QcFUUFWJSHJÆ FZXXN HMT  
FLWñFGQJHTRRJ ñYFSY ZS GNJS JY ñ[NYJS  
SNGQJHTRRJ ñYFSY ZS RFQ

G \_ G ! 1F [JWYZ JY QJ [NHJ  
[TQTSYFNWJX #

1F 'S ñYFSY FNSXN TGOJY IJ XTZMFNY JY  
FYYJNSIWJ è QF 'S TGOJYX IJ IñQNGñWFYN



FHYNTSX HTSHJWSFSY HJX RT^JSX XJWTS  
 XJWTSY [TQTSYFNWJXÆ  
 TW QcFHYN[NYñ [JWYZJZXJ F WFUUTWY  
 VZJSY QF [JWYZ IñUJSI FZXXN IJ STZX 2  
 QJRJSY FNSXN UTZW QJ [NHJ \*S JKKJY  
 IcFLNW NQ IñUJSI IJ STZX FZXXN IJ SJ U  
 IñUJSI IJ STZX IJ INWJ STS NQ IñUJSI FZ  
 INWJ TZNÆ UFW HTSXñVZJSY XN FLNW  
 IñUJSI IJ STZX SJ UFX FLNW VZFSI QcFH  
 IñUJSIWF FZXXN IJ STZX JY XN  
 SJ UFX FLNW VZFSI QcFGXYJSYNTS JXY G  
 FLNW VZFSI QcFHYNTS JXY MTSYJZXJ Iñ  
 2FNX XcNQ IñUJSI IJ STZX IcFHHTRUQNW  
 JY QJX FHYNTSX MTSYJZXJX JY UFWJNQ  
 QJX FHHTRUQNW JY XN HcJXY Qè JXXJSY  
 òYWJ GTSX TZ RFZ[FNX NQ JS WñXZQYJ V  
 STYWJ UTZ[TNW IcòYWJ NSYWNSXðVZJR  
 1F RF]NRJ XZN[FSY QFVZJQQJÆ  
 3ZQ ScJXY [TQTSYFNWJRJSY UJW[JWX  
 WJZ]

JXY XJRGQJ Y NQ UFWYNJQQJRJSY  
 KFZXXJ 8N UJWXTSSJ JS JKKJY ScJ  
 HTSYWJH•ZW UFW HTSYWJ QFUJW[JWXN  
 FQTWX NQ KFZY WJRJYYWJ JS VZJXYNTS  
 XTZYJSZ JY WJKZXJW è QcMTRRJ IcòYWJ  
 IJ XJX FHYNTSX HTRRJ NQ QcJXY IJ XJX J  
 RFSNKJXYJ VZJ QcMTRRJ JXY GNJS QcFZ  
 FHYNTSX JY XN STZX SJ UTZ[TSX UFX  
 WFRJSJW STX FHYNTSX è IcFZYWJX UWN  
 XTSY JS STZX FQTWX QJX FHYNTSX ITS  
 STZX IñUJSIJSY JQQJX RòRJX IJ STZX JY  
 \*S KF[JZW IJ HJX HTSXNIñWFYNTSX T  
 FUUJQJW JS YñRTNLSFLJ è QF KTNX QJ H  
 IN[NIZX IFSX QJZW [NJ UWN[ñJ JY QF UWF  
 JZ] RòRJXÆ TS HMêYNJ JS JKKJY JY TS

HJZ] VZN HTRRJYYJSY IJX FHYNTSX UJW[JW  
ScFNJSY FLN XTZX QF HTSYWFNSYJ TZ UFW Z  
SJ XTSY UFX

JZ] RòRJX HFZXJX JY IcFZYWJ UFWY TS M  
FHHTRUQNXXJSY IJ GTSSJXFHYNTSX JY TS  
WFLJW HJX IJWSNJWX JY WñUWNRJW QJX FZ  
VZN SJ IñUJSIJSY UFX IJ STZX JY SJ XTSY UF  
UJWXTSSJ ScJSLFLJ è QJX KFNWJ FYYJSIZ Y  
YJRUX è STZX UJWXZFIJW IJ SJ UFX F[TNW HM  
XTZKKWNW IJ SJ UFX F[TNW KFNR JY FNSXN  
ScJS XJWTSX UFX RTNSX XZOJYX

è ñUWTZ[JW HJX NRUWJXXNTSX \*Y JS JKKJ  
VZJQVZcZS UTZW XTS NLSTWFSHJ RòRJ XN  
UTZW WJXUTSXFGQJ IJ XTS NLSTWFSHJ HTI  
IFSX QJ HFX IcñGWNñYñ Tp QJX UñSFQNYñX I  
ITZGQñJX UFWHJ VZJ QJ UWN SHNUJ IJ Qc  
QcFLJSY QZN RòRJ VZN ñYFNY RFöYWJ IJ S  
VZN JXY FNSXN WJXUTSXFGQJ IJ XTS NLSTW  
QJRJSY HJZ] VZN XTSY IFSX QcNLSTWFSHJ  
HJX INXUTXNYNTSX QñLFQJX ITSY QF HTSSF  
YTNWJ JY SJ UWñXJSYJ FZH ZSJ IN)HZQYñ \*  
IJ RòRJ YTZYJX QJX FZYWJX KTNX Tp QcNLST  
WñXZQYJW IJ QF SñLQNLJSHJ IFSX QcNIñJ V  
WJXXñX IJ SJ UFX IJRJZWJW IFSX QcNLSTWFS  
IJ XcFUUQNVZJW è XcNSXYWZNWJ

2FNX XFSX ITZYJ ! INWF Y TS # ZS UFWJ  
KFNY IJ YJQQJXTWYJ VZcNQ JXY NSHFUFGQ  
3TZX WñUTSITSX VZcJS RJSFSY ZSJ J]NXYJS  
MTRRJX XTSY UJWXTSSJQQRJSY WJXUTSXI  
SZX JZ] RòRJX

WJQêHMñX TZ IcòYWJ IJ[JSZXNSOZXYJX TZ  
QJ UWJRNJW HFX JS FLNXXFSY F[JH UJW'INJ  
JS UFX XFSY QJZW [NJ è GTNWJ TZ è HTRRJ  
FSFQTLZJXÆ JS JKKJY HcJXY UFW QcJ]JW  
YNHZQNðWJX VZcNQX FHVZNðWJSY ZS HFW

VZcJQQJX 4S UJZY XcJS WJSIWJ HTRUY  
VZN XcJSYWFöSJSY JS [ZJlcZSJ HTRUñYM  
VZJQHTSVZJÆ YTZY QJZW YJRUX XJ UFX  
XJ WJKZXJW è WJHTSSFöYWJ VZJ HcJXY è  
QcJ]JWHNHJ IJ YJQQJX FHYNTSX UFWYNH  
INXUTXNYNTSX IJ STYWJ HFWFHYðWJ JXY  
QNðWJRJSY ñYWTNY \*S TZYWJ NQ JXYF  
QcMTRRJ VZN HTRRJY IJX FHYJX lcNSOZ  
WFSHJ SJ XTZMFNYJ UFX òYWJ NSOZXJ  
XFSX F[TNW QcNLSTWFSHJ UTZW J]HZXJ  
YNTSX VZN FZWTSY UTZW HTSXñVZJSHJ I  
HcJXY [TQTSYFNWJRJSY VZcTS XJWF NS  
HJUJSIFSY VZcZS XNRUQJ XTZMFNY XZ)V  
NSOZXJYJ JY UTZW òYWJ OZXJY UFX UQZX  
HJ ScJXY FNSXN VZJ QJ RFQFIJ UJZY WJH  
VZcNQ UZNXXJ FWWN[JW VZcNQ XTNY RFO  
SFSY ZSJ [NJ NSYJRUñWFSYJ JY JS IñXT  
IJHNSXÆ HcJXY FZ IñGZY VZcNQ QZN ñY  
UFX òYWJ RFQFIJ RFNX ZSJ KTNX VZcNQ  
SJ QZN JXY UQZX UTXXNGQJ IJ RòRJ VZJ  
ZSJ UNJWWJ [TZX ScòYJX UQZX HFUFGQJ  
UTZWYFSY NQ IñUJSIFNY IJ [TZX IJ QF OJY  
QJ UWN SHNUJ IJ [TYWJ FHYJ ñYFNY JS [T  
QcMTRRJ NSOZXJYJ TZ NSYJRUñWFSYÆ F  
NQ QJZW ñYFNY UTXXNGQJ IJ SJ UFX IJ[J  
KFNY VZcNQX QJ XTSY [TQTSYFNWJRJSY  
XTSY IJ[JSZX NQ SJ QJZW JXY UQZX UTX  
\*Y STS XJZQJRJSY QJX [NHJX IJ QcêRJ  
RFNX HJZ] IZ HTWUX QJ XTSY FZXN HMJ  
QJXVZJQX JSHTZWJSY UTZW HJQF QJ G  
&Z] MTRRJX VZN XTSY QFNIX UFW SFYZ  
ScFIWJXXTSX FZH ZS WJUWTHMJ YFSINJ  
HJZ] VZN QJ XTSY UFW IñKFZY  
lcJ]JWHNHJ JY IJ XTNS 2ðRJ TGXJW[F  
HTSHJWSJ QF KFNGQJXXJ TZ QcNS'WRNY

OFRFNX LWNJK è VZJQVZcZS IcòYWJ F[JZLQ  
è QF XZNYJ IcZSJ RFQFINJ TZ IcZSJ GQJXXZ  
IJ QF UNYNñ VZcTS WJXXJSYNWFÆ UFW HT  
HJQZN VZN IJ[NJSY F[JZLQJ UFW QcFGZX IZ [J  
KTWRJ IcNSYJRUñWFSHJ &NSXN ITSH UFW  
HTWUX HJ XTSY HJZ] VZN XTSY XTZX STYWJ  
JSHTZWJSY QJ GQêRJ è QcJ]HQZXNTS IJ HJZ  
SJ IñUJSIJSY UFX IJ STZX 2FNX XcNQ JS JXY  
FZYWJX HFX ñLFQJRJSY QJX [NHJX VZN STZ  
ITN[JSY FZXXN òYWJ IJX [NHJX VZN IñUJSIJS  
4GOJHYJWF Y TS VZJ YTZX QJX MTRRJX TS  
VZN QJZW FUUFWFöY HTRRJ YJQ RFNX VZcTS  
HJ VZJ YJQQJ HMTXJ STZX FUUFWFöY HTRRJ  
YJRUñWFRJSY IJ HMFHZSIñYJWRNSJ QF KFi  
FUUFWFöY !ÍHJQF STZX WñUQNVZTSX # VZJ  
XJSX HFZXJ IJ XJX UWTUWJX INXUTXNYNTSX  
XJSX HFZXJ IJ QcFUUFWJSHJÆ XNSTS UJW  
XFGQJ IJ XF RFZ[FNXJ HTSIZNYJ RFNX HcJX  
IJ QF 'S VZcNQ  
FHHTRUQNY XJX FHYNTSX UJSXFSY VZcJQQ  
GNJS QJ UQZX J]HJQQJSYÆ JY QF UTZW XZ  
FNSXN QcTGOJY IcZS HMTN] UJWXTSSJQ RF  
UTZW FNSXN INWJ F[JH ZS •NQ VZN STZX U  
XFNSJRJSY JY IJ HMTNXNW QJ GNJS [ñWNYF  
ITZñ VZFSI QF SFYZWJ XcJXY RTSYWñJ QNG  
HJY ñLFWI HcJXY Qè JS JKKJY QJ UQZX LW  
IJX ITSX JY VZcNQ ScJXY UFX UTXXNGQJ IJ  
WJHJ[TNW TZ IcFUUWJJSIWJ IcFZYWZN RFNX  
VZcTS QcF WJiZ JS SFNXXFSY JY QJ KFNy Icò  
STGQJRJSY ITZñ UFW QF SFYZWJ XZW HJ UTN  
XJSX HTRUQJY JY [ñWNYFGQJ ZS GTS SFYZV  
HTSXNIñWFYNTSX XTSY [WFNJX JS VZTN QF  
[TQTSYFNWJ VZJ QJ [NHJÆ\$ )FSX QJX IJZ] HI  
QF RòRJÆ UTZW QcMTRRJ GTS HTRRJ UTZW  
'S FUUFWFöY JY XJ YWTZ[J UTXñJ UFW SFYZ

VZJ QcTS [TZIWF JY HcJXY  
 JS XJ WñKñWFSY UTZW YTZY QJ WJXYJ è H  
 JS HMFVZJ HFX 6ZcTS FIRJYYJ ITSH VZJ U  
 QF [ZJ VZcNQ F IJ XF 'S VZJQQJ VZJ XTN  
 UFX ITSSñJ UFW QF SFYZWJ RFNX VZcJQC  
 QZN RòRJ TZ VZcTS FIRJYYJ VZJ QF 'S JX  
 QF SFYZWJ RFNX VZJ QcMTRRJ IJ GNJS I  
 QJ WJXYJ [TQTSYFNWJRJSY QF [JWYZ IJR  
 ZS HFX HTRRJ IFSX QcFZYWJ # NQ  
 ScJS JXY UFX RTNSX [WFN VZJ QJ [NHJ XJ  
 QF [JWYZ UZN XVZJ QJRñHMFYSY YTZY HT  
 JXY HFZXJ UFW QZN RòRJ IJ XJX FHYNTSX  
 HFZXJ IJ QF 'S 8N ITSH HTRRJ NQ JXY IN  
 [TQTSYFNWJX JY JS KFN Y STZX XTRRJ  
 IFSX ZSJ HJWYFNSJ RJXZWJ UFWYNJQQ  
 UWTUWJX INXUTXNYNTSX JY IcFZYWJU  
 IJ STYWJ HFWFHYðWJ VZN STZX KFN Y UTX  
 [NHJX FZXXN XJWTSY [TQTSYFNWJX  
 HFW QJ HFX JXY QJ RòRJ 2FNX STX FHY  
 [TQTSYFNWJX IJ QF RòRJ KFiTS VZJ STX  
 HJ VZN HTSHJWSJ STX FHYNTSX JQQJX X  
 IFSHJ FGXTQZJ IZ HTRRJSHJRJSY è QF '  
 JS XF [TSX QJX HNWHTSX YFSHJX XNSLZC  
 HJ VZN HTSHJWSJ STX INXUTXNYNTSX JC  
 STZX FZ IñGZY RFNX QJX FHYJX XNSLZQ  
 UFW QF XZNYJ ñHMFUUJSY è STYWJ HTSX  
 QJ HFX IJX RFQFINJXÆ HJUJSIFS Y UFW  
 STZX IcJS KFNWJ YJQ TZ YJQ ZXFLJ UTZ  
 INXUTXNYNTSX XTSY [TQTSYFNWJX

G ! 7ñXZRñ IJX HMFUNYWJX U

\*S HJ VZN WJLFWIJ QJX [JWYZX JS LñSñW

VZñ IFSX QJX LWFSIJX QNLSJX VZJQ ñYFN  
 [TNW VZJ HJ XTSY IJX RñINñYñX JY VZJ HJ X  
 UTXNYNTSXÆ STZX F[TSX ñYFGQN FZXXN V  
 JQQJX STZX WJSIJSY FUYJX è FHHTRUQNW C  
 VZJ HJQQJX ITS Y JQQJX UWTHðIJSYÆ VZcJ  
 IñUJSIFSHJ JY [TQTSYFNWJXÆ VZcJS'S JQ  
 QJX UWJXHWNUYNTSX IJ QF  
 IWTNYJ WðLQJ

F \_ G ! \*]FRJS IJX [JWYZX X  
 HNFQJX 1J HTZWFLJ #

7JUWJSFSY HMFHZSJ IJX INKKñWJSYJX [JWY  
 VZJQQJ JXY QJZW SFYZWJ XZW VZJQQJX X  
 UTWYJSY JY IJ VZJQQJ KFiTSÆ HJ KFNXFSY  
 FZXXN VZJQ JXY QJZW STRGWJ 9TZY IcFGTV  
 WFLJ

6ZJQJ HTZWFLJ XTNY ZSJ RñINñYñ UFW WF  
 JY è QF YñRñWNYñ HcJXY Qè ZSJ HMTXJ VZJ  
 WJSIZJ RFSNKJXYJ 4W NQ JXY HQFNW VZJ Q  
 HWFNLSTSX XTSY QJX HMTXJX WJITZYFGQJ  
 UTZW QJINWJ YTZY ZSNRJSY XTSY IJX RFZ]A  
 TS Iñ'SNY QF HWFNSYJ  
 ZSJ FYYJSYJ IcZTSNRVZc NQ JS XTNY STZX WJX  
 HWFNSYJ è QcñLFWI IJ YTZX QJX RFZ] HTRR  
 RñUWNX QF UFZ[WJYñ QFRFQFINJ QJRFSV  
 UFW HTSYWJ TS SJ HTSXNIðWJ UFX IcTWINS  
 FNY WFUUTWY è YTZX HJX RFZ]Æ NQ ^ F JSJ  
 VZcNQ JXY IJ STYWJ IJ [TNW VZcNQ JXY RòRJ  
 MTSYJZ] IJ SJ UFX HWFNSIWJ UFW J]JR UQJQ  
 (JQZN VZN HWFNSY QJRñUWNX JXY ZS MTRRJ  
 WñXJW[ñ JY HJQZN VZN  
 SJQJ HWFNSY UFX ZS NRUZIJSY VZTNVZJ TS  
 IJWSNJW UFW J]YJSXNTS MTRRJ HTZWFLJZ

VZJQVZJ WJXXJRGQFSHJ F[JH QcMTRRJ H  
HTZWFLJZ] ñYFSY QZN FZXXN VZJQVZcZS  
è QF UFZ[WJYñ XFSX ITZYJ SJ IJ[TSX STZ  
SN STS UQZX QF RFQFINJ SN JS LñSñWFO  
UWT[NJSSJSY UFX IcZS [NHJ TZ VZN SJ XT  
QZN RòRJ 2FNX HJQZN VZN ScñUWTZ[JF  
XZOJY ScJXY UFX STS UQZX UTZW FZYFSY  
VZTNVZJ STZX QZN  
FUUQNVZNTSX è QZN FZXXN HJYYJ VZFQN  
HFW HJWYFNSX MTRRJX VZN XTSY QêHM  
QFLZJWWJ ScJS XTSY UFX RTNSX IcZSJS  
VZJXYNTSX IcFWLJSY JY XZUUTWYJSY F  
IJQJZWKTWYZSJ 4S ScJXY UFX STS UQZX  
QcNSXZQYJ KFN YJ è XJX JSKFSYX JY è XI  
VZJQVZJ RFQ IJ HJ LJSWJÆ SNGWF[J X  
FZ RTRJSY IJ WJHJ[TNW QJ KTZJY  
)FSX HJX HTSINYNTSX UTZW VZJQQJX  
WJITZYFGQJX XJ RTSYWJ YTS HTZWFLJZ  
VZFSINQ  
XcFLNY IJ HMTXJX IJ UWJRNðWJ NRUTWYF  
KJY ScJSIZWJ UQZX NSYWñUNIJRJSY QJ  
HTZWFLJZ] 4W QJ UQZX WJITZYFGQJ IJ \  
JQQJ JXY ZS UTNSY 'SFQ JY UTZW HJQZN  
QcTUNSNTS HTZWFSYJ SJ UJZY UQZX Q  
RFZ[FNX (JUJSIFSY RòRJ UTZW FKKWTS  
UFX XJRGQJWFNY NQ JS YTZYJX HNWHT  
VZFQN'ñ IcMTRRJ HTZWFLJZ] UFW J]JRU  
LJWX HTZWZX JS RJW TZ IFSX QF RFQFIN  
XNTSX ITSH JXY TS HTZWFLJZ]Æ\$  
3J XJWFNY HJ UFX IFSX QJX THHFXNTSX  
QF UQZX STGQJ KTW RJ IJ QF RTWY JXY H  
è QF LZJWWJ FZ XJNS IZ UQZX LWFSI JY  
IFSLJWX (JYYJ KFiTS IJ [TNW JXY HTS'W  
IJX MTSSJZWX VZN XTSY IñHJWSñX IFSX Q  
IJX RTSFWVZJX

&Z XJSX UWN SHNUFQ IZ YJWRJ TS FUUJQ  
WFLJZ] HJQZN VZN IJRJZWJ XFSX HWFNSYJ  
STGQJRTWY TZIJVZJQVZJUñWNQNRRNSJS  
QF  
RTWYÆ TW YJQX XTSY UFWYNHZQNðWJRJ  
LZJWWJ 3TS UFX YTZYJKTNX VZJ RòRJ XZW  
RFQFINJ QcMTRRJ HTZWFLJZ] SJXTNY UFX  
XFSX UJZW VZTNVZJ HJ SJXTNY UFX IJ QF R  
QJXTSY QJX RFWNSX JZ] RòRJXÆ NQ FFGF  
IJXFQZY JY XJ Wñ[TQYJ è QF UJSXñJ IJ RTZW  
Qè FQTWX VZJ QJX RFWNSX JZ] LFWIJSY G  
IJ QJZW J]UñWNJSHJ \*S RòRJ YJRUX FZXXN  
HTZWFLJ IFSX IJX HNWHTSXYFSHJX  
Tp TS UJZY KFNWJ UWJZ[J IJ [FQJZW TZ RTZ  
RTWYÆ RFNX IFSX HJX INKKñWJSYJX XTWY  
IJX IJZ] HTSINYNTSX VZJ STZX F[TSX UTXñJX

G \_ F ! 1J HTZWFLJ XZNYJ #

'NJS VZJ QJX RòRJX HMTXJX SJ XTNJSY UFX  
UTZW YTZY QJRTSIJ NQ ^ F HJUJSIFS YIJX H  
F)WRTSX IñUFXXJW QJX KTW HJX MZRFNSJX  
XZNYJ WJITZYFGQJX UTZW YTZY MTRRJ IZ  
MTRRJ XFNS IcJXUWNY 2FNX QJX HMTXJX V  
JSIZWJW INKKðWJSY JS  
LWFSIJZW JY UFW QJ UQZX JY QJRTNSX JYN  
HJQQJX VZN NSXUNWJSY HTS'FSHJ 4W QcMT  
QcñUWJZ[J IJ QF HWFNSYJ FZYFSY VZcMTRR  
YTZY JS ñUWTZ[FSY RòRJ IJ QF HWFNSYJ IFS  
SJXTSY UFX FZ IJQè IJX KTW HJX MZRFNSJX  
HTRRJ NQ HTS[NJSY JY HTRRJ QF WFNXTS QJ  
IcZS STGQJ GZY HFW HcJXY Qè QF 'S è QFVZ  
)cFZYWJ UFWY NQ JXY UTXXNGQJ IJ WJITZY  
TZRTNSX JYNQ JXY UTXXNGQJ JS TZYWJ IJW



STS WJITZYFGQJX

HTRRJ XN JQQJX ñYFNJSY WJITZYFGQJX  
 IZNXJSY è HJY ñLFWI QcZSJ HTSXNXYJ è V  
 UFX QcòYWJ QcFZYWJ è QJ WJITZYJW IcZ  
 UFX TZ JS ZS YJRUX NSTUUTWYZS JY F  
 JS JXY IJ RòRJ UTZW QJX HMTXJX VZN NS  
 (JQZN ITSH VZN FYYJSI IJ UNJI KJWRJ JY '  
 VZcNQ KFZY UTZW ZSJ 'S IWTNYJ IJ QF  
 FZ RTRJSY TUUTWYZS TZ VZN XJ RTSYW  
 RòRJX HTSINYNTSX HJQZN Qè JXY ZS MT  
 QcMTRRJ HTZWFLJZ] UêYNY JY FLNY UTZV  
 ZS TGOJY VZN JS [FZY QF UJNSJ JY IJ QI  
 WFNXTS \*Y QF 'S IJ YTZYJ FHYN[NYñ JXY  
 FZ] INXUTXNYNTSX IZ HFWFHYðWJ ITSY  
 Qè ZSJ [ñWNYñ UTZW QcMTRRJ HTZWFLJ  
 HTZWFLJ JXY ZSJ STGQJ HMTXJÆ UFW X  
 STGQJ UZN XVZcZSJ HMTXJ XJ Iñ'SNY YT  
 UFW HTSXñVZJSY HcJXY JS [ZJ IcZSJ 'S S  
 HTZWFLJZ] KFNY KFHJ FZ] IFSLJWX JY FH  
 VZJ QZN INHYJ XTS HTZWFLJ

)JYTZX HJZ] VZN JSHJITRFNSJ UðH MJ  
 UðH MJ UFW RFSVZJ IJ UJZW JY ScF UFX W  
 STZX F[TSX INY UQZX MFZY VZJ GJFZHTZ  
 UFX IJ STR Æ HJ UTZW WFN Y òYWJ ZSJ X  
 IcòYWJ NSXJSXNGQJ XcNQ ScF[FNY UJZV  
 RJSY IJ YJWWJ SN IJX [FLZJX HTRRJ TS  
 (JQYJXÆ \_Æ QcFZYWJ VZN UðH MJ UFW J  
 IFSX QJX HMTXJX WJITZYFGQJX JXY ZSY  
 JXY JSHTWJ HTSXNIñWñ  
 HTRRJ ZS [FSYFWI JY VZN XJ ITSSJ IJX F  
 HJ VZJ QcMTRRJ HTZWFLJZ] WI IJX HMTX  
 ITZYFGQJX QJ YñRñ WFNWU F WZYX WESXR  
 QJX XNYZFYNTSX Tp NQ QZN JXY UTXXNG  
 UWJRNJW (cJXY UTZWVZTN FZXXN QF UC  
 LJSX XTSY IJX UTQYWTSX VZN KTSY QJX G

YZFYNTSX YTZY JS KFNXFSY GTSSJ HTSYJS  
UFX KJWRJ QTSLYJRUX HTSYWJ QJX HMTXJX  
\_ÆQcFZYWJ JS'S VZNUðHMJUFWJ]HðXIJH  
.QWJXXJSY è QF KTNX HJ VZcTS SJ ITNY UFX  
WJXXJSYNW JY IcZSJ KfïTS VZN SJ HTS[NJSY  
FZYWJX HFWFHYñWNXYNVZJX IJ HJYYJ XTWY  
HTS'FSHJ FZXXN QZN KFN Y IñKFZY RFNX Hc  
YNTSX FQFWRFSYJX VZJ XF UJZW J]FLñWñJ ñ  
^JZ] 1J QêHMJ JXY IðX QTWX ZSJ XTWYJ Ic  
UTNW HFW NQ XcJKKWFNJIJ YTZY 5TZW QcF  
YTZY QJ HTSYWFNWJ JY XF GWF[TZWJ JXY Q  
XNYNTS YTZWSñJ [JWX QcJXUñWFSHJ

&NSXN QJ QêHMJ QJ YñRñWFNWJ JY QJ HT  
FZ] RòRJX TGOJYXÆ QF INKKñWJSHJ VZN QJ  
VZJRJSY XZW QF KfïTS ITSYNQXXJHTRUTWY  
TGOJYX 1JX IJZ] UWJRNJWX JS JKKJY UðH  
UFW IñKFZY JY QJ YWTNXNðRJ XJ YNJSY IFS  
HTRRJNQITNY òYWJ 1JXYñRñWFNWJX JST  
JY FUUJQQJSY IJ QJZWX [•Z] QJX IFS LJWX R  
HWNYNVZJXcJSIñYTZWSJSY YFSINXVZJQJ  
XTSY [NKX IFSX QcFHYNTS JY HFQRJX FZ YJR

F \_ F ! 1J HTZWFLJ XZNYJ #

&NSXNITSHVZJSTZXQcF[TSXINY QJHTZWFL  
UFW WFUUTWY FZ] HMTXJX VZN NSXUNWJSY  
VZN  
NSXUNWJSY IJ QF HWFNSYJ IFSX QJX HNWH  
F[TSX NSINVZñJXÆ JY NQ @QJ HTZWFLJZ] 3  
IZWJ HJX HMTXJX UFWHJ VZcNQ JXY STGQJ I  
VZcNQ JXY MTSYJZ] IJSJUFXQJ KFNWJ 4WR  
è QF UFZ[WJYñTp è IJX HMFLWNSX IcFRTZW T  
XTZKKWFSHJ HcJXY QJ KFN Y STS IcZS MTRR  
GNJS UQZYûY IcZS QêHMJÆ HcJXY JS JKKJY

VZJ IJ KZNW QJX YêHMJX UñSNGQJX JY T  
UFX UFWHJ VZcNQ JXY STGQJ IcFLNW FNS  
ZS RFQ

9JQQJ JXY ITSH QF SFYZWJ IZ HTZWFI  
XcJRUQTNJ JSHTWJ UTZW IñXNLSJW HNS

! # \* S UWJRNJW QNJZ [NJSY QJ HTZWFI  
QZN VZN WJXXJRGQJ QJ UQZX FZ HTZWFI  
HNYT^JS JS JKKJY UFWFöY XZUUTWYJW  
UñSFQNYñX UWT[JSFSY IJ QF QTN IJX W  
MTSSJZWX \*Y UTZW

HJYYJ WFNXTS QJX UJZUQJX QJX UQZX HT  
RJSY HJZ] HMJ\_ QJXVZJQX QJX QêHMJX X  
JY QJX GWF[JX è QcJXYNRJ UZGQNVZJ (   
HTZWFLJZ] IJ HJ Y^UJ VZJ IñUJNSY -TRðW  
IJ )NTRðIJ JY Ic-JHYTWÆ

5TQ^IFRFX XJWF QJ UWJRNJW è RJ HMF

MTSS @à4• € H @ • I Q C • ` F W I ð 4 ` p p @ Q € C

MTSS YJ 1u \$TPRC PFx 1u V €  
XBT'0 F ñ W99 ò'''

JY QJX KWFUUISY VZFSI NQX QêHMJSY UNJ  
YWJRJSY STS UQZX VZJ HJZ] VZN FQNLSJSY  
F[FSY IJX KTXxñX JY FZYWJX WJYWFSHMJRJ  
YTZX JRUQTNJSY QF HTSYWFNSYJ 4W TS SJ  
LJZ] UFWHJ VZcTS JXY KTWHñIJ QcòYWJ RF  
ZSJ HMTXJ STGQJ

! # 1cJ]UñWNJSHJ IJ HJWYFNSX IFSLJWX  
FZXN WJLFWIñJ HTRRJ ñYFSY ZSJ KTWRIJ  
HJ VZN

J]UQNVZJ VZJ IFSX QF UJSXñJ IJ 8THWFFYJ  
ZSJ XHNJSHJ 1JX ZSX KTSY UWJZ[J IJ HJ LJS  
IFSX YJQQJX HNWHTSXYFSHJX QJX FZYWJX  
STYFRJJSY IFSX QJX IFSLJWX IJ QF LZJWW.  
RñYNJW .Q XJRGQJ JS JKKJY ^F[TNW IFSX  
IJ[FNSJXFQFWRJX VZJHJXMTRRJXJRGWFX  
Ic•NQ IJX UQZX X WXÆ NQX TSY FNSXN YTZ  
GWF[TZWJ UFWHJ VZJ QJX FZYWJX SJ XF[JS  
ñYFY IJX HMTXJX \*SXZNYJ QcJ]UñWNJSHJ Q  
UQZX MFZY UTNSY IJ UWJSIWJ

QcTKKJSXN[J JY IJ UFWJW QJX HTZUX [Z QJZ  
IJ QJZW XFWRJX JY è XcñVZNUJW F[JH YTZY H  
IJ UQZX UFWKFNY è QF KTNX UTZW QcFYFV  
1JZW XNYZFYNTS JXY FNSXN HJQQJ IcMTRRJ  
ZSJ KTZQJ IñXFWRñJ TZIcFYMQðYJX JSYWF  
XNRUQJX FRFYJZWXÆ JY JS JKKJY RòRJIF  
XTWYJX IJ HTRUñYNYNTSX HJ SJ XTSY UFX C  
VZN XTSY QJX RJNQJZWX HTRGFYFYSYX  
RFNX HJZ] VZN XTSY QJX UQZX [NLTZWJZ] JY  
QJ RNJZ] JSYWFöSñ 2FNX QJX XTQIFYX IJ R  
QêHMJX VZFSI QJ IFSLJW XJ RTSYWJ UFW Y  
VZcNQX TSY QcNSKñWNTWNYñ IZ STRGWJ JY  
XTSY FQTWX QJX UWJRNJWX è KZNW FQTWX  
UTXñJX IJ HNYT^JSX RJZWJSY è QJZW UTXYJ  
FWWN[ñ è QF GFYFNQQJ IZ YJRUQJ Ic-JWRðX  
HNYT^JSX JS JKKJY NQ JXY MTSYJZ]

IJKZNW JY QFRTWY JXY UWñKñWFGQJ è Z  
 QJXFZYWJX FZHTSYWFWNJ HTRRJSHJS  
 LJWJS UJSXFSY VZcNQX XTSY QJX UQZX  
 KTNXHTSSZJNQX UWJSSJSY QFKZNYJ H  
 QFMTSYJ 2FNXQcMTRRJHTZWFLJZ] JXY  
 ! # 1cNRUZQXN[NYñ JXY JSHTWJ WFUU  
 WJLFWIJ FZXXN JS JKKJY HTRRJ IJX LJSX  
 VZN UFW  
 NRUZQXN[NYñ XJ HTRUTWYJSY è QF KFïT  
 XJ OJYFSY XZW QJ HMFXXJZW VZN QJXF  
 LJSXHTZWFLJZ] XTSY FZXXNIJX LJSX UQJ  
 WNJS IJ YJQ VZJ QF UFXXNTS UTZW XJ QF  
 IFSX QJX IFSLJWXÆ JY IJ Qè QJX J]UWJX  
 .QF UQFHñ XF KTHWJ IFSX XTS FWIJZW  
 JYÆ  
 .QJ]HNYFNY QJZW FSNRTXNYñ JY QJZW  
 JY JSHTWJÆ  
 :S êUWJ UNHTYJRJSY NWWNYFNY XJX S  
 JY JS'SÆ  
 8TS XFSL GTZNQQTSSFNY  
 (FWYTZX QJX X^RUYûRJX IJ HJ LJSWJX  
 QcJ]HNYFYNTS JY QcñQFS IJ QF UFXXNTS  
 WFLJZ] FLNXXJSY UTZW QcFRTZW IZ GNJ  
 TUðWJ JS RòRJ YJRUX JS JZ]Æ QJX GòY  
 HTSYWFWNJ XTSY UTZXXñJX UFW QF XT  
 J]JR UQJ IcZSJ GQJXXZWJ WJïZJ TZ UFW  
 IFSX ZSJ KTWòY TZ IFSX ZS RFWñHFLJ J  
 UFX (J ScJXY ITSH UFX IZ HTZWFLJ VZFS  
 QF XTZKKWFSHJ JY QcNRUZQXN[NYñ JQC  
 WZJSY FZ IFSLJW XFSX WNJS UWñ[TNW  
 YJSIJSYÆ HFW è HJ HTRUYJ Qè RòRJ  
 HTZWFLJZ] VZFSI NQX TSY KFNR UZN XV  
 [NJSSJSY UFX è QJZW KFNWJ VZNYYJW QJ  
 UTZXXñX UFW QF HTSHZUNXHJSHJ FHHTF  
 HTZU IcFHYNTSX FZIFHNJZXJX 2FNX QF K

UNWñJ UFW QF UFXxNTS XJRGQJ òYWJ QF UQ  
JY VZFSIXc^FOTZYJ QJHMTN]JY QJRTYNK  
HTSXYNyZJW QJHTZWFLJFZ XJSXUWTUWJ  
FZXXN VZFSINQX XTSYJSHTQðWJWJXXJSY  
JY VZFSI NQX XJ [JSLJSY ñUWTZ[JSY IZ UQF  
VZN XJ GFYYJSY UTZW HJX WFNXTSX Qè Y  
[FNQQFRRJSY SJ XTSY UFX HTZWFLJZ]FZ XJ  
ScFLNXXJSY SNUTZXXñXUFW QJGNJS SNHT  
RFNX XTZX QcJKKJY IJ QF UFXxNTSÆ NQX TS  
HMTXJ VZN WFUUJQQJ QJ [WFN HTZWFLJ

! # 5FX IF[FSYFLJ QJX LJSX HTS'FSYX JS J  
SJ XTSY IJX MTRRJX HTZWFLJZ]Æ HcJXY J  
VZcNQX TSY IJ STRGWJZXJX [NHYTnWJX è QJ  
HTZU IcFI[JWXFNWJX VZcNQX LFWIJSY QJZY  
QNJZ IJX IFSLJWX .QX TSY ZSJ HJWYFNSJ W  
QJX MTRRJX HTZWFLJZ] JS HJ VZJ QJX ZSX  
FZYWJX XTSY UQJNSX IcFXXZWFSHJ 2FNX C  
LJZ]YNWJSY QJZW HTS'FSHJ IJX WFNXTSX V  
HñIJRRJSY J]UTXñJX YFSINX VZJ QJX FZYW  
VZcNQX UJSXJSY òYWJ QJX UQZX KTWYX JY  
WJYTW 9JQ JXY FZXXN QJ HTRUTWYJRJSY  
IcN[WJXXJ

JY VZN IJ[NJSSJSY UQJNSX IcFXXZWFSHJ  
HMTXJX SJ YTZWSJSY UFX HTRRJ NQX QcJXU  
QF KZNYJ 4W STZX QcF[TSX [Z QF RFWVZJ  
LJZ]JXY IJ XZUUTWYJW HJ VZN JXY WñJQQJ  
QcMTRRJ TZ HJ VZN QZN FUUFWFöY YJQ F[J  
GJFZ IcFLNW FNSXN JY MTSYJZ]IJ SJ UFX QJ  
VZTN JSHTWJ TS HTSXNIðWJ VZcZS MTRRJ F  
LWFSI HTZWFLJ JS IJRJZWFSY XFSX HWFNSY  
IFSX QJX IFSLJWX VZN XcFGFYYSY GWZXV  
QJX IFSLJWX VZcTS UJZY UWñ[TNW è QcF[FS  
UWT[NJSY FQTWX IF[FSYFLJ IcZSJ INXUTXNY  
HFWFHYðWJ JY IJRFSIJ RTNSX IJ UWñUFWFY  
IFSLJWX UWñ[NXNGQJX UJZ[JSY KFNWJ QcTC

JY WFNXTSSFGQJ YFSINX VZJ QJX UñWN  
 INXUTXNYNTS XYFGQJ IZ HFWFHYðWJ  
 ! # 1JXLJSXNLSTWFSY QJIFSLJW FUUF  
 HTZWFLJZ] JY NQX SJ XTSY UFX KTWY ñ  
 HTS'FSYX JS JZ] RòRJXÆ NQX QJZW XT  
 WNJZWX UFW QJZW RFSVZJ YTYFQ IcFX  
 FZYWJX JS UTXXðIJSY &ZXXN QJX MTRRJ  
 RòRJX YNJSSJSY NQX KJWRJRJSY UJSIF  
 YFSINX VZJ HJZ] VZN SJ XJ  
 WJSIJSY UFX HTRUYJ IZ IFSLJW JY TSY  
 HJUYNSTX è HJY ñLFWI IðX VZcNQX XcF  
 XTZUïTSSJSY VZJ QF WñFQNYñ JXY YTZY  
 QF KZNYJ HTRRJ HJQF JXY FWWN[ñ UTZV  
 YTRGðWJSY NSTUNSñRJSY XZW QJX 8UFV  
 UTZW IJX 8NH^TSNJ SX

F \_ G ! 1J HTZWFLJ 'S #

3TZX [JSTSX FNSXN IcNSINVZJW QJX HFV  
 QcMTRRJ HTZWFLJZ] JY IJ HJZ] VZN UFX XJ  
 HTZWFLJZ]  
 'NJS VZJ QJ HTZWFLJ FNY WFUUTWY è  
 HWFNSYJ HJScJXY UFX IJ QFRòRJ KFiTS  
 JY è QcFZYWJ  
 RFNX NQ XJ RTSYWJ XZWYTZY IFSX QJX H  
 HWFNSYJ \*S JKKJY HJQZN VZNIJRJZWJ N  
 IJX IFSLJWX JY VZN XJ HTRUTWYJ è QJZ  
 XJ ITNY JXY UQZX [ñWNYFGQJRJSY HTZV  
 HTRUTWYJ FNSXN IFSX QJX XNYZFYNTSX  
 HcJXY UFW XF KJWRJYñ JS[JWX QJX HMT  
 QF XTZKKWFSHJ FNSXN VZJ STZX QcF[TS  
 FUUJQñ HTZWFLJZ] (cJXY UTZWVZTN QJ  
 RòRJ ZSJ HMTXJ UñSNGQJ  
 JY NQ JXY è GTS IWTNY TGOJY IJ STX ñQTL

IN)HNQJ I cJSIZWJW QJX UJNSJX VZJ IJ XcFGX  
3TS UFX VZcNQ KFNQQJ UJSXJW VZJ QF 'S V  
HTZWFLJ SJ XTNY UFX ZSJ HMTXJ FLWñFGQJ  
JXY TGXHZWHNJ UFW QJX HNWHTSXYFSHJX  
HTRRJ HJQF XJ UWTIZNY ñLFQJRJSY IFSX QJ  
IZL^RSFXJÆ HFW HMJ\_ QJX UZLNQNX YJX Q  
HTRGFYYJSY JXY FLWñFGQJ HcJXY QF HTZW  
FQTWX VZJ QJX HTZUX VZcNQX WJïTN[JSY  
XTSY UTZW JZ] VZN XTSY IJX òYWJX IJ HMFN  
QTZWJZXJ JY UñSNGQJ HTRRJ I cFNQQJZWX  
YWF[FNQ I cJSYWFöSJRJSY \*Y YTZX HJX JK  
STRGWJ FUUFWFöYWJ QcTGOJY 'SFQ HTRRJ  
FLWñRJSY 8NIðX QTWX QF 'S HTSHJWSFSY  
RòRJ TWIWJ QF RTWY JY QJX GQJXXZWJX X  
QcMTRRJ HTZWFLJZ] VZN QJX XTZKKWNWF è  
JSIZWJWF SñFSRTNSX UFWHJ VZcNQ  
JXY STGQJ I cFLNW FNSXN TZ VZcNQ JXY MT  
\*Y UQZX QF [JWYZ VZcNQ UTX XðIJ JXY HTRU  
GTSMJZW UQZX FZXXN QF UJSXñJ IJ QF RTW  
HFW HcJXY UTZW ZS UFWJNQ MTRRJ VZJ QF [M  
I còYWJ [ñHZJ HcJXY QZN VZJ QF RTWY UWN  
GNJSX JY NQ JSFUQJNSJRJSY HTSXHNJSHJ  
XFSX QcF\*NLJW 2FNX NQ ScJS JXY UFX RTNS  
òYWJ RòRJ QcJXY NQ IF[FSYFLJ UFWHJ VZcN  
YWF[FZ] IJ QF LZJWWJ è HJX LWFSIX GNJSX IT  
.Q ScFUUFWYNJSY ITSH UFX è YTZYJX QJX  
I cZSJ KFiTS FLWñFGQJ XNSTS IFSX QF RJXZ  
YWTZ[J FYYJNSYJ 2FNX WNJS XFSX ITZYJ SJ  
UJSXJW VZJ HJ SJ XTSY UFX HJZ] VZN UTX X  
IJ GWF[TZWJ VZJ STZX F[TSX IñHWN Y VZN K  
XTQIFYXÆ HJ XTSY UQZYûY HJZ] VZN YTZ  
GWF[JX SJ INXUTXJSY I cFZH ZS FZYWJ GNJS  
HFW HcJXY F[JH JR UWJXXJRJSY  
VZcNQX XcJ]UTXJSY FZ] IFS LJWX JY NQX IT  
ñHMFSLJ IJ RFNLWJX UWT'YX



G \_ G ! 1 F R T I ñ W F Y N T S #

1 J H T Z W F L J F ñ Y ñ X Z ) X F R R J S Y ñ Y Z I N ñ V  
 N Q S c J X Y U F X I N ) H N Q J Y T Z Y F Z R T N S X I F  
 I J Q F H T R U W J S I W J è Q c F N I J I J X J ] U Q N H F  
 & U W ð X Q J H T Z W F L J U F W Q T S X I J  
 @ H M K F ó H J ð @ B H F W N Q X J R G Q J G N J S V  
 X T N J S Y H J Q Q J X I J X U F W Y N J X N W W F Y N T S  
 I J Q c ê R J 3 T Z X F [ T S X I N Y V Z J Q F R T I ñ V  
 R ñ I N ñ Y ñ U F W W F U U T W Y F Z ] U Q F N X N W X  
 I J L W ñ J Y I c Z S J K F ï T S I N K K ñ W J S Y J U F W W  
 H c J X Y I F S X Q F R ò R J X U M ð W J F Z X X N V Z  
 Q J I ñ W ð L Q J R J S Y Í V Z J Q Q J X X T W Y J X I J  
 ñ Y F Y X X J W F U U T W Y J S Y N Q X I T S H Æ \$ ( c J  
 R F N S Y J S F S Y I ñ Y J W R N S J W

4 S U J Z Y F I R J Y Y W J V Z J Q J X U Q F N X N W X  
 I Z H T W U X J Y J S U Q F N X N W X I J Q c ê R J ( T R F  
 X N W X I J Q c ê R J S T Z X F [ T S X Q c F R G N Y N T S  
 J S J K K J Y

U T Z W H M F H Z S I J H J X H F X T S Y W T Z [ J X T S  
 V Z c T S J X Y U T W Y ñ è F N R J W X F S X V Z J Q J H  
 J S W N J S R F N X H c J X Y U Q Z Y û Y Q c J X U W N  
 W J H M J W H M J S Y Q J X U Q F N X N W X I J Q c F R G  
 F U U J Q ñ X S N R T I ñ W ñ X S N I ñ W ñ L Q ñ X J Y N  
 Y T Z X H J Z ] V Z N X J Q N [ W J S Y F Z ] F Z Y W J X U  
 H J Z ] V Z N X J U Q F N X J S Y è ñ H T Z Y J W

T Z è W F H T S Y J W I J X K F G Q J X J Y V Z N U F X X  
 R Z X F W I J W ï è J Y Q è X T S Y I J X G D F Ð € D a D E Ð •  
 ñ Y N X J I ñ Y N W £ J Q Q F N ñ Y ê R D F D \ 0 • F Z q I J X U

4 S H Z I ñ W F Y N T S # Z € H † F S X F L J è Ž € † F S ê R  
 @ H W X T S J Q X Æ D Y D S

KTWRJX QJ IJXXNS SJ XTSY FUUJQñX SN RT  
JY UTZWYFSY TS

UTZWVFN Y UJSXJW VZJ RòRJIFSXHJITRFN  
ZS UQFNXNW TZ QñLNYNRJ TZ J]HJXXNK TZ  
RFWVZJ UTZW HJZ] VZN WJH MJWHMJSY QJX  
QJX UJWXTSSJX VZN TSY ZS LT Y NRRTIñWñ  
TZ QJ YMñêYWJ TS SJ QJX FUUJQQJ OFRFNX  
VZcTS ScFUUJQQJ RTIñWñJX HJQQJX VZN SJ  
OZXYJRJXZWJ 5FXIF[FSYFLJTS SJITSSJHJ  
VZN FNRJSY QJX UQFNXNWX IJ QcTITWIFY

XNSTS UFW FHHNIJSYÆ HJZ] VZN XJ UQFN  
UTRRJX TZ IJX WTXJX TZ IJX UFWKZRX STZX  
QTSX UFX IJX MTRRJX IñWñLQñX RFNX STZX  
FNSXNHJZ] VZN XJ IñQJHYJSY è QcTIJZW IcTS  
HFW QJX LJSX IñWñLQñX ^ YWTZ[JSY QJZW UC  
TIJZW X QJZW WFUUJQQJSY QJX TGOJYX IJ Q

4S UJZY HTSXYFYJW FXXZWñRJSY VZJ Rò  
UJWXTSSJX VZFSI JQQJX TSY KFNR TSY  
UQFNXNW è XJSYNW QF STZWVNYZWJÆ RFN  
IcTIJZW X JXY QJ KFNY IcZS MTRRJ IñWñLQñ H  
QZN IJX TGOJYX IJ HTSHZUNXHJSHJ

.Q ScJ]NXYJ UFX STS UQZX HMJ\_ QJX FSNR  
HJX XJSX XNSTS FHHNIJSYJQQJRJSY 1JX H  
UWJSSJSY UFX UQFNXNW è QcTIJZW IJX QNð[  
è QJX RFSLJWÆ QcTIJZW QJZW FITSSñXJZQ  
IZ

QNð[WJ )J RòRJ QJ QNTS SJ XcNSYñWJXXJ UF  
IZ G•ZK HJ VZcNQ [JZY HcJXY QJ Iñ[TWJWÆ  
F XJZQJRJSY KFNY UJWHJ[TNW VZJ QJ G•ZK J  
UFWFöY FNSXN YWTZ[JW UQFNXNW FZ RZLN  
XJ WñOTZNY UFX IJ [TNW

ZS HJWK TZ ZSJ HMð[WJ XFZ[FLJ

RFNX NQ XJ WñOTZNY IJ UTZ[TNW JS KFNW

&NSXN ITSH QF RTIñWFYNTS JY QJ IñWðL  
UTWY VZcè HJX XTWYJX IJ UQFNXNWX VZJ Q

HTRRZS

F[JH QJX FSNRFZ] JY VZN UFW XZNYJ FU  
WFHYðWJ [NQ JY GJXYNFQ OJ [JZ] INWJ C  
IZ LT Y 'NJS UQZX QJX UQFNXNWX SJ UF  
VZcZS ZXFLJ RñINTHWJ TZ RòRJ SZQ \*S J  
VZJ WJQð[J QF INXHWNRNSFYNTS IJX XF  
UWFYNVZñJ UFW QJX IñLZXIFYJZWJX JY C  
HJX INXHWNRNSFYNTSX SJ UWTHZWJSY U  
JY JS YTZY HFX ScJS

ITSSJSY UFX FZ] LJSX IñWñLQñXÆ HJZ]  
VZJ QF OTZNXXFSHJ VZN QJZW [NJSY YT  
è QF KTNX IFSX QJ GTNWJ JY IFSX QJ RFS  
HJ VZcTS STRRJ QJX UQFNXNWX IJ QcFRT  
JSHTWJ HJWYFNS LTZWRF SI UWNFN Y VZJ  
QTSL VZJ HJQZNIcZSJLWZJ HJ VZN RTSY  
[JSFNY IZ YTZHMJW &NSXN ITSH QJ XJS  
RJSY JXY QNñ JXY HJQZN IJ YTZX VZN STZ  
F[JH QJX FSNRFZ] JY QJ IñWðLQJRJSY S  
XN OZXYJ YNYWJ WñUWñMJSXNGQJ VZJ U  
STS UFX JS YFSY VZcMTRRJX RFNX JS YF  
UQFNWJ èIJ UFWJNQJX XJSX FYNTSX JY C  
F VZJQVZJ HMTXJ IJ GJXYNFQ \*S JKKJY -  
RòRJ QJX UQFNXNWX YFHYNQJX QJX UQZ  
XNWX VZJ UWTHZWJSY FZ L^RSFXJ KWNH  
HFW HJ ScJXY UFX QJ HTSYFHY UTWYFSY  
NSYñWJXXJ QJ IñGFZHMñ RFNX XJZQJRJ  
HJWYFNSJX IJ XJX UFWYNJX

)JX FUUñYNYX HTSHZUNXHNGQJX QJ  
HTRRZSX è YTZX QJX MTRRJX ! JY SFYZW  
UWTUWJX JY FI[JSYNHJXÆ UFW J]JR UQJ  
YZWJ JXY

SFYZWJQ UZN XVZJ YTZY MTRRJ FUUðYJ  
TZ QNVZNIJ ITS Y NQ F GJXTNS JY UFWK  
QF KTNXÆ JY HcJXY QJ HFX FZXXN IZ UC  
INY -TRðWJ VZFSI TS JXY OJZSJ JY JS U

QJ KFN Y IJ IñXNWJW YJQQJ TZ YJQQJ XTWY  
UQFNXNW FRTZWJZ] JXY [FWNFGQJ XJQTS C  
IñXNW SJ UTWYJ UFX STS UQZX XZW QJX Rò  
UTZWVZTN IJ YJQX FUUñYNYX STZX UFWFN)  
SûYWJX (JX UWñKñWJSHJX NSIN[NIZJQQJX  
HJUJSIFS Y JQQJX FZXXN VZJQVZJ HMTXJ IJ  
HMTXJX XTSY FLWñFGQJX FZ] ZSX JY YJQQJ  
FZYWJX JY HJWYFNSJX HMTXJX XTSY UTZV  
UQZX FLWñFGQJX VZJ QJX UWJRNðWJX [JSZJ

6ZTN VZcNQ JS XTNY IFSX QJX FUUñYNY  
YWTRUJ WFWJRJSY JY XJZQJRJSY IFSX ZSJ X  
XF[TNW IFSX QJ XJSX IJ QcJ]FLñWFYNTS HF  
HJ VZN XJ UWñXJSYJ OZXVZcè JS òYWJ LF[ñ  
QF VZFSYNYñ ']'ñJ UFW QF SFYZWJ UZNXVZ  
JXY XJZQJRJSY XFYNXKFHYNTS IcZS GJXTNS  
HJZ] VZN HTRRJYYJSY HJX J]HðX IJX

LTNSKIMZJX FNY VZcNQX WJRUQNXXJSY QJZW  
QF RJXZWJ HTS[JSFGQJÆ JY HJ XTSY QJX LJ  
UFWYNHZQNðWJRJSY [NQ VZN YTRGJSY IFSX  
HTSYWJ IFSX QJX FUUñYNYX UWTUWJX è HMI  
STRGWJZXJX JY IJ KTWJRJX [FWNñJX \*S JKKJ  
LñSñWFQJRJSY IJ VZJQVZJ è ZS VZJQVZJ

HMTXJXTNY UFWHJ VZcNQ UWJSI UQFNXNW è I  
ITNY UFX IñXNWJW TZ UFWHJ VZcNQ IñUFXXJ  
TZ JS'S UFWHJ VZcNQ UWJSI XTS UQFNXNW I  
SNðWJ HcJXY FZ HTSYWFNWJ IJ YTZYJX HJX  
QJX LJSX IñWñLQñX YTRGJSY IFSX

QcJ]FLñWFYNTSÆ JS JKKJY NQX RJYYJSY  
YFNSJX HMTXJX NQQNHNYJX JY JKKJHYN[J  
RòRJ XcNQ FWWN[J VZJ HJWYFNSJX IcJSYW  
RNXXJX NQX XJ QN[WJSY è QJZW LT Y UQZX V  
VZcTS SJ QJ KFN Y LñSñWFQJRJSY

&NSXN NQ JXY ñ[NIJSY VZJ QcJ]HðX IFSX  
ZS IñWðLQJRJSY JY ZSJ HMTXJ GQêRFGQJ \*  
IcFZYWJ UFWY QJX UJNSJX TS ScJXY UFX H

WFLJ FUUJQñ

RTIñWñ UFWHJ VZcTS QJX JSIZWJ SN IñW  
 QJX XZUUTWYJ UFX RFNX TS JXY FUUJQñ  
 XcF\*NLJ TZYWJ RJXZWJ IJ SJ UFX YWTZ[J  
 WJH MJWHMJ JY RòRJ HcJXY QJ UQFNXNW  
 UJNSJ JY RTIñWñ VZFSI TS SJ XcF\*NLJ U  
 IZ UQFNXNW

F ! 1F RTIñW FYNTS XZNYJ #

1cMTRRJ IñWñLQñ F FNSXN QcFUUñYNY  
 FLWñFGQJX TZ IJ HJQQJX VZN QJ XTSY QJ  
 UFW QF HTSHZUNXHJSHJ è FHHTWIJW X  
 HMTXJX Qè XZW YTZYJX QJX FZYWJX JY H  
 STS XJZQJRJSY IJ QJX RFSVZJW RFNX J  
 XNWJW HFW QcFUUñYNY XcFHHTRUFLSJ  
 UFWFNXXJ FGXZWIJ IñUWTZ[JW IJ QF UJN  
 )JX UJWXTSSJX UñHMFSY UFW IñKFZY  
 QJX UQFNXNWX JY XcJS IñQJHYFSY RTN  
 WJSHTSYWJSY WFWJRJSY HFW ZSJ UFWJ  
 IçMZR FNS \*S JKKJY RòRJ QJX FSNRFZ]K  
 YNTSX IFSX QF STZWWNYZWJ JY XJ UQFN  
 è QcJ]HQZXNTS IçFZYWJXÆ JY XcNQ J]NX  
 IçFLWñFGQJ JY è ScñYFGQNW FZH ZSJ INK  
 JY ZSJ FZYWJ HJY  
 òYWJ Qè XJWF YWðX QTNS IJ QcMZR FNS  
 UFWJNQ MTRRJ ScF UFX WJïZ IJ STR UFW  
 UJZ KWñVZJRRJSY 6ZFSY è QcMTRRJ RT  
 IFSX ZS OZXYJ RNQNJZ è HJY ñLFWI (FW N  
 FZ] HMTXJX VZN XñIZNXJSY QJ UQZX QcM  
 QZN WñUZLSJSY UQZYûY SN LñSñWFQJF  
 VZcTS SJ ITNY UFX WJH MJWHMJW SN è W  
 RFSNðWJ J]HJXXN[J UFX UQZX VZcNQ S  
 IJ UQFNXNW è QJZW FGXJSHJ XNSTS

IcZSJ KFiTS RJXZWñJ SN UQZX VZcTS SJ ITM  
 TþNQ SJ KFZY UFX SN JS LñSñWFQ WNJS IJ Y.  
 QJX HMTXJX VZN ñYFSY FLWñFGQJX KF[TW  
 GTS ñYFY IZ HTWUX HJX HMTXJX Qè NQ ^ FX  
 RTIñWñJ JY HTS[JSFGQJ FNSXN VZJ YTZX Q  
 VZN SJ XTSY UFX ZS TGXYFHQJ FZ] 'SX VZJ S  
 INWJ TZ HTSYWFNWJX è HJ VZN JXY STGQJ  
 IJ XJX RT^JSX 1cMTRRJ VZN IñUFXXJ HJX QN  
 UQFNXNWX IJ HJ LJSWJ UQZX VZcNQX  
 SJ QJ RñWNYJSYÆ RFNX QcMTRRJ RTIñWñ S  
 XJ HTRUTWYJ JS[JWX QJX UQFNXNWX HTRR.  
 IJRFSIJ

F \_ G ! )ñWðLQJRJSY JY QêH  
 (TRUFWFNXTS F[JH QcJSKFSHJ #

1J IñWðLQJRJSY JXY UQZX XJRGQFGQJ è ZS  
 VZJ QF QêHMJYñ HFW NQ F UTZW HFZXJ QJ  
 QF XTZKKWFSHJ IJZ] XJSYNRJSYX ITSX QJ  
 IJ HMTN] JY QcFZYWJ TGOJY IJ WñUZQXNT  
 XTZKKWFSHJ RJY MTWX IJ XTN QcòYWJ VZN Q  
 SFYZWJ YFSINX VZJ QJ UQFNXNWX ScTUðWJ V  
 IñWðLQJRJSY JXY NQ UQZX  
 [TQTSYFNWJ JY UFW XZNYJ JSHTWJ UQZX W  
 TS XcFHHTZYZRJ FXXJ\_ KFHNQJRJSY è LFWI  
 IFSX QJX UQFNXNWX UFWHJ VZJ QJX THHFXN  
 STRGWJZXJX IFSX QJ HTZWX IJ QF [NJ JY VZ  
 HJYYJ MFGNYZIJ ScJSYWFöSJ FZHZS IFSLJV  
 VZN XJ UFXXJ IFSX QJX XNYZFYNTSX VZN NSX  
 )cFZYWJ UFWY QF QêHMJYñ XJRGQJWFNY G  
 QTSYFNWJ VZcJS QF INXYNSLZFSY IJ XJX RF  
 HZQNðWJXÆ JS JQQJ RðRJ JQQJ ScJXY UFX  
 IFSX QJX RFSNKJXYFYNTSX UFWYNHZQNðWJ  
 XTZKKWFSHJ STZX RJY MTWX IJ STYWJ FXXN

UTNSY IJ STZX KFNWJ OJYJW STX FWRJX  
 FYYNYZIJX MTSYJZXJX HJ VZN ITSSJ è ST  
 Icò YWJ FHHTRUQNX XTZX QF HTSYWFNSY  
 HcJXY QcNS[JWXJÆ XJX FHYNTSX UFWY  
 UZN XVZcNQ JS F QcFUUñYNY JY QJ IñXN  
 LñSñWFQ QcJXY RTNSX UZN XVZJ UJWXT  
 MTRRJ IñWñLQñ

3TZX ñYJSITSX JSHTWJ QJYJWRJ IñWðL  
 HTRRN XJX UFW QJX JSKFSYX KFZYJX VZ  
 YFNSJ XNRNQNYZIJ F[JH HJ VZJ STZX F[T  
 QJVZJQ IJX IJZ] XJSX YNWJ XTS STR IJ Qc  
 UJZ UTZW STYWJ UWñXJSY IJXXJNS RFN  
 QJ UQZX WñHJSY VZN JR UWZSYJ XTS ST  
 YTZY HFX HJYYJJ]YJSXNTS IJ XJSX XJRG  
 HFW HcJXY HJ VZN FXUNWJ FZ] HMTXJX M  
 FUUñYNYX UWJSSJSY ZS LWFSI Iñ[JQTUU  
 IcñRTSIFLJ JY UFWJNQJ IJXHWNUYNTS  
 XcFUUQNVZJ UWNSHNUFQJRJSY FZXXN C  
 KFSYÆ QJX JSKFSYX JS JKKJY [N[JSY F  
 HTSHZUNXHJSHJ JY HcJXY XZWYTZY HMJ  
 QJ IñXNW IJ QcFLWñFGQJ 8NITSH TS SJW  
 JY XTZRNX è QcFZYTWN Yñ NQ NWF KTWY  
 IFSX ZS òYWJ XFSX WFNXTS QJ IñXNW IJ  
 YNFGQJ JY XcFQNRJSYJ IJ YTZY JY QcJ]J  
 WJSKTWHJ QF YJSIFSHJ NSSñJÆ JY  
 XN HJX FUUñYNYX XTSY LWFSIX JY KTWYX  
 QJ WFNXTSSJRJSY &ZXXNITN[JSY NQX ò  
 STRGWJ JY ScòYWJ OFRFNX JS HTS(NY F  
 Qè HJ VZJ STZX FUUJQTSX ZS HFWFHYðW  
 \*Y IJ RòRJ VZJ QcJSKFSY ITNY [N[WJ JS X  
 UWJXHWNUYNTSX IJ XTS LTZ[JWSJZW FN  
 HNGQJ IJ QcêRJ ITNY JQQJ  
 XJ HTSKTWRJW è QF WFNXTS (cJXY UTZW  
 HTSHZUNXHNGQJ IJ QcMTRRJ RTIñWñ XT  
 QF WFNXTS HFW UTZW HJX IJZ]KFHZQYñ

JY QcMTRRJ RTIñWñ F QcFUUñYNY IJX HMTX  
XNWJW IJ QF RFSNðWJ ITSy JQQJX ITN[JSY  
HTS[JSFGQJ HJ VZN JXY ñLFQJRJSY QF KFï  
QcTWITSSJ



1N[WJ .;

G \_ F ! 1F QNGñWFQNYñ #

3TZX F[TSX FXXJ\_ UFWQñ IJ QF RTIñWFYMN  
YJSFSY è QcñYZIJ IJ QF QNGñWFQNYñ

(JYYYJ [JWYZ XJRGQJ òYWJ QF RñINñYñ  
IcFWLJSY HFW QcMTRRJ QNGñWFQ JXY G  
UFX IFSX QJX YWF[FZ] IJ QF LZJWWJ SNIF  
INXYNSLZJ QcMTRRJ RTIñWñ SN STS UQZ  
IJ

OZXYNHJ RFNX IFSX QJ KFNy IJ ITSSJW  
LJSY JY UQZX XUñHNFQJRJSY IFSX QJ K  
JSYJSITSXWUñYZYJX QJX HMTXJX ITSy Q  
RJXZWñJ JS RTSSFNJ

)cFZYWJ UFWY QF UWTINLFQNYñ JY QF  
QcZSJ JY QcFZYWJ IJX RTIJX IJ QcJ]HðX  
QJX FKKFNWJX IcFWLJSY 8N STZX FYYW  
UFWHNRTSNJ è HJZ] VZN RTSYWJSY UTZY  
UQZX

LWFSIJ VZcNQ SJ HTS[NJSY UFW HTSYW  
KTNX QJRTY UWTINLFQNYñ JS ZS XJSX HT  
FUUJQTSX ñLFQJRJSY IZ STR IJ UWTINLZ  
UñWFSYX JY VZN IñUJSXJSY GJFZHTZU I  
RJSYX (cJXY FZXXN QF WFNXTS UTZW Q  
XTWYJ IJ UWTINLZJX STZX XJRGQJ FYYJN  
UJW[JWXNYñ HFW NQ ^ F JS JZ] HZRZQ I  
RòRJ YJRUX &ZXXN QJ STR VZcTS QJZW F  
UWNX IFSX XTS XJSX UWTUWJÆ QJ YJWR  
YûYZS MTRRJ FYYJNSY IcZS [NHJ GNJS UF  
è INQFUNIJW XF KTWYZSJ HFW YTZY JXU

è VZN XJ WZNSJ UFW XF UWTUWJ KFZYJ JY  
UFYWNRTNSJ XJRGQJ òYWJ ZSJ XTWYJ IJ WZ  
JQQJ RòRJ JS HJ XJSX VZJ HJ XTSY STX GN  
UJWRJYYJSY IJ [N[WJ

9JQ JXY ITSH QJ XJSX Tþ STZX UWJSTSX NI  
INLZJ \_Æ1JX HMTXJX ITSY STZX F[TSX QcZX  
GNJS TZ RFQ

JRUQT^ñJX JY QF WNHMJXXJ JXY FZ STRGW  
TS KFNY ZXFLJÆ TW UTZW ZSJ HMTXJ IñY  
VZN JS KFNY QJ RJNQQJZW ZXFLJ JXY HJQZN  
YZ WJQFYN[J è HJYYJ HMTXJÆ UFW XZNYJ  
QJRJSY QcMTRRJ VZN JS KJWF QJ RJNQQJZ  
VZN UTXXðIJ QF [JWYZ F^FSY WFUUTWY è Q  
QcMTRRJ QNGñWFQ 2FNX QcZXFLJ IJ QcFWL  
IFSX QF IñUJSXJ JY IFSX QJ ITS YFSINX VZJ  
QF HTSXJW[FYNTS NSYñWJXXJSY IJ UWñKñV  
(cJXY UTZWVZTN HJ VZN HFWFHYñWNXJ  
QcMTRRJ QNGñWFQ HcJXY UQZYûY IJ INXUT  
VZcNQ HTS[NJSY IcTGQNLJW VZJ IJ WJHJ[TN  
JY IJ SJ UFX WJHJ[TNW IcZSJ XTZWHJ NQQNH  
[JWYZ JS JKKJY HcJXY UQZYûY IJ KFNWJ QJ G  
JY IcFHHTRUQNW IJX GTSSJX FHYNTSX UQZY  
IJX MTSYJZXJXÆ JY NQ JXY IJ YTZYJ ñ[NIJSH  
JY FHHTRUQNW IJ GTSSJX FHYNTSX [F IJ UF  
ITSSJW JY VZcFZ HTSYWFNWJ WJHJ[TNW ZS  
IcFHYNTSX

MTSYJZXJX [F IJ UFNW F[JH QJ KFNY IJ UWJS  
QF LWFYNYZIJ XcFIWJXXJ è HJQZN VZN ITSS  
XJ GTWSJ è SJ UFX WJHJ[TNW JY QcñQTLJ X  
[FSYFLJ FZ UWJRNJW )Z WJXYJ NQ JXY UQZ  
UWJSIWJ VZJ IJ ITSSJW HFW TS XJ IñKFNY R  
IJ XTS UWTUWJ GNJS VZcTS SJ XcFGXYNJSY  
FUUFWYNJSY è ZS FZYWJ \*Y HJZ] VZN XTSY  
XTSY HJZ] VZN ITSSJSYÆ HJZ] VZN  
XJ HTSYJSYJSY IJ SJ UFX UWJSIWJ SJ XTSY

QJZW QNGñWFQNYñ RFNX UQZYûY UTZW  
 JY HJZ] VZN WJïTN[JSY XTSY UWN[ñX IJ Y  
 MTRRJX QNGñWFZ] XTSY UJZY òYWJ IJ YT  
 HJZ] VZcTS FNRJ QJ UQZX JS WFNXTS  
 WJSIJSY HcJXY è INWJ JS HJ VZcNQX ITS

F \_ F ! 1F QNGñWFQNYñ X

1JX FHYNTSX HTSKTWRJX è QF [JWYZ XT  
 UQNJX JS [ZJIZ GNJSÆ QcMTRRJ QNGñW  
 IZ GNJSÆ JY NQ ITSSJWF IcZSJ KFïTS HT  
 HJZ] è VZN NQ  
 KFZY IFSX QF RJXZWJ JY FZ RTRJSY HTS  
 WF FZ] FZYWJX HTSINYNTSX IcZSJ LñSñV  
 NQ QJ KJWF F[JH UQFNXNW TZ IZ RTNSX  
 [JWYZJZ] JXY FLWñFGQJ TZ YTZY FZ RTN  
 RFNX ScJXY X WJRJSY UFX ZSJ HMTXJ Uñ  
 HJQZN VZN ITSSJ è HJZ] è VZN NQ SJ KFZ  
 UFX JS [ZJ IcZS STGQJ GZY RFNX UTZW VZ  
 SJ XJWF UFX FUUJQñ QNGñWFQ RFNX WJH  
 IF[FSYFLJ ScJXY QNGñWFQ HJQZN VZN  
 ITSSJ F[JH UJNSJ HFW NQ XJRGQJ FNSX  
 F[FSY QF GTSSJ FHYNTS HJ VZN ScJXY  
 SFYZWJ QNGñWFQJ 1cMTRRJ QNGñWFQ  
 ZS GNJS IcZSJ XTZWHJ NQQNHNYJ ZSJ UF  
 UFX IF[FSYFLJ QJ KFN Y IJ VZJQVZcZS VZ  
 IJ QcFWLJSY 3J XFZWFNY òYWJ STS UQZ  
 QZN VZN JXY UWTRUY è XTQQNHNYJW UT  
 è QF QñLðWJ ZS GNJSKFNY ScJXY UFX Q  
 GNJSKFNF SY UTZW FZYWZN 2FNX IcFZ  
 SJ UWJSIWF VZcè IJX XTZWHJX STS XZXU  
 J]JRUQJ IJ XJX UWTUWNñYñX UJWXTSSJ  
 VZcNQ JXY STGQJ IcFLNW FNSXN RFNX U  
 òYWJ JS ñYFY IJ ITSSJW .Q SJ SñLQNLJV

UWTUWJ UFYWNRTNSJ QZN VZN XTZMFNYJ  
FZYWZN .Q SJ ITSSJWF UFX FZ UWJRNJW [JS  
[TNW XJ RTSYWJW LñSñWJZ] JS[JWX HJZ] è V  
FZ RTRJSY JY FZ QNJZ Tþ NQ JXY GTS IJ ITSS  
MFZYJRJSY HFWFHYNñWNXYNVZJ  
IcZSMTRRJ QNGñWFQ IJ SJ UFX RJXZWJW XJX  
XZNYJ IJ SJ QFNXXJW è QZN RòRJ VZcZSJ RT  
UFX WJLFWIJW è XJX UWTUWJX NSYñWòYX JX  
QNGñWFQJ

)cFZYWJ UFWY HcJXY IcFUWðX QJX WJXXT  
Yñ ITNY XcJSYJSIWJÆ QJ HFWFHYNðWJ QNGñ  
UFX JS JKKJY IJ XTS RTSYFSY RFNX IJ QF K  
IZITSFYJZW JY HJQQJ HN JXY KTSHYNTS IJ X  
ScJRUðHMJIðX QTWX  
VZJ HJQZN VZN ITSSJ RTNSX SJ XTNY HJUJS  
XN HcJXY è IJX RT^JSX UQZX RTIJXYJX VZcNQ  
HTSXNIðWJ TWINSFNWJRJSY HTRRJ ñYFSY U  
VZN ScTSY UFX FHVZNX UFW JZ] RòRJX QJZW  
WJìZJ UFW MñWNYFLJÆ HFW IcFGTWI QcJ]  
FUUWNX HJ VZJ HcJXY VZJ QJ GJXTNS JY J  
MTRRJX TSY ZSJ UWñKñWJSHJ RFWVZñJ UTZ  
ITSY NQX XTSY QJX FZYJZWX HTRRJ TS QJ [  
IJX UFWJSYX JY IJX UTðYJX

2FNX NQ ScJXY UFX KFHNQJ è QcMTRRJ Q  
UZNXVZcNQ ScJXY FUYJ SN è UWJSIWJ SN è  
HTSYWFNWJ NQ XJ RTSYWJ QFWLJ IFSX XJX  
UWñHNJ UFX QcFWLJSY JS QZN RòRJ RFNX I  
ITSSJW \*Y HcJXY UTZWVZTN QJ WJUWTHMJ V  
INSFNWJ FZ XTWY HcJXY VZJ HJ XTSY QJX U  
VZN XTSY QJ RTNSX WNHMJX 2FNX HcJXY Qè  
XZWUWJSFSY HFW NQ ScJXY UFX UTXXNGQJ  
SJ XJ ITSSJ UFX IJ UJNSJ UTZW QcFHVZñWNW  
FNSXN UTZW YTZY QJ WJXYJ

2FNX QcMTRRJ QNGñWFQ SJ XJWF UFX IZ I  
JS[JWX HJZ] VZcNQ SJ KFZY UFX SN JS YJRU

FNSXN IJ XZNYJÆ HFW FLNW FNSXN SJ  
 QNLSJ IJ QF QNGñWFQNYñ JY FUWðX F[T  
 HJQF NQ SJ UTZWWFNY UQZX QJ IñUJSX  
 HTRRJ STZX QcF[TSX INY JXY QNGñWFQ H  
 XJX KFHZQYñX JY UTZW QJX  
 HMTXJX VZcNQ KFZY YFSINX VZJ HJQZM  
 WðLQJX JXY ZS UWTINLZJ (JQF J]UQNVZ  
 UFX QJX Y^WFSX IJX UWTINLZJX HFW N  
 QJZWX QFWLJXXJX JY QJZWX IñUJSXJX U  
 XJW QJ RTSYFSY IJ HJ VZcNQX UTXXðIJSY  
 8N ITSH QF QNGñWFQNYñ JXY ZSJ RñIN  
 QcFHYNTS IJ ITSSJW JY IcFHVZñWNW IJ C  
 WfQ è QF KTNX ITSSJWF JY IñUJSXJWF  
 HTS[NJSSJSY JY IFSX QF RJXZWJ VZcNQ K  
 QJX UJYNYJX HMTXJX  
 JY IFSX QJX LWFSIJX JY YTZY HJQF F[JH  
 NQ SJ UWJSIWF VZcè IJX XTZWHJX QNHNY  
 HTS[JSFGQJ \*S JKKJY QF [JWYZ ñYFSY Z  
 UTWY è QF KTNX è HJX IJZ]XTWYJX IcTUñV  
 IcJQQJX QcFHYN[NYñ IJ QcMTRRJ QNGñW  
 òYWJÆ HFW QJ KFN Y IJ UWJSIWJ IJ QF KF  
 IJ UFNW F[JH QJ KFN Y IJ ITSSJW ñVZNYFC  
 KFN Y IJ UWJSIWJ IcZSJ FZYWJ KFïTS QZN  
 XñÆ UFW HTSXñVZJSY QF GTSSJ KFïTS I  
 KFïTS IJ UWJSIWJ VZN SJ [TSY UFX QcZS  
 UWñXJSYJX è QF KTNX IFSX QF RòRJ UJWX  
 QJX KFïTSX TUUTXñJX HJ ScJXY ñ[NIJRR  
 8cNQ FWWN[J è QcMTRRJ QNGñWFQ IJ I  
 VZN JXY HTS[JSFGQJ JY IJ HJ VZN JXY GT  
 QF UJNSJ RFNX HJ XJWF IcZSJ KFïTS RJ  
 HTS[NJSY QF [JWYZ F^FSY UTZW HFWFH  
 UQFNXNW TZ IJ QF UJNSJ VZJ IFSX QJX H  
 ITNY JS ñUWTZ[JW JY HTRRJ NQ QJ KFZY  
 XJ RTSYWJ QJ UQZX  
 FHHTRRTIFS Y IZ RTSIJ IFSX QJX VZJXYN

JXY HFUFGQJ IJ XTZKKWNW IFSX HJ ITRFNS.  
VZcNQ SJ KFNy FZHZS HFX IJ QcFWLJSY JY  
(NHYNTS è SJ UFX IñUJSXJW HJ VZcNQ KFZY  
HMFLWNS è IñUJSXJW HJ VZcNQ SJ KFZY UFX  
HJ UTNSY IcFHHTWI F[JH 8NRTSNIJ

F \_ F ! 1F QNGñWFQNYñ 1FU  
JY QF UFWHNRTSNJ #

1J UWTINLZJ IFSX HJ ITRFNSJ FZXXN HTRRJ  
NQ SJ XJ WñOTZNY SN IFSX QJX THHFXNTSX  
QF GTSSJ KFiTS JY NQ JS JXY IJ RòRJ UTZW  
WJXXJSY 2FNX HJQF IJ[NJSIW F UQZX HQFNV  
3TZXF[TSX INY VZJ QF UWTINLFQNYñ JY QF  
IJX RTIJX IJ QcJ]HðX JY IZ IñKFZY JY HJQFI  
LJSWJX IcFHYN[NYñ HcJXY è INWJ IFSX QJK  
IFSX HJQZN IJ WJHJ[TNW QF IñUJSXJ ñYFSY  
IJ ITSSJW 1F UWTINLFQNYñ JXY FNSXN ZS J]  
ITSSJW JY IFSX HJQZN IJ SJ UFX UWJSIWJ J  
IFSX QJ KFNy IJ UWJSIWJ YFSINX VZJ QF U  
HTSYWFNWJ ZSJ Iñ'HNJSHJ IFSX QJ  
KFNy IJ ITSSJW JY ZS J]HðX IFSX QJ KFNy I  
VZFSINQ XcFLNY IJ UJYNYJX HMTXJX

(JXIJZ]HFWFHYðWJX IJ QF UWTINLFQNYñ )  
WJRJSY FXXTHNñXÆ NQ ScJXY UFX KFHNQJ  
IJ UJWXTSSJ IJ ITSSJW è YTZY QJ RTSIJ HFW  
SJ YFWIJSY UFX è KFNWJ IñKFZY QTWXVZJ H  
UFWYNHZQNJWX VZN ITSSJSY JY VZN XTSY U  
òYWJ WJLFWIñX HTRRJ IJX UWTINLZJX (JUJ  
IJ HJYYJ XTWYJ XJRGQJWFNY òYWJ IJ GJFZ  
QcMTRRJ UFWHNRTSNJZ]Æ  
NQ JXY JS JKKJY KFHNQJ è LZñWNW XTZX Q  
QcêLJ JY IJ QF UñSZWNJ JY NQ JXY HFUFGQ

RJXZWJ .Q UTXXðIJ QJX VZFNQNYñX IJ Qc  
VZcNQ ITSSJ JY SJ UWJSI UFXÆ QF XJZQ  
VZJ IFSX ZS HFX HTRRJ IFSX QcFZYWJ N  
KFZIWFNYSN I cZSJ KFİTS XFYNXKFNFSS  
QcMFGNYZIJ IJ ITSSJW TZ IJ UWJSIWJ è  
HMFSLJWIJ HTSIZNYJ è HJY ñLFWI I cZSJ K  
HJ XJWFNYSZS MTRRJ QNGñWFQ UZN XVZ  
VZN NQ KFZY JY UWJSIWFNYSQ è Tp NQ KF  
QFVZJQQJ TS SJ WJHTSSFöY  
I cTWINSFNWJ è XTS HFWFHYðWJ FZH ZSJ  
QF RJXZWJ IFSX QF LñSñWTXNYñ JY IFSX  
ScJXY JS JKKJY QF RFWVZJ SN I cZS RñH  
RFNX XJZQJRJSY I cZS MTRRJ IñUTZW[Z I  
UWTINLZJ IJ HJ Y^UJ XJRGQJ òYWJ SJYY  
QcMTRRJ UFWHNRTSNJZ] I cFGTWI UTZW  
[JSTSX I cNSIN VZJW JY FZXXN UFWHJ VZJ  
[NHJ è GJFZHTZU IJ LJSX YFSINX VZJ Qc  
UJWXTSSJ UFX RòRJ è XTN  
2FNX QF RFOTWNYñ IJX UWTINLZJX HTR  
Yñ UWJSSJSY FZXXN IJ XTZWHJX XZXUJ  
HJ WFUUTWY IJX MTRRJX UFWHNRTSNJZ  
KTWYJRJSY JSHQNSX è UWJSIWJ HcJXY  
RFNX SJ UJZ[JSY UFX KFHNQJRJSY QJ K  
WJXXTZWHJX QJZW KTSY WFUNIJRJSY Iñ  
TGQNLñX UTZW XcJS UWTHZWJW IJ STZ  
I cFZYWJX XTZWHJX \*S RòRJ YJRUX FZX  
KñWJSHJ UTZW QJ GNJS NQX XcNSVZNðY  
NQX UWJSSJSY QcFWLJSY JY JS FHHJUYY  
VZcNQX IñXNWJSY HcJXY ITSSJW JY UJZ  
SN I cTp NQX UWJSSJSY QcFWLJSY &ZXX  
XTSY JQQJX UFX IJX QNGñWFQNYñX [ñWN  
STGQJ SJ UTZW XZN[JSY FZH ZSJ 'S MTSS  
KFNYJX  
IJ QF KFİTS WJVZN XJÆ FZ HTSYWFNWJ  
HJZ] VZN IJ[WFNJSY òYWJ UFZ[WJX SJITS

IJ R•ZWX NWWñUWTHMFGQJX RFNX WñXJW[  
 FZ] (FYYJZWX TZ FZ] RNSNXYWJX IJ QJZWX  
 UTZWVZTN QF UQZUFWY IJX UWTINLZJX XTSY  
 IñWñLQñX HFW NQX XTSY KFHNQJRJSY IñUJ  
 UTZW QJZWX IñGFZHMJX JY KFZYJ  
 IJ RJSJW ZSJ [NJ HTSKTWRJ FZ GNJS XcFGFS  
 QJX UQFNXNWX

;TNQè ITSH [JWX VZTN XJ YTZWSJ QJ UWTI  
 QFNXXñXFSX HTSIZHYJZW FQTWX VZJ YWTZ  
 XcNSYñWJXXJW è QZN NQ UTZWVFN Y FYYJ  
 UTNSY HTS[JSFGQJ 1F UFWHNRTSNJ FZ HT  
 NSHZWFGQJ HFW HcJXY QF [NJNQJXXJ TZ  
 VZJQHTSVZJ VZN XJRGQJ GNJS WJSIWJ QJX  
 SNJZ] \*QQJ JXY IcFNQQJZWX JSWFHNSñJ IF  
 UQZX

UWTKTSIñRJSY VZJ QF UWTINLFQNYñ HFW  
 XTSY HZUNIJX UQZYûY VZJ LñSñWJZ] (J [N  
 LWFSIJ J]YJSXNTS JY WJ[òY IJ RZQYNUQJX  
 IJ STRGWJZXJX KfïTSX VZJ QF UFWHNRTSNJ

(TSXNXYFSY JS JKKJY JS IJZ] ñQñRJSYX  
 QJ KFNY IJ ITSSJW JY QcJ]HöX IFSX QJ KFNY  
 XJ WJSHTSYWJ UFX YTZOTZXW è QcñYFY HT  
 ñQñRJSYX J]NXYJSY

UFWKTNX XñUFWñRJSY HJWYFNSX MTRR  
 RJXZWJ IFSX QcFHVZNXNYNTS IJ QF WNHM  
 UñHMFSY UFW IñKFZY IFSX HJ VZcNQX ITSS  
 JKKJY LWFYN'ñX IJ XZFW~~SWR~~X YJ~~QX~~VZ~~IF~~YMN  
 QFIWJX RFSVZJSY YTZX IJ KFHNQNYñ UTZ  
 HTS[TNYJSY UFX QJ GNJS IJX FZYWJX JY SJ  
 JRUFWJW XTNY UFW ZSJ XTWYJ IcMTSSòYJ  
 HTRRJYYWJ IJX FHYNTSX MTSYJZXJX UZNX  
 XJRGQJSY HTSXJW[JW OFQTZXJRJSY QJZW  
 RTNSX HJ VZcNQX INXJSY UTZW QF XJZQJ  
 YWTZ[JW FNSXN OFRFNX IFSX QF SñHJXXN  
 RFZ[FNXJ FHYNTSÆ è HJ LWX~~BNJ~~ZWUFWY



HZR~~Ñ~~8 FZYWJ RFSNFVZJ IJ HJ LJSWJ VZ  
IcZSJ J]HJXXN[J WñUZLSFSHJ è SJ OFRFN  
JSHTWJ VZJ QF HWFNSYJ QJX IñYTZW SJ I  
IcFZYWZN IFSX QF UJSXñJ VZcNQ ScJXY I  
KFHNQJ IJ XcJRUFWJW XTN RòRJ IZ GNJS  
HJZ] HN è QJZW YTZW XcJRUFWJSY IZ [ûY  
XFYNXKFNYX IJ SJ WNJS UWJSIWJ HTRRJ  
)cFZYWJX FZ HTSYWFNWJ IñUFXXJSY  
XcFLNY IcFHVZñWNW JS UWJSFSY IJ YTZ  
UJZ[JSYÆ HcJXY QJ HFX IJ HJZ] VZN J]J  
IñLWFIFSIX YJSFSHNJWX IJ RFZ[FNX Q  
LJSX IJ HJYYJ JXUðHJ ZXZWNJWX UWòYF  
è LWTX NSYñWòYX VZN YTZX WJHZJNQJ  
F[TZFGQJX JY IñUFXXJSY YTZYJ RJXZWJ  
HcJXY RFSNKJXYJRJSY ZSJ HZUNINYñ X  
UTZW QcFRTZW IZ LFNS LFNS FZ XZWUQ  
QJX UNWJX F[FSNJX (JZ] JS JKKJY VZN V  
ZSJ LWFSIJ ñHMJQQJ XFSX XJ XTZHNJW I  
UWT[JSFSHJ SN IJ QJZW SFYZWJ UFW J]  
XFHHFLJSY QJX [NQQJX JY IñUTZNQQJS  
QJX STRRTSX UFX IJX MTRRJX UFWHNRTS  
IJX MTRRJX UJW[JWX TZ NRUNJX TZ NSO  
OTZJZW QJ UNQQFWI JY QJ GWNLF SI WJ  
UFWHNRTSNJZ] UFW QJZW XTWINIJ FRTZ  
[ZJ IZ LFNS VZJ QJX ZSX HTRRJ QJX FZYW  
MFGNQJYñ JY JSIZWJSY QJX UNWJX  
MTSYJX QJX [TQJZW XcJ]UTXFSY FZ] U  
IFSX QcJXUTNW IZ GZYNS QJX OTZJZW X  
IñYWN RJSY IJ QJZW X FRNX UTZW QJXVZ  
XJ RTSYWJW LñSñWJZ] &NSXN QJX ZSX JY  
WñFQNXJW IJX LFNSX IcTWNLNSJ NSF[TZ  
ZS XTWINIJ FRTZW IZ UWT'Y \*Y IðX QTW  
WJSYJX KFiTSX IJ UWJSIWJ XTSY IJ QF UF  
è GTS IWTNY VZJ QF UFWHNRTSNJ JXY FU  
QNGñWFQNYñ HFW JS RòRJ YJRUX

VZcJQQJ HTSXYNYZJ ZS UQZX LWFSI RFQ VZ  
 JXY XZOJY è HTRRJYYWJ UQZX IcJWWJZWX JS  
 QJ XJSX IJ QF UWTINLFQNYñ YJQQJ VZJ STZX

F \_ G ! 1 F R F L S N ' H J S H J #

3TZXF[TSXXZ)XFRRJSY UFWQñ IJ QF QNGñW  
 VZN QZN XTSY TUUTXñX 4S UJSXJWF VZcFUW  
 INXHZXXNTS XZW QF RFLSN'HJSHJ @w><:Có  
 JXY XJRGQJ Y NQ GNJS JQQJ FZXXN ZSJ [  
 QcFWLJSY 2FNX è QFINKKñWJSHJ  
 IJ QF QNGñWFQNYñ JQQJSJ XcñYJSI UFX è YT  
 QcFWLJSY UTZW TGOJY RFNX XJZQJRJSY è H  
 QF IñUJSXJ JY IFSX HJITRFNSJ JQQJ XZWL  
 JS LWFSIJZW

(TRRJ XTS STR RòRJ QJ XZLLðWJ JQQJ HTS  
 ZSJ IñUJSXJ HTS[JSFSY è QF LWFSIJZW IJ XT  
 LWFSIJZW JXY VZJQVZJ HMTXJ IJ WJQFYNK  
 JSLFLJW UTZW ZS

YWNñWFWVZJ SJ XTSY UFX QJX RòRJX VZJ UT  
 WNJ 1J HTS[JSFGQJ JS RFYNðWJ IJ IñUJSXJX  
 è QcFLJSY FZ]HNWHTSXYFSHJX JY è QcTGO  
 IFSX QJX UJYNYJX HMTXJX TZ IFSX QJX RTA  
 XJQTS VZcJQQJX QJ RñWNYJSY ScJXY UFX H  
 MTRRJ RFLSN'VZJ YJQ BTDZINSY ZM FNMYÆSSñ F  
 [FLFGTSRFNX HcJXY XJZQJRJSY HJQZN VZN I  
 QJX LWFSIJX HMTXJXÆ HFW GNJS VZJ QcM  
 XTNY ZS MTRRJ QNGñWFQ QcMTRRJ QNGñW  
 YFSY ZS MTRRJ RFLSN'VZJ

)FSX ZSJ INXUTXNYNTS IJ HJ LJSWJ QF Iñ  
 UJQQJ RJXVZNSJWNJ JY QcJ]HðX [ZQLFWN  
 FZYWJXIñSTRNSFYNTSX FSFQTLZJX (JIJWS  
 ZSJ]HðX STS UFX JS HJ VZcTS IñUJSXJ QFWL  
 TGOJYX VZN JS [FQJSY QF UJNSJ RFNX JS HJ

IñUJSXJXIJUZWJTXYSYFYNTSIFSXIJX  
KFİTS ñLFQJRJSYNSTUUTWYZSJX 3TZX  
IJHJX[NHJX

1JRFLSN'VZJJXYZSJXTWYJIJHTSSFN  
HFUFHNYñIJINXHJWSJWHJVZcNQXNJI  
XZWZSJLWFSIJñHMQQJF[JHLY 3TZX  
FZIñGZY QFINXUTXNYNTSIZHFWFHYðW  
[NYñXJYUFWXJXTGOJYX 4WQJXIñUJSX  
èQFKTNXHTSXNIñWFGQJXJYWñUTSIJS  
IcFHHTRUQNWÆ YJQXXTSYUFWXZNYJ  
IJX•Z[WJXWñFQNXñJX HFWFNSXNNQ^  
WFGQJJYJSUQJNSJHTS[JSFSHJF[JHQc  
HTSXñVZJSY HTRRJQJ

WñXZQYFYITNYWñUTSIWJINLSJRJSYèC  
QFIñUJSXJITNYðYWJUWTUTWYNTSSñJ  
QZNðYWJXZUñWNJZWJ \_Æ\*STZYWJ QcI  
UJSXFSYIJUFWJNQQJX XTRRJXFZWJQJ  
JXYZSHFWFHYðWJHTRRZSèYTZYJXQJ  
FZXNF[JHOTNJJYF[JHUWTKZXNTS HF  
IFSXQJXHTRUYJXJXYQJKFNYIcZSJSF  
J]FRNSJWFQFKFİTSIcTGYJSNWQJUQZX  
MFZYYJRJSYHTS[JSFGQJUQZYûY

VZJXcNSVZNñYJWIZUWN]JYIZRT^JS  
UTXXNGQJ 1JRFLSN'VZJXJWFITSHFZX  
ZSMTRRJQNGñWFQ HFWQcMTRRJQNG  
XJWFHJVZcNQKFZYJYHTRRJNQKFZYA  
[FYNTSIJHJYYJITZGQJWðLQJVZJHJVZ  
QcMTRRJRFLSN'VZJJSIcFZYWJXYJWRJ  
[ðQJ UZNXVZJHcJXYQèHJVZcNQ^FIJH  
IJQFQNGñWFQNYñ \*YIcZSJñLFQJ IñUJS  
UQZX RFLSN'VZJ \*SJKKJY QFRòRJ J]H  
FYFHMñJèZSJHMTXJVZcTS

UTXXðIJJYèZSJ•Z[WJVZcTSWñFQNXJÆ  
XJXXNTS HcJXYHJVZN FQFUQZXLWFS  
VZcTSUWNXJQJUQZX QcTWUFWJ]JRUC

IcZSJ •Z[WJ QF UQZX JXYNRñJ JXY HJQQJ V  
 GJQQJ HFW QF HTSYJRUQFYNTS IcZSJ •Z[W  
 Qđ[J QcFIRNWFYNTS IZ XUJHYFYJZW JY QJK  
 YNTS FUUFWYNJSY UWñHNXñRJSY è Qc•Z[WJ  
 JY Qc•Z[WJ F XTS J]HJQQJSHJ HcJXY è INW  
 IFSX XF LWFSIJZW

G \_ F ! 1FRFLSN'HJSHJ XZN

1FRFLSN'HJSHJ WñXZQYJ IJX IñUJSXJX ITS  
 UTZW STZX IZ UQZX MFZY UWN]Æ HJ XJW  
 HJQQJX VZN HTSHJWSJSY QJX INJZ] HTRRJ  
 YN[JX QJX ñIN'HJX QJX XFHWN'HJXÆ UFW  
 YTZHMJSY è YTZY HJ VZN UWñXJSYJ ZS HFWF  
 JSHTWJ HJQQJX VZcTS FRGNYNTSSJ IJ KFN  
 GQNH HTRRJ QcTGQNLFYNTS IFSX HJWYFNS  
 ZS HM•ZW F[JH KFX YJ TZ IcñVZNUJW ZSJ YW  
 IcTKKWNW ZS WJUFX HN[NVZJ 2FNX IFSX Y  
 STZX QcF[TSX INY TS ITNY FUUWñHNJW QF Iñ  
 è QcFLJSY QZN RòRJ HcJXY è INWJ XJ IJRF  
 XTSSFQNYñ TS F FKKFNWJ JY IJ VZJQQJX  
 WJXX TZWHJX NQ INXUTXJÆ HFW QF IñUJS  
 LSJRJSY FZ] RT^JSX JY òYWJ JS HTS[JSFSH  
 RJSY F[JH Qc•Z[WJ UWTOJYñJ RFNX JSHTW  
 HZYFSY (cJXY UTZWVZTN ZS MTRRJ UFZ[WJ  
 RFLSN'VZJ UFWHJ VZcNQ SJUTXXđIJ UFX QJ  
 IJ LWFSIJX IñUJSXJX IcZSJ RFSNđWJ FUUWT  
 YJSYFYN[J JS HJ XJSX JXY ZS RFSVZJ IJ OZ  
 IñUJSXJ FZ IJQè IJ HJ VZcTS FYYJSI IJ QZN JY  
 JXY YJSZ FQTWX VZJ QcFHYJ HTSKTWRJ è Q  
 JXY KFN Y HTRRJ NQ ITNY QcòYWJ 2FNX QJX I  
 RFLSN'HJSHJ HTS[NJSSJSY è HJZ] VZN XTSY  
 IJX RT^JSX FUUWTUWNñX UWT[JSFSY XTNY  
 [FNQ XTNY IJ QJZWX FSHòYWJX XTNY IJ QJ

HTWJ FZ] UJWXTSSJX IJ MFZYZ SFNXXFS  
SFLJXNQQZXYWJX JYFNSXNIJXZNYJ H  
JRUTWYJSY LWFSIJZW JY UWJXYNLJ 9J  
QcMTRRJ RFLSN'VZJ JY QF RFLSN'HJSH  
QJX IñUJSXJX IJ HJ LJSWJ FNSXN  
VZJ STZX QcF[TSX INY HFW HJ XTSY QJX  
QJX UQZX MTSTWFGQJX 5FWRN QJX LWF  
UWN[ñ HNYTSX HJQQJX VZN ScTSY QNJZ  
RFWNFLJ TZ ZS ñ[ñSJRSY FSFQTLZJ JY  
HNYñ YTZY JSYNðWJ TZ QJX UJWXTSSJX I  
UTZW QF WñHJUYN TS TZ QJ IñUFWY IcMûY  
ITSXJY WñRZSñWFYNTSX 1JRFLSN'VZJ  
UFX UTZW  
QZN RòRJ RFNX IFSX QcNSYñWòY HTRR  
XJSYJSY VZJQVZJ WJXXJRGQFSHJ F[JH Q  
(cJXYFZXXN QJKFNY IcZS MTRRJ RFLSN'  
LJWZSJ IJRJZWJ JS WFUUTWY F[JH XF KTV  
GJQQJ RFNX TS JXY ZSJ XTWYJ IJ INXYNSH  
IJ[WTSY RòRJ UTWYJW IJ UWñKñWJSHJ X  
XTSY IJXYNSñX è IZWJW HFW HJ XTSY Q  
HMFVZJ THHFXNTS NQ IñUJSXJWF HJ VZc  
XJW (J SJ XTSY UFX JS JKKJY QJX RòRJ)  
HTS[NJSSJSY è IJX INJZ] JY è IJX MTRRJX  
JY UTZW ZS YTRGJFZ \*Y UZN XVZJ HMFVZ  
UJZY òYWJ LWFSIJ IFSX QJ LJSWJ HTSXN  
UQZX RFLSN'VZJ IJ YTZYJX XTNY ZSJ LW  
ZSJ LWFSIJ HMTXJ VZJ IFSX YJQ HFX UFW  
LSN'VZJ JXY HJQQJ VZN JXY LWFSIJ IFSX  
UZN XVZJ IJ UQZX QF LWFSIJZWJ]NXYFS  
JXY INKKñWJSYJ IJ HJQQJ J]NXYFSY IFSX  
OTQNJ GFQQJ è OTZJW TZ QF UQZX GJQQJ  
'TQJ JXY ZSJ HMTXJ RFLSN'VZJ UTZW ZS H  
VZTNVZJ XTS UWN] XTNY RTIJXYJ JY RJXV  
YTZY HJQF VZJ HJ VZN HFWFHYñWNXJ QcM  
VZJQ VZJ XTNY QJ LJSWJ IJ WñXZQYFY F

WñFQNXJW F[JH RFLSN'HJSHJ ZS UFWJNQ V  
KFHNQJ è IñUFXXJW JY IçZSJ KFiTS VZN WñU  
QF IñUJSXJ

F ! 1F RFLSN'HJSHJ JY XJX HTS  
XZNYJ #

9JQ JXY ITSH QcMTRRJ RFLSN'VZJÆ JY QcM  
HTSYWFNWJ YTRGJ IFSX QcJ]HðX QcMTRR.  
JS IñUJSXFSY FZ IJQè IJ HJ VZN HTS[NJSY I  
QcF[TSX INY \*S JKKJY IFSX QJX UJYNYJX  
UJSXJX NQ LFXUNQQJ IJX XTRRJX HTSXNIñ  
ZS KFXJY IñRJXZWñÆ UFW J]JRUQJ è ZS W  
ITSSJ QcñHQFY IçZS WJUFX IJ STHJX JY XcN  
IJ HTRñINJ NQ QJ KFN Y XcF[FSHJW è XF UWJF  
QF UTZWUWJ HTRRJ è 2ñLFWJ \*Y  
YTZYJX HJX XTYYNXJX NQ QJX FHHTRUQNWF  
RTYNK RFNX UTZW ñYFQJW XF WNHMJXXJ U  
QcFIRNWFYNTS )FSX QJX HNWHTSXYFSHJX  
QFWLJRJSY NQ XJ RTSYWJ UFWHNRTSNJZ]  
IñUJSXJXZ)WFNY UWTINLZJ

Í QcTUUTXñ QcMTRRJ RJXVZNS UðHMJ JS  
UFW IñKFZYÆ RòRJ FUWðX F[TNW IñUJSXñ C  
RFNSX NQ LêYJWF UTZW ZSJ GFLFYJQQJ QF  
MñXNYFSY JS

YTZYHJVZcNQ KFN Y ñYZINFSY IJ VZJQQJ KF  
UTXXNGQJ HJVZNSJ QcJRUðHMJ UFX IJ UTZ  
YNTSX JY IJ XcNRFLNSJW YTZOTZXW KFNWJ  
IJRJSY VZcNQ SJ KFZY

(JX INXUTXNYNTSX IZ HFWFHYðWJ XTSY  
HNJZXJX RFNX ScFUUTWYJSY IZ RTNSX F[  
IñXMTSSJZW UFWHJVZcJQQJX SJ XTSY SNIT  
QJ UWTHMFNS SN IçZS FXUJHY UFW YWTU W

F \_ F ! 1 F R F L S F S N R N Y ñ #

1 F R F L S F S N R N Y ñ @ w > < : C ó L J ö B : B F W F U  
H M T X J X H T R R J X J R G Q J J S H T W J Q c N S I N  
I J V Z J Q Q J X L W F S I J X  
H M T X J X X c F L N Y N Q Æ \$ ( c J X Y Q è H J V Z J S T  
X F N X N W 5 J Z N R U T W Y J I c F N Q Q J Z W X V Z J  
U T X N Y N T S J S J Q Q J R ò R J T Z Q c M T R R J V Z  
U T X N Y N T S

4 S U J S X J I c T W I N S F N W J V Z c J X Y R F L S F  
O Z L J Q Z N R ò R J I N L S J I J L W F S I J X H M T X J  
W ñ J Q Q J R J S Y I N L S J Æ H F W H J Q Z N V Z N X  
R ò R J J X Y Z S M T R R J X F S X O Z L J R J S Y J Y  
L J S X [ J W Y Z J Z ] S J ' L Z W J S Y S N Q c M T R R J X  
X T Y

2 F L S F S N R J I T S H J X Y Q c M T R R J V Z J S T  
I ñ H W N W J H J Q Z N V Z N S c J X Y I N L S J V Z J I J  
X c J X Y N R J Q Z N R ò R J I N L S J I c J Q Q J X J X Y  
R F N X S T S Z S M T R R J R F L S F S N R J U Z N X V  
L W F S I J Z W V Z J X J X N Y Z J Q F R F L S F S N R N  
G J F Z Y ñ I F S X Z S H T W U X R F O J X Y Z J Z ] Æ  
Y F N Q Q J U J Z [ J S Y ò Y W J ñ Q ñ L F S Y X J Y G N J S  
U J Z [ J S Y U F X ò Y W J G J F Z ] ) c F Z Y W J U F W Y  
R ò R J I N L S J I J L W F S I J X H M T X J X Y T Z Y J S  
N S I N L S J I c J Q Q J X J X Y Z S [ F S N Y J Z ] V Z T N  
F Z I J X X Z X I J X T S R ñ W N Y J S J X T N Y U F X Y T  
H J Q Z N V Z N X J O Z L J R T N S X V Z c N Q S J [ F Z Y  
U Z X N Q Q F S N R J V Z c N Q X T N Y I N L S J I J L W  
H M T X J X R T ^ J S S J X T Z R ò R J V Z T N V Z J S c ñ  
U J Y N Y J X H M T X J X X c N Q X c J X Y N R J J S H T V  
U Q Z X M F Z Y I J L W ñ I J Q F U Z X N Q Q F S N R N Y ñ  
I F S X H J Q Z N V Z N J X Y I N L S J I J L W F S I J X H M T  
N Q X N X T S R ñ W N Y J S c ñ Y F N Y U F X F Z X N  
R F L S F S N R J I c Z S J U F W Y J X Y Z S J ] Y W ò R J U

HJ è VZTN NQ UJZY UWñYJSIWJ # JY IcFZYWJ  
QF OZXYJRJXZWJ Tþ NQ XJYNJSY UZNxVZcN  
IJ HJ ITSY NQ JXY JKKJHYN[JRJSY INLSJ FG  
[FNS JY QcMTRRJ

UZXNQQFSNRJ YTRGJSY IFSX QcJ]HðX TZ QJ  
8N ITSH QcMTRRJ RFLSFSNRJ JXY HJQZN V  
RòRJ INLSJ IJ LWFSIJX HMTXJX JY JS JXY JK  
INLSJ JY XN QcMTRRJ QJ UQZX RFLSFSNRJ  
OZLJ INLSJ JY VZN QcJXY IJX HMTXJX QJX  
UWNshNUFQTGOJY SJ XFZWfNY òYWJ VZcZS  
4W QJRñWNYJ XJ INY UFW WJQFYNTS F[JH QJ  
QJ UQZX LWFSI IJ YTZX HJX GNJSX STZX UT  
JXY HJQZN VZJ STZX TKKWTsx JS MTRRFLJ  
QJX UJWXTSSJX ñQJ[ñJX JS INLSNYñ HTS[TN  
IcFWIJZW JY VZN JXY ZSJ WñHTRUJSXJ

FHHTWiñJ FZ] FHYNTSX QJX UQZX STGQJXÆ  
YNTS STZX WJHTSSFNXXTSX QcMTSSJZW V  
QJ UQZX LWFSI IJX GNJSX J]YñWNJZX 5F  
SNRJ JXY HJQZN VZN JS HJ VZN WJLFWIJ QcM  
SJZW FITUYJ QcFYNYZIJ VZN HTS[NJSY \*  
YTZY WFNXTSSJRJSY NQ JXY RFSNKJXYJ V  
F WFUUTWY è QcMTSSJZW UZNxVZJ HcJXY  
VZJ QJX LWFSIX XcJXYNRJSY JZ] RòRJX INL  
HTSKTWRNYñ F[JH QJZW RñWNYJ

6ZFSY è QcMTRRJ UZXNQQFSNRJ NQ JXY  
XZ)XFSHJ è QF KTNX UFW WFUUTWY è XJX U  
UFW HTRUFWFNXTS  
F[JH HJ ITSY XJ OZLJ HFUFGQJ QcMTRRJ RF  
INX VZJ QJ [FSNYJZ] IñUFXXJ QF RJXZWJ UF  
UWTUWJX RñWNYJX RFNX STS IZ RTNSX UFW  
QJ RFLSFSNRJ XJ OZLJ HFUFGQJ

1cMTRRJ RFLSFSNRJ UZNxVZcNQ JXY IN  
LWFSIJX HMTXJX SJ XFZWfNY VZcòYWJ ZS M  
JKKJY RJNQQJZW JXY QcMTRRJ JY YTZOTZ  
QJX GNJSX ITSY NQ JXY INLSJ JY HJQZN Qè



LWFSIX GNJSX VZN JXY UFWKFNY 5FW  
 [ñWNYFGQJRJSY RFLSFSNRJ ITNY òYWJ Z  
 TS UJSXJWF VZcè QF LWFSIJZW  
 IcêRJ FUUFWYNJSY HJ VZcNQ ^ F IJ LWFS  
 .Q XJWFNY FGXTQZRJSY HTSYWFNWJ FZ  
 RFLSFSNRJ è QF KTNX IJ XcJSKZNW è Y  
 HTRRJYYWJ ZSJ NSOZXYNHJÆ IFSX VZJ  
 MTSYJZ] QZN UTZW VZN WNJS ScF LWFS  
 J]FRNSJW HMFHZSJ IJX [JWYZX NQ UFW  
 WNINHZQJ VZJ QcMTRRJ RFLSFSNRJ SJ  
 GNJS UFX UQZX VZcNQ SJ XJWFNY INLSJ  
 IcòYWJ MTSTWñ XcNQ ñYFNY UJW[JWX U  
 WñHTRUJSXJ IJ QF [JWYZ JY VZJ HcJXY FZ  
 JXY WJSIZ 1F RFLSFSNRNYñ XJRGQJ IT  
 XTWYJ IcTWSJRJSY IJX [JWYZX HFW JQC  
 XJ WJSHTSYWJ UFX XFSX JQQJX (cJXY U  
 IcòYWJ [ñWNYFGQJRJSY ZS MTRRJ RFLSF  
 UFX UTXNGQJ XFSX ZSJ [JWYZ UFWKFNY  
 &NSXNITSH HcJXY XZWYTZY JS HJ VZN  
 JY QJ IñXMTSSJZW VZJ QcMTRRJ RFLSFS  
 QJX MTSSJZWX ñHQFYFSYX VZFSI NQX  
 LJSX IJ GNJS QZN KJWTSY WJXXJSYNW  
 QF HTS[NHYNTS VZcNQ ScTGYNJSY Qè VZ  
 UWTUWJ TZ RòRJ RTNSX UZN XVZcNQ SJ  
 SJZW INLSJ IcZSJ UFWKFNYJ [JWYZ Æ NO  
 RTNSX IJ YTZYJ KFiTS  
 UFWHJ VZJ QJX MTRRJX ScTSY WNJS IJ RN  
 è QcMTSSJZW WJSIZ UFW IJX LJSX VZJQH  
 WFNXTSX KZYNQJX NQ ScJS KJWF FGXT  
 ScJXY UFX HJQFITSY NQ JXY INLSJ JY NO  
 IñXMTSSJZW UZN XVZJ FZH ZS IñXMTSSJZ  
 YJRJSY XcFYFHMJW è QZN \_Æ(cJXY ITS  
 VZNYT ZHMJ QcMTSSJZW HTRRJ STZX QcF  
 RFLSFSNRJ XJ UWñTHHZUJ (JUJSIFS Y J  
 QF WNHMJXXJ QJ UTZ[TNW JY QF GTSSJ

LñSñWFQ NQ XJ HTRUTWYJWF F[JH  
RTIñWFYNTS IJ VZJQVZJ KFiTS VZJ HJX F[FS  
XJSYJSY è QZNÆ NQ SJ XJ WñOTZNWF UFX  
UWTXUñWNYñ SN SJ XcF\*NLJWF TZYWJ RJXZ  
\*S JKKJY RòRJ è QcñLFWI IJ QcMTSSJZW NC  
JY UTZWYFSY HcJXY QJ UQZX LWFSI IJX GNJ  
QF WNHMJXXJ ScñYFSY IJX HMTXJX IñXNWFC  
SJZW VZcJQQJX UWTHZWJSYÆ IZ RTNSX HJ  
XTZMFNYJSY òYWJ MTSTWñX è HFZXJ IcJQQ  
UTZW VZN RòRJ QcMTSSJZW JXY UJZ IJ HMTX  
YTZY QJ WJXYJ IJRJZWJ NSINKKñWJSY (cJX  
MTRRJX UFX XJSY IcTWINSFNWJ UTZW IñIFNL

F \_ F ! 1F RFLSFSNRNYñ XZN

4S FIRJY IcTWINSFNWJ VZJ QJX ITSX IJ QF I  
GZJSY FZXXN è QF RFLSFSNRNYñ \*S JKKJY  
XTSY OZLñX INLSJX IcòYWJ MTSTWñX FNSXN  
IJX HQFXXJX INWNLJFSYJX TZ QJX LJSX WN  
THHZUJSY ZSJ UTXNYNTS XZUñWNJZWJ FZ]  
VZN UTXXðIJ ZSJ XZUñWNTWNYñ JS VZJQVZJ  
IcZSJ UQZX LWFSI IJ HTSXNIñWFYNTS (cJXY U  
F[FSYFLJX IJ HJYYJ SFYZWJ TSY UTZW JKK  
MTRRJX UQZX RFLSFSNRJX HFW QJZWX UTX  
YNWJSY IJ QF HTSXNIñWFYNTS FZUWðX IJ HJ  
\*S YTZYJ [ñWNYñ QcMTRRJ IJ GNJS XJZQ IJ  
WñÆ HJUJSIFSY HJQZN JS VZN WñXNIJSY è  
QJX F[FSYFLJX ITSX STZX UFWQTSX JXY WJL  
INLSJ IcMTSSJZW JSHTWJ 2FNX HJZ] VZN Iñ  
UTXXðIJSY QJX GNJSX IJ HJ LJSWJ SJ XTSY  
HWTNWJ JZ] RòRJX INLSJX IJ LWFSI IJX HMTXJ  
UWñYJSIWJ FZ STR IJ RFLSFSNRJ YTZX F[FS  
XJ WJSHTSYWJSY UFX NSIñUJSIFRRJSY IcZS

2FNX HJZ] VZN UTXXøIJSY ZSNVZJRJSY  
QJX ITSX IJ QF KTWYZSJ IJ[NJSSJSY JZ]  
JY NSXTQJSYX HFW XFSX [JWYZ NQ ScJX  
F[JH FNXFHJ QF UWTXUñWNYñ JY IJ YJ  
NSHFUFHNYñ Ic^ UFW[JSNW JY XJ HWT^F  
RTSIJ RñUWNXJSY QJX FZYWJX JY KTSY  
VZN QJZW UFXJ UFW QF YòYJ .QXNRNYJ  
LSFSNRJ XFSX òYWJ WñJQQJRJSY UFWJN  
YTZY HJ VZcNQX UJZ[JSYÆ FNSXN YTZY  
QF [JWYZ NQX RñUWNXJSY QJX  
FZYWJX 1cMTRRJ RFLSFSNRJ JS JKKJY  
UFWHJ VZcNQ JS F QJ IWTNY UZNXVZcN  
INX VZJ QF UQZUFWY IJX MTRRJX QJ KTS  
1cMTRRJ RFLSFSNRJ SJ XJ OJYYJ UFX IFS  
ScJS [FQJSY UFX QF UJNSJ UFX UQZX VZ  
JS JZ] RòRJX HFW NQ^F UJZIJ HMTXJX V  
NQ FKKWTSYJ QJ IFSLJW UTZW IJX RTYNK  
NQ XcJ]UTXJ FNSXN NQ ScñUFWLSJ UFX X  
VZcTS SJ ITNY UFX [TZQTNW HTSXJW[JW  
SFYZWJ NQ FNRJ è WñUFSIWJ IJX GNJSK  
WJHJ[TNW  
UFWHJ VZJ IFSX QJ UWJRNJW HFX HcJXY  
WNTWNYñ JY IFSX QJ XJHTSI IcNSKñWNT  
UQZX VZcNQ SJ WJİTNY HFW IJ HJYYJ K  
LNSFNWJ HTSYWFHYJWF ZSJ STZ[JQQJ I  
QcTGQNLñ \*S TZYWJ QJX MTRRJX RFLS  
LFWIJW RñRTNWJ VZJ IJ HJZ] è VZN NQX  
QcJ]HQZXNTS IJ HJZ] VZN QJX TSY JZ] R  
HJQZN VZN WJİTNY ZS XJW[NHJ JXY QcNS  
WJSI FQTWX VZJ QcMTRRJ RFLSFSNRJ X  
XZUñWNTWNYñ \*Y XN XTS TWJNQQJ JXY  
F FHHTWIñX HcJXY XFSX UQFNXNW VZcN  
IJ HJZ] VZcNQ F WJİZX 9JQQJ JXY QF WFN  
SJ WFUUJQQJ UFX è ?JZX QJX XJW[NHJX V  
UTZW QFVZJQQJ FZXXN QJX 1FHñIñRTSN

FZ] &YMñSNJSX QJX GTSX T)HJX ITSY NQX QJ  
RFNX XJZQJRJSY QJX GNJSKFNYX VZcNQX JS  
WJïZX \*Y HcJXY JSHTWJ QJ KFN Y IcZS MTRR  
SJ WNJS IJRFSIJW è UJWXTSSJ TZ IJ SJ QJ  
WñUZLSFSHJ RFNX UFW HTSYWJ IJ WJSIWJ  
UWJXXJRJSY )JRòRJ XcNQ XJRTSYWJUQJN  
QJX UZNXXFSYX TZ QJX  
MJZWJZ] IJ HJ RTSIJ NQ XFNY LFWIJW QF R  
QJX LJSX IJ HTSINYNTS RT^JSSJÆ JS JKKJY  
RFQFNXñJ JY VZN NRUTXJ QJ WJXUJHY IJ Q  
LWFSIX JS J]HJQQJSHJ YFSINX VZcF[JH QJ  
HNQJÆ IcFZYWJ UFWY XJRTSYWJW MFZ YF  
ScF WNJS IcNSHN[NQ FQTWX VZJHcJXY ZSJL  
RJSZ UJZUQJ YTZY HTRRJ IJ IñUQT^JW XF K  
KFNGQJX \*STZYWJ QcMTRRJ RFLSFSNRJ S  
QJX MTSSJZWX SN QJX UQFHJX Tp IcFZYWJX  
WFSL .QJXY QJSY NQ YJRUTWNXJ XFZK Qè  
IcMTSSJZW TZ ZSJ FKKFNWJ XñWNJZXJ XTSY  
SJ XcJSLFLJ VZJ IFSX ZS UJYNY STRGWJ IcJS  
VZN XTSY IcNRUTWYFSHJ JY IJ WJSTR 8TS I  
JXY IJ XJRTSYWJW è IñHTZ[JWY IFSX XJX M  
IFSX XJX FRNYNñX QF INXXNRZQFYNTS ñYF  
êRJ HWFNSYN[J .Q XJ XTZHNJ IF[FSYFLJ IJ  
QcTUNSNTS UZGQNVZJ NQ UFWQJ JY FLNY F  
IJ HFX VZcNQ KFN Y IJX FZYWJX QZN UJWRJY  
KWFSHMNXJ (cJXY UTZWVZTN FZXXN NQ  
FNRJ è INWJ QF[ñWNYñ XFZK IFSX QJX THHF  
QcNWT SNJ VZFSINQ XcFIWJXXJ è QF RFXXJ  
[N[WJXJQTS QF QTN IcFZYWZN XNSTSHJQQJ  
JXH QF[FLJ JY HcJXY HJ VZN KFN Y VZJ QJX (F  
XJW[NQJX JY QJX LJSX IJ UJZ IJX (FYYJZW)  
UQZX JSHQNS è QcFIRNWFYNTS HFW WNJS S  
XFSX WFSHZSJÆ HJ ScJXY UFX ZSJ RFWVZJ  
VZJ IJ HTSXJW[JW IZ WJXXJSYNRJSY XZWY  
VZcTS F XZGNX NQ[FZY RNJZ]

QJX IñIFNLSJW .Q ScFNRRJ UFX STS UQZ  
 NQ SJ UFWQJWF SN IJ QZN RòRJ SN IcZS  
 SN IcñQTLJ UTZW QZN RòRJ SN IJ GQêRJ  
 NQ ScJXY UFX IF[FSYFLJ UWTINLZJ IJ QT  
 VZcNQ ScJXY UFX RFZ[FNXJ QFSLZJ RòR  
 XJX JSSJRNX XNSTS UFW NSXTQJSHJ Iñ  
 HJXXNYñX IJ QF[NJ TZ IFSX QJX HNWHTS  
 NQ JXY QcMTRRJ QJ RTNSX  
 LJNLSFWI JY QJ RTNSX VZñRFSIJZW HF  
 HMTXJX YWTU è H•ZW VZJ IcFLNW FNSXNI  
 SFYZWJ QJ UTZXXJ è UTXXñIJW QJX HMT  
 UQZYûY VZJ QJX HMTXJX UWT'YFGQJX JY  
 JXY UQZX HTSKTWRJ è ZS JXUWNY VZN XJ  
 \*S TZYWJ ZSJ IñRFWHMJ QJSYJ JXY I  
 LFWIñJ HTRRJ QF RFWVZJ IcZS MTRRJ RF  
 XN VZcZSJ [TN] LWF[J JY ZS QFSLFLJ UT  
 HTS[NJSY UFX è VZN SJ UWJSI è H•ZW VZ  
 SN QcJ]HNYFYNTS è VZN UJSXJ  
 VZJ WNJS ScF IcNRUTWYFSHJÆ FZ HTSY  
 ZSJ IñRFWHMJ UWñHNUNYñJ XTSY QcJKKJ  
 Yñ JY J]HNYFGQJ

F ! 1F RFLSFSNRNYñ JY XJX  
 XZNYJ #

9JQ JXY ITSH QJ HFWFHYðWJ IJ QcMTRRJ  
 VZN IFSX HJ ITRFNSJ UðH MJ UFW IñKF  
 UZXNQQFSNRJ JY HJQZN VZN YTRGJ IFS  
 (JX IJZ] IJWSNJWX SJ XTSY UFX STS UQZ  
 LFWIñX HTRRJ IJX LJSX [NHNJZ] NQX SJ  
 RFNX XJZQJRJSY HTRRJ IJX LJSX VZN KT  
 \*S JKKJY QJ UZXNQQFSNRJ  
 YTZY JS ñYFSY INLSJ IJ LWFSIX GNJSX XJ  
 F[FSYFLJX VZcNQ RñWNYJ JY NQ ITSSJ C

JS QZN VZJQVZJ HMTXJ IJ RFZ[FNX IZ KFNY  
RòRJ NSINLSJ IJ YTZX GNJSX \*Y NQ XJRGQJ  
SFöYWJ QZN RòRJ HFW FZYWJRJSY NQ HTS  
ITSY NQ JXY INLSJ UZNXVZJ HJ XTSY Qè IJX  
YTZYJKTNX VZJ QJX MTRRJX IJ HJYYJXTWYJ  
IJX XTYXÆ HJ XTSY UQZYûY IJX YNRNIJX 2  
VZcNQX TSY IçJZ] RòRJX SJ KFNY XJRGQJ Y  
HJW QJZW NSKñWNTWNYñÆ HMFVZJ HQFXX  
IçMTRRJX JS JKKJY YJSI FZ] GNJSX HTWWJ  
RñWNYJÆ TW QJX UZXNQQFSNRJX XçFGXYN  
JY IJ YTZYJ THHZUFYNTS [JWYZJZXJX IFSX Q  
XTSY NSINLSJX JY NQX XJ HTRUTWYJSY IJ R  
GNJSX J]YñWNJZWX

1JX [FSNYJZ] FZ HTSYWFNWJ XTSY IJX XT  
JZ] RòRJX JY TS XçJS FUJWitNY HFW YTZY  
ñYFNJSY INLSJX NQX JSYWJUWJSSJSY IJX Y  
Qcñ[ñSJRJSY SJYFWIJ UFX è QJX HTSKTSIWJ  
UFW QF UFWZWJ QJ RFNSYNJS JY FZYWJX F[  
NQX XTZMFNYJSY VZJ QJX ITSX VZJ QF KTWY  
FUUFWFNXXJSY FZ LWFSI OTZW JY NQX JS K  
UFWTQJX HWT^FSY JS YNWJW IJ QF HTSXNIñ

1F UZXNQQFSNRNYñ XçTUUTXJ IF[FSYFLJ  
VZJ QF [FSNYñ HFW JQQJ JXY è QF KTNX UQ  
RFZ[FNXJ

F \_ G ! 1cFRGNYNTS QJ RI  
IçFRGNYNTS JY QF [JWYZ NSYJWRñIN

1F RFLSFSNRNYñ FITSH WFUUTWY è ZS MTSS  
HTRRJ NQ F ñYñ INY IñOè

.Q XJRGQJ GNJS FZXXN ^ F[TNW IFSX QJ IT  
SJZW FNSXN VZJ STZX QçF[TSX NSINVZñ IF

UFWYNJ ZSJ [JWYZ VZN FUUFWFöYWFNY  
 Yñ HTRRJ QF QNGñWFQNYñ QcJXY IJ QF  
 [JWYZX JS JKKJY XJ YNJSSJSY JS IJMTW  
 STZX RJYYJSY IFSX  
 QF UTXNYNTS VZN HTS[NJSY JS HJ VZN  
 RT^JSSJ JY IJ UJYNYJ NRUTWYFSHJ )JR  
 VZNXNYNTS JY QJ ITS IJX WNHMJXXJXNQ  
 GNJS VZcZS J]HðX JY ZS IñKFZY IJ RðRJ  
 UJZY òYWJ IñXNWñ UQZX VZcNQ SJ KFZY T  
 HMJWHMñ è XF [ñWNYFGQJ XTZWHJ JY IcZ  
 \*S JKKJY STZX GQêRTSX è QF KTNX IcZS  
 HJ VZcNQ HTS[TNYJ  
 QcMTSSJZW UQZX VZcNQ SJ HTS[NJSY JY  
 UFX JY IcFZYWJ UFWY QcMTRRJ XFSX F  
 RTSYWJ NSINKKñWJSY è QcMTSSJZW VZc  
 HcJXY UTZW IJ GJQQJX FHYNTSX 2FNX  
 STZX QTZTSX FZ HTSYWFNWJ QcFRGNY  
 IcòYWJ UQJNS IcZSJ STGQJ FWIJZW JY Q  
 UTZW XTS XJSX IJ QF RJXZWJ JY IJ QF RTI  
 STZX QcF[TSX STYñ IFSX STX UWJRNðWJ  
 VZJ QcJ]UWJFX~~XXNTS~~Sñ UTZW YJ~~QQUWZ~~SUC  
 JS UQZXNJZWXXJSX  
 JY VZJ STZX ScFUUQNVZTSX UFX YTZOTZ  
 YJWRJ FRGNYNJZ] ! UFX~~XXNTS~~Sñ UTZW Qc  
 J]UWJXXNTS ñQTLNJZXJ VZFSI STZX F[TS  
 FNRJ QcMTSSJZW UQZX VZJ SJ QJ KFNY Q  
 JY JQQJ WJ[òY ZS XJSX UñOTWFYNK FZ HT  
 XTSX è HJQZN VZN FNRJ QcMTSSJZW UQZ  
 HTRRJ QF RT^JSSJ è TGXJW[JW ScF UFX IJ  
 IJZ] J]YWòRJX UFWFNXXJSY XJ INXUZYJV  
 JQQJ ñYFNY [FHFSYJ 2FNX Qè Tþ NQ ^ F  
 FZXXN QJ RT^JSÆ TW TS UJZY HTS[TNY  
 UQZX JY RTNSX VZcTS SJ QJ IJ[WFNyÆ N  
 FZXXN UTX~~XXNG~~QJ IJ QJ IñXNWJW HTRRJ  
 HcJXY HJYYJ IJWSNðWJ INXUTXNYNTS IZ

IJ STX ñQTLJX INXUTXNYNTS VZN HTSXYNY  
 IJ QcMTSSJZW ZSJ RñINñYñ IñUTZW[ZJ IJ IñX  
 HNFQJ (TRUFWñJ è QcFRGNYNTS JQQJFUU  
 YNTS JY HTRUFWñJ FZ RFSVZJ IçFRGNYNTS  
 UFWñJ JS'S è QcZS JY è QcFZYWJ JQQJ JXY  
 JS RòRJ YJRUX (JQF XJRGQJ GNJS òYWJ ñLF  
 UTZW QJX FZYWJX [JWYZX RFNX IFSX QcJX  
 J]YWòRJX UFWFNXXJSY XJZQJRJSY  
 TUUTXñX QcZS è QcFZYWJ IZ KFNY VZJ QF [JV  
 WJïZ IJ STR

G \_ G ! 1F ITZHJZW #

1F ITZHJZW @EF:óI@GB JXY ZSJ RñINñYñ IF  
 IJX XJSYNRJSYX IJ HTQðWJ RFNX QcñYFY NS  
 UFX IJ STR JY QJX J]YWòRJX XJ YWTZ[FSY U  
 RòRJ HFX STZX FUUQNVZTSX QJ YJWRJ ITZI  
 VZTNVZJ QF ITZHJZW NSHQNSJ UQZYûY IZ HÜ  
 (JQQJ HN JXY IñUTZW[ZJ IJ STR RFNX QcJ]H  
 UJQJW ZSJ XTWYJ  
 IçNWFXHNGNQNYñ HFW QF UFXXNTS JS VZJX  
 VZJ QJX HFZXJX VZN QF UWTIZNXJSY XTNY R  
 1cMTRRJ ITSH VZN JXY JS HTQðWJ UTZW Q  
 KFZY JY HTSYWJ QJX UJWXTSSJX VZN QJ R  
 TZYWJ QcJXY IJ QF KFïTS VZN HTS[NJSY FZ  
 QTSLYJRUX VZcNQ KFZY ZS YJQ MTRRJ JXY  
 ñQTLJ (JY MTRRJ XJWF IðX QTWX ZS MTRRJ  
 [WFN VZJ QJ YJWRJ IJ ITZHJZW JXY UTZW STZ  
 YJWRJ ITZ] XNLSN'J HJQZN VZN WJXYJ  
 NRUJWYZWGFQJ JY ScJXY UFX HTSIZNY UF  
 XcNWWNYJ VZJ IJ QF KFïTS UTZW QJX RTYNK  
 VZJ QF WFNXTS UJZY INHYJWÆ NQ XJRGQJ  
 IFSX QJ XJSX IZ RFSVZJ QcMTRRJ ITZ] ScñY  
 è QF [JSLJFSHJ RFNX UQZYûY è QcNSIZQLJS



1FIñ'HNJSHJ IcFZYWJ UFWY VZcJQQJ  
 KñWJSHJ è QF HTQðWJ TZ YTZY HJ VZcTS [T  
 YNTS VZJ STZX GQêRTSX HFW HJZ] VZN S  
 QJX HMTXJX  
 TþNQXJITNY XTSY WJLFWIñX HTRRJ IJX S  
 VZN SJ XcNWWNYJSY UFX IJ QF KFiTS VZc  
 SNF[JH QJX UJWXTSSJX VZcNQ KFZYÆ IJ  
 QcNRUWJXXNTS IJ ScF[TNW IJ QF UTXNYI  
 XJSYNRJJSY SN UJNSJ JY KFZYJ IJ XJ RJ  
 NSHFUFQGQJX IJ XJ IñKJSIWJÆ TW JSIZV  
 QFNXXJWF[JH NSINKKñWJSHJ NSXZQYJW  
 êRJ[NQJ

1cJ]HðX IJ XTS HûYñ F QNJZ IJ YTZYJX  
 STZX  
 F[TSX UFWQñ TS UJZY òYWJ JS HTQðWJ  
 XTSSJX VZN SJ QJRñWNYJSY UFX UTZW I  
 ScJXY UFX IJ RNXJ UQZX[NTQJRRJSY TZ  
 UQZX QTSLYJRUX VZcNQ SJ KFZY GNJS  
 XJ WJSHTSYWJSY UFX IFSX QF RòRJ UJW  
 IcFNQQJZW XZSJNRUTXXNGNQNYñ HFW  
 QZN RòRJ JY VZFSINQ JXY HTRUQJY IJ[N  
 6ZTN VZcNQ JS XTNY NQ ^ F IcFGTWI  
 RJYYJSY JS HTQðWJ XFSX HWNJW LFWJ H  
 UJZ[JSY RFNX UTZW IJX HMTXJX VZN ScJ  
 JY

UQZX[NTQJRRJSY VZcNQ SJ HTS[NJSY 2  
 [NYJ JY HcJXY RòRJ Qè QJ UQZX GJFZ HûY  
 HJQF YNJSY HMJ\_ JZ] è HJ VZcNQX SJ HTR  
 QðWJ RFNX WñFLNXXJSY TZ[JWYJRJSY è  
 JY JSXZNYJ QJZW HTQðWJ YTRGJ è UQFY  
 HTQñWNVZJX XTSY [NKX è QcJ]HðX JY UT  
 YTZY QJ RTSIJ JY JS YTZYJ THHFXNTSÆ  
 HFWFHYðWJX FRJWX  
 IcFZYWJ UFWY XTSY IN)HNQJX è FUFNXJ  
 XZW QJZW HTQðWJ HFW NQX HTSYNJSSJ

QJ HFQRJ WJSFöY ZSJ KTNX VZcNQX TSY WJS  
QF [JSLJFSHJ KFNY HJXXJW QJZW HTQðWJ JS  
JZ] QJ UQFNXNW è QF UJNSJ 2FNX XN HJX W  
QNJZ NQX HTSYNSZJSY è UTWYJW QJ KFWIJF  
HFW QJZW WFSHZSJ ScFUUFWFNXXFSY UFX  
SJ YJSYJ IJ QJX FUFNXJW JY INLñWJW JS XT  
HTQðWJ JXY ZSJ

HMTXJ VZN IJRFSIJ IZ YJRUX )J UFWJNQQJX  
UQZX NSXZUUTWYFGQJX è QF KTNX è JZ] Rò  
HMJWX FRNX \_Æ\*S'S STZX VZFQN'TSX IJ H  
HNQJX HJZ] VZN XcNWWNYJSY IFSX QJX HMT  
QF UJNSJ UQZX VZcNQ SJ KFZY JY YWTU Q  
HMFSLJSY IJ XJSYNRJSYX VZcNQX ScFNJSY T  
HMêYNRJSY

Í QF ITZHJZW STZX ITSSTSX HTRRJ TUUTXñ  
HðX

VZJ QJ IñKFZY UFWHJ VZJ QcJ]HðX JXY UQZX  
IJ XJ [JSLJW JXY ZS XJSYNRJSY UQZX SFYZV  
VZJ QcTZGQNIJX NSOZWJX # JY FZXXN UFW  
IN)HNQJX XcFIFUYJSY F[JH UQZX IJ UJNSJ è (

(J VZJ STZX F[TSX NSINVZñ IFSX STX UWñH  
Q^XJX WJïTNY ZS XZWHWTöY Icñ[NIJSHJ IJ H  
UWñXJSYJRJSY è XF[TNW VZcNQ ScJXY UFX  
HTRRJJSY è QcñLFWI IJ VZN UTZW VZJQX RT  
HTRGNJS IJ YJRUX TS ITNY òYWJ JS HTQðWJ  
UWñHNX JS FLNXXFSY FNSXN

TS HJXXJ IcF[TNW WFNXTS JY TS HTRRJSHJ  
JKKJY ZSJ QñLðWJ YWFSXLWJXXNTS IJ QF (  
UFX UTZW FZYFSY GQêRñJ VZcJQQJ XJ UW  
UQZX TZ IZ HûYñ IZ RTNSXÆ FNSXN UFWKTN  
VZN UðHMJSY UFW NSXZ)XFSHJ JY QJX VZFQ  
IcFZYWJ UFWY STZX QTZTSX QJX HFWFHYðW  
[NWNQNYñ VZN IFSX STYWJ UJSXñJ QJX WJ  
IJRJSY )ðX QTWX NQ ScJXY UFX FNXñ IJ Iñ'S  
IJ HTRGNJS JY IJ VZJQQJ KFïTS NQ KFZY KWF

UTZW JSHTZWNW QJ GQêRJÆ HJQF WJS  
QcNSIN[NIZJQ JY QF INXHWNRNSFYNTS  
IJQFXJSXFYNTS 2FNXHJVZNIZRTNSXJ  
HNFYNTS KF[TWFGQJ VZJRñWNYJ QF INX  
QFVZJQQJ STZX STZX RJYYTSX JS HTQðW  
VZcNQKFZY UTZWIJXHMTXJXVZNJS[FQ  
VZNHTS[NJSY JY FNSXNIJ XZNYJ JY VZ  
JY QJ IñKFZY XTSY ñLFQJRJSY GQêRFGQ  
ZS KFNGQJ ñHFWY UQZX FHHJSYZñ XN Q  
IcZSJ LWFSIJ Xñ[ñWNYñ JS'S VZFSI QcñHF  
4S[TNY ITSH HQFNWJRJSY VZJ HcJXY è QF  
VZJ STZX IJ[TSX STZX FYYFHMJW

G \_ F ! 1cFKKFGNQNYñ J  
TUUTXñX #

1JX ñYFYX F^FSY WFUUTWY è QF HTQðWJ  
ñYZINñX  
)FSXQJXWJQFYNTSX OTZWSFQNðWJX  
RJWHJ IJ QF HTS[JWXFYNTS JY IJX FKKF  
HTSXNIñWñX HTRRJ IJX LJSX HTRUQFNXF  
XJ KTSY ZS UQFNXNW IJ YTZY FUUWTZ[J  
RFNX IJ WñXNX YFSHJ JXYNRFSY VZJ HcJ  
Icñ[NYJW YTZYJ HTSYWFWNñYñ è QJZW J  
QcNS[JWXJ IJX UWñHñIJSYX  
XTZQð[JSY IJX IN)HZQYñX XZW YTZYJX H  
HNJW QJ RTNSX IZ RTSIJ IJ HFZXJW IJ Q  
XTSY VZFQN'ñX IcJXUWNYX MFWLSJZ] JY  
HQFNW VZJ QJX INXUTXNYNTSX ITSX STZ  
GQêRFGQJX JY VZJ QF UTXNYNTS RT^JS  
FZ HTSYWFWNJ INLSJ IcñQTLJÆ HcJXY  
HZJNQQNW JY UFWJNQQRJSY WJUTZXX  
IJ QF KFiTS VZcNQKFZY 2FNX FZHZS STR

ScF ñYñ FXXNLSñ è HJYYJ INXUTXNYNTS VZ  
LWFSIJ WJXXJRGQFSHJ F[JH QcFRNYNñÆ H  
HJYYJ INXUTXNYNTS RT^JSSJ JXY HJYYJ XT  
STZX JSYJSITSX IñXNLSJW UFW QcJ]UWJXXN  
XcNQ Xc^ FOTZYJ QcFKKJHYNTS 9TZYJKTNX  
YNñ JS HJ VZcNQ JXY J]JRUY IJ YTZY KFHYJ  
IcFKKJHYNTS UTZW HJZ] F[JH QJXVZJQX TS  
HJ ScJXY UFX UFW FRTZW TZ UFW MFNSJ VZcT  
VZN [NJSY IJX FZYWJX HTRRJ NQ XJITNY RFI  
HTSXNYNZñ IJ HJYYJ KFI TS Qè \*S JKKJY  
VZcNQ XcFLNXXJ IcNSHTSSZX TZ IJ LJSX IJ  
IJ KFRNQNJWX TZ IcNSINKKñWJSYX TS FLN  
XcFIFUYJW è QF IN[JWXNYñ IJX HFX HFW TS  
RòRJ XTQQNHNYZIJ JS[JWX IJX KFRNQNJWX  
STS UQZX QJX YWFNYJW XZW ZS UNJI IcñLF  
VZcTS UJZY QJZW HFZXJW

3TZX F[TSX INY JS YJWRJX LñSñWFZ] VZJ  
HJYYJ XTWYJ XJ HTRUTWYJWF IFSX XJX WFU  
HTRRJ NQ ITNY XJ HTRUTWYJWÆ RFNX HcJ  
IJX HTSXNIñWFYNTSX IcMTSSòYJYñ JY IcZYM  
è SJ UFX HTSYWNXYJW QJX  
FZYWJX TZ è HTSYWNGZJW è QJZW FLWñRJS  
YJSIZ VZcNQ XcFLNY NHN IJ UQFNXNWX JY IJ  
IFSX QF [NJ IJ XTHNñYñÆ JY IFSX QJX HFX T  
WFSY TZ ITRRFLJFGQJ UTZW QcMTRRJ ITSYS  
HTSYWNGZJW è QcFLWñRJSY IJX FZYWJX NC  
INLSFYNTS JY UWñKñWJWF QJZW HFZXJW IJ  
XN XTS FUUWTGFYNTS FUUTWYJ è QcFZYJZW  
ZS INXHWñINY VZN XTNY IcZSJ NRUTWYFSHJ  
YTWY VZJQHTSVZJ FQTWX VZJ XTS  
TUUTXNYNTS SJ UJZY QZN HFZXJW VZcZSJ U  
HTWIJWF UFX XTS FXXJSYNRJSY RFNX SJ HW  
UQFNWJ \*Y IFSX XJX WJQFYNTSX XTHNFQJ  
RJSY QJX UJWXTSSJX IJ WFSL ñQJ[ñ JY QJX L  
FNSXN VZJ QJX UJWXTSSJX VZN XTSY UQZX

IJ QZNÆ NQ FZWF UFWJNQQRJSY ñLFW  
WJSIFSY è HMFVZJ HQFXXJ IcNSIN[NIZX  
XcNQ JXYNRJ UWñKñWFGQJ JS XTN IJ HTS  
FZYWJX JY Icñ[NYJW IJ QJX HTSYWNXYJW  
HTSXñVZJSHJX XN JQQJX XTSY  
UQZX KTWYJX OJ [JZ] INWJ è QcMTSSòYJ  
UWTHZWJW ZS LWFSI UQFNXNW è [JSNW M  
IFSX QJ UWñXJSY

9JQ JXY ITSH QcMTRRJ VZN THHZUJ QF  
XFSX YTZYJKTNX UTWYJW IJ IñXNLSFYNT  
HFZXJSY IZ UQFNXNW FZ] FZYWJX HJQZ  
KFNWJ UQFNXNW XFSX UTZWXZN[WJ FZH  
UQFNXFSY JY HJQZN VZN FLNY FNSXN UT  
UJWXTSSJQQJRJSY XTNY JS FWLJSY XTN  
JS FWLJSY HJQZN Qè  
JXY ZS (FYYJZW @òóC:DB (JQZN VZN FZ  
'HZQYñX JS YTZYJ THHFXNTS JXY HTRRJ  
MTRRJ MFWLSJZ] JY HMNHFSNJW \*Y QJX  
òYWJ TUUTXñX QcZS è QcFZYWJ IZ KFN  
UFX IJ STR

F \_ G ! 1cMTRRJ [ñWNINVZ  
TUUTXñX #

)FSX ZSJ XUMðWJ XJSXNGQJRJSY QF RòR  
HTWJ QF RñINñYñ TUUTXñJ è QF KTNX è Q  
WñYNHJSHJ# JY VZN JQQJSTS UQZX ScF  
ScJXY UFX RFZ[FNX IcFUUWTKTSINW FZX  
HJ

LJSWJÆ STZX HTSSFöYWTSX RNJZ] HJ V  
FUWðXF[TNW UFXXñ JS WJ[ZJ HMFHZSJ IJ  
JY STZX FHVZJWWTSX JS TZYWJ QF HTS[  
XTSY GNJS IJX RñINñYñX XN IcZS XJZQ V  
VZcNQ JS JXY FNSXN IFSX YTZX QJX HFX

)FSX QF [NJ JS XTHNñYñ QJX MTRR JX VZN S  
IJ HFZXJW IZ UQFNXNW TZ IJ QF UJNSJ è HJZ]  
TSY IñOè ñYñ ñYZINñX 5FWQTSX RFNSYJSF  
HMJWHMJSY QF [ñWNYñ TZ QJ RJSXTSLJ UFW  
INXHTZWX JY

IFSX QJZWX FHYJX FNSXN VZJ IFSX QJZWX U  
LñSñWFQ FQTWX QJ [FSYFWI JXY ZS MTRR J  
VZFQNYñX XZXHJUYN GQJX IJ QZN FYYNWJW  
SJ QJX UTXXñIFS Y UFX TZ JSHTWJ IJX VZFQ  
VZcJQQJX SJ XTSY JS WñFQNYñÆ NS [JWXJF  
QJX VZFQNYñX VZcNQ UTXXðIJ TZ QJX FYYñS  
XJ YNJSY IFSX ZS OZXYJ RNQNJZ JXY ZS MTR  
@:JA>ò:HIóGB XNSHðWJ è QF KTNX IFSX XF [  
JY IFSX XJX UFWTQJX JY VZN WJHTSS FöY Qc  
QNYñX UWTUWJX XFSX ^WNJS FOTZYJW SN  
JY QF KFZXXJYñ UJZ [JSY QcZSJ JY QcFZYWJ ò  
[ZJ I cZSJ 'S IñYJWRNSñJ XTNY XFSX FZH ZS G  
MTRR J QJ [ñWNYFGQJ HFWFHYðWJ XJ Wñ [ðQJ  
FHYJX JY QF KFİTS IJ [N [WJ YTZYJX QJX KTN  
[ZJ I cZSJ 'S \*Y JS JQQJ RòRJ QF KFZXXJYñ  
GFXXJ JY WñUWñMJSXNGQJ

JY QF XNSHñWNYñ ZSJ HMTXJ STGQJ JY INLS  
QJRJSY QcMTRR J XNSHðWJ VZN XJ YNJSY F  
TUUTXñX RñWNYJ QF QTZFS LJ YFSINX VZJ Q  
GNJS IFSX ZS XJSX VZJ IFSX QcFZYWJ JXY ZS  
RFNX UQZX UFWYNHZQNðWJRJSY QJ [FSYFW  
QcMTRR J [ñWNINVZJ JY IJ QcMTRR J KFZ] JS H  
QJ UWJR NJW

3TZX SJ UFWQTSX UFX NHN IJ QF GTSSJ  
HTSYWFX SN IFSX QJX RFYNðWJX VZN XJ W  
TZ è QcNSOZXYNHJ HcJXY I cZSJ FZYWJ [JW  
ITN [JSY WJQJ [JW

STZX UFWQTSX IJX HFX Tp FZH ZSJ HTSXN  
LJSWJ ScTKKWFSY I cNSYñWòY ZS MTRR J JX  
UFWTQJX JY IFSX XF [NJ UFWHJ VZJ YJQQJ

MFGNYZJQQJ IJ XTS HFWFH YðWJ 4S UJZ  
MTRRJ JXY ZS MTRRJ IJ GNJS \*S JKKJY H  
[ñWNYñ JY XJ RTSY WJ XNSHðWJ RòRJ IFSX  
ScNRUTWYJ JS WNJS XJWF è UQZX  
KTWYJ WFNXTS JSHTWJ XNSHðWJ IFSX Q  
IJ QcNSYñWòYÆ NQXJLFWIJWFFQTWXIJ  
FHYNTS MTSYJZXJ QZN VZN XcJS IñYTZW  
UZQXNTS IJ HJ VZcJQQJ JXY JS JQQJ RòF  
RñWNYJ STX ñQTLJX .Q FZWF RòRJ UQZY  
FZ IJXXTZXIJ QF [ñWNYñ JY HcJXY Qè ZS  
ñ[NIJSHJ JXY IJ RJNQJZW YTS YTZYJ  
HMFWLJ FZ] FZYWJX

6ZFSY è QcMTRRJ VZN F IJX UWñYJSYN  
WñFQNYñ IJ XJX UWTUWJX RñWNYJX YTZ  
JS [ZJ NQ

FUUFWFöY FXXZWñRJSY HTRRJ ZS òYWJ  
RJSY NQ SJ UWJSIWFNY UFX UQFNXNW è  
UTZWYFSY QcNRUWJXXNTS IcòYWJ UQZX  
UTXTSX RFNSYJSFSY VZcNQ FLNXXJ IFSX  
HcJXY JS [ZJ IJ QF LQTNWJ TZ IJ QcMTSS  
è WJUWJSIWJ HcJXY UWñHNXñRJSY QJ H  
HcJXY JS [ZJ IJ QcFWLJSY TZ IFSX ZS NS  
HTSIZNYJ JXY FQTWX UQZX MTSYJZXJ )c  
QF XNRUQJ UTYJSYNFQNYñ VZN  
KFNYQJ [FSYFWI RFNX QJ HMTN] IñQNGñ  
INXUTXNYNTS IJ XTS HFWFH YðWJ JY UFWH  
YJQQJ SFYZWJ VZcNQ JXY ZS [FSYFWI 2ð  
VZN HTSHJWSJ QJ RJSYJZWÆ YJQ JXY R  
QJ RJSXTSLJ UTZW QJ RJSXTSLJ RòRJ Y  
IJ QFLQTNWJ TZ IZ LFNS 4WHJZ] VZN KTS  
IcFHVZñWNW QF WñUZYFYNTS XJ ITSSJS  
è XZXHNYJW QJX ñQTLJX TZ QJX KñQNHNY  
HMJWHMJSY ZS F [FSYFLJ RFYñWNJQ UWñ  
ITSY QJZW [TNXNSFLJ YNWJ UWT'Y JY IT  
UFXXJ KFHNQJRJSY NSFUJWìZJÆ

UFW J]JR UQJ QJ YFQJSY IçZS IJ[NS IçZS XF  
 IJHNS (çJXY UTZW HJQF VZJ QJX VZFQNYñX  
 HJQQJX VZJ QF UQZUFWY IJX [FSYFWIX XJ IT  
 QçTGOJY IJ QJZWX KTWKFSYJWNJX HFW TS Y  
 STZX [JSTSX IJ IñHWNWJ

1JX WñYNHJSYX VZN SJ UFWQJSY IçJZ] R  
 SZFSY QF [ñWNYñ FUUFWFNXXJSY HTRRJ ñY  
 FNRFGQJX HFW TS FIRJY VZçNQX SJ UFWQ  
 LFNS RFNX VZçNQX KZNJSY QçTXYSYFYNT  
 FZXXN NQ XçFLNY UWN SHNUFQJRJSY IJX V  
 GTSSJ WñUZYFYNTS VZFQNYñX  
 VZçNQX IñHQFWJSY SJ UFX UTXXñIJW XZN  
 KFNWJ IJ 8THWFYJ (JZ] VZN SNJSY UTXXñIJW  
 NRUTWYFSHJ TZ IJX VZFQNYñX VZçNQX UTX  
 RJSY XTSY FUUJQñX 'SFXXNJWX JY XTSY è O  
 UWNXFGQJX UFWKTNX RòRJ HJYYJ FKKJHY  
 WJSHJ IJ QF [FSYFWINXJ HTRRJ QJ [òYJRJSY  
 SNJSX HFW QçJ]HðX FZXXN GNJS VZJ QF Iñ  
 YWTU QTNS TSY VZJQVZJ HMTXJ IJ KFSKFWT  
 2FNX HJZ] VZN ZXJSY F[JH RTIñWFYNTS IJ Q  
 UTZW IJX VZFQNYñX ITS Y Qçñ[NIJSHJ SJ XTN  
 UFWJSYJ FUUFWFNXXJSY HTRRJ IJX LJSX IJ  
 \*S'S QJ [FSYFWI UFWFöY GNJS òYWJ QçTU  
 XNSHðWJ HFW NQ JXY UNWJ VZJ QJ WñYNHJS

G \_ G !1J GTS LT Y IFSX QçFH  
 IJ OJZ #

(TRRJ NQ ^ F FZXXN IJX RTRJSYX IJ WJUTX  
 YJSHJ JY VZçZSJ KTW RJ IJ HJ WJUTX HTSXI  
 XNW FHHTRUFLSñ IçFRZXJRJSY IFSX HJ IT  
 RJSY NQ XJRGQJ GNJS ^ F[TNW ZS HJWYFNS  
 YNTSX XTHNFQJX VZN IñYJWRNSJ VZJQQJX  
 JXY IJ STYWJ IJ[TNW IJ YJSNW JY HTRRJJSY



UFWJNQQJRJSY FZXXN VZJQX XTSY HJZ] V  
 UJWRJYYWJ IcJSYJSIWJ .Q ^ FZWF è HJY  
 XZN[FSY QF VZFQNYñ IJX NSYJWQTHZYJ  
 FIWJXXJWTSX TZ VZJ STZX ñHTZYJWTSX  
 RFYNðWJX FZXXN NQ UJZY ^ F[TNW è QF K  
 WFUUTWY FZ OZXYJ RNQNJZ

(JZ] VZN UðHMJSY UFW J]FLñW FYNTS I  
 XTSY

HTSXNIñWñX HTRRJ IJ[ZQLFNWJX GTZKK  
 IcòYWJ KFHñYNJZ] è YTZY UWN] JY [NXFS  
 WNWJ VZcè TGXJW[JW QF GNJSXñFSHJ IF  
 SJ UFX HTSYWNXYJW QF [NHYNRJ IJ QJZ  
 HTSYWFNWJ VZN SJ UJZ[JSY SN UWTKñW  
 UQFNXFSYJWNJ SN JSYJSIWJ XFSX NWWN  
 INXJSY XTSY YJSZX UTZW IJX WZXYWJX J  
 è HJZ] VZN UQFNXFSYJSY

F[JH GTS LT Y NQX XTSY HJ VZcTS FUUJQ  
 TZ XNQCcTS[JZY IJX LJSX è QCJXUWNY FQ  
 XJRGQJSY òYWJ IJX RTZ[JRJJSYX IZ HFWF  
 LJTSX QJ HFWFHYðWJ IJX MTRRJX HTRRJ  
 HTWUX UFW QJZWX RTZ[JRJJSYX 2FNX H  
 UQFNXFSYJWNJ JXY YWðX WñUFSIZ JY VZ  
 IñQJHYJSY FZ]KFHñYNJX JY FZ] WFNQQJV  
 RòRJ QJX GTZKKTSX XJ

[TNJSY LWFYN'ñX IZ STR IcMTRRJX IcJXUV  
 IJX LJSX IJ GTS YTSÆ RFNX VZcJS KFN  
 KFïTS SZQQJRJSY SñLQNLJFGQJ IZ [ñWN  
 HcJXY Qè ZSJ HMTXJ VZN WñXZQYJ RFSN  
 STZX [JSTSX IJ INWJ

1F INXUTXNYNTS IZ HFWFHYðWJ VZN T  
 JXY JSHTWJ RFWVZñJ UFW QJ YFHYÆ Hc  
 IJ YFHY IJ INWJ JY IcñHTZYJW XJZQJRJSY  
 HTWIJSY F[JH QF SFYZWJ IJ QCMTTRRJ [JW  
 ^ F HJWYFNSJX HMTXJX VZcNQ XNJI è ZS M  
 IJ INWJ TZ IcJSYJSIWJ UFW

RFSNðWJ IJ UQFNXFSYJWNJ JY QF UQFNXFS  
INKKðWJ IJ HJQQJ IJ QcMTRRJ IcZSJ SFYZWJ  
IJ XTS HûYñ QF UQFNXFSYJWNJ IcZS MTRR  
UFX HJQQJ IcZS MTRRJ XFSX ñIZHFYNTS 4S  
HTRUYJ IJ HJYYJ INKKñWJSHJ JS HTRUFWF  
FSHNJSSJX JY QJX STZ[JQQJXÆ UTZW QJX  
RNVZJX HcñYFNY QcTGXHñSNYñ VZN KFNXF  
QJX STZ[JFZ]FZYJZXW HJXTSY UQZYûY QJX  
VZN HTSXYNYZJ ZS UWTW ðX VZN ScJXY  
UFX SñLQNLJFGQJ [JWX QF GTSSJ YJSZJ )F  
IJ[TSX STZX Iñ'SNW QJ WFNQQJZW GNJS ñQJ  
UQFNXFSYJWNJX SJXTSY OFRFNX RFQXñFSY  
MTRRJQNGWJ TZIJ[TSX STZX INWJVZJHcJX  
IJ HTSYWNXYJW HJQZN VZN QcñHTZYJ TZ Rò  
QJWñOTZNWÆ\$2FNXHJYYJ IJWSNðWJ Iñ'SN  
XZW VZJQVZJ HMTXJ IJ GNJS [FLZJÆ\$ (FW H  
HJ VZcTS IñYJXYJ [FWNJ F[JH QJX INKKñWJS  
XJWF FZXXN QF SFYZWJ IJX UQFNXFSYJWNJX  
YTS ñHTZYJWF HFW QJX UQFNXFSYJWNJX VZ  
XTSY FZXXN HJQQJX VZcNQ YWTZ[J GTS IJ K  
QFSHJWF ITSH UFX  
ScNRUTWYJ VZJQQJ UQFNXFSYJWNJ HFW Q  
XTWYJ IcTZYWFLJ JY HJWYFNSJX KTWJRJX Ic  
GñJX UFW QJ QñLNXXQFYJZWÆ UJZY òYWJFZ  
HJWYFNSJX KTWJRJX IJ WFNQQJWNJ \_Æ&NS  
JY IJ GTS YTS XJ HTRUTWYJWF HTRRJ STZX Q  
ñYFSY JS VZJQVZJ XTWYJ XF QTN è QZN RòRJ  
9JQ JXY ITSH QJ HFWFHYðWJ IJ HJQZN VZ  
QJ OZXYJ RNQNJZ VZcTS QcFUUJQQJ MTRR  
IcJXUWNY 1J GTZKKTS QZN JXY QcJXHQF  
UQFNXFSYJWNJ SJ  
RñSFLJFSY SNQZN SNQJX FZYWJX IðX VZcNQ  
YJSFSY IJX UWTUTX VZJ SJ YNJSIWFNY OFRF  
YTS VZNSJ[TZIWFNY RòRJ UFX ñHTZYJW HJV  
6ZFSY FZ WZXYWJ NQ JXY FGXTQZRJSY NRU

YNTSXIJHJLJSWJ HFWNQSc^FUUTWYJ  
HWNYNVZJYTZY JYUTZWYFSYQFIñYJSY  
QcF[NXLñSñWFQ ZSñQñRJSYJXXJSYNJC  
3TZXF[TSXFNSXNRJSYNTSSñYWTNXK  
OZXYJRNQNJZIFSXSTYWJ[NJ JYYTZYJ  
RJWHJ WñHNUWTVZJ IJ UFWTQJX JY IçFH  
HJUJSIFS YJS HJ VZJ QcZSJ IJ HJX RñINñ  
QF [ñWNYñ JY QJX IJZ] FZYWJX è QcFLW  
IJWSNðWJX QF UWJRNðWJ XJ RFSNKJXY  
JYQFXJHTSIJIFSXQJXWFUUTWYXXTHNI  
YTZYJINKKñWJSYJ

## G !1FRTIJXYNJ #

\*SHJVZNHTSHJWSJQFRTIJXYNJ@:B=M  
IçJS  
UFWQJW HTRRJ IçZSJ [JWYZ HFWJQQJW  
FKKJHYNTSVZcèZSJINXUTXNYNTS 6ZTN  
HTRRJZSJXTWYJ IJ HWFNSYJ IJ ITSSJWZ  
SNTSIJXTN JYJQQJUWTIZNYIJXJKKJYX  
UWT[TVZJQF HWFNSYJ IZIFSLJWÆ TS W  
TSFMTSYJ JYTSUêQNYVZFSITS HWFNS  
HFXHTRRJIFSXQcFZYWJ NQXJRGQJITS  
QèIJVZJQVZJHMTXJ  
IJHTWUTWJQJSZSXJSX HJVZN TSQcF  
JXYUQZYûYQJKFNYIçZSJFKKJHYNTSVZ  
1cFKKJHYNTSJSVZJXYNTSSJHTS[NJS  
XJZQJRJSY è QF OJZSJXXJ 3TZX UJSXT  
LJSXTSYQJ IJ[TNWIçòYWJRTIJXYJX UF  
QcJRUNWJ IJQFUFXXNTS NQXHTRRJYYJ  
ITSYQFRTIJXYNJ UJZYQJXUWñXJW[JW  
OJZSJXLJSXVZFSINQXXTSYRTIJXYJX I  
XJWFNYOFRFNXIJQTZJWZSJ  
UJWXTSSJUQZXêLñJ IJ HJVZcJQQJ JXY

HFW STZX UJSXTSX VZcJQQJ F QJ IJ[TNW IJ  
HJ VZN UJZY HFZXJW IJ QF MTSYJ :S MTRRJ  
JKKJY SJ WJXXJSY OFRFNX QF MTSYJ XcNQ  
è QcTHHFXNTS IJX FHYNTSX UJW[JWXJX UZ  
FHHTRUQNW QJX FHYNTSX IJ HJ LJSWJÆ JY  
VZJ HJWYFNSJX IcJSYWJ JQQJX XTSY WñJQ  
VZJ QJX FZYWJX SJ QJ XTSY VZcFZ] ^JZ] IJ  
INXYNshYNTS ScNRUTWYJ NHN JS WNJS HF  
FZYWJX IJ[FSY òYWJ ñ[NYñJX STZX ScF[TSX  
UFW XZNYJ è ñUWTZ[JW IJ MTSYJ è QJZW XZO  
QJ UWTUWJ IcZS MTRRJ UJW[JWX JY JQQJ J  
JXY IcZSJ SFYZWJ HFUFGQJ IcFHHTRUQNW V  
YJZXJ \*Y F[TNW QJ HFWFHYðWJ HTSXYNYZñ  
WJXXJSYJ IJ QF MTSYJ XNTS FHTRRNX ZSJ FH  
JY UJSXJW VZcè HFZXJ IJ HJQF TS JXY ZS M  
HcJXY ZSJ FGXZWINYñÆ HcJXY JS JKKJY è  
[TQTSYFNWJX VZJ QF RTIJXYNJ JXY WJXXJSY  
GNJS SJ HTRRJYYWF OFRFNX [TQTSYFNWJR  
FHYNTSX 1F RTIJXYNJ UJZY HJUJSIFSY  
òYWJ ZS FHYJ IJ [JWYZ IFSX QcM^UTYMðXJ  
GNJS F^FSY HTRRNX ZS FHYJ [NQ JS ñUWTZ  
QF MTSYJÆ RFNX HJQF SJ UJZY UFX XJ UW  
RFNSJ IJ QF [JWYZ \*Y XN QcNRUZIJSJ FZY  
IJ ScF[TNW UFX MTSYJ IcFHHTRUQNW QJX FH  
ZSJ HMTXJ [NQJ NQ ScJS WñXZQYJ UFX UTZW  
IJ QF MTSYJ VZFSI TS FHHTRUQNY IJ RFZ[FN  
ZS FHYJ [JWYZJZ]Æ UFX IF[FSYFLJ QF YJRU  
UQZX ZSJ [JWYZ RFNX HcJXY  
ZSRñQFSLJ ! IJ [JWYZ JY IJ [NHJ # 3TZX RTS  
UFW QF XZNYJ 5TZW QJ RTRJSY UFWQTSXI

1N[WJ ;

F ! 3FYZWJ IJ QF OZXYNHJ JY

#

&Z XZOJY IJ QF OZXYNHJ JY IJ QcNSOZXY  
SJW XZW VZJQQJX XTWYJX IcFHYNTSX JQ  
VZJQQJ XTWYJ IJ RñINñYñ JXY QF OZXYNH  
QJ OZXYJ JXY ZS RT^JS 3TYWJ J]FRJS  
RFWHMJ VZJ STX UWñHñIJSYJX WJH MJWH  
3TZX TGXJW[TSX VZJ YTZY QJ RTSIJ J  
UFWXZXYHNMJ XTWYJ IJ INXUTXNYNTS VZN  
FUYJX è FHHTRUQNW QJX FHYNTSX OZXY.  
YJRJSY JY [TZQTNW QJX HMTXJX OZXYJX  
QcNSOZXXYNHJ  
HJYYJ INXUTXNYNTS VZN KFN Y QJX MTRF  
[TZQTNW QJX HMTXJX NSOZXYJX 5TXTSX  
Iñ'SNYNTS HTRRJ UTNSY IJ IñUFWY è Y  
VZNXXJ .Q ScJS JXY UFX JS JKKJY UTZ  
HFWFHYðWJ HTRRJ NQ JS JXY UTZW QJX  
YJSYNFQNYñXÆ HFW NQ Sc^F XJRGQJ  
UZNXXFSHJ ZSJ XJZQJ JY RòRJ XHNJSHJ  
YFSINX VZcZSJ INXUTXNYNTS VZN UWTIZ  
UJZY UFX UWTIZNWJ FZXXN QJX JKKJYX H  
UFW J]JRUQJ JS UFWYFSY IJ QF XFSYñ T  
HMTXJX HTSYWFNWJX è QF XFSYñ RFNX  
XFNSJX HFW STZX INXTSX VZcZS MTRRJ  
VZFSINQ RFWHMJ HTRRJ QJ KJWFNY QcM  
8TZ[JSY QF INXUTXNYNTS HTSYWFNW.  
HTSYWFNWJ JY XTZ[JSY QJX INXUTXNY  
RT^JS  
IJX XZOJYX VZN QJX UTXXðIJSYÆ XN

IZ HTWUX STZX FUUFWFöY HQFNWJRJSY QJ  
 IJ[NJSY ñLFQJRJSY HQFNWÆ JY STZX HTSS  
 FZXXN FZ RT^JS IJX HMTXJX VZN XTSY JS G  
 HMTXJX VZN XTSY JS GTS ñYFY UFW QJ GTS  
 UFW J]JRUQJ VZJ QJ GTS ñYFY JS VZJXYNTS  
 IJ HMFNWÆ NQ KFZY SñHJXXFNWJRJSY IçZ  
 [FNX ñYFY XTNY ZSJ (FHHNINYñ IJ HMFNW JY  
 KFHYJZW UWTIZHYNK IZ GTS ñYFY XTNY HJ V  
 IFSX QF HMFNW \*Y NQ XcJSXZNY QF UQZUFW  
 YJRUX VZJ XN ZSJ UFNWJ IJ YJWRJX JXY UW  
 XJSX QcFZYWJ UFNWJ FZXXN XJWF UWNXJ J  
 J]JRUQJ XN QJ YJWRJ OZXYJ JXY UWNX JS UC  
 JY NSOZXYNHJ QJ XJWTSY FZXXN

F \_ G !/ZXYNHJ ZSN[JWXJQG  
 YNHJ UFWYNHZQNðWJ #

4W XJRGQJ Y NQ GNJS QF OZXYNHJ JXY UV  
 JY QcNSOZXYNHJ FZXXN RFNX IZ KFNy VZJ  
 LSN'HFYNTSX XTSY [TNXNSJX QJZW MTRTS  
 ScJS JXY UFX HTRRJ UTZW QJX STYNTSX ñQ  
 QcFZYWJ Tþ QcMTRTS^RNJ JXY UQZX [NXNGC  
 QF INKKñWJSHJ JXY HTSXNIñWFGQJ VZFSIJG  
 J]YñWNJZWJ TS FUUJQQJ  
 òC>@GÆHQñÆ}B JS ZS XJSX MTRTS^RJ è QF  
 IJX FSNRFZ] JY QcNSXYWZRJSY VZN XJWY è  
 \_Æ(TRUWJSTSX ITSH JS HTRGNJS IJ XJSX XJ  
 NSOZXyJ 4S HTSXNIðWJ LñSñWFQJRJSY HTR  
 QF KTNX HJQZN VZN [NTQJ QF QTN HJQZN VZ  
 JY JS'S HJQZN VZN RFSVZJ è QcñLFQNYñ IJ X  
 ñ[NIJSHJ QcMTRRJ OZXYJ XJWF è QF KTNX HJ  
 QTN JY HJQZN VZN WJXUJHYJ QcñLFQNYñ 1J  
 JXY HTSKTWRJ è QF QTN JY HJ VZN WJXUJHYJ  
 HJ VZN JXY HTSYWFNWJ è QF QTN JY HJ VZN R

\*Y UZNXVZJ QcMTRRJ NSOZXYJ JXY HJ  
 IJXTSI NQXJWFNSOZXYJJS HJVZNF  
 UFX Y TZ X QJX GNJSX RFNX XJZQJRJSY H  
 UWTXUñWNYñ TZ FI[JWXNYñ JY VZN YTZ  
 GNJSX FZ XJSX FGXTQZ SJ QJ XTSY UFX  
 UJWXTSSJ IñYJWRNSñJ (JXTSY HJUJSIF  
 QJX MTRRJX IJRFSIJSY  
 IFSX QJZWX UWNðWJX JY UTZWXZN[JSY  
 UFX QJ KFNWJ RFNX FZ HTSYWFN WJ UWN  
 FGXTQZ XTNJSY FZXXNIJX GNJSX UTZWJ  
 VZN XTSY IJX GNJSX UTZWJZ] 2FNX QcMT  
 XNY UFX Y ~~UQZQZWM TNX TNX FZXXQ~~ HFX IJ  
 HMTXJX VZN XTSY RFZ[FNXJX FZ XJSX FG  
 IZKFNY VZJ QJ RFQRTNSX RFZ[FNX XJRG  
 XJSX ZS GNJS JY VZJ QcF[NINYñ @EC>ó  
 TGOJY UTZW HJYYJ WFNXTS QcMTRRJ NS  
 ZS MTRRJ VZN UWJSI UQZX VZJ XTS I .  
 è QcñLFQNYñ HFW QcNSñLFQNYñ JXY ZS  
 IJZ] HMTXJX è QF KTNX JY QJZW JXY HTRR

G \_ F ! 1F OZXYNHJ ZSN[  
 QñLFQJ #

5ZNXVZJ INXNTSX STZX HJQZN VZN [NT  
 NSOZXYJ JY HJQZN VZN QcTGXJW[JZS M  
 VZJ YTZYJX QJX FHYNTSX UWJX HWNYJX U  
 OZXYJXÆ JS JKKJY QJX FHYNTSX Iñ'SNJ  
 QñLFQJX JY HMFHZSJ IçJQQJX JXY OZXYJ  
 UWTSTSHJSY  
 XZW YTZYJX XTWYJX IJ HMTXJX JY JQQ  
 HTRRZSJ XTNY IJ YTZX QJX HNYT^JSX XT  
 XJZQJRJSY IJX HMJKX IñXNLSñX JS WFNX  
 IJ VZJQVZJ FZYWJ HWNYðWJ FSFQTLZJÆ  
 HJWYFNSJ RFSNðWJ STZX FUUJQTSX F

HJQQJX VZN YJSIJSY è UWTIZNWJ TZ è HTS>  
 F[JH QJX ñQñRJSYX VZN QJ HTRUTXJSY UTZ  
 UTQNYNVZJ \_Æ2FNX QF QTN STZX HTRRFSIJ  
 QJX FHYJX IJ QcMTRRJ  
 HTZWFLJZ] UFW J]JRUQJ SJ UFX FGFSITSS  
 SJ UFX UWJSIWJ QF KZNYJ SJ UFX OJYJW  
 IJ QcMTRRJ YJRUñWFSY UFW J]JRUQJ SJ U  
 IcFIZQYðWJ SJ UFX òYWJ NSXTQJSY JY HJ  
 HFWFHYðWJ FLWñFGQJ HTRRJ IJ SJ UFX UT  
 JY IJ SJ UFX RñINWJ IJX FZYWJX JY FNSXN  
 FZYWJX KTW RJX IJ [JWYZX TZ IJ [NHJX UWJ  
 JY NSYJWINXFSY QJX FZYWJX YTZY HJQF HT  
 QF QTN FñYñJQQJ RòRJ HTWWJHYJRJSY ñYF  
 HWNYNVZFGQJ XN JQQJ FñYñKFNYJ è QF M  
 YNHJ FQTWX JXY ZSJ [JWYZ HTRUQðYJ ST  
 XJSX FGXTQZ RFNX IFSX STX WFUUTWYX F[  
 UTZWVZTN XTZ [JSY TS HTSXNIðWJ QF OZXY  
 UFWKFNYJ IJX [QWYZXNQY SNXTNW SN QcñY  
 SJ XTSY FNSXN FIRNWFGQJX 3TZX F[TSX JS  
 UWT[JWGNFQJÆ

)FSX QF OZXYNHJ JXY JS XTRRJ YTZYJ [JW  
 \*Y JQQJ JXY ZSJ [JWYZ HTRUQðYJ FZ UQZX  
 VZcJQQJ JXY ZXFLJ IJ QF [JWYZ HTRUQðYJ J  
 UFWHJ VZJ QcMTRRJ JS UTXXJXXNTS IJ HJY  
 UFGQJ IcJS ZXJW FZXN è QcñLFWI IJX FZYV  
 RJSY UTZW QZN RòRJÆ XN JS JKKJY GJFZ  
 HFUFGQJX IJ UWFYNVZJW QF [JWYZ IFSX QJ  
 SJQQJX IFSX HJQQJX VZN FZ HTSYWFWNJ  
 NQX JS IJRJZWJSY NSHFUFGQJX &ZXN ITM  
 UFWTQJ IJ 'NQX HTRRFSIJRJSY Wñ[ñQJWF Q  
 HFW HJQZN VZN HTRRFSIJ JXY JS WFUUTW  
 MTRRJX JYIðXQTWX JXY RJRGWJ IcZSJ HTRI  
 JSHTWJ UTZW HJYYJ RòRJ WFNXTS VZJ QF C  
 YTZYJX QJX [JWYZX JXY HTSXNIðWJ JS HTRF  
 ñYWF SLFWHJ VZcJQQJ F WFUUTWY è FZYWZN



HJ VZN JXY F[FSYFLJZ] è ZS FZYWJ XTNY  
 RJRGWJ IJ QF HTRRZSFZYñ \*Y FNSXN Qc  
 YTZX JXY QcMTRRJ VZN KFN Y ZXFLJ IJ XF  
 JS[JWX QZN RòRJ JY JS[JWX XJX FRNXÆ  
 UFWKFNY ScJXY UFX QcMTRRJ VZN J]JWH  
 JS[JWX QZN RòRJ RFNX HJQZN VZN QF U  
 lcFZYWZN HFW HcJXY Qè ZSJ •Z[WJ IN)HN  
 (JYYJKTWRJ IJ OZXYNHJ FQTXW ScJX  
 [JWYZ RFNX QF [JWYZ YTZY JSYNðWJ JY  
 ScJXY UFX STS UQZX ZSJ UFWYNJ IZ [NH  
 JSYNJW 6ZFSY è QF INKKñWJSHJ J]NXY  
 OZXYNHJ FNSXN HTRUWNXJ JQQJ WñXZ  
 STZX F[TSX INYÆ QF OZXYNHJ JXY NIJS  
 XF VZNIINYñ ScJXY UFX QF RòRJÆ JS YI  
 STXWFUUTWYXF[JHFZYWZN JQQJ JXY O  
 XTWYJ IJ INXUTXNYNTS UZWJ JY XNRUQJ

F \_ G ! 1F OZXYNHJ XUñHN  
 YNHZQNðWJ #

2FNX HJ VZJ STZX WJH MJWHMTSX IJ YT  
 OZXYNHJ VZN JXY ZSJ UFWYNJ IJ QF [JWY  
 OZXYNHJ IJ HJYYJ XTWYJ HTRRJ STZX Q  
 RJSY UTZW QcNSOZXYNHJ UWNXJ FZ XJS  
 1cJ]NXYJSHJ IJ HJYYJ KTWRJ lcNSOZXYN  
 XZNY 6ZFSI ZS MTRRJ J]JWHJ XTS FHYN[  
 IJX FZYWJX [NHJX NQ HTRRJY HJWYJX ZS  
 UWJSFSY JS WNJS UQZX VZJ XF UFWY U  
 VZN OJYYJ XTS GTZHQN JW UFW QêH MJYñ  
 HFWFH YðWJ IN)HNQJ UWTSTSHJ IJX UFW  
 JSHTWJ WJKZXJ ZS XJHTZWX JS FWLJSY U  
 FZ HTSYWFNWJ NQ UWJSI UQZX VZJ XF  
 UFWY XTZ[JSY XTS FHYNTS SJ XcNSXUNV  
 IJ [NHJX JSHTWJ RTNSX IJ YTZX è QF KT

FLNY UFW ZSJ HJWYFNSJ UJW[JWXNYñ UZN  
JY UFW NSOZXYNHJ .Q J]NXYJ ITSH ZSJ FZY  
HTRRJ ZSJ UFWYNJ IJ QcNSOZXYNHJ YTYFQJ  
ZSJ UFWYNJ IJ QcNSOZXYYJ YTYFQ IJ HJY NS  
&ZYWJ UWJZ[JÆ XN ZS MTRRJ HTRRJY ZS FIZ  
LFNS JY JS JS WJYNWFSY  
ZS GñSñ'HJ YFSINX VZcZS FZYWJ FLNY FNS  
HJSHJ IñGTZWXFYSY RòRJ IJ QcFWLJSY JY  
UQZRJX HJ IJWSNJW XJRGQJWFNY òYWJ ZS  
YûY VZcZS MTRRJ UWJSFSY UQZX VZJ XTS I  
UWJRNJW JXY NSOZXYYJ RFNX STS IñWñLQñA  
VZJ HJ VZN WJSI NHN QcFHYNTS NSOZXYYJ H  
[ZJ IZ LFNS &ZYWJ UWJZ[J JSHTWJÆ YTZX  
NSOZXYYJX XTSY NS[FWNFGQJRJSY WFUUTWY  
[NHJ UFWYNH ZQNðWJ UFW J]JRUQJ  
QcFIZQYðWJ FZ IñWðLQJRJSY QcFGFSITS I  
HTRGFY è QF QêHMJYñ QF[NTQJSHJ UM^XNV  
XN FZ HTSYWFNWJ QcFHYNTS JXY INHYñJ U  
SJ QF WFUUTWYJ è FZH ZSJ KTRWJ UFWYNH Z  
RFNX XJZQJRJSY è QcNSOZXYNHJ \_Æ4S[TN  
IJ QcNSOZXYNHJ FZ XJSX ZSN[JWXJQ NQ J]  
IcNSOZXYNHJ VZN JXY ZSJ UFWYNJ IJ QF UW  
RòRJ STR IZ KFN Y VZJ XF Iñ'SNYNTS YTRGJ I  
LJSWJ QcZSJ JY QcFZYWJ ñYFSY HFWFHYñW  
NSYñWJXXJSY STX WFUUTWYX F[JH FZYWZN  
OZXYNHJ FZ XJSX UFWYNJQ F WFUUTWY è Q  
TZ è QF XñHZWNYñ TZ VZJQ VZJ XTNY QJ STR  
UTZWNTSX JSLQTGJW YTZX HJX F[FSYFLJX  
RTYNK QJ UQFNXNW UWT[JSFSY IZ LFNS QcN  
UWNXJ IFSX XF YTYFQNYñ F WFUUTWY è YTZ  
J]HJUYN TS VZN WJSY WJSY IFSX QF XUMðWJ I  
[JWYZJZ]



FZ] INKKñWJSYX [NHJX UFWYNHZQNJWX \*Y  
QJX KFHYJZWX XZXHJUYNQJX IJ UWTIZNW  
HJZ] IJX FHYJX VZJ QF QTN F UWJXHWNYX  
IJ QcMTRRJ JS XTHNñYñ 6ZFSY è QcñIZHfY  
HTRRJ YJQ VZN KFNY IJ[JSNW XNRUQJRJSY  
QF VZJXYNTS XJ UTXJ IJ XF[TNW XN JQQJ WJ  
UTQNYNVZJ TZ IcZSJ FZYWJ XHNJSHJ JY Hc  
STZX FZWTSX è IñYJWRNSJW ZQYñWNJZWJRJ  
ScJXY HJ UFX QF RòRJ HMTXJ IcòYWJ ZS MT  
IcòYWJ ZS GTS HNYT^JS IJ VZJQVZJ ÖYFY

)J QF OZXYNHJ UFWYNHZQNðWJ JY IZ OZX  
ZSJ UWJRNðWJ JXUðHJ JXY HJQQJ VZN NSYJ  
YWNGZYNTS IJX MTSSJZWX TZ IJX WNHMJX  
F[FSYFLJX VZN XJ WñUFWYNXXJSY JSYWJ C  
HTRRZSFZYñ UTQNYNVZJ HFW IF SX HJX F[FS  
XNGQJ VZJ QcZS IJX RJRGWJX FNY ZSJ UFWY  
è HJQQJ IcZS FZYWJ JY ZSJ XJHTSIJ JXUð  
WñFQNXJ QF WJHYNZYIJ IF SX QJX YWFSXFHY  
YNHJHTWWJHYN[JHTRUWJSIJQQJ RòRJ IJZ  
XFHYNTSX UWN[ñJX JS JKKJY XTSY QJX ZS  
FZYWJXNS[TQTSYFNWJXÆ XTSY[TQTSYFN  
[JSYJ ZS FHMFY ZS UWòY IJ HTSXTRRFYNTS  
UWòY è ZXFLJ ZS IñUûY ZSJ QTHFYNTS HJX  
[TQTSYFNWJX UFWHJ VZJ QJ KFNY VZN JXY è  
XFHYNTSX JXY [TQTSYFNWJ Æ IJX FHYJX M  
YTZW QJX ZSX XTSY HQFSIJXYNSX YJQX VZJ  
XTSSJRJSY UWTXYNYZYNTS HTWWZUYNTS  
UFW WZXJ KFZ] YñRTNLSFLJÆ QJX FZYWJX  
VZJ[TNJX IJ KFNY XñVZJXYWfYNTS RJZWYV  
RZYNQFYNTS INKKFRFYNTS TZYWFLJ

F \_ G ! 1F OZXYNHJ INXYW  
INñYñ UWTUTWYNTSSJQQJ #

\*Y UZNXVZJ è QF KTNX QcMTRRJ NSOZX  
è QcñLFQNYñ JY VZJ QcNSOZX YJ JXY NSñ  
FZXXN VZJQVZJ RT^JS JSYWJ HJX IJZ] XT  
RT^JS JXY QcñLFQ HFW JS YTZYJ JXUðHJ  
UQZX JY QJRTNSX NQ^FFZXXN QcñLFQ 8  
QJ OZXYJ JXY ñLFQ JY HcJXY Qè XFSX F  
TUNSN TS ZSFSNRJ \*Y UZNXVZJ QcñLFQ J  
ZS HJWYFNS  
RT^JS 4W QcñLFQ XZUUTXJ FZ RTNSX IJ  
XZNY SñHJXXFNWJRJSY STS XJZQJRJSY  
KTNX RT^JS ñLFQ JY FZXXN WJQFYNK H  
YFNSJX UJWXTSSJX RFNX FZXXN VZcJS  
JSYWJ HJWYFNSX J]YWòRJX ! VZN XTSY  
VZcJS YFSY VZcñLFQ NQ XZUUTXJ IJZ] HM  
# JY VZcJS YFSY VZJ OZXYJ NQ XZUUTXJ  
UTZW QJXVZJQQJX NQ JXY OZXYJ # 1J OZ  
XFNWJRJSY FZ RTNSX VZFYWJ YJWRJXÆ  
QJXVZJQQJX NQ XJ YWTZ[J JS KFNY OZXY  
HMTXJX IFSX QJXVZJQQJX NQ XJ RFSNKJ  
FZ STRGWJ IJ IJZ] ñLFQJRJSY \*Y HJ XJWF  
UTZW QJX UJWXTSSJX JY UTZW QJX HMTX  
J]NXYJ JSYWJ HJX IJWSNðWJX è XF[TNW  
JXY FZXXN HJQZN VZN J]NXYJ JSYWJ QJ  
KJY QJX UJWXTSSJX SJ XTSY UFX ñLFQJ  
IJX UFWYX ñLFQJXÆ RFNX QJX HTSYJXY  
SFNXXJSY VZFSI ñYFSY ñLFQJX QJX UJV  
XJ [TNJSY FYYWNGZJW IJX UFWYX STS ñL  
XTSSJX ScñYFSY UFX ñLFQJX QJZWX UFW  
JSHTWJ RTSYWJW HJQF JS XcFUUZ^FSY  
HTRUYJ IJ QF [FQJZW UWTUWJ IJX UJWXT  
9TZX QJX MTRRJX WJHTSSFNXXJSY JS J

IFSX QF INXYWNGZYNTS ITNY XJ GFXJW XZW  
XTWYJ GNJS VZJ YTZX SJ IñXNLSJSY UFX QJ  
IñRTHWFYJX QJ KFNXFSY HTSXNXYJW IFSX Z  
QJX UFWYNXFSX IJ QcTQNLFWHMNJ XTNY IF  
QF STGQJXXJ IJ WFHJ JY QJX IñKJSXJZWX IJ  
QF [JWYZ

1J OZXYJ JXY UFW XZNYJ ZSJ XTWYJ IJ UV  
UWTUTWYNTS ScJXY UFX XJZQJRJSY ZSJ UW  
KTWRñIcZSNYñX FGXYWFNYJX RFNXIJ YTYZ  
QF UWTUTWYNTS ñYFSY ZSJ ñLFQNYñ IJ WFI  
VZFYWJ YJWRJX FZ RTNSX \_Æ6ZJ QF UWTUT  
NRUQNVZJ VZFYWJ YJWRJX HJQF JXY ñ[NIJ  
IJ RòRJ FZXXN UTZW QF UWTUTWYNTS HTSY  
JRUQTNJ ZS XJZQ YJWRJ HTRRJ XcNQ ^JS F[F  
QJRJSYNTSSJ IJZ] KTNXÆ UFW J]JRUQJ HJ  
è QF QNLSJ ' QF QNLSJ ' QcJXY è QF QNLSJ 0  
RJSYNTSSñJ IJZ] KTNX IJ XTWYJ VZJ XN QcTS  
NQ ^FZWF VZFYWJ YJWRJX UWTUTWYNTSSJ  
NRUQNVZJ VZFYWJ YJWRJX FZ RTNSX JY QJ  
UWJRNðWJ UFNWJ IJ YJWRJX # JXY QJ RòRJ  
J]NXYJ JSYWJ QF XJHTSIJ UFNWJ # HFW QF I  
XcJKKJHYZJ IcZSJ RFSNðWJ XJRGQFGQJ JS  
JY QJX HMTXJX (J VZJ QJ YJWRJ & FQTX  
0 QJ XJWF è 1Æ JY IJ Qè UFW NSYJW[JWXN  
0 ' QcJXY è 1Æ JY UFW XZNYJ FZXXN QJ WF  
UTZW QJ YTYFQ è QcñLFWI IZ YTYFQ 4W Hc  
QcFXXJRGQFLJ JKKJHYZñ UFW QF INXYWNG  
QJX YJWRJX XTSY OTNSYX IJ HJYYJ KfïTS  
JKKJHYZñ HTSKTWRñRJSY è QF OZXYNHJ

G \_ G ! 1F OZXYNHJ INX  
XZNYJ 1F OZXYNHJ HTWWJHYN[J #

&NSXNITSH QcFXXJRGQFLJIZ YJWRJ & F  
IJ ' F[JH 1 HTSXYNYZJ QJ OZXYJ IFSX QF  
OZXYJ JXY ZSRT^JS JSYWJ IJZ] J]YWòRJX  
IJ QF UWTUTWYNTS UZN XVZJ QF UWTUT  
QJ OZXYJ ZSJ UWTUTWYNTS \_Æ1JX RFYI  
QF UWTUTWYNTS IJ HJ LUSTRñZWNFRZUQ F  
UWTUTWYNTS LñTRñYWNVZJ JXY HJQQJ I  
FZ YTYFQ IFSX QJRòRJ WFUUTWY VZJ HMF  
FZ YJWRJ HTWWJXUTSIFSY  
2FNX QF UWTUTWYNTS IJ QF OZXYNHJ IN  
UWTUTWYNTS HTSYNSZJ HFW NQ SJ UJZ  
SZRñWNVZJRJSY ZS UTZW ZSJ UJWXTSSJ  
\_Æ1J OZXYJ JS VZJXYNTS JXY FNSXN QF U  
VZN JXY JS IJMTWX IJ QF UWTUTWYNTS 1  
XTNY QJ YWTU XTNY QJ YWTU UJZ JY HcJ  
JKKJHYN[JRJSY UZN XVZJ HJQZN VZN HT  
UQZX VZJ XF UFWY IZ GNJS  
INXYWNGZñ JY HJQZN VZN QF XZGNY RTN  
IZ RFQ HcJXY QcNS[JWXJÆ HFW QJ RFQ I  
UQZX LWFSI KFN Y' LZWJ IJ GNJS UZN XVZ  
UWñKñWFGQJ FZ RFQ UQZX LWFSIÆ TW F  
ZS GNJS JY HJ VZN JXY UWñKñWñ IF[FSYF  
;TNQè ITSH ZSJ UWJRNðWJ JXUðHJ IZ  
QF XJZQJ WJXYFSY HTWWJXJNJSYJW[NJS  
QJXYWFSXFHYNTSX UWN[ñJX XTNY[TQT  
(JYYJ KTW RJ IZ OZXYJ F ZS HFWFHYðWJ X  
QF UWñHñIJSYJ \*S JKKJY QJ OZXYJ INXY  
IñX JS HTRRZS XcJ]JWHJ YTZOTZWX XJQT  
STZX F[TSX  
UFWQñ UZN XVZJ XN QF INXYWNGZYNTS  
HMJXXJX HTRRZSJX JQQJ XJ KJWF XZN[F

tion qui a présidé aux apports respectifs des membres de la communauté ; et l'injuste opposé à cette forme du juste est ce qui est en dehors de ladite proportion). Au contraire, le juste dans les transactions privées, tout en étant une sorte d'égal, et l'injuste une sorte d'inégal, n'est cependant pas l'égal selon la proportion de tout à l'heure, mais selon la proportion arithmétique. Peu importe, en effet, que ce soit un homme de bien qui ait dépouillé un malhonnête homme, ou un malhonnête homme un homme de bien, ou encore qu'un adultère ait été commis par un homme de bien ou par un malhonnête homme : la loi n'a

égard qu'au caractère distinctif du tort causé, et traite les parties à égalité, se demandant seulement si l'une a commis, et l'autre subi, une injustice, ou si l'une a été l'auteur et l'autre la victime d'un dommage. Par conséquent, cet injuste dont nous parlons, qui consiste dans une inégalité, le juge s'efforce de l'égaliser : en effet, quand l'un a reçu une blessure et que l'autre est l'auteur de la blessure, ou quand l'un a commis un meurtre et que l'autre a été tué, la passion et l'action ont été divisées en parties inégales ; mais le juge s'efforce, au moyen du châtement, d'établir l'égalité, en enlevant le gain obtenu.

— On applique en effet indistinctement le terme *gain* aux cas de ce genre, même s'il n'est pas approprié à certaines situations, par exemple pour une personne qui a causé une blessure, et le terme *perte* n'est pas non plus dans ce cas bien approprié à la victime ; mais, de toute façon, quand le dommage souffert a été évalué, on peut parler de perte et de gain. — Par conséquent,

l'égal est moyen entre le plus et le moins, mais le gain et la perte sont respectivement plus et moins en des sens opposés, plus de bien et moins de mal étant du gain, et le contraire étant une perte ; et comme il y a entre ces extrêmes un moyen, lequel, avons-nous dit, est l'égal — égal que nous identifions au juste —, il s'ensuit que le juste



rectificatif sera le moyen entre une perte et un gain. C'est pourquoi aussi, en cas de contestation, on a recours au juge. Aller devant le juge c'est aller devant la justice, car le juge tend à être comme une justice vivante ; et on cherche dans un juge un moyen terme (dans certains pays on appelle les juges des *médiateurs*), dans la pensée qu'en obtenant ce qui est moyen on obtiendra ce qui est juste. Ainsi le juste est une sorte de moyen, s'il est vrai que le juge l'est aussi.

Le juge restaure l'égalité. Il en est à cet égard comme d'une ligne divisée en deux segments inégaux : au segment le plus long le juge enlève cette partie qui excède la moitié de la ligne entière et l'ajoute au segment le plus court ; et quand le total a été divisé en deux moitiés, c'est alors que les plaideurs déclarent qu'ils ont ce qui est proprement leur bien, c'est-à-dire quand ils ont reçu l'égal. Et l'égal est moyen entre ce qui est plus grand et ce qui est plus petit, selon la proportion arithmétique. C'est pour cette raison aussi que le moyen reçoit le nom de *juste* (δικαιον), parce qu'il est une division en *deux parts égales* (διχα), c'est comme si on disait διχαλον, et le *juge* (δικαστης) est un homme qui *partage en deux* (διχαστης). Quand, en effet, de deux choses égales on enlève une partie de l'une pour l'ajouter à l'autre, cette autre chose excède la première de deux fois ladite partie, puisque si ce qui a été enlevé à l'une n'avait pas été ajouté à l'autre, cette seconde chose excéderait la première d'une fois seulement la partie en question ; cette seconde chose, donc, excède le moyen d'une fois ladite partie, et le moyen excède la première, qui a fait l'objet du prélèvement, d'une fois la partie. Ce processus nous permettra ainsi de connaître à la fois quelle portion il faut enlever de ce qui a plus, et quelle portion il faut ajouter à ce qui a moins : nous apporterons à ce qui a moins la quantité dont le moyen le dépasse, et enlèverons à ce qui a le plus la quan-

tité dont le moyen est dépassé. Soit les lignes AA', BB', ΓΓ', égales entre elles ; de la ligne AA' admettons qu'on enlève le segment AE, et qu'on ajoute à la ligne ΓΓ' le segment ΓΔ, de telle sorte que la ligne entière ΔΓΓ' dépasse la ligne EA' des segments ΓΔ et ΓZ ; c'est donc qu'elle dépasse BB' de la longueur ΓΔ — {Et cela s'applique aussi aux autres arts, car

ils seraient voués à la disparition si ce que l'élément actif produisait et en quantité et en qualité n'entraînait pas de la part de l'élément passif une prestation équivalente en quantité et qualité.}

Les dénominations en question, à savoir la perte et le gain, sont venues de la notion d'échange volontaire. Dans ce domaine, en effet, avoir plus que la part qui vous revient en propre s'appelle *gagner*, et avoir moins que ce qu'on avait en

commençant, *perdre* : c'est ce qui se passe dans l'achat, la vente et toutes autres transactions laissées par la loi à la liberté des contractants. Quand, au contraire, la transaction n'entraîne pour eux ni enrichissement ni appauvrissement, mais qu'ils reçoivent exactement ce qu'ils ont donné, ils disent qu'ils ont ce qui leur revient en propre et qu'il n'y a ni perte, ni gain. Ainsi donc, le juste est moyen entre une sorte de gain et une sorte de perte dans les transactions non volontaires : il

consiste à posséder après, une quantité égale à ce qu'elle était auparavant.

## **8 (1132b — 1133b) < La justice et la réciprocité. Rôle économique de la monnaie >**

Dans l'opinion de certains, c'est la réciprocité qui constitue purement et simplement la justice : telle était la doctrine des Pythagoriciens, qui définissaient le juste simplement

comme la réciprocité. Mais la réciprocité ne coïncide ni avec la justice distributive, ni même avec la justice corrective (bien

qu'on veuille d'ordinaire donner ce sens à la justice de Rhadamante :

*Subir ce qu'on a fait aux autres sera une justice équitable,*  
car souvent réciprocité et justice corrective sont en désaccord : par exemple, si un homme investi d'une magistrature a frappé un particulier, il ne doit pas être frappé à son tour, et si un particulier a frappé un magistrat, il ne doit pas seulement être

frappé mais recevoir une punition supplémentaire. En outre, entre l'acte volontaire et l'acte involontaire, il y a une grande différence. Mais dans les relations d'échanges, le juste sous sa forme de réciprocité est ce qui assure la cohésion des hommes entre eux, réciprocité toutefois basée sur une proportion et non sur une stricte égalité. C'est cette réciprocité-là qui fait subsister la cité : car les hommes cherchent soit à répondre au mal par le mal, faute de quoi ils se considèrent en état d'esclavage, soit à répondre au bien par le bien, sans quoi aucun échange n'a lieu, alors que c'est pourtant l'échange qui fait la cohésion des citoyens. Et c'est pourquoi un temple des Charites se dresse sur la place publique : on veut rappeler l'idée de reconnaissance, qui est effectivement un caractère propre de la grâce, puisque c'est un devoir non seulement de rendre service pour service à celui qui s'est montré aimable envers nous, mais

encore à notre tour de prendre l'initiative d'être aimable.

Or la réciprocité, j'entends celle qui est proportionnelle, est réalisée par l'assemblage en diagonale. Soit par exemple A un architecte, B un cordonnier, C une maison et D une chaussure : il faut faire en sorte que l'architecte reçoive du cordonnier le produit du travail de ce dernier, et lui donne en

contrepartie son propre travail. Si donc tout d'abord on a établi l'égalité proportionnelle des produits et qu'ensuite seulement l'échange réciproque ait lieu, la solution sera obtenue ; et faute d'agir ainsi, le marché n'est pas égal et ne tient pas, puisque rien n'empêche que le travail de l'un n'ait une valeur supérieure à celui de l'autre, et c'est là ce qui rend une péréquation préalable indispensable. — Il en est de même aussi dans

le cas des autres arts, car ils disparaîtraient si ce que l'élément actif produisait à la fois en quantité et qualité n'entraînait pas de la part de l'élément passif une prestation équivalente en quantité et en qualité. — En effet, ce n'est pas entre deux médecins que naît une communauté d'intérêts, mais entre un médecin par exemple et un cultivateur, et d'une manière générale entre des contractants différents et inégaux qu'il faut pourtant égaliser. C'est pourquoi toutes les choses faisant objet de transaction doivent être d'une façon quelconque commensurables entre elles. C'est à cette fin que la monnaie a été introduite,

devenant une sorte de moyen terme, car elle mesure toutes choses et par suite l'excès et le défaut, par exemple combien de chaussures équivalent à une maison ou à telle quantité de nourriture. Il doit donc y avoir entre un architecte et un cordonnier le même rapport qu'entre un nombre déterminé de chaussures et une maison (ou telle quantité de nourriture), faute de quoi il n'y aura ni échange ni communauté d'intérêts ; et ce rapport ne pourra être établi que si entre les biens à

échanger il existe une certaine égalité. Il est donc indispensable que tous les biens soient mesurés au moyen d'un unique étalon, comme nous l'avons dit plus haut. Et cet étalon n'est autre, en réalité, que le besoin, qui est le lien universel (car si les hommes n'avaient besoin de rien, ou si leurs besoins n'étaient pas pareils, il n'y aurait plus d'échange du tout, ou les échanges seraient différents) ;

mais la monnaie est devenue une sorte de substitut du besoin et cela par convention, et c'est d'ailleurs pour cette raison que la monnaie reçoit le nom de νομισμα, parce qu'elle existe non pas par nature, mais en vertu de la loi (νομος), et qu'il est en notre pouvoir de la changer et de la rendre inutilisable.

Il y aura dès lors réciprocité, quand les marchandises ont été égalisées de telle sorte que le rapport entre cultivateur et cordonnier soit le même qu'entre l'œuvre du cordonnier et celle du cultivateur. Mais on ne doit pas les faire entrer dans la forme d'une proportion une fois qu'ils ont effectué l'échange (autrement, l'un des deux extrêmes aurait les deux excédents à la fois), mais quand ils sont encore en possession de leur propre marchandise. C'est seulement de cette dernière façon qu'ils sont en état d'égalité et en communauté d'intérêts, car alors l'égalité en question peut se réaliser pour eux — (Appelons un cultivateur A, une certaine quantité de nourriture  $\Gamma$ , un cordonnier B, et le travail de ce dernier égalisé,  $\Delta$ ) — ; si au contraire il n'avait pas été possible pour la réciprocité d'être établie de la façon que nous venons de dire, il n'y aurait pas communauté d'intérêts.

Que ce soit le besoin qui, jouant le rôle d'étalon unique, constitue le lien de cette communauté d'intérêts, c'est là une chose qui résulte clairement de ce fait que, en l'absence de tout besoin réciproque, soit de la part des deux contractants, soit seulement de l'un d'eux, aucun échange n'a lieu, comme c'est le cas si quelqu'un a besoin d'une marchandise qu'on possède soi-même, du vin par exemple, alors que les facilités d'exportation n'existent que pour le blé. — Ainsi donc il convient de réaliser la péréquation.

Mais pour les échanges éventuels, dans l'hypothèse où nous n'avons besoin de rien pour le moment, la monnaie est pour nous une sorte de gage, donnant l'assurance que

l'échange sera possible si jamais le besoin s'en fait sentir, car on doit pouvoir, en remettant l'argent, obtenir ce dont on manque. La monnaie, il est vrai, est soumise aux mêmes fluctuations que les autres marchandises (car elle n'a pas toujours un égal pouvoir d'achat) ; elle tend toutefois à une plus grande stabilité. De là vient que toutes les marchandises doivent

être préalablement estimées en argent, car de cette façon il y aura toujours possibilité d'échange, et par suite communauté d'intérêts entre les hommes. La monnaie, dès lors, jouant le rôle de mesure, rend les choses commensurables entre elles et les amène ainsi à l'égalité : car il ne saurait y avoir ni communauté d'intérêts sans échange, ni échange sans égalité, ni enfin égalité sans commensurabilité. Si donc, en toute rigueur, il n'est pas possible de rendre les choses par trop différentes commensurables entre elles, du moins, pour nos besoins courants, peut-on y parvenir d'une façon suffisante. Il doit

donc y avoir quelque unité de mesure, fixée par convention, et qu'on appelle pour cette raison νομισμα, car c'est cet étalon qui rend toutes choses commensurables, puisque tout se mesure en monnaie. Appelons par exemple une maison A, dix mines B, un lit Γ. Alors A est moitié de B si la maison vaut cinq

mines, autrement dit est égale à cinq mines ; et le lit Γ est la dixième partie de B : on voit tout de suite combien de lits équivalent à une maison, à savoir cinq. Qu'ainsi l'échange ait existé avant la création de la monnaie, cela est une chose manifeste, puisqu'il n'y a aucune différence entre échanger cinq lits contre une maison ou payer la valeur en monnaie des cinq lits.

## 9 (1133b – 1134a) < La justice-médiété >

Nous avons ainsi déterminé la nature du juste et celle de l'injuste. Des distinctions que nous avons établies il résulte clairement que l'action juste est un moyen entre l'injustice commise et l'injustice subie, l'une consistant à avoir trop,  
1

et l'autre trop peu. La justice est à son tour une sorte de médiété, non pas de la même façon que les autres vertus, mais en ce sens qu'elle relève du juste milieu, tandis que l'injustice relève des extrêmes. Et la justice est une disposition d'après laquelle l'homme juste se définit celui qui est apte à accomplir, par choix délibéré, ce qui est juste, celui qui, dans une répartition à effectuer soit entre lui-même et un autre, soit entre deux autres personnes, n'est pas homme à s'attribuer à lui-même, dans le bien désiré, une part trop forte, et à son voisin une part

trop faible (ou l'inverse, s'il s'agit d'un dommage à partager), mais donne à chacun la part proportionnellement égale qui lui revient, et qui agit de la même façon quand la répartition se fait entre des tiers. L'injustice, en sens opposé, a pareillement rapport à ce qui est injuste, et qui consiste dans un excès ou un défaut disproportionné de ce qui est avantageux ou dommageable. C'est pourquoi l'injustice est un excès et un défaut en ce sens qu'elle est génératrice d'excès et de défaut : quand on

est soi-même partie à la distribution, elle aboutit à un excès de ce qui est avantageux en soi et à un défaut de ce qui est dommageable ; s'agit-il d'une distribution entre des tiers, le résultat dans son ensemble est bien le même que dans le cas précédent, mais la proportion peut être dépassée indifféremment dans un sens ou dans l'autre. Et l'acte injuste a deux faces : du côté du trop peu, il y a injustice subie, et du côté du trop, injustice commise.

## **10 (1134a – 1136a) < Justice sociale – Justice naturelle et justice positive >**

Sur la justice et l'injustice, et sur la nature de chacune d'elles, voilà tout ce que nous avons à dire, aussi bien d'ailleurs que sur le juste et l'injuste en général.

Mais étant donné qu'on peut commettre une injustice sans être pour autant injuste, quelles sortes d'actes d'injustice doit-on dès lors accomplir pour être injuste dans chaque forme d'injustice, par exemple pour être un voleur, un adultère ou un brigand ? Ne dirons-nous pas que la différence ne tient en rien à la nature de l'acte ? Un homme, en effet, pourrait avoir

commerce avec une femme, sachant qui elle était, mais le principe de son acte peut être, non pas un choix délibéré, mais la passion. Il commet bien une injustice, mais il n'est pas un homme injuste ; de même on n'est pas non plus un voleur, même si on a volé, ni un adultère, même si on a commis l'adultère ; et ainsi de suite.

La relation de la réciprocité et de la justice a été étudiée précédemment.

Mais nous ne devons pas oublier que l'objet de notre investigation est non seulement le juste au sens absolu, mais encore le juste politique. Cette forme du juste est celle qui doit régner entre des gens associés en vue d'une existence qui se suffise à elle-même, associés supposés libres et égaux en droits, d'une égalité soit proportionnelle, soit arithmétique, de telle sorte que, pour ceux ne remplissant pas cette condition, il n'y a pas dans leurs relations réciproques, justice politique proprement dite, mais seulement une sorte de justice prise en

un sens métaphorique. Le juste, en effet, n'existe qu'entre ceux dont les relations mutuelles sont sanctionnées par la loi, et il n'y a de loi que pour des hommes chez les-



quels l'injustice peut se rencontrer, puisque la justice légale est une discrimination du juste et de l'injuste. Chez les hommes, donc, où l'injustice peut exister, des actions injustes peuvent aussi se commettre chez eux (bien que là où il y a action injuste il n'y ait pas toujours injustice), actions qui consistent à s'attribuer à soi-même une part trop forte des choses en elles-mêmes bonnes, et une part trop faible des choses en elles-mêmes mauvaises. C'est la raison pour laquelle nous ne laissons pas un homme nous gouverner, nous voulons que ce soit la loi, parce qu'un homme ne le fait que dans son intérêt propre et devient un tyran ; mais le rôle de celui qui exerce l'autorité est de garder la justice, et gardant la justice, de garder aussi l'égalité. Et puisqu'il est entendu qu'il n'a rien de plus que sa part s'il est juste (car il ne s'attribue pas à lui-même une part trop forte des choses en elles-mêmes bonnes, à moins qu'une telle part ne

soit proportionnée à son mérite ; aussi est-ce pour autrui qu'il travaille, et c'est ce qui explique la maxime *la justice est un bien étranger*, comme nous l'avons dit précédemment), on doit donc lui allouer un salaire sous forme d'honneurs et de prérogatives. Quant à ceux pour qui de tels avantages sont insuffisants, ceux-là deviennent des tyrans.

La justice du maître ou celle du père n'est pas la même que la justice entre citoyens, elle lui ressemble seulement. En effet, il n'existe pas d'injustice au sens absolu du mot, à l'égard de ce

qui nous appartient en propre ; mais ce qu'on possède en pleine propriété, aussi bien que l'enfant, jusqu'à ce qu'il ait atteint un certain âge et soit devenu indépendant, sont pour ainsi dire une partie de nous-mêmes, et nul ne choisit délibérément de se causer à soi-même du tort, ni par suite de se montrer injuste envers soi-même : il n'est donc pas non plus question ici de justice ou d'injustice au sens politique, lesquelles, avons-nous dit, dépendent de la loi

et n'existent que pour ceux qui vivent naturellement sous l'empire de la loi, à savoir, comme nous l'avons dit encore, ceux à qui appartient une part égale dans le droit de gouverner et d'être gouverné. De là vient que la justice qui concerne l'épouse se rapproche davantage de la justice proprement dite que celle qui a rapport à l'enfant et aux propriétés, car il s'agit là de la justice domestique, mais même celle-là est différente de la forme politique de la justice.

La justice politique elle-même est de deux espèces, l'une naturelle et l'autre légale. Est naturelle celle qui a partout la

même force et ne dépend pas de telle ou telle opinion ; légale, celle qui à l'origine peut être indifféremment ceci ou cela, mais qui une fois établie, s'impose : par exemple, que la rançon d'un prisonnier est d'une mine, ou qu'on sacrifie une chèvre et non deux moutons, et en outre toutes les dispositions législatives portant sur des cas particuliers, comme par exemple le sacrifice en l'honneur de Brasidas et les prescriptions prises sous forme de décrets.

Certains sont d'avis que toutes les prescriptions juridiques

appartiennent à cette dernière catégorie, parce que, disent-ils, ce qui est naturel est immuable et a partout la même force (comme c'est le cas pour le feu, qui brûle également ici et en Perse), tandis que le droit est visiblement sujet à variations. Mais dire que le droit est essentiellement variable n'est pas exact d'une façon absolue, mais seulement en un sens déterminé. Certes, chez les dieux, pareille assertion n'est peut-être pas vraie du tout ; dans notre monde, du moins, bien qu'il existe aussi une certaine justice naturelle, tout dans ce domaine

est cependant passible de changement ; néanmoins on peut distinguer ce qui est naturel et ce qui n'est pas naturel. Et parmi les choses qui ont la possibilité d'être au-

trement qu'elles ne sont, il est facile de voir quelles sortes de choses sont naturelles et quelles sont celles qui ne le sont pas mais reposent sur la loi et la convention, tout en étant les unes et les autres pareillement sujettes au changement. Et dans les autres domaines, la même distinction s'appliquera : par exemple, bien que par nature la main droite soit supérieure à la gauche, il est cependant toujours possible de se rendre ambidextre. Et parmi les règles de droit, celles qui dépendent de la convention et de l'utilité sont semblables aux unités de mesure : en effet, les mesures de capacité pour le vin et le blé ne sont pas partout égales, mais sont plus grandes là où on achète, et plus petites là où l'on vend. Pareillement les règles de droit qui ne sont pas fondées sur la nature, mais sur la volonté de l'homme, ne sont pas partout les mêmes, puisque la forme du gouvernement elle-même ne l'est pas, alors que cependant il n'y a qu'une seule forme de gouvernement qui soit partout naturellement la meilleure.

Les différentes prescriptions juridiques et légales sont, à l'égard des actions qu'elles déterminent, dans le même rapport que l'universel aux cas particuliers : en effet, les actions accomplies sont multiples, et chacune de ces prescriptions est une, étant universelle.

Il existe une différence entre l'action injuste et ce qui est injuste, et entre l'action juste et ce qui est juste : car une chose

est injuste par nature ou par une prescription de la loi, et cette même chose, une fois faite, est une action injuste, tandis qu'avant d'être faite, elle n'est pas encore une action injuste, elle est seulement quelque chose d'injuste. Il en est de même aussi d'une action juste (bien que le terme général soit plutôt *δικαιοπραγία*, le terme *δικαιωμα* étant réservé au redressement de l'action injuste). Quant aux différentes prescriptions juridiques et légales, ainsi que la nature et le nombre de leurs espèces et les sortes de

choses sur lesquelles elles portent en fait, tout cela devra être examiné ultérieurement.

Les actions justes et injustes ayant été ainsi décrites, on agit justement ou injustement quand on les commet volontairement. Mais quand c'est involontairement, l'action n'est ni juste ni injuste sinon par accident, car on accomplit alors des actes dont la qualité de justes ou d'injustes est purement

accidentelle. La justice (ou l'injustice) d'une action est donc déterminée par son caractère volontaire ou involontaire : est-elle volontaire, elle est objet de blâme, et elle est alors aussi en même temps un acte injuste ; par conséquent, il est possible pour une chose d'être injuste, tout en n'étant pas encore un acte injuste si la qualification de volontaire ne vient pas s'y ajouter. J'entends par volontaire, comme il a été dit précédemment, tout ce qui, parmi les choses qui sont au pouvoir de l'agent, est accompli en connaissance de cause, c'est-à-dire sans ignorer ni

la personne subissant l'action, ni l'instrument employé, ni le but à atteindre (par exemple, l'agent doit connaître qui il frappe, avec quelle arme et en vue de quelle fin), chacune de ces déterminations excluant au surplus toute idée d'accident ou de contrainte (si, par exemple, prenant la main d'une personne on s'en sert pour en frapper une autre, la personne à qui la main appartient n'agit pas volontairement, puisque l'action ne dépendait pas d'elle). Il peut se faire encore que la personne frappée soit par exemple le père de l'agent et que celui-ci, tout en sachant qu'il a affaire à un homme ou à l'une des personnes

présentes, ignore que c'est son père ; et une distinction de ce genre peut également être faite en ce qui concerne la fin à atteindre, et pour toutes les modalités de l'action en général. Dès lors, l'acte fait dans l'ignorance, ou même fait en connaissance de cause mais ne dépendant pas de nous ou résultant d'une contrainte, un tel acte est involontaire

(il y a, en effet, beaucoup de processus naturels que nous accomplissons ou subissons sciemment, dont aucun n'est ni volontaire, ni involontaire, comme par exemple vieillir ou mourir). Mais dans les actes justes ou injustes, la justice ou l'injustice peuvent pareillement être quelque chose d'accidentel : si un homme restitue un dépôt malgré lui et par crainte, on ne doit pas dire

qu'il fait une action juste, ni qu'il agit justement, sinon par accident. De même encore celui qui, sous la contrainte et contre sa volonté, ne restitue pas le dépôt confié, on doit dire de lui que c'est par accident qu'il agit injustement et accomplit une action injuste.

Les actes volontaires se divisent en actes qui sont faits par choix réfléchi et en actes qui ne sont pas faits par choix : sont

faits par choix ceux qui sont accomplis après délibération préalable, et ne sont pas faits par choix ceux qui sont accomplis sans être précédés d'une délibération. Il y a dès lors trois sortes d'actes dommageables dans nos rapports avec autrui : les torts qui s'accompagnent d'ignorance sont des *fautes*, quand la victime, ou l'acte, ou l'instrument, ou la fin à atteindre sont autres que ce que l'agent supposait (il ne pensait pas frapper, ou pas avec telle arme, ou pas telle personne, ou pas en vue de telle fin, mais l'événement a tourné dans un sens auquel il ne

s'attendait pas : par exemple, ce n'était pas dans l'intention de blesser, mais seulement de piquer, ou encore ce n'était pas la personne ou ce n'était pas l'instrument qu'il croyait). Quand alors le dommage a eu lieu contrairement à toute attente raisonnable, c'est une *méprise*, et quand on devait le prévoir raisonnablement, mais qu'on a agi sans méchanceté, c'est une simple *faute* (on commet une simple faute quand le principe de l'ignorance réside en nous-mêmes, et une méprise quand la cause vient du dehors). Quand l'acte est fait en pleine connais-

sance, mais sans délibération préalable, c'est un acte *injuste*, par exemple tout ce qu'on fait par colère, ou par quelque autre de ces passions qui sont irrésistibles ou qui sont la conséquence de l'humaine nature (car en commettant ces torts et ces fautes les hommes agissent injustement, et leurs actions sont des actions injustes, bien qu'ils ne soient pas pour autant des êtres injustes ni pervers, le tort n'étant pas causé par méchanceté). Mais

quand l'acte procède d'un choix délibéré, c'est alors que l'agent est un homme injuste et méchant. — De là vient que les actes accomplis par colère sont jugés à bon droit comme faits sans préméditation, car ce n'est pas celui qui agit par colère qui est le véritable auteur du dommage, mais bien celui qui a provoqué sa colère. En outre, le débat ne porte pas sur la question de savoir s'il s'est produit ou non un fait dommageable, mais s'il a été causé justement (puisque c'est l'image d'une injustice qui déclenche la colère) : le fait lui-même n'est pas mis en

discussion (comme c'est le cas quand il s'agit des contrats, où l'une des deux parties est forcément malhonnête, à moins que son acte ne soit dû à un oubli), mais tout en étant d'accord sur la chose, les intéressés discutent le point de savoir lequel des deux a la justice de son côté (tandis que celui qui a fait délibérément du tort n'ignore pas ce point), de telle sorte que l'un croit qu'il est victime d'une injustice et que l'autre le conteste.

Si, au contraire, c'est par mûre délibération qu'un homme a causé un tort, il agit injustement, et dès lors les actes injustes qu'il commet impliquent que celui qui agit ainsi est un homme injuste quand son acte viole la proportion ou l'égalité. Pareillement, un homme est juste quand, par choix réfléchi, il accomplit un acte juste, mais il accomplit un acte juste si seulement il le fait volontairement.

Des actions involontaires, enfin, les unes sont pardonnables, et les autres ne sont pas pardonnables. En effet, les fautes non seulement faites dans l'ignorance, mais qui encore sont dues à l'ignorance, sont pardonnables, tandis que celles qui ne sont pas dues à l'ignorance, mais qui, tout en étant faites dans l'ignorance, ont pour cause une passion qui n'est ni naturelle ni humaine, ne sont pas pardonnables.

## **11 (1136a – 1136b) < Examen de diverses apories relatives à la justice >**

On pourrait se poser la question de savoir si nos déterminations de l'injustice subie et de l'injustice commise sont suffisantes, et, en premier lieu, si les choses se comportent comme le dit Euripide dans cette étrange parole :

– *J'ai tué ma mère : tel est mon bref propos.*

– *Est-ce de votre consentement et du sien ? Ou bien n'avez-vous consenti ni l'un ni l'autre ?*

Est-ce qu'il est, en effet, véritablement possible de subir volontairement l'injustice, ou au contraire n'est-ce pas là quelque chose de toujours involontaire, de même que commettre l'injustice est toujours volontaire ? En outre, est-ce que subir l'injustice est toujours volontaire ou toujours involontaire, ou bien dans certains cas volontaire et dans certains autres, involontaire ? Même question en ce qui concerne le fait d'être traité avec justice : agir justement est toujours volontaire, de sorte qu'il est raisonnable de supposer semblable

opposition dans les deux cas, entre être traité injustement et être traité justement, d'une part, et être volontaire ou involontaire, d'autre part. Pourtant il pourrait sembler étrange

de soutenir que même le fait d'être traité justement est toujours volontaire, car on est parfois traité justement contre sa volonté.

Ensuite, on pourrait aussi se poser la question suivante : l'homme qui a subi ce qui est injuste est-il toujours traité injustement, ou bien en est-il du fait de supporter l'injustice comme il en est du fait de la commettre ? En effet, comme agent

aussi bien que comme patient, on peut participer par accident à une action juste, et il en est évidemment de même pour les actions injustes : accomplir ce qui est injuste n'est pas la même chose qu'agir injustement, et subir ce qui est injuste n'est pas non plus la même chose qu'être traité injustement, et il en est de même du fait d'agir justement et d'être traité justement, car il est impossible d'être traité injustement si un autre

n'agit pas injustement, ou d'être traité justement si un autre n'agit pas justement.

Mais si agir injustement consiste purement et simplement à causer du tort volontairement à quelqu'un, et si *volontairement* a le sens de avoir pleine connaissance et de la personne lésée, et de l'instrument, et de la manière, et si l'homme intempérant se fait volontairement du tort à lui-même, il s'ensuivra à la fois que volontairement il sera injustement traité et qu'il lui sera possible d'agir envers lui-même injustement (c'est là d'ailleurs aussi une des questions que nous avons à nous poser : 1136b peut-on agir injustement envers soi-même ?). De plus, on pourrait volontairement, par son intempérance, subir un dommage de la part d'une autre personne agissant volontairement, de sorte qu'on pourrait être volontairement traité injustement. Mais notre définition n'est-elle pas incorrecte, et ne doit-on pas ajouter à *causer du tort en ayant pleine connaissance et de la personne lésée, et de l'instrument, et de la manière*, la précision suivante : *contrairement au souhait réfléchi de*



*ladite personne* ? Ceci une fois admis, un homme peut assurément subir volontairement un dommage et supporter ce qui est injuste, mais il ne peut jamais consentir à être traité injustement, car personne ne souhaite cela, pas même l'homme intempérant, mais il agit contrairement à son propre souhait, puisque personne ne veut ce qu'il ne croit pas bon pour lui, et l'homme intempérant fait des choses qu'il pense lui-même n'être pas celles qu'il doit faire. D'ailleurs, celui qui donne ce qui lui appartient en propre, comme, selon Homère, Glaucus donnait à Diomède :

*Des armes d'or pour des armes de bronze, la valeur de cent bœufs pour neuf bœufs,*

celui-là n'est pas injustement traité : car, bien que donner dépende de lui, être injustement traité n'est pas en son pouvoir, mais il faut qu'il y ait une autre personne qui le traite injustement.

## 12 (1136b – 1137a) < Autres apories relatives à la justice >

On voit donc qu'il n'est pas possible de subir volontairement l'injustice.

Des questions que nous nous étions proposé de discuter, il en reste encore deux à examiner : est-ce, en fin de compte, celui qui a assigné à une personne la part excédant son mérite qui commet une injustice, ou bien est-ce celui qui reçoit ladite part ? Et peut-il se faire qu'on agisse envers soi-même injustement ?

Si on reconnaît la possibilité de la première solution, c'est-à-dire si c'est le distributeur de parts qui commet l'injustice, et non celui qui reçoit la part trop forte, alors, quand un homme, sciemment et volontairement, assigne à un autre une part plus grande qu'à lui-même, cet homme

commet personnellement

un acte injuste envers lui-même, ce que font précisément, semble-t-il, les gens honnêtes, puisque l'homme équitable est enclin à prendre moins que son dû. Mais cette explication n'est-elle pas non plus, dans sa simplicité, inexacte ? Il peut arriver en effet, que l'homme en question possédait plus que sa part d'un autre bien, plus que sa part d'honneur, par exemple, ou de vertu proprement dite. Il y a encore une solution : c'est d'appliquer notre définition de l'action injuste. L'homme dont nous parlons, en effet, ne subit rien de contraire à sa propre volonté : par conséquent, il ne subit pas d'injustice, du fait tout au moins qu'il s'est attribué la plus petite part ; mais, le cas échéant, il supporte seulement un dommage.

Cependant il n'est pas douteux que c'est bien le distributeur de parts qui commet l'injustice, tandis que celui qui reçoit la part excessive ne commet pas l'injustice. En effet, ce n'est pas celui dans lequel réside ce qui est injuste qui agit injustement, mais celui qui commet volontairement l'acte injuste, c'est-à-dire celui d'où l'action tire son origine, origine qui se trouve dans celui qui distribue et non dans celui qui reçoit. De plus, étant donné que le terme faire comporte de

nombreuses acceptions et qu'en un sens on peut qualifier de meurtriers les objets inanimés, ou la main, ou le serviteur agissant par ordre, celui qui reçoit une part excessive n'agit pas injustement, quoiqu'il fasse là ce qui est injuste.

En outre, si le distributeur de parts a décidé dans l'ignorance, il n'agit pas injustement au sens où on parle de justice légale, et sa décision n'est pas non plus injuste en ce sens-là, mais elle est cependant en un certain sens injuste (puisque la justice légale est autre que la justice première) ; mais si tout en le sachant il a jugé d'une manière injuste, il prend lui-même une part excessive soit de gratitude, soit de vengeance. Ainsi, tout comme s'il recevait une

part du produit de l'injustice, le juge qui, pour les raisons ci-dessus, rend une décision injuste, obtient plus que son dû ; car, même dans l'hypothèse d'une participation au butin, si par exemple il attribue dans son jugement un fonds de terre, ce n'est pas de la terre mais de l'argent qu'il reçoit.

### 13 (1137a) < La justice est une disposition >

Les hommes s'imaginent qu'il est en leur pouvoir d'agir injustement, et que par suite il est facile d'être juste. Mais cela n'est pas exact. Avoir commerce avec la femme de son voisin, frapper son prochain, glisser de l'argent dans la main, c'est là assurément chose facile et en notre pouvoir, mais faire tout cela en vertu de telle disposition déterminée du caractère, n'est ni facile, ni en notre dépendance.

Pareillement, on croit que la connaissance du juste et de l'injuste ne requiert pas une profonde sagesse, sous prétexte qu'il n'est pas difficile de saisir le sens des diverses prescriptions de la loi (quoique, en réalité, les actions prescrites par la loi ne soient justes que par accident). Mais savoir de quelle façon doit être accomplie une action, de quelle façon doit être effectuée une distribution pour être l'une et l'autre justes, c'est là une étude qui demande plus de travail que de connaître les remèdes qui procurent la santé. Et même dans ce dernier domaine, s'il est facile de savoir ce que c'est que du miel, du vin, de l'ellébore, un cautère, un coup de lancette, par contre savoir comment, à qui et à quel moment on doit les administrer pour produire la santé, c'est une affaire aussi importante que d'être médecin.

Et pour la même raison, les hommes pensent aussi que l'homme juste est non moins apte que l'homme injuste à commettre l'injustice, parce que l'homme juste n'est en rien

moins capable, s'il ne l'est davantage, d'accomplir, le cas échéant, quelqu'une des actions injustes dont nous avons parlé : n'est-il

pas capable, en effet, d'avoir commerce avec une femme, ou de frapper quelqu'un ? Et l'homme courageux est capable aussi de jeter son bouclier, de faire demi-tour et de s'enfuir dans n'importe quelle direction. Mais, en réalité, se montrer lâche ou injuste ne consiste pas à accomplir lesdites actions, sinon par accident, mais à les accomplir en raison d'une certaine disposition, tout comme exercer la médecine et l'art de guérir

ne consiste pas à faire emploi ou à ne pas faire emploi du scalpel ou de drogues, mais à le faire d'une certaine façon.

Les actions justes n'existent qu'entre les êtres qui ont part aux choses bonnes en elles-mêmes et admettant en elles excès et défaut. Il y a, en effet, des êtres pour lesquels un excès de bien ne se conçoit pas (c'est le cas sans doute des dieux) ; d'autres, au contraire, sont incapables de tirer profit d'aucune portion de ces biens, ce sont ceux qui sont irrémédiablement vicieux et à qui tout est nuisible ; d'autres, enfin, n'en tirent avantage que jusqu'à un certain point. Et c'est la raison pour laquelle la justice est quelque chose de purement humain.

## 14 (1137a – 1138a) < L'équité et l'équitable >

Nous avons ensuite à traiter de l'équité et de l'équitable, et montrer leurs relations respectives avec la justice et avec le juste<sup>108</sup>. En effet, à y regarder avec attention, il apparaît que la justice et l'équité ne sont ni absolument identiques, ni génériquement

différentes : tantôt nous louons ce qui est équitable et l'homme équitable lui-même, au point que, par manière d'approbation, nous transférons le terme *équitable* aux ac-

tions autres que les actions justes, et en faisons un équivalent de *bon*, en signifiant par *plus équitable* qu'une chose est simplement *meilleure* ; tantôt, par contre, en poursuivant le raisonnement, il nous paraît étrange que l'équitable, s'il est une chose qui s'écarte du juste, reçoive notre approbation. S'ils sont différents, en effet, ou bien le juste, ou bien l'équitable n'est pas

bon ; ou si tous deux sont bons, c'est qu'ils sont identiques.

Le problème que soulève la notion d'équitable est plus ou moins le résultat de ces diverses affirmations, lesquelles sont cependant toutes correctes d'une certaine façon, et ne s'opposent pas les unes aux autres. En effet, l'équitable, tout en étant supérieur à une certaine justice, est lui-même juste, et ce n'est pas comme appartenant à un genre différent qu'il est supérieur

au juste. Il y a donc bien identité du juste et de l'équitable, et tous deux sont bons, bien que l'équitable soit le meilleur des deux. Ce qui fait la difficulté, c'est que l'équitable, tout en étant juste, n'est pas le juste selon la loi, mais un correctif de la justice légale. La raison en est que la loi est toujours quelque chose de général, et qu'il y a des cas d'espèce pour lesquels il n'est pas possible de poser un énoncé général qui s'y applique avec rectitude. Dans les matières, donc, où on doit nécessairement

se borner à des généralités et où il est impossible de le faire correctement, la loi ne prend en considération que les cas les plus fréquents, sans ignorer d'ailleurs les erreurs que cela peut entraîner. La loi n'en est pas moins sans reproche, car la faute n'est pas à la loi, ni au législateur, mais tient à la nature des choses, puisque par leur essence même la matière des choses de l'ordre pratique revêt ce caractère d'irrégularité. Quand, par

suite, la loi pose une règle générale, et que là-dessus survient un cas en dehors de la règle générale, on est alors en droit, là où le législateur a omis de prévoir le cas et a péché

par excès de simplification, de corriger l'omission et de se faire l'interprète de ce qu'eût dit le législateur lui-même s'il avait été présent à ce moment, et de ce qu'il aurait porté dans sa loi s'il avait connu le cas en question. De là vient que l'équitable est juste, et qu'il est supérieur à une certaine espèce de juste, non pas supérieur au juste absolu, mais seulement au juste où peut se

rencontrer l'erreur due au caractère absolu de la règle. Telle est la nature de l'équitable : c'est d'être un correctif de la loi, là où la loi a manqué de statuer à cause de sa généralité. En fait, la raison pour laquelle tout n'est pas défini par la loi, c'est qu'il y a des cas d'espèce pour lesquels il est impossible de poser une loi, de telle sorte qu'un décret est indispensable. En effet, de ce qui

est indéterminé la règle aussi est indéterminée, à la façon de la règle de plomb utilisée dans les constructions de Lesbos : de même que la règle épouse les contours de la pierre et n'est pas rigide, ainsi le décret est adapté aux faits.

On voit ainsi clairement ce qu'est l'équitable, que l'équitable est juste et qu'il est supérieur à une certaine sorte de juste. De là résulte nettement aussi la nature de l'homme équitable :

celui qui a tendance à choisir et à accomplir les actions équitables et ne s'en tient pas rigoureusement à ses droits dans le sens du pire, mais qui a tendance à prendre moins que son dû, bien qu'il ait la loi de son côté, celui-là est un homme équitable, et cette disposition est l'équité, qui est une forme spéciale de la justice et non pas une disposition entièrement distincte.

## **15 (1138a – 1138b) < Dernière aporie : de l'injustice envers soi-même >**

Mais est-il possible ou non de commettre l'injustice envers soi-même ? La réponse à cette question résulte clairement de ce que nous avons dit. En effet, parmi les actions justes figurent les actions conformes à quelque vertu, quelle qu'elle soit, qui sont prescrites par la loi : par exemple, la loi ne permet pas expressément le suicide, et ce qu'elle ne permet pas expressément, elle le défend. En outre, quand, contrairement à la loi, un homme cause du tort (autrement qu'à titre de représailles) et cela volontairement, il agit injustement, — et agir volontairement c'est connaître à la fois et la personne qu'on lèse et l'instrument dont on se sert ; or celui qui, dans un accès de colère, se tranche à lui-même la gorge, accomplit cet acte contrairement à la droite règle, et cela la loi ne le permet pas ; aussi commet-il une injustice. Mais contre qui ? N'est-ce pas contre la cité, et non contre lui-même ? Car le rôle passif qu'il joue est volontaire, alors que personne ne subit volontairement une injustice. Telle est aussi la raison pour laquelle la cité inflige une peine ; et une certaine dégradation civique s'attache à celui qui s'est détruit lui-même, comme ayant agi injustement envers la cité.

En outre, au sens où celui qui agit injustement est injuste

seulement et n'est pas d'une perversité totale, il n'est pas possible de commettre une injustice envers soi-même (c'est là un cas distinct du précédent, parce que, en ce sens du terme, l'homme injuste est pervers de la même façon que le lâche, et non pas comme possédant la perversité totale, de sorte que son action injuste ne manifeste pas non plus une perversité totale). En effet, si cela était possible, la même chose pourrait en même temps être enlevée et être

ajoutée à la même chose, ce qui est impossible, le juste et l'injuste se réalisant nécessairement toujours en plus d'une personne. En outre, une action injuste est non seulement à la fois volontaire et le résultat d'un libre choix, mais elle est encore quelque chose d'antérieur (car l'homme qui, parce qu'il a été éprouvé lui-même, rend mal pour mal, n'est pas regardé comme agissant injustement) ; or quand on commet une injustice envers soi-même, on est pour les mêmes choses passif et actif, et cela en même temps. De plus, ce serait admettre qu'on peut subir volontairement l'injustice. Ajoutons à cela qu'on n'agit jamais injustement sans accomplir des actes particuliers d'injustice ; or on ne peut jamais commettre d'adultère avec sa propre femme, ni pénétrer par effraction dans sa propre maison, ni voler ce qui est à soi.

D'une manière générale, la question de savoir si on peut agir injustement envers soi-même se résout à la lumière de la distinction que nous avons posée au sujet de la possibilité de subir volontairement l'injustice.

Il est manifeste aussi que les deux choses sont également mauvaises, à savoir subir une injustice et commettre une injustice, puisque, dans le premier cas, on a moins, et, dans le

second, plus que la juste moyenne, laquelle joue ici le rôle du *sain* en médecine et du *bon état corporel* en gymnastique. Mais cependant le pire des deux, c'est commettre l'injustice, car commettre l'injustice s'accompagne de vice et provoque notre désapprobation, — vice qui, au surplus, est d'une espèce achevée et atteint l'absolu ou presque (presque, car une action injuste commise volontairement ne s'accompagne pas toujours de vice), tandis que subir l'injustice est indépendant de vice et

d'injustice < chez la victime >. Ainsi, en soi, subir l'injustice est un mal moins grand, quoique par accident rien n'em-



pêche que ce ne soit un plus grand mal. Mais l'art se désintéresse de l'accident : il déclare qu'une pleurésie est une maladie plus grave qu'une foulure ; cependant dans certains cas une foulure peut devenir accidentellement plus grave qu'une pleurésie, si par exemple la foulure provoque une chute qui vous fait tomber aux mains de l'ennemi ou cause votre mort.

Par extension de sens et simple similitude, il y a justice, non pas entre un homme et lui-même, mais entre certaines parties de lui-même : ce n'est pas d'ailleurs n'importe quelle justice, mais cette justice qui existe entre maître et esclave, ou entre mari et femme. En effet, dans les discussions sur ces questions, on a établi une distinction entre la partie rationnelle de l'âme et sa partie irrationnelle ; et dès lors c'est en fixant son attention sur ces diverses parties qu'on pense d'ordinaire qu'il existe une injustice envers soi-même, parce que ces parties peuvent être affectées dans un sens contraire à leurs tendances respectives. Ainsi, il peut y avoir aussi entre elles une certaine forme de justice, analogue à celle qui existe entre gouvernant et gouverné.



## Livre VI

### 1 (1138b) < Passage aux vertus intellectuelles. La « droite règle » >

Au sujet de la justice et des autres vertus morales, prenons-les comme définies de la façon que nous avons indiquée.

Et puisque, en fait, nous avons dit plus haut que nous devons choisir le moyen terme, et non l'excès ou le défaut, et que le moyen terme est conforme à ce qu'énonce la droite règle [ορθος λογος] analysons maintenant ce dernier point.

Dans toutes les dispositions morales dont nous avons parlé aussi bien que dans les autres domaines il y a un certain but sur lequel, fixant son regard, l'homme qui est en possession de la droite règle intensifie ou relâche son effort et il existe un certain principe de détermination des médiétés, lesquelles constituent, disons-nous, un état intermédiaire entre

l'excès et le défaut, du fait qu'elles sont en conformité avec la droite règle. Mais une telle façon de s'exprimer, toute vraie qu'elle soit, manque de clarté. En effet, même en tout ce qui rentre par ailleurs dans les préoccupations de la science, on peut dire avec vérité assurément que nous ne devons déployer notre effort, ou le relâcher, ni trop ni trop peu, mais observer le juste milieu, et cela comme le demande la droite règle ; seulement,

la simple possession de cette vérité ne peut accroître en rien notre connaissance : nous ignorerions, par exemple, quelles sortes de remèdes il convient d'appliquer à notre corps si quelqu'un se contentait de nous dire : « Ce sont

tous ceux que prescrit l'art médical et de la façon indiquée par l'homme de l'art ». Aussi faut-il également, en ce qui concerne les dispositions de l'âme, non seulement établir la vérité de ce que nous avons dit ci-dessus, mais encore déterminer quelle est la nature de la droite règle, et son principe de détermination.

## **2 (1138b – 1139b) < Objet de la vertu intellectuelle ; combinaison du désir et de l'intellect >**

Nous avons divisé les vertus de l'âme, et distingué, d'une part les vertus du caractère, et d'autre part celles de l'intellect. Nous avons traité en détail des vertus morales ; pour les autres restantes, après quelques remarques préalables au sujet de l'âme, voici ce que nous avons à dire.

Antérieurement nous avons indiqué qu'il y avait deux parties de l'âme, à savoir la partie rationnelle et la partie irrationnelle. Il nous faut maintenant établir, pour la partie rationnelle elle-même, une division de même nature. Prenons pour base de discussion que les parties rationnelles sont au nombre de deux, l'une par laquelle nous contemplons ces sortes d'êtres dont les principes ne peuvent être autrement qu'ils ne sont, et l'autre par laquelle nous connaissons les choses contingentes : quand, en effet, les objets diffèrent par le genre, les parties de l'âme adaptées naturellement à la connaissance des uns et des autres doivent aussi différer par le genre, s'il est vrai que c'est sur une certaine ressemblance et affinité entre le sujet et l'objet que la connaissance repose. Appelons l'une de ces parties la partie *scientifique*, et l'autre la *calculative*, délibérer et calculer étant une seule et même chose, et on ne délibère jamais sur les choses qui ne peuvent être autrement qu'elles ne sont. Par conséquent, la

partie

calculative est seulement une partie de la partie rationnelle de l'âme. Il faut par suite bien saisir quelle est pour chacune de ces deux parties sa meilleure disposition : on aura là la vertu de chacune d'elles, et la vertu d'une chose est relative à son œuvre propre [εργον].

Or il y a dans l'âme trois facteurs prédominants qui déterminent l'action et la vérité : sensation, intellect et désir. De ces facteurs, la sensation n'est principe d'aucune action [πραξις]118, comme on peut le voir par l'exemple des bêtes, qui possèdent bien la sensation mais n'ont pas l'action en partage. Et ce que l'affirmation et la négation sont dans la pensée, la recherche et l'aversion le sont dans l'ordre du désir ; par conséquent, puisque la vertu morale est une disposition capable de choix, et que le choix est un désir délibératif, il faut par là même qu'à la fois la règle soit vraie et le désir droit, si le choix est bon, et

qu'il y ait identité entre ce que la règle affirme et ce que le désir poursuit. Cette pensée et cette vérité dont nous parlons ici sont de l'ordre pratique ; quant à la pensée contemplative, qui n'est ni pratique, ni poétique, son bon et son mauvais état consiste dans le vrai et le faux auxquels son activité aboutit, puisque c'est là l'œuvre de toute partie intellectuelle, tandis que pour la

partie de l'intellect pratique, son bon état consiste dans la vérité correspondant au désir, au désir correct.

Le principe de l'action morale est ainsi le libre choix (*principe* étant ici le point d'origine du mouvement et non la fin où il tend), et celui du choix est le désir et la règle dirigée vers quelque fin, C'est pourquoi le choix ne peut exister ni sans intellect et pensée, ni sans une disposition morale, la bonne

conduite et son contraire dans le domaine de l'action n'existant pas sans pensée et sans caractère. La pensée par elle-même cependant n'imprime aucun mouvement,

mais seulement la pensée dirigée vers une fin et d'ordre pratique. Cette dernière sorte de pensée commande également l'intellect poétique [ποιητική] puisque dans la production l'artiste agit toujours en vue d'une fin ; la production n'est pas une fin au sens absolu, mais est quelque chose de relatif et production d'une chose déterminée. Au contraire, dans l'action, ce qu'on fait < est une fin au sens absolu >, car la vie vertueuse est une fin, et le désir a cette fin pour objet.

Aussi peut-on dire indifféremment que le choix préférentiel est un intellect désirant ou un désir raisonnant, et le principe qui est de cette sorte est un homme.

Le passé ne peut jamais être objet de choix : personne ne choisit d'avoir saccagé Troie ; la délibération, en effet, porte, non sur le passé, mais sur le futur et le contingent, alors que le passé ne peut pas ne pas avoir été. Aussi Agathon a-t-il raison de dire :

*Car il y a une seule chose dont Dieu même est privé,  
C'est de faire que ce qui a été fait ne l'ait pas été.*

Ainsi les deux parties intellectuelles de l'âme ont pour tâche la vérité. C'est pourquoi les dispositions qui permettent à chacune d'elles d'atteindre le mieux la vérité constituent les vertus respectives de l'une et de l'autre.

### **3 (1139b) < Énumération des vertus intellectuelles. Étude de la science >**

Reprenons donc depuis le début, et traitons à nouveau de ces dispositions.

Admettons que les états par lesquels l'âme énonce ce qui est vrai sous une forme affirmative ou négative<sup>121</sup> sont au nombre de cinq : ce sont l'art, la science, la prudence [φρονησις], la sagesse et la raison intuitive, car par le

jugement et l'opinion il peut arriver que nous soyons induits en erreur.

La nature de la science (si nous employons ce terme dans son sens rigoureux, et en négligeant les sens de pure similitude), résulte clairement des considérations suivantes. Nous

concevons tous que les choses dont nous avons la science ne peuvent être autrement qu'elles ne sont : pour les choses qui peuvent être autrement, dès qu'elles sont sorties du champ de notre connaissance, nous ne voyons plus si elles existent ou non. L'objet de la science existe donc nécessairement ; il est par suite éternel, car les êtres qui existent d'une nécessité absolue sont tous éternels ; et les êtres éternels sont inengendrés

et incorruptibles. De plus, on pense d'ordinaire que toute science est susceptible d'être enseignée, et que l'objet de science peut s'apprendre. Mais tout enseignement donné vient de connaissances préexistantes, comme nous l'établissons aussi dans les *Analytiques*, puisqu'il procède soit par induction, soit par syllogisme. L'induction dès lors est principe aussi de l'universel, tandis que le syllogisme procède à

partir des universels. Il y a par conséquent des principes qui servent de point de départ au syllogisme, principes dont il n'y a pas de syllogisme possible, et qui par suite sont obtenus par induction. Ainsi la science est une disposition capable de démontrer, en ajoutant à cette définition toutes les autres caractéristiques mentionnées dans nos *Analytiques*, car lorsque un homme a sa conviction établie d'une certaine façon et en principe qui sont finil[

a a

car

qui

conous

science

## 4 (1139b – 1140a) < Étude de l'art >

Telle est donc la façon dont nous pouvons définir la science.

Les choses qui peuvent être autres qu'elles ne sont comprennent à la fois les choses qu'on fabrique et les actions qu'on accomplit. Production et action sont distinctes (sur leur nature nous pouvons faire confiance aux discours exotériques) ; il s'ensuit que la disposition à agir accompagnée de règle est différente de la disposition à produire accompagnée

de règle. De là vient encore qu'elles ne sont pas une partie l'une de l'autre, car ni l'action n'est une production, ni la production une action. Et puisque l'architecture est un art, et est essentiellement une certaine disposition à produire, accompagnée de règle, et qu'il n'existe aucun art qui ne soit une disposition à produire accompagnée de règle, ni aucune disposition de ce

genre qui ne soit un art, il y aura identité entre art et disposition à produire accompagnée de règle exacte. L'art concerne toujours un devenir, et s'appliquer à un art, c'est considérer la façon d'amener à l'existence une de ces choses qui sont susceptibles d'être ou de n'être pas, mais dont le principe d'existence réside dans l'artiste et non dans la chose produite : l'art, en effet, ne concerne ni les choses qui existent ou deviennent

nécessairement, ni non plus les êtres naturels, qui ont en eux-mêmes leur principe. Mais puisque production et action sont quelque chose de différent, il faut nécessairement que l'art relève de la production et non de l'action. Et en un sens la fortune et l'art ont rapport aux mêmes objets, ainsi qu'Agathon le dit :

*L'art affectionne la fortune, et la fortune l'art.*



Ainsi donc, l'art, comme nous l'avons dit, est une certaine disposition, accompagnée de règle vraie, capable de produire ; le défaut d'art, au contraire, est une disposition à produire accompagnée de règle fausse ; dans un cas comme dans l'autre, on se meut dans le domaine du contingent.

## 5 (1140a – 1140b) < Étude de la prudence [φρονησις] >

132 Une façon dont nous pourrions appréhender la nature de la

prudence, c'est de considérer quelles sont les personnes que nous appelons prudentes. De l'avis général, le propre d'un homme prudent c'est d'être capable de délibérer correctement sur ce qui est bon et avantageux pour lui-même, non pas sur un point partiel (comme par exemple quelles sortes de choses sont favorables à la santé ou à la vigueur du corps), mais d'une façon générale, quelles sortes de choses par exemple conduisent à la vie heureuse. Une preuve, c'est que nous appelons aussi prudents ceux qui le sont en un domaine déterminé, quand ils calculent avec justesse en vue d'atteindre une fin

particulière digne de prix, dans des espèces où il n'est pas question d'art ; il en résulte que, en un sens général aussi, sera un homme prudent celui qui est capable de délibération.

Mais on ne délibère jamais sur les choses qui ne peuvent pas être autrement qu'elles ne sont, ni sur celles qu'il nous est impossible d'accomplir ; par conséquent s'il est vrai qu'une science s'accompagne de démonstration, mais que les choses dont les principes peuvent être autres qu'ils ne sont n'admettent

pas de démonstration (car toutes sont également susceptibles d'être autrement qu'elles ne sont), et s'il n'est pas possible de délibérer sur les choses qui existent nécessairement, la prudence ne saurait être ni une science, ni un art : une science, parce que l'objet de l'action peut être autrement qu'il n'est ; un art, parce que le genre de l'action est autre que celui de la production. Reste donc que la prudence est une disposition,

accompagnée de règle vraie, capable d'agir dans la sphère de ce qui est bon ou mauvais pour un être humain. Tandis que la production, en effet, a une fin autre qu'elle-même, il n'en saurait être ainsi pour l'action, la bonne pratique étant elle-même sa propre fin. C'est pourquoi nous estimons que Périclès et les gens comme lui sont des hommes prudents en ce qu'ils possèdent la faculté d'apercevoir ce qui est bon pour eux-mêmes et ce qui est bon pour l'homme en général, et

tels sont aussi, pensons-nous, les personnes qui s'entendent à l'administration d'une maison ou d'une cité. —

De là vient aussi le nom par lequel nous désignons la *tempérance* (σωφροσύνη), pour signifier qu'elle *conserve la prudence* (σωζουσα την φρονησιν), et ce qu'elle conserve, c'est le jugement dont nous indiquons la nature : car le plaisir et la douleur ne détruisent pas et ne faussent pas tout jugement quel qu'il soit,

par exemple le jugement que le triangle a ou n'a pas ses angles égaux à deux droits, mais seulement les jugements ayant trait à l'action. En effet, les principes de nos actions consistent dans la fin à laquelle tendent nos actes ; mais à l'homme corrompu par l'attrait du plaisir ou la crainte de la douleur, le principe n'apparaît pas immédiatement, et il est incapable de voir en vue de quelle fin et pour quel motif il doit choisir et accomplir tout ce qu'il fait, car le vice est destructif du principe. Par

conséquent, la prudence est nécessairement une disposi-

tion, accompagnée d'une règle exacte, capable d'agir, dans la sphère des biens humains.

En outre, dans l'art on peut parler d'excellence, mais non dans la prudence. Et, dans le domaine de l'art, l'homme qui se trompe volontairement est préférable à celui qui se trompe involontairement, tandis que dans le domaine de la prudence c'est l'inverse qui a lieu, tout comme dans le domaine des vertus également. On voit donc que la prudence est une excellence et non un art.

Des deux parties de l'âme, douées de raison, l'une des deux, la faculté d'opiner, aura pour vertu la prudence : car l'opinion a rapport à ce qui peut être autrement qu'il n'est, et la prudence aussi. Mais cependant la prudence n'est pas simplement une disposition accompagnée de règle : une preuve, c'est que l'oubli peut atteindre la disposition de ce genre, tandis que pour la prudence il n'en est rien.

## **6 (1140b – 1141a) < Étude de la raison intuitive >**

Puisque la science consiste en un jugement portant sur les universels et les êtres nécessaires, et qu'il existe des principes d'où découlent les vérités démontrées et toute science en général (puisque la science s'accompagne de raisonnement), il en résulte que le principe de ce que la science connaît ne saurait être lui-même objet ni de science, ni d'art, ni de prudence : en effet, l'objet de la science est démontrable, et d'autre part l'art et la prudence se trouvent avoir rapport aux

choses qui peuvent être autrement qu'elles ne sont. Mais la sagesse n'a pas non plus dès lors les principes pour objet, puisque le propre du sage c'est d'avoir une démonstration pour certaines choses. Si donc les dispositions qui

nous permettent d'atteindre la vérité et d'éviter toute erreur dans les choses qui ne peuvent être autrement qu'elles ne sont ou dans celles qui peuvent être autrement, si ces dispositions-là sont la science, la prudence, la sagesse et l'intellect, et si trois d'entre elles ne peuvent jouer aucun rôle dans l'appréhension des principes (j'entends la prudence, la science et la sagesse), il reste que c'est la raison intuitive qui les saisit.

## 7 (1141a – 1141b) < La sagesse théorétique >

Le terme *sagesse* [σοφία] dans les arts est par nous appliqué à ceux

qui atteignent la plus exacte maîtrise dans l'art en question, par exemple à Phidias comme sculpteur habile et à Polyclète comme statuaire ; et en ce premier sens, donc, nous ne signifions par sagesse rien d'autre qu'excellence dans un art. Mais nous pensons aussi que certaines personnes sont sages d'une manière générale, et non sages dans un domaine particulier, ni sages en quelque autre chose, pour parler comme Homère dans *Margitès* :

*Celui-là les dieux ne l'avaient fait ni vigneron, ni laboureur, Ni sage en quelque autre façon.*

Il est clair, par conséquent, que la sagesse sera la plus achevée des formes du savoir. Le sage doit donc non seulement connaître les conclusions découlant des principes, mais encore posséder la vérité sur les principes eux-mêmes. La sagesse sera ainsi à la fois raison intuitive et science, science munie en quelque sorte d'une tête et portant sur les réalités les plus

hautes. Il est absurde, en effet, de penser que l'art politique ou la prudence soit la forme la plus élevée du savoir, s'il est vrai que l'homme n'est pas ce qu'il y a de plus excellent

dans le Monde. Si dès lors *sain* et *bon* est une chose différente pour des hommes et pour des poissons, tandis que *blanc* et *rectiligne* est toujours invariable, on reconnaîtra chez tous les hommes que ce qui est sage est la même chose, mais que ce qui est prudent est variable : car c'est l'être qui a une vue nette des diverses choses qui l'intéressent personnellement, qu'on désigne du nom de *prudent*, et c'est à lui qu'on remettra la conduite de ces choses-là. De là vient encore que certaines bêtes sont qualifiées de prudentes : ce sont celles qui, en tout ce qui touche à leur propre vie, possèdent manifestement une capacité de prévoir.

Il est de toute évidence aussi que la sagesse ne saurait être identifiée à l'art politique : car si on doit appeler la connaissance de ses propres intérêts une sagesse, il y aura multiplicité de sagesse : il n'existe pas, en effet, une seule sagesse s'appliquant au bien de tous les êtres animés, mais il y a une sagesse différente pour chaque espèce, de même qu'il n'y a pas non plus un seul art médical pour tous les êtres. Et si on objecte qu'un homme l'emporte en perfection sur les autres animaux, cela n'importe ici en rien : il existe, en effet, d'autres êtres d'une nature beaucoup plus divine que l'homme, par exemple, pour s'en tenir aux réalités les plus visibles, les Corps dont le Monde est constitué.

Ces considérations montrent bien que la sagesse est à la fois science et raison intuitive des choses qui ont par nature la dignité la plus haute. C'est pourquoi nous disons qu'Anaxagore, Thalès et ceux qui leur ressemblent, possèdent

la sagesse, mais non la prudence, quand nous les voyons ignorer les choses qui leur sont profitables à eux-mêmes, et nous reconnaissons qu'ils ont un savoir hors de pair, admirable, difficile et divin, mais sans utilité, du fait que ce ne

sont pas les biens proprement humains qu'ils recherchent.

## **8 (1141b) < La prudence et l'art politique >**

Or la prudence a rapport aux choses humaines et aux choses qui admettent la délibération : car le prudent, disons-nous,

a pour œuvre principale de bien délibérer ; mais on ne délibère jamais sur les choses qui ne peuvent être autrement qu'elles ne sont, ni sur celles qui ne comportent pas quelque fin à atteindre, fin qui consiste en un bien réalisable. Le bon délibérateur au sens absolu est l'homme qui s'efforce d'atteindre le meilleur des biens réalisables pour l'homme, et qui le fait par raisonnement.

La prudence n'a pas non plus seulement pour objet les universels, mais elle doit aussi avoir la connaissance des faits particuliers, car elle est de l'ordre de l'action, et l'action a rapport aux choses singulières. C'est pourquoi aussi certaines personnes ignorantes sont plus qualifiées pour l'action que d'autres qui savent : c'est le cas notamment des gens d'expérience : si, tout en sachant que les viandes légères sont faciles à digérer et bonnes pour la santé, on ignore quelles sortes de viandes sont légères, on ne produira pas la santé, tandis que si on sait que la chair de volaille est légère, on sera plus capable de produire la santé.

La prudence étant de l'ordre de l'action, il en résulte qu'on doit posséder les deux sortes de connaissances, et de préférence celle qui porte sur le singulier. Mais ici encore elle dépendra d'un art architectonique.

La sagesse politique et la prudence sont une seule et même disposition, bien que leur essence ne soit cependant pas

la même. De la prudence appliquée à la cité, une première

espèce, en tant qu'elle a sous sa dépendance toutes les autres, est législative ; l'autre espèce, en tant que portant sur les choses particulières, reçoit le nom, qui lui est d'ailleurs commun avec la précédente, de politique. Cette dernière espèce a rapport à l'action et à la délibération, puisque tout décret doit être rendu dans une forme strictement individuelle. C'est pourquoi *administrer la cité* est une expression réservée pour ceux qui entrent dans la particularité des affaires, car ce sont les seuls qui accomplissent la besogne, semblables en cela aux artisans.

Dans l'opinion commune, la prudence aussi est prise surtout sous la forme où elle ne concerne que la personne privée, c'est-à-dire un individu ; et cette forme particulière reçoit le nom général de prudence. Des autres espèces, l'une est appelée *économie domestique*, une autre *législation*, une autre enfin, *politique*, celle-ci se subdivisant en délibérative et judiciaire.

## 9 (1141b — 1142a) < La prudence et l'art politique, suite. L'intuition des singuliers >

Une des formes de la connaissance sera assurément de savoir le bien qui est propre à soi-même, mais cette connaissance-là est très différente des autres espèces. Et on pense d'ordinaire que celui qui connaît ses propres intérêts et qui y consacre sa vie, est un homme prudent, tandis que les politiques s'occupent d'une foule d'affaires. D'où les vers d'Euripide :

*Mais comment serais-je sage, moi à qui il était possible de vivre à l'abri des affaires.*

*Simple numéro perdu dans la foule des soldats,*

*Participant au sort commun ?...*

*Car les gens hors de pair et qui en font plus que les autres...*

Ceux qui pensent ainsi ne recherchent que leur propre bien, et ils croient que c'est un devoir d'agir ainsi. Cette opinion a fait naître l'idée que de pareils gens sont des hommes prudents ; peut-être cependant la poursuite par chacun de son bien propre ne va-t-elle pas sans économie domestique ni politique. En outre, la façon dont on doit administrer ses propres affaires n'apparaît pas nettement et demande examen.

Ce que nous avons dit est d'ailleurs confirmé par ce fait que les jeunes gens peuvent devenir géomètres ou mathématiciens ou savants dans les disciplines de ce genre, alors qu'on n'admet pas communément qu'il puisse exister de jeune homme prudent. La cause en est que la prudence a rapport aussi aux faits particuliers, qui ne nous deviennent familiers

que par l'expérience, dont un jeune homme est toujours dépourvu (car c'est à force de temps que l'expérience s'acquiert). On pourrait même se demander pourquoi un enfant, qui peut faire un mathématicien, est incapable d'être philosophe ou même physicien. Ne serait-ce pas que, parmi ces sciences, les premières s'acquièrent par abstraction, tandis que les autres ont leurs principes dérivés de l'expérience, et que, dans ce dernier cas, les jeunes gens ne se sont formés aucune conviction et se contentent de paroles, tandis

que les notions mathématiques, au contraire, ont une essence dégagée de toute obscurité ? — Ajoutons que l'erreur dans la délibération peut porter soit sur l'universel, soit sur le singulier, si on soutient par exemple que toutes les eaux pesantes sont pernicieuses, ou bien que telle eau déterminée est pesante.

Et que la prudence ne soit pas science, c'est là une chose manifeste : elle porte, en effet, sur ce qu'il y a de plus particulier, comme nous l'avons dit, car l'action à accomplir est



elle-même particulière. La prudence dès lors s'oppose à la raison intuitive : la raison intuitive, en effet, appréhende les définitions, pour lesquelles on ne peut donner aucune raison, tandis que la prudence est la connaissance de ce qu'il y a de plus individuel, lequel n'est pas objet de science, mais de perception : non pas la perception des sensibles propres, mais une perception de la nature de celle par laquelle nous percevons que telle figure mathématique particulière est un triangle ; car dans cette direction aussi on devra s'arrêter. Mais cette intuition mathématique est plutôt perception que prudence, et de la prudence l'intuition est spécifiquement différente.

## 10 (1142a – 1142b) < Les vertus intellectuelles mineures. La bonne délibération >

La recherche et la délibération diffèrent, car la délibération est une recherche s'appliquant à une certaine chose. — Nous devons aussi appréhender quelle est la nature de la bonne délibération, si elle est une forme de science, ou opinion, ou justesse de coup d'œil, ou quelque autre genre différent.

Or elle n'est pas science (on ne cherche pas les choses qu'on sait, alors que la bonne délibération est une forme de délibération, et que celui qui délibère cherche et calcule). — Mais elle n'est pas davantage justesse de coup d'œil, car la justesse de coup d'œil a lieu indépendamment de tout calcul conscient, et d'une manière rapide, tandis que la délibération exige beaucoup de temps, et on dit que s'il faut exécuter avec rapidité ce qu'on a délibéré de faire, la délibération elle-même doit être lente. Autre raison : la vivacité d'esprit est une chose différente de la bonne délibération ; or la

vivacité d'esprit est une sorte de justesse de coup d'œil. —

La bonne délibération n'est pas non plus une forme quelconque d'opinion. Mais puisque celui qui délibère mal se trompe et que celui qui délibère bien délibère correctement, il est clair que la bonne délibération est une certaine rectitude. Mais on ne peut affirmer la rectitude ni de la science, ni de l'opinion : pour la science, en

effet, on ne peut pas parler de rectitude (pas plus que d'erreur), et pour l'opinion sa rectitude est vérité ; et en même temps, tout ce qui est objet d'opinion est déjà déterminé. Mais la bonne délibération ne va pas non plus sans calcul conscient. Il reste donc qu'elle est rectitude de pensée, car ce n'est pas encore une assertion, puisque l'opinion n'est pas une recherche mais est

déjà une certaine assertion, tandis que l'homme qui délibère bien ou mal, recherche quelque chose et calcule.

Mais la bonne délibération étant une certaine rectitude de délibération, nous devons donc d'abord rechercher ce qu'est la délibération en général et sur quel objet elle porte. Et *rectitude* étant un terme à sens multiples, il est clair qu'il ne s'agit pas ici de toute rectitude quelle qu'elle soit. En effet, l'homme intempérant ou pervers, s'il est habile, atteindra ce qu'il se propose à l'aide du calcul, de sorte qu'il aura délibéré correctement,

alors que c'est un mal considérable qu'il s'est procuré : or on admet couramment qu'avoir bien délibéré est en soi-même un bien, car c'est cette sorte de rectitude de délibération qui est bonne délibération, à savoir celle qui tend à atteindre un bien. — Mais il est possible d'atteindre même le bien par un faux syllogisme, et d'atteindre ce qu'il est de notre devoir de faire, mais en se servant non pas du moyen qui convient, mais à l'aide d'un moyen terme erroné. Par conséquent, cet état, en

vertu duquel on atteint ce que le devoir prescrit mais non cependant par la voie requise, n'est toujours pas bonne

délibération. — On peut aussi arriver au but par une délibération de longue durée, alors qu'un autre l'atteindra rapidement : dans le premier cas, ce n'est donc pas encore une bonne délibération, laquelle est rectitude eu égard à ce qui est utile, portant à la fois sur la fin à atteindre, la manière et le temps. — En outre, on peut avoir bien délibéré soit au sens absolu, soit par rapport à une fin déterminée. La bonne délibération au sens absolu est dès lors celle qui mène à un résultat correct par rapport à la fin prise absolument, alors que la bonne délibération en un sens déterminé est celle qui n'aboutit à un résultat correct que par rapport à une fin elle-même déterminée. Si donc les hommes prudents ont pour caractère propre le fait d'avoir bien délibéré, la bonne délibération sera une rectitude en ce qui concerne ce qui est utile à la réalisation d'une fin, utilité dont la véritable conception est la prudence elle-même.

## 11 (1142b — 1143a) < Les vertus intellectuelles mineures, suite. L'intelligence et le jugement >

L'intelligence aussi et la perspicacité, qui nous font dire des gens qu'ils sont intelligents et perspicaces, ne sont pas absolument la même chose que la science ou l'opinion (car, dans ce dernier cas, tout le monde serait intelligent), et ne sont pas davantage quelque une des sciences particulières, comme la médecine, science des choses relatives à la santé, ou la géométrie, science des grandeurs. Car l'intelligence ne roule ni sur les êtres éternels et immobiles, ni sur rien de ce qui devient, mais seulement sur les choses pouvant être objet de doute et de délibération. Aussi porte-t-elle sur les mêmes objets que la prudence, bien qu'intelligence et prudence ne soient pas identiques. La prudence est, en effet, directive (car elle a pour fin de déterminer ce qu'il est de notre devoir de faire

ou de ne pas faire), tandis que l'intelligence est seulement judicative (car il y a identité entre intelligence et perspicacité, entre un homme intelligent et un homme perspicace).

L'intelligence ne consiste ni à posséder la prudence, ni à l'acquérir. Mais de même que *apprendre* s'appelle *comprendre* quand on exerce la faculté de connaître scientifiquement, ainsi *comprendre* s'applique à l'exercice de la faculté d'opinion, quand il s'agit de porter un jugement sur ce qu'une autre personne énonce dans des matières relevant de la prudence,

et par jugement j'entends un jugement fondé, car *bien* est la même chose que *fondé*. Et l'emploi du terme *intelligence* pour désigner la qualité des gens perspicaces est venu de l'*intelligence* au sens d'*apprendre*, car nous prenons souvent *apprendre* au sens de *comprendre*.

Ce qu'on appelle enfin *jugement*, qualité d'après laquelle nous disons des gens qu'ils ont un *bon jugement* ou qu'ils ont *du jugement*, est la correcte discrimination de ce qui est équitable. Ce qui le montre bien, c'est le fait que nous disons que l'homme équitable est surtout favorablement disposé pour autrui, et que montrer dans certains cas de la largeur d'esprit est équitable. Et dans la largeur d'esprit on fait preuve de jugement en appréciant correctement ce qui est équitable ; et juger correctement c'est juger ce qui est vraiment équitable.

## 12 (1143a – 1143b) < Relations des vertus dia-noétiques entre elles et avec la prudence >

Toutes les dispositions dont il a été question convergent, comme cela est normal, vers la même chose. En effet, nous attribuons jugement, intelligence, prudence et raison

intuitive indifféremment aux mêmes individus quand nous disons qu'ils ont atteint l'âge du jugement et de la raison, et qu'ils sont prudents et intelligents. Car toutes ces facultés portent sur les choses ultimes et particulières ; et c'est en étant capable de juger des choses rentrant dans le domaine de l'homme prudent

qu'on est intelligent, bienveillant et favorablement disposé pour les autres, les actions équitables étant communes à tous les gens de bien dans leurs rapports avec autrui. Or toutes les actions que nous devons accomplir rentrent dans les choses particulières et ultimes, car l'homme prudent doit connaître les faits particuliers, et de leur côté l'intelligence et le jugement roulent sur les actions à accomplir, lesquelles sont des choses

ultimes. La raison intuitive s'applique aussi aux choses particulières, dans les deux sens à la fois, puisque les termes premiers aussi bien que les derniers sont du domaine de la raison intuitive et non de la discursion : dans les démonstrations, la raison intuitive appréhende les termes immobiles et premiers, et dans les raisonnements d'ordre pratique, elle appréhende le fait dernier et contingent, c'est-à-dire la prémisse mineure, puisque ces faits-là sont principes de la fin à atteindre, les cas particuliers servant de point de départ pour

atteindre les universels. Nous devons donc avoir une perception des cas particuliers, et cette perception est raison intuitive.

C'est pourquoi on pense d'ordinaire que ces états sont des qualités naturelles, et, bien que personne ne soit philosophe naturellement, qu'on possède naturellement jugement, intelligence et raison intuitive. Une preuve, c'est que nous croyons que ces dispositions accompagnent les différents âges de la vie, et que tel âge déterminé apporte avec lui raison intuitive et jugement, convaincus que nous sommes que la nature en est la

cause. — Voilà pourquoi encore la raison intuitive est à la fois principe et fin, choses qui sont en même temps l'origine et l'objet des démonstrations. — Par conséquent, les paroles et les opinions indémontrées des gens d'expérience, des vieillards et des personnes douées de sagesse pratique sont tout aussi dignes d'attention que celles qui s'appuient sur des démonstrations, car l'expérience leur a donné une vue exercée qui leur permet de voir correctement les choses.

### **13 (1143b — 1145a) < Utilité de la sagesse théorique et de la sagesse pratique (ou prudence) — Rapports des deux sagesse >**

Nous avons donc établi quelle est la nature de la prudence et de la sagesse théorique, et quelles sont en fait leurs sphères respectives ; et nous avons montré que chacune d'elles est vertu d'une partie différente de l'âme.

Mais on peut se poser la question de savoir quelle est l'utilité de ces vertus. La sagesse théorique, en effet, n'étudie

aucun des moyens qui peuvent rendre un homme heureux (puisque'elle ne porte en aucun cas sur un devenir) ; la prudence, par contre, remplit bien ce rôle, mais en vue de quoi avons-nous besoin d'elle ? La prudence a sans doute pour objet les choses justes, belles et bonnes pour l'homme, mais ce sont là des choses qu'un homme de bien accomplit naturellement. Notre action n'est en rien facilitée par la connaissance que nous avons de ces choses, s'il est vrai que les vertus sont des

dispositions du caractère, pas plus que ne nous sert la connaissance des *choses saines* ou des *choses en bon état*,

en prenant ces expressions non pas au sens de *productrices de santé*, mais comme un résultat de l'état de santé, car nous ne sommes rendus en rien plus aptes à nous bien porter ou à être en bon état, par le fait de posséder l'art médical ou celui de la gymnastique.

Mais si, d'un autre côté, on doit poser qu'un homme est prudent non pas afin de connaître les vérités morales, mais afin de devenir vertueux, alors, pour ceux qui le sont déjà, la

prudence ne saurait servir à rien. Bien plus, elle ne servira pas davantage à ceux qui ne le sont pas, car peu importera qu'on possède soi-même la prudence ou qu'on suive seulement les conseils d'autres qui la possèdent : il nous suffirait de faire ce que nous faisons en ce qui concerne notre santé, car tout en souhaitant de nous bien porter, nous n'apprenons pas pour autant l'art médical.

Ajoutons à cela qu'on peut trouver étrange que la prudence, bien qu'inférieure à la sagesse théorique ait une autorité supérieure à celle de cette dernière, puisque l'art qui

produit une chose quelconque gouverne et régit tout ce qui concerne cette chose. Telles sont donc les questions que nous devons discuter, car jusqu'ici nous n'avons fait que poser des problèmes.

D'abord nous soutenons que la sagesse et la prudence sont nécessairement désirables en elles-mêmes, en tant du moins qu'elles sont vertus respectives de chacune des deux parties de l'âme, et cela même si ni l'une ni l'autre ne produisent rien. — Secondement, ces vertus produisent en réalité quelque chose, non pas au sens où la médecine produit la santé, mais au

sens où l'état de santé est cause de la santé : c'est de cette façon que la sagesse produit le bonheur, car étant une partie de la vertu totale, par sa simple possession et par son exercice elle rend un homme heureux.

En outre, l'œuvre propre de l'homme n'est complètement achevée qu'en conformité avec la prudence aussi bien qu'avec la vertu morale : la vertu morale, en effet, assure la rectitude du but que nous poursuivons, et la prudence celle des moyens pour parvenir à ce but. — Quant à la quatrième partie de l'âme, la nutritive, elle n'a aucune vertu de cette sorte, car son action ou son inaction n'est nullement en son pouvoir.

En ce qui regarde enfin le fait que la prudence ne nous rend en rien plus aptes à accomplir les actions nobles et justes, il nous faut reprendre d'un peu plus haut en partant d'un principe qui est le suivant. De même que nous disons de certains qui accomplissent des actions justes, qu'ils ne sont pas encore des hommes justes, ceux qui font, par exemple, ce qui est

prescrit par les lois, soit malgré eux, soit par ignorance, soit pour tout autre motif, mais non pas simplement en vue d'accomplir l'action (bien qu'ils fassent assurément ce qu'il faut faire, et tout ce que l'homme vertueux est tenu de faire), ainsi, semble-t-il bien, il existe un certain état d'esprit dans lequel on accomplit ces différentes actions de façon à être homme de bien, je veux dire qu'on les fait par choix délibéré et

en vue des actions mêmes qu'on accomplit. Or la vertu morale assure bien la rectitude du choix, mais accomplir les actes tendant naturellement à la réalisation de la fin que nous avons choisie, c'est là une chose qui ne relève plus de la vertu, mais d'une autre potentialité. — Mais il nous faut insister sur ce point et parler plus clairement. Il existe une certaine puissance,

appelée *habileté*, et celle-ci est telle qu'elle est capable de faire les choses tendant au but que nous nous proposons et de les atteindre. Si le but est noble, c'est une puissance digne d'éloges, mais s'il est pervers, elle n'est que rouerie, et c'est pourquoi nous appelons *habiles* les hommes pru-



dents aussi bien que les roués. La prudence n'est pas la puissance dont nous parlons, mais elle n'existe pas sans cette puissance, Mais

ladite disposition ne se réalise pas pour cet « œil de l'âme » sans l'aide de la vertu : nous l'avons dit, et cela est d'ailleurs évident. En effet, les syllogismes de l'action ont comme principe : « Puisque la fin, c'est-à-dire le Souverain Bien, est de telle nature », (quoi que ce puisse être d'ailleurs, et nous pouvons prendre à titre d'exemple la première chose venue) ; mais ce Souverain Bien ne se manifeste qu'aux yeux de

l'homme de bien : car la méchanceté fausse l'esprit et nous induit en erreur sur les principes de la conduite. La conséquence évidente, c'est l'impossibilité d'être prudent sans être vertueux.

Examinons donc de nouveau encore la nature de la vertu.

Le cas de la vertu est, en effet, voisin de celui de la prudence dans ses rapports avec l'habileté. Sans qu'il y ait à cet égard identité, il y a du moins ressemblance, et la vertu naturelle entretient un rapport de même sorte avec la vertu au sens strict. Tout le monde admet, en effet que chaque type de caractère appartient à son possesseur en quelque sorte par

nature (car nous sommes justes, ou enclins à la tempérance, ou braves, et ainsi de suite, dès le moment de notre naissance). Mais pourtant nous cherchons quelque chose d'autre, à savoir le bien au sens strict, et voulons que de telles qualités nous appartiennent d'une autre façon. En effet, même les enfants et les bêtes possèdent les dispositions naturelles, mais, faute d'être accompagnées de raison, ces dispositions nous apparaissent

comme nocives. De toute façon, il y a une chose qui tombe semble-t-il sous le sens, c'est que, tout comme il arrive à un organisme vigoureux mais privé de la vue, de tomber

lourdement quand il se meut, parce qu'il n'y voit pas, ainsi en est-il dans le cas des dispositions dont nous parlons ; une fois au contraire que la raison est venue, alors dans le domaine de l'action morale c'est un changement radical, et la disposition qui n'avait jusqu'ici qu'une ressemblance avec la vertu sera alors vertu au sens strict. Par conséquent, de même que pour la

partie opinante on distingue deux sortes de qualités, l'habileté et la prudence, ainsi aussi pour la partie morale de l'âme il existe deux types de vertus, la vertu naturelle et la vertu proprement dite, et de ces deux vertus la vertu proprement dite ne se produit pas sans être accompagnée de prudence. C'est pourquoi certains prétendent que toutes les vertus sont des formes de prudence, et Socrate, dans sa méthode d'investigation, avait raison en un sens et tort en un autre : en pensant que toutes les

vertus sont des formes de la prudence, il commettait une erreur, mais en disant qu'elles ne pouvaient exister sans la prudence, il avait entièrement raison. Et la preuve, c'est que tout le monde aujourd'hui<sup>144</sup>, en définissant la vertu, après avoir indiqué la disposition qu'elle est et précisé les choses qu'elle a pour objet, ajoute qu'elle est une disposition *conforme à la droite règle*, et la droite règle est celle qui est selon la prudence. Il apparaît dès lors que tous les hommes pressentent en quelque sorte obscurément que la disposition présentant ce caractère est vertu, je veux dire la disposition selon la prudence.

Mais il nous faut aller un peu plus loin : ce n'est pas seulement la disposition *conforme à la droite règle* qui est vertu, il faut encore que la disposition soit intimement *unie à la droite règle* : or dans ce domaine la prudence est une droite règle. — Ainsi donc, Socrate pensait que les vertus sont des règles (puisqu'elles sont toutes selon lui des formes de science), tandis que, à notre avis à nous, les vertus sont intimement unies à une règle.

On voit ainsi clairement, d'après ce que nous venons de dire, qu'il n'est pas possible d'être homme de bien au sens strict, sans prudence, ni prudent sans la vertu morale. Mais en outre on pourrait de cette façon réfuter l'argument dialectique qui tendrait à établir que les vertus existent séparément les unes des autres, sous prétexte que le même homme n'est pas naturellement

le plus apte à les pratiquer toutes, de sorte qu'il aura déjà acquis l'une et n'aura pas encore acquis l'autre. Cela est assurément possible pour ce qui concerne les vertus naturelles ; par contre, en ce qui regarde celles auxquelles nous devons le nom d'homme de bien proprement dit, c'est une chose impossible, car en même temps que la prudence, qui est une seule vertu, toutes les autres seront données. — Et il est clair que, même si la prudence n'avait pas de portée pratique, on aurait tout de même besoin d'elle, parce qu'elle est la vertu de cette partie de l'intellect à laquelle elle appartient ; et aussi, que le choix délibéré ne sera pas correct sans prudence, pas plus que sans vertu morale, car la vertu morale est ordonnée à la fin, et la prudence nous fait accomplir les actions conduisant à la fin.

Il n'en est pas moins vrai que la prudence ne détient pas la suprématie sur la sagesse théorique, c'est-à-dire sur la partie meilleure de l'intellect, pas plus que l'art médical n'a la suprématie sur la santé : l'art médical ne dispose pas de la santé, mais veille à la faire naître ; il formule donc des prescriptions *en vue de*

la santé, mais non à elle. En outre, on pourrait aussi bien dire que la politique gouverne les dieux, sous prétexte que ses prescriptions s'appliquent à toutes les affaires de la cité.



## Livre VII

### 1 (1145a – 1145b) < Vice, intempérance, bestialité, et leurs contraires >

Après cela, il nous faut établir, en prenant un autre point de départ, qu'en matière de moralité les attitudes à éviter sont de trois espèces : vice, intempérance [ακρασία]<sup>145</sup>, bestialité. Les états contraires aux deux premiers sautent aux yeux (nous appelons l'un vertu, et l'autre tempérance) ; mais à la bestialité on pourrait le plus justement faire correspondre la vertu surhumaine,

sorte de vertu héroïque et divine, comme Homère a représenté Priam qualifiant Hector de parfaitement vertueux,

*Et il ne semblait pas*

*Être enfant d'un homme mortel, mais d'un dieu.*

Par conséquent, si, comme on le dit, les hommes deviennent des dieux par excès de vertu, c'est ce caractère que

revêtira évidemment la disposition opposée à la bestialité : de même, en effet, qu'une bête brute n'a ni vice ni vertu, ainsi en est-il d'un dieu : son état est quelque chose de plus haut que la vertu, et celui de la brute est d'un genre tout différent du vice. Et puisqu'il est rare d'être un homme *divin*, au sens habituel donné à ce terme par les Lacédémoniens quand ils admirent profondément quelqu'un (un *homme divin* disent-ils), ainsi

également la bestialité est rare dans l'espèce humaine : c'est principalement chez les barbares qu'on la rencontre, mais elle se montre aussi parfois comme le résultat de maladies ou de difformités ; et nous appelons encore de

ce terme outrageant les hommes qui surpassent les autres en vice. Mais la disposition dont nous parlons doit faire ultérieurement l'objet d'une mention de notre part, et le vice, de son côté, a été étudié plus

haut ; nous devons pour le moment parler de l'intempérance et de la mollesse ou sensualité, ainsi que de la tempérance et de l'endurance : aucune de ces deux classes de dispositions ne doit en effet être conçue comme identique à la vertu ou au vice, ni pourtant comme étant d'un genre différent. Et nous devons, comme dans les autres matières, poser devant nous les faits tels qu'ils apparaissent, et après avoir d'abord exploré les problèmes, arriver ainsi à prouver le mieux possible la vérité de

toutes les opinions communes concernant ces affections de l'âme, ou tout au moins des opinions qui sont les plus répandues et les plus importantes, car si les objections soulevées sont résolues pour ne laisser subsister que les opinions communes, notre preuve aura suffisamment rempli son objet.

## **2 (1145b) < Énumération des opinions communes à vérifier >**

On est généralement d'accord sur les points suivants : 1- la tempérance comme l'endurance font partie des états vertueux et louables, et, d'autre part, l'intempérance aussi bien que la mollesse rentrent dans les états à la fois pervers et blâmables. 2- L'homme tempérant se confond avec celui qui s'en tient fermement à son raisonnement, et l'homme intempérant est celui qui est enclin à s'en écarter. 3- L'intempérant sachant que ce qu'il fait est mal, le fait par passion, tandis que le tempérant, sachant que ses appétits sont pervers, refuse de les suivre, par la règle qu'il s'est donnée.

4- L'homme modéré est toujours un homme tempérant et endurant, tandis que l'homme tempérant et endurant n'est toujours modéré qu'au sentiment de certains à l'exclusion des autres : les uns identifient l'homme déréglé avec l'intempérant, et l'intempérant avec l'homme déréglé, en les confondant ensemble, tandis que les autres les distinguent. 5- Quant à l'homme prudent, tantôt on prétend qu'il ne lui est pas possible d'être intempérant, tantôt au contraire que certains hommes, tout en étant prudents et habiles, sont intempérants. 6- De plus, on dit qu'il y a des hommes intempérants même en ce qui concerne colère, honneur et gain.

### 3 (1145b – 1146b) < Examen des apories >

Voilà donc les propositions que l'on pose d'ordinaire.

Mais on peut se demander comment un homme jugeant avec rectitude verse dans l'intempérance. Quand on a la science, cela n'est pas possible, au dire de certains, car il serait étrange, ainsi que Socrate le pensait, qu'une science résidant en quelqu'un pût se trouver sous le pouvoir d'une autre force et

tirée en tous sens à sa suite comme une esclave. Socrate, en effet, combattait à fond cette façon de penser, dans l'idée qu'il n'existe pas d'intempérance, puisque personne, selon lui, exerçant son jugement, n'agit contrairement à ce qu'il croit être le meilleur parti ; ce serait seulement par ignorance qu'on agit ainsi. — Or la théorie socratique est visiblement en désaccord avec les faits, et nous devons nous livrer à des recherches sur l'attitude en question. Si on agit ainsi par ignorance, il faut

voir quelle sorte d'ignorance est en jeu (que l'homme, en effet, qui tombe dans l'intempérance ne croie pas, avant de se livrer à sa passion, qu'il devrait agir ainsi, c'est là une

chose évidente). — Mais il y a des auteurs qui n'acceptent la doctrine socratique que sur certains points, et rejettent les autres. Que rien ne soit plus fort que la science, ils raccordent volontiers, mais qu'un homme n'agisse jamais à l'encontre de ce que l'opinion lui présente comme meilleur, ils refusent de l'admettre, et pour cette raison prétendent que l'intempérant

n'est pas en possession d'un véritable savoir quand il est asservi à ses plaisirs, mais seulement d'une opinion. Nous répondons que si c'est bien une opinion et non une science, si ce n'est pas une forte conviction qui oppose de la résistance, mais seulement une conviction débile, semblable à celle de l'homme qui hésite entre deux partis, nous ne pouvons que nous montrer indulgent envers celui qui sent fléchir ses opinions en face de puissants appétits ; et pourtant, en fait, la méchanceté ne rencontre chez nous aucune indulgence, pas plus qu'aucun autre état digne de blâme. — Est-ce alors quand c'est la prudence qui oppose de la résistance ? car c'est elle

le plus fort de tous les états dont nous parlons. Mais cela est absurde : le même homme serait en même temps prudent et intempérant, alors que personne ne saurait prétendre qu'un homme prudent est propre à commettre volontairement les actions les plus viles. En outre, nous avons montré plus haut que l'homme prudent est celui qui est apte à agir (puisque c'est un homme engagé dans les faits particuliers) et qui possède les autres vertus.

De plus, si la tempérance implique la possession d'appétits puissants et pervers, l'homme modéré ne sera pas tempérant, ni l'homme tempérant modéré, car le propre d'un homme modéré c'est de n'avoir ni appétits excessifs, ni appétits pervers. Mais l'homme tempérant, lui, doit en avoir, car si ses appétits sont bons, la disposition qui le détourne de les suivre

sera mauvaise, et ainsi la tempérance ne sera pas toujours



elle-même bonne ; si, au contraire, les appétits sont débiles sans être pervers, il n'y aura rien de glorieux à les vaincre, ni s'ils sont pervers et débiles, rien de remarquable.

De plus, si la tempérance rend capable de demeurer ferme dans toute opinion quelle qu'elle soit, elle est mauvaise dans le cas par exemple où elle fait persister même dans une opinion erronée ; et si l'intempérance, par contre, rend apte à se dégager de toute opinion quelle qu'elle soit, il y aura une intempérance vertueuse, dont le Néoptolème de Sophocle, dans le

*Philoctète*, est un exemple : on doit l'approuver, en effet, de ne pas persister dans une résolution inspirée par Ulysse, à cause de sa répugnance pour le mensonge.

En outre, il y a l'aporie provenant de l'argument sophistique que voici. — Du fait que les Sophistes veulent enfermer leur adversaire dans des propositions contraires aux opinions communes, de façon à montrer leur habileté en cas de succès, le syllogisme qui en résulte aboutit à une aporie : la pensée,

en effet, est enchaînée quand, d'une part, elle ne veut pas demeurer où elle est parce que la conclusion ne la satisfait pas, et que, d'autre part, elle est incapable d'aller de l'avant parce qu'elle ne peut résoudre l'argument qui lui est opposé. — Or de l'un de ces arguments il suit que la folie combinée avec de l'intempérance est une vertu : on accomplit le contraire de ce qu'on juge devoir faire, grâce à l'intempérance, et, d'un autre côté, on juge que ce qui est bon est mauvais et qu'on ne doit pas

le faire ; et le résultat sera ainsi qu'on accomplira ce qui est bon et non ce qui est mauvais.

En outre, l'homme qui, par conviction, accomplit et poursuit ce qui est agréable et le choisit librement, peut être considéré comme meilleur que celui qui agit de même, non pas par calcul mais par intempérance. Il est plus facile, en effet, de guérir le premier, du fait qu'on peut le persuader

de changer de conviction ; au contraire, l'intempérant se verra appliquer le proverbe qui dit : *Quand l'eau vous étouffe, que faut-il boire par-dessus ?* Car si l'intempérant avait la conviction qu'il doit faire ce qu'il fait, assurément sa conviction une fois modifiée, il cesserait de le faire, mais, en réalité, tout en étant convaincu, il n'en fait pas moins des choses toutes différentes.

Enfin, si l'intempérance a rapport à toutes sortes d'objets, et la tempérance également, quel homme est intempérant purement et simplement ? Personne, en effet, n'a toutes les formes d'intempérance, et pourtant nous disons que certains sont intempérants d'une façon absolue.

#### **4 (1146b) < Solution des apories — Tempérance et connaissance >**

Les apories se présentent donc sous les différentes formes que nous venons d'indiquer : certains de ces points doivent être résolus, et les autres laissés debout, car résoudre l'aporie c'est découvrir le vrai.

En premier lieu il faut examiner si l'homme intempérant agit sciemment ou non, et, si c'est sciemment, en quel sens il sait : ensuite, quelles sortes d'objets devons-nous poser comme rentrant dans la sphère de l'homme intempérant et de l'homme tempérant, je veux dire s'il s'agit de toute espèce de plaisirs et de peines, ou seulement de certaines espèces déterminées ; et si l'homme tempérant est identique à l'homme endurant, ou s'il est autre ; et pareillement en ce qui concerne les autres questions de même espèce que la présente étude.

Un point de départ pour notre examen est de savoir si l'homme tempérant, ainsi que l'homme intempérant,

sont différenciés par leurs objets ou par leur façon de se comporter, autrement dit si l'homme intempérant est intempérant simplement par rapport à tels ou tels objets, ou si ce n'est pas plutôt parce qu'il se comporte de telle manière, ou si ce n'est pas plutôt encore pour ces deux raisons à la fois. Ensuite, nous nous demanderons si l'intempérance et la tempérance s'étendent à la conduite tout entière, ou seulement à certaine partie de celle-ci. L'homme, en effet, qui est intempérant au sens absolu n'est pas tel par rapport à tout objet quel qu'il soit, mais seulement par rapport aux choses 149 où se révèle l'homme déréglé. Il n'est pas non plus caractérisé par le fait d'avoir simplement rapport à ces choses (car alors son état se confondrait avec le dérèglement) mais par le fait d'être avec elles dans un rapport d'une certaine espèce : l'homme déréglé, en effet, est conduit à satisfaire ses appétits par un choix délibéré, pensant que son devoir est de toujours poursuivre le plaisir présent ; l'homme intempérant, au contraire, n'a aucune pensée de ce genre, mais poursuit néanmoins le plaisir.

## 5 (1146b – 1147b) < Solution de l'aporie sur les rapports de la science et de la tempérance >

La doctrine d'après laquelle c'est en réalité à l'encontre d'une opinion vraie et non d'un savoir véritablement scientifique que nous agissons dans l'intempérance, cette doctrine ne présente aucun intérêt pour notre raisonnement. (Certains, en effet, de ceux qui professent une opinion n'ont aucune hésitation et croient posséder une connaissance exacte ; si donc on prétend que c'est grâce à la faiblesse de leur conviction que ceux qui ont une simple opinion sont plus portés à agir à l'encontre de leur conception du bien que ceux qui possèdent la science, il n'y aura aucune

différence à cet égard entre science et opinion, puisque certains hommes ne sont pas moins convaincus des choses dont ils ont l'opinion que d'autres des choses dont ils ont la science, et on peut le voir par l'exemple d'Héraclite).

Mais, puisque le terme *avoir la science* se prend en un double sens (car celui qui possède la science, mais ne l'utilise pas, et celui qui l'utilise actuellement, sont dits l'un et l'autre, avoir la science), il y aura une différence entre un homme qui, possédant la science mais ne l'exerçant pas, fait ce qu'il ne faut pas faire, et un autre qui fait de même en possédant la science et en l'exerçant : ce dernier cas paraît inexplicable, mais il n'en est plus de même s'il s'agit d'une science ne s'exerçant pas.

En outre, puisqu'il y a deux sortes de prémisses, rien n'empêche qu'un homme en possession des deux prémisses ensemble, n'agisse contrairement à la science qu'il a, pourvu toutefois qu'il utilise la prémisse universelle et non la prémisse particulière : car ce qui est l'objet de l'action, ce sont les actes singuliers. — Il y a aussi une distinction à établir pour le terme

universel : un universel est prédicable de l'agent lui-même, et l'autre de l'objet. Par exemple : *les aliments secs sont bons pour tout homme*, et : *je suis un homme*, ou : *telle espèce d'aliments est sèche*. Mais si c'est : *cette nourriture que voici est de telle sorte*, l'homme intempérant n'en possède pas la science, ou n'en a pas la science en exercice. Dès lors, entre ces deux modes de savoir, il y aura une différence tellement considérable qu'on ne verra rien de surprenant à ce que l'homme intempérant connaisse d'une certaine façon, tandis que connaître d'une autre façon serait extraordinaire.

De plus, la possession de la science en un autre sens encore que ceux dont nous avons parlé, peut se rencon-

trer chez l'homme : car même dans la possession de la science indépendamment de son utilisation, nous observons une différence de disposition, de sorte qu'on peut avoir la science en un sens et ne pas l'avoir, comme dans le cas de l'homme en sommeil, ou fou, ou pris de vin. Or c'est là précisément la condition de ceux qui sont sous l'influence de la passion, puisque les accès de colère, les appétits sexuels et quelques autres passions de ce genre, de toute évidence altèrent également l'état corporel, et même dans certains cas produisent la folie. Il est clair, par conséquent, que la possession de la science chez l'homme intempérant doit être déclarée de même nature que pour ces gens-là. Le fait pour les intempérants de parler le langage découlant de la science n'est nullement un signe qu'ils la possèdent : car même ceux qui se trouvent dans les états affectifs que nous avons indiqués répètent machinalement des démonstrations de géométrie ou des vers d'Empédocle, et ceux qui ont commencé à apprendre une science débitent tout d'une haleine ses formules, quoiqu'ils n'en connaissent pas encore la signification : la science, en effet, doit s'intégrer à leur nature, mais cela demande du temps. Par suite c'est par comparaison avec le langage des histrions que nous devons apprécier celui qu'emploient les hommes qui versent dans l'intempérance.

De plus, voici encore de quelle façon, en nous plaçant sur le terrain des faits, nous pouvons considérer la cause de l'intempérance. La prémisse universelle est une opinion, et l'autre a rapport aux faits particuliers, où la perception dès lors est maîtresse. Or quand les deux prémisses engendrent une seule proposition, il faut nécessairement que, dans certains cas, l'âme affirme la conclusion, et que dans le cas de prémisses relatives à la production, l'action suive immédiatement. Soit, par exemple les prémisses : *il faut goûter à tout ce qui est doux*, et : *ceci est doux* (au

sens d'être une chose douce particulière) : il faut nécessairement que l'homme capable d'agir et qui ne rencontre aucun empêchement, dans le même temps accomplisse aussi l'acte. Quand donc, d'un côté, réside dans l'esprit l'opinion universelle nous défendant de goûter, et que, d'autre part, est présente aussi l'opinion que *tout ce qui est doux est agréable* et que *ceci est doux* (cette dernière opinion déterminant l'acte), et que l'appétit se trouve également présent en nous, alors, si la première opinion universelle nous invite bien à fuir l'objet, par contre l'appétit nous y conduit (puisque'il est capable de mettre en mouvement chaque partie du corps) : il en résulte, par conséquent, que c'est sous l'influence d'une règle en quelque sorte ou d'une opinion qu'on devient intempérant, opinion qui est contraire, non pas en elle-même mais seulement par accident (car c'est l'appétit qui est réellement contraire, et non l'opinion), à la droite règle. Une autre conséquence en découle encore : la raison pour laquelle on ne peut parler d'intempérance pour les bêtes, c'est qu'elles ne possèdent pas de jugement portant sur les universels, mais qu'elles ont seulement image et souvenir des choses particulières.

Quant à dire comment l'ignorance de l'homme intempérant se résout pour faire place de nouveau à l'état de savoir, l'explication est la même que pour un homme pris de vin ou en sommeil, et n'est pas spéciale à l'état dont nous traitons : nous devons nous renseigner à cet effet auprès de ceux qui sont versés dans la science de la nature.

Mais la dernière prémisse étant une opinion qui à la fois porte sur un objet sensible et détermine souverainement nos actes, cette opinion-là, un homme sous l'empire de la passion, ou bien ne la possède pas du tout, ou bien ne la possède qu'au sens où, comme nous l'avons dit, posséder la science veut dire seulement parler machinalement, à la façon dont l'homme pris de vin récite les vers d'Empédocle.

Et du fait que le dernier terme n'est pas un universel, ni considéré comme étant un objet de science semblablement à un universel, on est, semble-t-il, amené logiquement à la conclusion que Socrate cherchait à établir : en effet, ce n'est pas en la présence de ce qui est considéré comme la science au sens propre que se produit la passion dont il s'agit, pas plus que ce n'est la vraie science qui est tiraillée par la passion, mais c'est lorsque est présente la connaissance sensible.

## **6 (1147b — 1149a) < Domaine de l'intempérance. Les diverses formes : l'intempérance *simpliciter* et l'intempérance *secundum quid* >**

Si l'intempérance peut ou non s'accompagner de savoir, et, le cas échéant, de quel genre de savoir, c'est là une question qui a été suffisamment traitée.

Mais peut-on être intempérant purement et simplement, ou doit-on toujours l'être par rapport à certaines choses particulières, et, dans l'affirmative, à quelles sortes de choses ? C'est une question à discuter maintenant.

Que les plaisirs et les peines rentrent dans la sphère d'action à la fois des hommes tempérants et des hommes endurants ainsi que des hommes intempérants et des hommes adonnés à la mollesse, c'est là une chose évidente. Or, parmi les choses qui donnent du plaisir, les unes sont nécessaires, et

les autres sont souhaitables en elles-mêmes mais susceptibles d'excès. Sont nécessaires les causes corporelles de plaisir (j'entends par là, à la fois celles qui intéressent la nutrition et les besoins sexuels, en d'autres termes ces fonctions corporelles que nous avons posées comme étant celles qui constituent la sphère du dérèglement et de la modération) ; les autres causes de plaisirs ne sont pas

nécessaires, mais sont souhaitables en elles-mêmes (par exemple, la victoire, l'honneur, la richesse, et autres biens et plaisirs de même sorte). Ceci posé, les hommes qui tombent dans l'excès en ce qui concerne ce dernier groupe de plaisirs, contrairement à la droite règle qui est en eux, nous ne les appelons pas des intempérants au sens strict, mais nous ajoutons une spécification et disons qu'ils sont intempérants en matière d'argent, de gain, d'honneur ou de colère, et non simplement intempérants, attendu qu'ils sont différents des gens intempérants proprement dits et qu'ils ne reçoivent ce nom que par similitude (comme dans le cas d'Anthropos, vainqueur aux Jeux olympiques : la définition générale de l'homme différerait peu de la notion qui lui était propre, mais elle était néanmoins autre). — En voici une preuve : nous blâmons l'intempérance non comme une erreur seulement, mais comme une sorte de vice, qu'il s'agisse de l'intempérance pure et simple ou de l'intempérance portant sur quelque plaisir < corporel > particulier, tandis que nous ne blâmons aucun intempérant de l'autre classe. — Mais parmi les hommes dont l'intempérance a rapport aux jouissances corporelles, jouissances qui, disons-nous, rentrent dans la sphère de l'homme modéré et de l'homme déréglé, celui qui, à la fois, poursuit les plaisirs excessifs et évite les peines du corps comme la pauvreté, la soif, la chaleur, le froid et toutes les sensations pénibles du toucher et du goût, et cela non pas par choix réfléchi mais contrairement à son choix et à sa raison, celui-là est appelé intempérant, non pas avec la spécification qu'il est intempérant en telle chose, la colère par exemple, mais intempérant au sens strict seulement. Et une preuve, c'est qu'on parle de mollesse, seulement en ce qui regarde ces plaisirs et jamais en ce qui regarde les autres. Et c'est pour cette raison que nous plaçons dans le



même groupe l'intempérant et le déréglé, le tempérant et le modéré, à l'exclusion de tous les autres, parce qu'ils ont pour sphère d'activité, en quelque sorte les mêmes plaisirs et les mêmes peines. Mais, tout en s'intéressant aux mêmes objets, leur comportement à l'égard de ces objets n'est pas le même, les uns agissant par choix délibéré, et les autres en dehors de tout choix. Aussi donnerions-nous le nom de déréglé à l'homme qui, sans concupiscence ou n'en éprouvant qu'une légère, poursuit les plaisirs excessifs et évite les peines modérées plutôt qu'à celui qui en fait autant sous

l'empire de violents appétits : car que ne ferait pas le premier si un appétit juvénile ou un chagrin violent venait s'ajouter en lui quand il se verrait privé des plaisirs nécessaires ? Parmi les appétits et les plaisirs, les uns appartiennent à la classe des choses génériquement nobles et bonnes (car certaines choses agréables sont naturellement dignes de choix, tandis que d'autres leur sont contraires, et les autres, enfin, sont intermédiaires, conformément à nos distinctions antérieures) :

tels sont l'argent, le gain, la victoire, l'honneur. Et en ce qui concerne toutes ces choses-là et celles de même sorte, ainsi que celles qui sont intermédiaires, ce n'est pas le fait d'être affecté par elles, ou de les désirer, ou de les aimer, qui rend l'homme blâmable, mais c'est le fait de les aimer d'une certaine façon, autrement dit avec excès. C'est pourquoi tous ceux qui, en violation de la règle, ou bien se laissent dominer par l'une des choses naturellement nobles et bonnes, ou bien les recherchent

trop, par exemple ceux qui montrent plus d'ardeur qu'il ne faudrait pour l'honneur, ou pour leurs enfants ou leurs parents, < ne sont pas des hommes pervers > (car ces objets font partie des biens, et on approuve ceux qui s'y attachent avec zèle ; mais cependant il y a un excès même dans ce domaine, si par exemple comme Niobé on luttait contre les

dieux eux-mêmes, ou si on avait pour son père une affection semblable à celle de Satyros, surnommé Philopator, dont l'exagération sur ce point passait pour de la folie). —

Il n'y a donc aucune perversité en ce qui regarde ces objets de notre attachement, pour la raison que nous avons indiquée, à savoir que chacun d'eux est naturellement digne de choix en lui-même, bien que l'excès soit ici condamnable et doive être évité. Et pareillement, il ne

saurait y avoir non plus d'intempérance à leur sujet (car l'intempérance n'est pas seulement une chose qu'on doit éviter, c'est aussi une chose qui fait partie des actions blâmables) ; seulement, par similitude, on emploie le terme *intempérance* en y ajoutant une spécification dans chaque cas, tout comme on qualifie de mauvais médecin ou de mauvais acteur celui qu'on ne pourrait pas appeler mauvais au sens propre. De même donc que dans ces exemples nous n'appliquons pas le terme *mauvais* sans spécification, parce que l'insuffisance

du médecin ou de l'acteur n'est pas un vice mais lui ressemble seulement par analogie, ainsi il est clair que, dans l'autre cas également, seule doit être considérée comme étant véritablement intempérance ou tempérance celle qui a rapport aux mêmes objets que la modération et le dérèglement, et que nous n'appliquons à la colère que par similitude ; et c'est pourquoi, ajoutant une spécification, nous disons *intempérant dans la colère*, comme nous disons *intempérant dans l'honneur ou le gain*.

Certaines choses sont agréables par leur nature, les unes d'une façon absolue, et les autres pas du tout.

pondantes. J'entends par là les dispositions bestiales, comme dans l'exemple de la femme qui, dit-on, éventre de haut en bas les femmes enceintes et dévore leur fruit, ou encore ces horreurs où se complaisent, à ce qu'on raconte, certaines tribus sauvages des côtes du Pont, qui mangent des viandes crues ou de la chair humaine, ou échangent mutuellement leurs enfants pour s'en repaître dans leurs festins, ou enfin ce qu'on rapporte de Phalaris.

Ce sont là des états de bestialité, mais d'autres ont pour origine la maladie (ou parfois la folie, comme dans le cas de l'homme qui offrit sa mère en sacrifice aux dieux et la mangea, ou celui de l'esclave qui dévora le foie de son compagnon) ; d'autres encore sont des propensions morbides résultant de l'habitude, comme par exemple s'arracher les cheveux, ronger ses ongles ou mêmes du charbon et de la terre, sans oublier l'homosexualité. Ces pratiques sont le résultat, dans certains

cas de dispositions naturelles, et dans d'autres de l'habitude, comme chez ceux dont on a abusé dès leur enfance.

Ceux chez qui la nature est la cause de ces dépravations, on ne saurait les appeler intempérants, pas plus qu'on ne qualifierait ainsi les femmes, sous le prétexte que dans la copulation leur rôle est passif et non actif ; il en va de même pour ceux qui sont dans un état morbide sous l'effet de l'habitude.

La possession de ces diverses dispositions se situe hors des limites du vice, comme c'est aussi le cas pour la bestialité ; et quand on les a, s'en rendre maître ou s'y laisser asservir ne constitue pas < la tempérance ou > l'intempérance proprement dites, mais seulement ce qu'on appelle de ce nom par similitude, tout comme celui qui se comporte de cette façon dans ses colères doit être appelé *intempérant dans* ladite passion, et non intempérant au sens strict.

En effet, tous excès d'insanité ou de lâcheté ou d'intempérance ou d'humeur difficile, sont soit des traits de bestialité, soit des états morbides. L'homme constitué naturellement de façon à avoir peur de tout, même du bruit d'une souris, est lâche d'une lâcheté tout animale, et celui qui avait la phobie des belettes était sous l'influence d'une maladie ; et parmi les

insensés, ceux qui sont naturellement privés de raison et vivent seulement par les sens, comme certaines tribus barbares éloignées, sont assimilables aux brutes, tandis que ceux qui ont perdu la raison à la suite de maladies, de l'épilepsie par exemple, ou par un accès de folie, sont des êtres morbides. Avec des penchants de ce genre, il peut se faire que l'on n'ait parfois qu'une simple disposition à les suivre, sans s'y laisser asservir, si, par exemple, Phalaris avait réprimé son désir de manger un jeune enfant ou de se livrer à des plaisirs sexuels contre nature ; mais il est possible également de s'abandonner à

ces penchants et ne pas se contenter de les avoir. De même donc que, dans le cas de la perversité, celle qui est sur le plan humain est appelée perversité au sens strict, tandis que l'autre espèce se voit ajouter la spécification de *bestiale* ou de *morbide*, mais n'est pas appelée perversité proprement dite, de la même façon il est évident que, dans le cas de l'intempérance, il y a celle qui est bestiale et celle qui est morbide, et que

l'intempérance au sens strict est seulement celle qui correspond au dérèglement proprement humain.

## 7 (1149a – 1150a) < Intempérance dans la colère et intempérance des appétits – La bestialité >

Ainsi donc l'intempérance et la tempérance portent exclusivement sur les mêmes objets que le dérèglement et la modération, et, d'autre part, l'intempérance qui porte sur les autres objets est d'une espèce différente, appelée seulement ainsi par extension de sens et non au sens strict : tout cela est maintenant clair.

Que l'intempérance dans la colère soit moins déshonorante

que l'intempérance des appétits, c'est cette vérité que nous allons à présent considérer. — La colère, en effet, semble bien prêter jusqu'à un certain point l'oreille à la raison, mais elle entend de travers, à la façon de ces serviteurs pressés qui sortent en courant avant d'avoir écouté jusqu'au bout ce qu'on leur dit, et puis se trompent dans l'exécution de l'ordre, ou encore à la façon des chiens, qui avant même d'observer si c'est un ami, au moindre bruit qui se produit se mettent à

aboyer. Pareillement la colère, par sa chaleur et sa précipitation naturelles, tout en entendant n'entend pas un ordre, et s'élance pour assouvir sa vengeance. La raison ou l'imagination, en effet, présente à nos regards une insulte ou une marque de dédain ressenties, et la colère, après avoir conclu par une sorte de raisonnement que notre devoir est d'engager les hostilités contre un pareil insulteur, éclate alors brusquement ; l'appétit,

au contraire, dès que la raison ou la sensation a seulement dit qu'une chose est agréable, s'élance pour en jouir. Par conséquent, la colère obéit à la raison en un sens, alors que l'appétit n'y obéit pas. La honte est donc plus grande dans ce dernier cas, puisque l'homme intempérant dans la

colère est en un sens vaincu par la raison, tandis que l'autre l'est par l'appétit et non par la raison.

En outre, on pardonne plus aisément de suivre les désirs naturels, puisque, même dans le cas des appétits on pardonne plus facilement de les suivre quand ils sont communs à tous les hommes, et cela dans la mesure même où ils sont communs. Or la colère et l'humeur difficile sont une chose plus naturelle que les appétits portant sur des plaisirs excessifs et qui n'ont rien de nécessaire. Donnons comme exemple l'homme qui, en réponse à l'accusation de frapper son père, disait : « Mais lui aussi a frappé le sien, et le père de mon père aussi ! », et désignant son petit garçon : « Et celui-ci, dit-il, en fera autant quand il sera devenu un homme ! car c'est inné dans notre famille ». C'est encore l'histoire de l'homme qui, traîné par son fils hors de sa maison, lui demandait de s'arrêter à la porte, car lui-même n'avait traîné son père que jusque-là.

De plus, on est d'autant plus injuste qu'on use davantage de manœuvres perfides. Or l'homme violent n'a aucune perfidie,

ni non plus la colère, qui agit à visage découvert ; l'appétit, au contraire, est comme l'Aphrodite dont on dit :

*Cyprogeneia qui ourdit des embûches,*

et Homère, décrivant la ceinture brodée de la déesse :

*Un conseil perfide, qui s'emparait de l'esprit du sage, si sensé fût-il.*

Par conséquent, si cette forme d'intempérance est plus injuste, elle est aussi plus honteuse que celle qui est relative à la colère, et elle est intempérance proprement dite, et vice en un sens.

De plus, si nul ne fait subir un outrage avec un sentiment d'affliction, par contre tout homme agissant par colère agit en ressentant de la peine, alors que celui qui commet un outrage le fait avec accompagnement de plaisir. Si donc les actes contre lesquels une victime se met le plus jus-

tement en colère sont plus injustes que d'autres, l'intempérance causée par l'appétit est aussi plus injuste que l'intempérance de la colère, car il n'y a dans la colère aucun outrage.

Qu'ainsi donc l'intempérance relative à l'appétit soit plus déshonorante que celle qui a rapport à la colère, et que la tempérance et l'intempérance aient rapport aux appétits et plaisirs du corps, c'est clair.

Mais parmi ces appétits et ces plaisirs eux-mêmes nous devons établir des distinctions. Ainsi, en effet, que nous l'avons dit en commençant, certains d'entre eux sont sur le plan humain et sont naturels à la fois en genre et en grandeur, d'autres ont un caractère bestial, et d'autres sont dus à des

difformités ou des maladies. Or c'est seulement aux plaisirs que nous avons nommés en premier lieu que la modération et le dérèglement ont rapport ; et c'est pourquoi nous ne disons pas des bêtes qu'elles sont modérées ou déréglées, sinon par extension de sens et seulement dans le cas où en totalité quelque espèce d'animaux l'emporte sur une autre en lascivité, en instincts destructeurs ou en voracité (les animaux. en effet, n'ont ni faculté de choisir, ni raisonnement) : ce sont là

des aberrations de la nature, tout comme les déments chez les hommes. La bestialité est un moindre mal que le vice, quoique plus redoutable : non pas que la partie supérieure ait été dépravée, comme dans l'homme, mais elle est totalement absente. Par suite, c'est comme si, comparant une chose inanimée avec un être animé, on demandait lequel des deux l'emporte en méchanceté : car la perversité d'une chose qui n'a

pas en elle de principe d'action est toujours moins pernicieuse, et l'intellect est un principe de ce genre (c'est donc à peu près comme si on comparait l'injustice avec un homme

injuste : chacun de ces deux termes est en un sens pire que l'autre) : car un homme mauvais peut causer infiniment plus de maux qu'une bête brute.

## **8 (1150a – 1150b) < Intempérance et mollesse, tempérance et endurance. L'impétuosité et la faiblesse >**

À l'égard des plaisirs et des peines dues au toucher et au goût, ainsi que des appétits et des aversions correspondants,

toutes choses que nous avons définies plus haut comme rentrant dans la sphère à la fois du dérèglement et de la modération, il est possible de se comporter des deux façons suivantes : ou bien nous succombons même à des tentations que la majorité des hommes peut vaincre, ou bien, au contraire, nous triomphons même de celles où la plupart des hommes succombent. De ces deux dispositions, celle qui a rapport aux plaisirs est tempérance et intempérance, et celle qui a rapport aux peines, mollesse et endurance. La disposition de la plupart des hommes tient le milieu entre les deux, même si, en fait, ils penchent davantage vers les états moralement plus mauvais.

Puisque parmi les plaisirs les uns sont nécessaires et les autres ne le sont pas, les premiers étant nécessaires seulement jusqu'à un certain point, alors que ni l'excès en ce qui les concerne, ni le défaut ne sont soumis à cette nécessité (et on peut en dire autant des appétits et des peines) : dans ces conditions, l'homme qui poursuit ceux des plaisirs qui dépassent la mesure, ou qui poursuit à l'excès des plaisirs nécessaires, et cela par choix délibéré, et qui les poursuit pour eux-mêmes et nullement en vue d'un résultat distinct du plaisir, celui-là



est un homme déréglé : car cet homme est nécessairement incapable de se repentir, et par suite il est incurable, puisque pour qui est impuissant à se repentir il n'y a pas de remède. — L'homme déficient dans la recherche du plaisir est l'opposé du précédent, et celui qui occupe la position moyenne un homme modéré. Pareillement encore, est un homme déréglé celui qui évite les peines du corps, non pas parce qu'il est sous

l'empire de la passion mais par choix délibéré. (De ceux qui agissent sans choix délibéré, les uns sont menés par le plaisir, les autres parce qu'ils veulent fuir la peine provenant de l'appétit insatisfait, ce qui entraîne une différence entre eux. Mais, au jugement de tout homme, si quelqu'un, sans aucune concupiscence ou n'en ressentant qu'une légère, commet quelque action honteuse, il est pire que s'il est poussé par de violents appétits, et s'il frappe sans colère, il est pire que s'il

frappe avec colère : que ne ferait pas, en effet, le premier, s'il était sous l'empire de la passion ? C'est pourquoi le déréglé est pire que l'intempérant). Donc, des états décrits ci-dessus, le dernier est plutôt une espèce de la mollesse, et l'autre est l'intempérance. — À l'homme intempérant est opposé l'homme tempérant, et à l'homme mou l'homme endurant : car l'endurance consiste dans le fait de résister, et la tempérance dans le

fait de maîtriser ses passions, et résister et maîtriser sont des notions différentes, tout comme éviter la défaite est différent de remporter la victoire ; et c'est pourquoi la tempérance est une chose préférable à l'endurance. —

L'homme qui manque de résistance à l'égard des tentations où la plupart des hommes à la fois tiennent bon et le peuvent, celui-là est un homme mou et voluptueux (et, en effet, la volupté est une sorte de mollesse), lequel laisse traîner son manteau pour éviter la peine de le relever, ou feint d'être malade, ne s'imaginant pas qu'étant

semblable à un malheureux il est lui-même malheureux.

Même observation pour la tempérance et l'intempérance. Qu'un homme, en effet, succombe sous le poids de plaisirs ou de peines violents et excessifs, il n'y a là rien de surprenant et il est même excusable s'il a succombé en résistant, à l'exemple de Philoctète dans Théodecte, quand il est mordu par la

vipère, ou de Cercyon dans l'*Alope* de Carcinus, ou encore de ceux qui, essayant de réprimer leur rire, éclatent d'un seul coup, mésaventure qui arriva à Xénophantos ; mais ce qui est surprenant, c'est qu'à l'égard de plaisirs ou de peines auxquels la plupart des gens sont capables de résister, un homme ait le dessous et ne puisse pas tenir bon quand cette faiblesse n'est pas due à l'hérédité ou à une maladie, comme c'est le cas chez

les rois scythes, où la mollesse tient à la race, ou encore pour l'infériorité physique qui distingue le sexe féminin du sexe masculin.

L'homme passionné pour l'amusement est considéré également comme un homme dérégulé, mais c'est en réalité chez lui de la mollesse : car le jeu est une détente puisque c'est un repos, et c'est dans la classe de ceux qui pèchent par excès à cet égard que rentre l'amateur de jeu.

La première forme de l'intempérance est l'impétuosité, et

l'autre la faiblesse. Certains hommes, en effet, après qu'ils ont délibéré, ne persistent pas dans le résultat de leur délibération, et cela sous l'effet de la passion ; pour d'autres, au contraire, c'est grâce à leur manque de délibération qu'ils sont menés par la passion : certains, en effet (pareils en cela à ceux qui ayant pris les devants pour chatouiller ne sont pas eux-mêmes chatouillés), s'ils ont préalablement senti et vu ce qui va leur arriver, et s'ils ont auparavant pu donner l'éveil à eux-mêmes et à leur faculté de raisonner, ne succombent pas alors

sous l'effet de la passion, que ce soit un plaisir ou une peine. Ce sont surtout les hommes d'humeur vive et les hommes de tempérament excitable qui sont sujets à l'intempérance sous sa forme d'impétuosité : les premiers par leur précipitation, et les seconds par leur violence n'ont pas la patience d'attendre la raison, enclins qu'ils sont à suivre leur imagination.

## **9 (1150b – 1151a) < Intempérance et dérèglement >**

L'homme déréglé, comme nous l'avons dit, n'est pas sujet au repentir (car il persiste dans son état par son libre choix), alors que l'homme intempérant est toujours susceptible de regretter ce qu'il fait. C'est pourquoi la position adoptée dans l'énoncé que nous avons donné du problème n'est pas exacte : au contraire, c'est l'homme déréglé qui est incurable, et l'homme intempérant qui est guérissable : car la perversité est semblable à ces maladies comme l'hydropisie ou la consommation, tandis que l'intempérance ressemble à l'épilepsie, la perversité étant un mal continu et l'intempérance un mal

intermittent. Effectivement l'intempérance et le vice sont d'un genre totalement différent : le vice est inconscient, alors que l'intempérance ne l'est pas.

Parmi les intempérants eux-mêmes, les impulsifs valent mieux que ceux qui possèdent la règle mais n'y persistent pas : car ces derniers succombent sous une passion moins pressante, et en outre ne s'y abandonnent pas sans délibération préalable, comme le font les impulsifs : l'intempérant, en effet, est semblable à ceux qui s'enivrent rapidement et avec une faible quantité de vin, moindre qu'il n'en faut à la plupart des hommes.

Qu'ainsi l'intempérance ne soit pas un vice, voilà qui est clair (quoiqu'elle le soit peut-être en un sens) ; car l'intempérance agit contrairement à son choix, et le vice conformément au sien. Mais cependant il y a ressemblance du moins dans leurs actions respectives, et comme disait Démodocos aux Milésiens :

*Les Milésiens ne sont pas dénués d'intelligence, mais ils agissent tout à fait comme les imbéciles.*

pareillement, les hommes intempérants ne sont pas des hommes injustes, mais ils commettent des actions injustes.

Puisque l'homme intempérant est constitué de telle sorte qu'il poursuit, sans croire pour autant qu'il a raison de le faire, les plaisirs corporels excessifs et contraires à la droite règle, tandis que l'homme déréglé est convaincu qu'il doit agir ainsi, et cela parce qu'il est constitué de façon à poursuivre ces plaisirs : il en résulte que c'est au contraire le premier qu'on peut aisément persuader de changer de conduite, alors que

pour le second ce n'est pas possible. En effet, la vertu et le vice, respectivement conservent et détruisent le principe, et dans le domaine de la pratique c'est la cause finale qui est principe, comme les hypothèses en mathématiques ; dès lors, pas plus dans les matières que nous traitons ici que dans les mathématiques, le raisonnement n'est apte à nous instruire des principes, mais c'est une vertu soit naturelle, soit acquise par l'habitude, qui nous fait avoir une opinion correcte au sujet du principe. L'homme répondant à cette description est par suite un homme modéré, et son contraire un homme déréglé.

Mais il y a un genre d'hommes qui, sous l'influence de la passion, abandonne les voies de la droite règle ; c'est un homme que la passion domine au point de l'empêcher d'agir conformément à la droite règle, mais cette domination ne va cependant pas jusqu'à le rendre naturellement

capable de croire que son devoir est de poursuivre en toute liberté les plaisirs dont nous parlons : c'est là l'homme intempérant, qui est meilleur que l'homme déréglé et qui n'est même pas

vicieux à proprement parler, puisque en lui est sauvegardé ce qu'il y a de plus excellent, je veux dire le principe. Opposé enfin à l'intempérant est un autre genre d'hommes : c'est celui qui demeure ferme et ne s'écarte pas du principe, sous l'effet du moins de la passion. Ces considérations montrent donc clairement que cette dernière disposition du caractère est bonne et que l'autre ne vaut rien.

## **10 (1151a – 1151b) < Tempérance et obstination >**

Est-ce donc qu'est tempérant celui qui demeure ferme dans n'importe quelle règle et n'importe quel choix, ou seulement celui qui demeure ferme dans la droite règle, et, d'autre part, est-ce qu'est intempérant celui qui ne persiste pas dans n'importe quel choix et n'importe quelle règle, ou celui qui fait seulement abandon de la règle exempte de fausseté et du choix correct ? Telle était la façon dont le problème a été posé précédemment. — Ne serait-ce pas que, par accident, ce peut être une règle ou un choix quelconque, mais que, en soi, c'est seulement la règle vraie et le choix correct où le tempérant

persiste et où l'intempérant ne persiste pas ? Si, en effet, on choisit ou poursuit telle chose en vue de telle autre chose, c'est cette dernière que par soi on poursuit et choisit, mais par accident c'est la première. Or *d'une façon absolue* a pour nous le sens de par soi. Par conséquent, en un sens c'est n'importe quelle opinion à laquelle le tempérant s'attache fermement et que l'intempérant abandonne, mais absolument parlant c'est seulement à celle qui est vraie.

Mais il y a des personnes capables de persister dans leur opinion, qu'on appelle des *opiniâtres*, c'est-à-dire qui sont difficiles à convaincre et qu'on ne fait pas facilement changer de conviction. Ces gens-là présentent une certaine ressemblance avec l'homme tempérant, comme le prodigue ressemble à l'homme libéral, et le téméraire à l'homme sûr de lui : mais en réalité ils diffèrent de lui sous bien des aspects. L'homme tempérant, en effet, sous l'assaut de la passion et de la concupiscence demeure inébranlable, mais il sera prêt, le cas échéant, à céder à la persuasion ; l'homme opiniâtre, au contraire, refuse de céder à la raison, car de telles gens ressentent des appétits et beaucoup d'entre eux sont menés par leurs plaisirs. Or parmi les opiniâtres on distingue les entêtés, les ignorants et les rustres : l'entêtement des premiers tient au plaisir ou à la peine

que leur propre attitude leur cause : ils se plaisent à chanter victoire quand on ne réussit pas à les faire changer d'opinion, et ils s'affligent quand leurs propres décisions deviennent nulles et non avenues, comme cela arrive pour des décrets ; aussi ressemblent-ils davantage à l'homme intempérant qu'à l'homme tempérant.

D'autre part, il y a des gens qui ne persistent pas dans leurs opinions pour une cause étrangère à l'intempérance, par exemple Néoptolème dans le *Philoctète* de Sophocle. Il est vrai que c'est au plaisir que fut dû son changement de résolution, mais c'était un noble plaisir : car dire la vérité était pour

lui quelque chose de noble, et il n'avait consenti à mentir qu'à l'instigation d'Ulysse. En effet, celui qui accomplit une action par plaisir n'est pas toujours un homme déréglé ou pervers ou intempérant ; mais c'est celui qui l'accomplit par un plaisir honteux.

## 11 (1151b – 1152a) < Insensibilité – Intempérance et prudence >

Puisqu'il existe aussi un genre d'homme constitué de telle façon qu'il ressent moins de joie qu'il ne devrait des plaisirs corporels, et qu'il ne demeure pas fermement attaché à la règle, celui qui occupe la position intermédiaire entre lui et l'homme intempérant est l'homme tempérant. En effet, l'homme intempérant ne demeure pas dans la règle parce qu'il aime trop les plaisirs du corps, et cet autre dont nous parlons, parce qu'il ne les aime pas assez ; l'homme tempérant, au contraire, persiste dans la règle et ne change sous l'effet d'aucune de ces deux causes. Mais il faut bien, si la tempérance est une chose bonne, que les deux dispositions qui y sont contraires soient l'une et l'autre mauvaises, et c'est d'ailleurs

bien ainsi qu'elles apparaissent. Mais du fait que l'une d'elles ne se manifeste que dans un petit nombre d'individus et rarement, on croit d'ordinaire que la tempérance est le seul contraire de l'intempérance, tout comme on admet que la modération est le seul contraire du dérèglement.

Étant donné, d'autre part, qu'un grand nombre d'expressions sont employées par similitude, c'est par similitude que nous venons naturellement à parler de la *tempérance* de l'homme modéré, parce que l'homme tempérant et l'homme modéré sont l'un et l'autre constitués de façon à ne rien faire à

l'encontre de la règle sous l'impulsion des plaisirs corporels. Mais tandis que le premier a des appétits pervers, le second n'en a pas, et sa nature est telle qu'il ne ressent aucun plaisir dans les choses qui sont contraires à la règle, alors que l'homme tempérant est naturellement apte à goûter le plaisir dans ces choses-là mais à ne pas s'y abandonner. — Il y a également une ressemblance entre

l'homme intempérant et l'homme déréglé, bien qu'ils soient en réalité différents : tous deux poursuivent les plaisirs du corps, mais l'homme déréglé pense qu'il doit le faire, et l'homme intempérant ne le pense pas.

Il n'est pas possible non plus que la même personne soit en même temps prudente et intempérante, car nous avons montré que la prudence et le caractère vertueux vont toujours ensemble. Ajoutons que la prudence ne consiste pas seulement dans la connaissance purement théorique du bien, mais encore dans la capacité de le faire, capacité d'agir que l'homme intempérant ne possède pas. — Rien n'empêche au surplus que l'homme habile soit intempérant (et c'est la raison pour laquelle on pense parfois qu'il y a des gens qui tout en étant prudents sont cependant intempérants), parce que si l'habileté et la prudence diffèrent, c'est de la façon indiquée dans nos premières discussions : en tant que se rapportant à la raison ce sont des notions voisines, mais elles diffèrent pour ce qui est du choix. — On ne doit dès lors pas comparer non plus l'homme intempérant à celui qui sait et contemple, mais seulement à celui qui est en état de sommeil ou d'ivresse. Et il agit certes volontairement (puisque'il sait, d'une certaine manière, à la fois ce qu'il fait et en vue de quoi il le fait), mais il n'est pas pervers, parce que son choix est équitable de telle sorte qu'il n'est qu'à demi pervers. Et il n'est pas injuste, car il n'a aucune malice, puisque des deux types d'hommes intempérants, l'un ne persiste pas dans le résultat de ses délibérations, et que l'autre, l'homme d'humeur excitable, ne délibère pas du tout. Dès lors, l'homme intempérant est semblable à une cité qui rend toujours les décrets qu'il faut et possède des lois sages, mais qui n'en fait aucun usage, comme le remarque en raillant Anaxandride :



*La cité le souhaitait, elle qui n'a aucun souci des lois.*

L'homme vicieux, au contraire, ressemble à une cité qui se sert de ses lois, mais ces lois ne valent rien à l'usage.

Tempérance et intempérance ont rapport à ce qui dépasse l'état habituel de la majorité des hommes : l'homme tempérant, en effet, montre une fermeté plus grande, et l'homme intempérant une fermeté moindre que ne sont capables d'en montrer la plupart des hommes.

De toutes les formes d'intempérance, celle dont les hommes à humeur excitable sont atteints est plus facile à guérir que celle des hommes qui délibèrent sans persister ensuite dans leur décision, et ceux qui sont intempérants par habitude se guérissent plus aisément que ceux qui le sont par nature, car on change d'habitude plus facilement que de

nature ; même l'habitude est difficile à changer, précisément pour cette raison qu'elle ressemble à la nature, suivant la parole d'Evenus :

*Je dis que l'habitude n'est qu'un exercice de longue haleine, mon ami, et dès lors*

*Elle finit par devenir chez les hommes une nature.*

## **12 (1152a – 1152b) < Théories sur le plaisir : leurs arguments >**

Nous avons traité de la nature de la tempérance et de l'intempérance, de celle de l'endurance et de la mollesse, et montré comment ces états se comportent les uns envers les autres.

L'étude du plaisir et de la peine est l'affaire du philosophe politique : c'est lui, en effet, dont l'art architectonique détermine la fin sur laquelle nous fixons les yeux pour appeler chaque chose bonne ou mauvaise au sens absolu. En outre, cette investigation est l'une de nos tâches

indispensables : car

non seulement nous avons posé que la vertu morale et le vice ont rapport à des plaisirs et à des peines, mais encore, au dire de la plupart des hommes, le bonheur ne va pas sans le plaisir, et c'est la raison pour laquelle l'homme *bienheureux* est désigné par un nom dérivé de *se réjouir*.

Certains sont d'avis qu'aucun plaisir n'est un bien, ni en lui-même ni par accident (car il n'y a pas identité, disent-ils, entre bien et plaisir). Pour d'autres, certains plaisirs seulement sont bons, mais la plupart sont mauvais. Selon une troisième opinion, enfin, même en supposant que tous les plaisirs soient un bien, il n'est cependant pas possible que le plaisir soit le Souverain Bien.

<I> Le plaisir n'est pas du tout un bien, dit-on, parce que : <1> tout plaisir est un devenir senti, vers un état naturel, et qu'un devenir n'est jamais du même genre que sa fin : par exemple un processus de construction n'est jamais du même genre qu'une maison. <2> De plus, l'homme modéré évite

les plaisirs. <3> De plus, l'homme prudent poursuit ce qui est exempt de peine, non l'agréable. <4> De plus, les plaisirs sont un obstacle à la prudence, et cela d'autant plus que la jouissance ressentie est plus intense, comme dans le cas du plaisir sexuel, où nul n'est capable de penser quoi que ce soit en l'éprouvant. <5> De plus, il n'existe aucun art productif du plaisir ; cependant toute chose bonne est l'œuvre d'un art. <6> De plus, enfants et bêtes poursuivent les plaisirs.

<II> Tous les plaisirs ne sont pas bons, dit-on d'autre part, parce que : <1> il y en a de honteux et de répréhensibles et qu'en outre <2> il y en a de nuisibles, puisque certaines choses qui plaisent sont funestes à la santé.

<III> Enfin, que le plaisir ne soit pas le Souverain Bien est prouvé parce fait qu'il n'est pas une fin mais un devenir.

### **13 (1152b – 1153a) < Discussion de la théorie que le plaisir n'est pas un bien >**

Telles sont donc, à peu près, les opinions qui ont cours.

Qu'il ne résulte pas de ces arguments que le plaisir ne soit pas un bien, ni même le Souverain Bien, les considérations suivantes le font voir.

En premier lieu, puisque le bien est pris en un double sens (il y a le bien au sens absolu et le bien pour telle personne), il s'ensuivra que les états naturels et les dispositions seront aussi appelés bons en un double sens, et par suite également les mouvements et les devenir correspondants. Et de ces mouvements et devenir considérés comme mauvais, les uns seront mauvais au sens absolu, < les autres, mauvais pour une personne déterminée > et non pour une autre, mais au contraire désirables pour tel individu ; certains autres ne seront même pas désirables en général pour tel individu, mais seulement à un moment donné et pour peu de temps et non < toujours > ; les autres devenir, enfin, ne sont pas même des plaisirs, mais le paraissent seulement, ce sont tous ceux qui s'accompagnent de peine et ont pour fin une guérison, par exemple les processus des maladies.

En outre, puisque une sorte de bien est activité, et une autre sorte, disposition, les processus qui nous restaurent dans notre état naturel sont agréables seulement par accident, l'activité

en travail dans nos appétits étant celle de cette partie de nous-mêmes demeurée dans son état naturel : c'est qu'il existe aussi des plaisirs sans accompagnement de peine ou d'appétit, par exemple l'activité contemplative, où la nature ne souffre d'aucun manque. Et ce qui indique < que les plaisirs liés à un processus sont seulement accidentels > c'est qu'on ne se réjouit pas du même objet agréable

au moment où la nature remplit ses vides et après qu'elle

vaies, mais elles ne sont pas mauvaises du moins pour cette raison-là, puisque même la contemplation peut parfois être nuisible à la santé.

D'autre part, ni la prudence, ni aucune disposition en général n'est entravée par le plaisir découlant d'elle-même, mais seulement par les plaisirs étrangers, puisque les plaisirs nés du fait de contempler et d'apprendre nous feront contempler et apprendre davantage.

Qu'aucun plaisir ne soit l'œuvre d'un art, c'est là un fait assez naturel : aucune autre activité non plus n'est le produit d'un art, mais l'art se contente de donner la capacité, bien qu'en fait l'art du parfumeur et celui du cuisinier soient généralement considérés comme des arts productifs de plaisir.

Les arguments qui s'appuient sur le fait que l'homme modéré évite le plaisir et que l'homme prudent poursuit la vie exempte de peine seulement, et que d'autre part les enfants et les bêtes poursuivent le plaisir, ces arguments-là sont réfutés

tous à la fois par la même considération : nous avons indiqué, en effet, comment les plaisirs sont bons au sens absolu, et comment certains plaisirs ne sont pas bons ; or ce sont ces derniers plaisirs que les bêtes et les enfants poursuivent (et c'est l'absence de la peine causée par la privation des plaisirs de ce genre que recherche l'homme prudent), c'est-à-dire les plaisirs qui impliquent appétit et peine, en d'autres termes les plaisirs corporels (qui sont bien de cette sorte-là) et leurs formes excessives, plaisirs qui rendent précisément déréglé l'homme déréglé. Telle est la raison pour laquelle l'homme modéré fuit ces plaisirs, car même l'homme modéré a des plaisirs.

## 14 (1153b – 1154a) < Le plaisir et le Souverain Bien. Plaisirs bons et plaisirs mauvais >

En outre, que la peine aussi soit un mal et doive être évitée, c'est ce que tout le monde reconnaît : car la peine est tantôt un mal au sens absolu, tantôt un mal en ce qu'elle est propre à entraver de quelque façon notre activité. Or le contraire d'une chose qu'on doit éviter, en tant qu'elle est à éviter et est un mal, ce contraire est un bien. Le plaisir est donc

nécessairement un bien. Speusippe tentait de réfuter cet argument en s'appuyant sur cette comparaison que *plus grand* est contraire à la fois à *plus petit* et à *égal* ; mais sa réfutation est inopérante, car on ne saurait prétendre que le plaisir est dans son essence quelque espèce de mal.

D'autre part, rien ne s'oppose à ce que le Souverain Bien ne soit lui-même un plaisir déterminé, même si on accorde que certains plaisirs sont mauvais : tout comme le Souverain Bien pourrait consister en une science déterminée, même si certaines sciences sont mauvaises. Peut-être mêmes est-ce une nécessité, si chacune de nos dispositions a son activité correspondante

s'exerçant sans entraves (qu'on fasse consister le bonheur soit dans l'activité de l'ensemble de nos dispositions, soit dans l'activité de l'une d'entre elles, cette activité < sous l'une ou l'autre forme > étant supposée sans entraves), que l'activité en question soit la plus digne de notre choix : or cette activité est plaisir. Ainsi le Souverain Bien serait un certain plaisir, bien que la plupart des plaisirs soient mauvais, et même, le cas échéant, mauvais absolument. — Et c'est pourquoi tous les hommes pensent que la vie heureuse est une vie

agréable, et qu'ils entrelacent étroitement le plaisir au bonheur. En cela ils ont raison, aucune activité n'étant parfaite

quand elle est empêchée, alors que le bonheur rentre dans la classe des activités parfaites. Aussi l'homme heureux a-t-il besoin, en sus du reste, des biens du corps, des biens extérieurs et des dons de la fortune, de façon que son activité ne soit pas entravée de ce côté-là. Et ceux qui prétendent que l'homme attaché à la roue ou tombant dans les plus grandes infortunes est un homme heureux à la condition qu'il soit bon, profitent, volontairement ou non, d'un non-sens. À l'opposé, sous prétexte que l'on a besoin, en sus du reste, du secours de la fortune, on identifie parfois la fortune favorable au bonheur ; or ce sont des choses toutes différentes, car la fortune favorable elle-même, quand elle excède la mesure, constitue un empêchement à l'activité, et peut-être n'est-il plus juste de l'appeler alors fortune favorable, sa limite étant déterminée par sa relation au bonheur.

Et le fait que tous les êtres, bêtes et hommes, poursuivent le plaisir est un signe que le plaisir est en quelque façon le Souverain Bien.

*Nulle rumeur ne meurt tout entière, que tant de gens...*

Mais, comme ce n'est ni la même nature, ni la même disposition qui est la meilleure pour tout le monde, ou qui du moins apparaît telle à chacun, tous les hommes ne poursuivent

pas non plus le même plaisir, bien que tous poursuivent le plaisir. Peut-être aussi poursuivent-ils non pas le plaisir qu'ils s'imaginent ou qu'ils voudraient dire qu'ils recherchent, mais un plaisir le même pour tous, car tous les êtres ont naturellement en eux quelque chose de divin. Mais les plaisirs corporels ont accaparé l'héritage du nom de plaisir, parce que c'est vers eux que nous dirigeons le plus fréquemment notre course et qu'ils sont le partage de tout le monde ; et ainsi, du fait qu'ils sont les seuls qui nous soient familiers, nous croyons que ce sont les seuls qui existent.

Il est manifeste aussi que si le plaisir, autrement dit l'activité, n'est pas un bien, la vie de l'homme heureux ne sera pas une vie agréable : pour quelle fin aurait-il besoin du plaisir si le plaisir n'est pas un bien ? Au contraire sa vie peut même être chargée de peine : car la peine n'est ni un bien ni un mal, si

le plaisir n'est non plus ni l'un ni l'autre : dans ces conditions pourquoi fuirait-on la peine ? Dès lors aussi la vie de l'homme vertueux ne sera pas plus agréable qu'une autre, si ses activités ne le sont pas non plus davantage.

Au sujet des plaisirs du corps, il faut examiner la doctrine de ceux qui disent qu'assurément certains plaisirs sont hautement désirables, par exemple les plaisirs nobles, mais qu'il n'en est pas ainsi des plaisirs corporels et de ceux qui sont le

domaine de l'homme déréglé. S'il en est ainsi, pourquoi les peines contraires sont-elles mauvaises ? car le contraire d'un mal est un bien. Ne serait-ce pas que les plaisirs qui sont nécessaires sont bons au sens où ce qui n'est pas mauvais est bon ? Ou encore que ces plaisirs sont bons jusqu'à un certain point ? En effet, si dans les dispositions et les mouvements qui n'admettent pas d'excès du mieux il n'y a pas non plus d'excès possible du plaisir correspondant, dans les états admettant au

contraire cette sorte d'excès il y aura aussi excès du plaisir. Or les biens du corps admettent l'excès, et c'est la poursuite de cet excès qui rend l'homme pervers, et non pas celle des plaisirs nécessaires : car si tous les hommes jouissent d'une façon quelconque des mets, des vins et des plaisirs sexuels, tous n'en jouissent pas dans la mesure qu'il faut. C'est tout le contraire pour la peine : on n'en évite pas seulement l'excès, mais on la

fuit complètement ; c'est que ce n'est pas au plaisir excessif qu'une peine est contraire, excepté pour l'homme qui poursuit l'excès de plaisir.



## 15 (1154a – 1154b) < Le plaisir – Les plaisirs corporels >

Puisqu'il faut non seulement énoncer le vrai, mais encore montrer la cause de l'erreur contraire (car c'est renforcer la croyance au vrai : quand, en effet, on a fourni une explication plausible de la raison pour laquelle ce qui apparaît comme vrai

ne l'est pas en réalité, on rend plus forte la croyance au vrai), il en résulte que nous devons indiquer pourquoi les plaisirs du corps apparaissent comme plus désirables que d'autres.

La première raison, donc, est que le plaisir détourne la peine ; l'excès de la peine pousse les hommes à rechercher, en guise de remède, le plaisir lui-même excessif, et, d'une manière générale, le plaisir corporel. Et ces plaisirs curatifs

revêtent eux-mêmes une grande intensité (et c'est pourquoi on les poursuit) parce qu'ils apparaissent en contraste avec la peine opposée. L'opinion, dès lors, suivant laquelle le plaisir n'est pas un bien tient aussi à ces deux faits que nous avons signalés, à savoir : que certains plaisirs sont des actes relevant d'une nature perverse (qu'elle le soit dès la naissance, comme chez la brute, ou par l'effet de l'habitude, comme les plaisirs des hommes vicieux) ; que les autres qui agissent comme remèdes supposent un manque, et qu'il est préférable d'être en bon état que d'être en voie de guérison ; mais ces plaisirs curatifs accompagnent en fait des processus de restauration d'un état parfait, et sont donc bons par accident.

En outre, les plaisirs corporels sont poursuivis, en raison même de leur intensité, par les gens qui ne sont pas capables d'en goûter d'autres : ainsi il y en a qui vont jusqu'à provoquer en eux la soif. Quand ces plaisirs n'entraînent

aucun dommage,  
il n'y a rien à redire, mais s'ils sont pernicioeux, c'est un mal. Le fait est que ces gens-là n'ont pas d'autres sources de jouissance, et l'état qui n'est ni agréable ni pénible est pour beaucoup d'entre eux une chose difficile à supporter, en raison de leur constitution naturelle. L'être animé vit, en effet, dans un état perpétuel d'effort, au témoignage même des physiologues, d'après lesquels la vision et l'audition sont quelque chose de pénible ; il est vrai que depuis longtemps, disent-ils, nous y sommes accoutumés. Dans le même ordre d'idées, les

jeunes gens, à cause de la croissance, sont dans un état semblable à celui de l'homme pris de vin, et c'est même là le charme de la jeunesse ; d'autre part, les gens d'humeur naturellement excitable ont un perpétuel besoin de remède, car même leur corps vit dans un continuel état d'irritation dû à leur tempérament, et ils sont toujours en proie à un désir violent ; mais le plaisir chasse la peine, aussi bien le plaisir qui y est contraire que n'importe quel autre, à la condition qu'il soit fort, et c'est ce qui fait que l'homme d'humeur excitable devient déréglé et pervers.

D'autre part, les plaisirs non accompagnés de peine n'admettent pas l'excès, et ces plaisirs sont ceux qui découlent des choses agréables par nature et non par accident. Par *choses agréables par accident*, j'entends celles qui agissent comme remèdes (il se trouve, en effet, que leur vertu curative vient d'une certaine activité de la partie de nous-mêmes demeurée saine, ce qui fait que le remède lui-même semble agréable), et par *choses agréables par nature*, celles qui stimulent l'activité d'une nature donnée.

Il n'y a aucune chose cependant qui soit pour nous toujours agréable : cela tient à ce que notre nature n'est pas simple, mais qu'elle renferme aussi un second élément, en vertu de quoi nous sommes des êtres corruptibles, de sorte

que si le premier élément fait une chose, cette chose est pour l'autre élément naturel quelque chose de contraire à sa nature, et quand les deux éléments sont en état d'équilibre, l'action accomplie n'est ressentie ni comme pénible ni comme agréable ; car

supposé qu'il existe un être quelconque possesseur d'une nature simple, la même activité serait pour lui toujours le plus haut degré de plaisir. C'est pourquoi Dieu jouit perpétuellement d'un plaisir un et simple ; car il y a non seulement une activité de mouvement, mais encore une activité d'immobilité, et le plaisir consiste plutôt dans le repos que dans le mouvement. Mais :

*Le changement en toutes choses est bien doux,*

suivant le poète, en raison d'une certaine imperfection de

notre nature : car de même que l'homme pervers est un homme versatile, ainsi est perverse la nature qui a besoin de changement, car elle n'est ni simple, ni bonne.

La tempérance et l'intempérance, le plaisir et la peine ont fait jusqu'ici l'objet de nos discussions, et nous avons établi la nature de chacune de ces notions et en quel sens les unes sont bonnes et les autres mauvaises. Il nous reste à parler de l'amitié.



## Livre VIII

### 1 (1155a) < L'amitié — Sa nécessité >

Après ces considérations, nous pouvons passer à la discussion sur l'amitié. L'amitié est en effet une certaine vertu, ou ne va pas sans vertu ; de plus, elle est ce qu'il y a de plus nécessaire pour vivre. Car sans amis personne ne choisirait

de vivre, eût-il tous les autres biens (et de fait les gens riches, et ceux qui possèdent autorité et pouvoir semblent bien avoir plus que quiconque besoin d'amis : à quoi servirait une pareille prospérité, une fois ôtée la possibilité de répandre des bienfaits, laquelle se manifeste principalement et de la façon la plus digne d'éloge, à l'égard des amis ? Ou encore, comment cette prospérité serait-elle gardée et préservée sans amis ? car plus elle est grande, plus elle est exposée au risque). Et dans la pauvreté comme dans tout autre infortune, les hommes pensent que les amis sont l'unique refuge. L'amitié d'ailleurs est un secours aux jeunes gens, pour les préserver de l'erreur ; aux vieillards, pour leur assurer des soins et suppléer à leur manque d'activité dû à la faiblesse ; à ceux enfin qui sont dans la fleur de l'âge, pour les inciter aux nobles actions :

*Quand deux vont de compagnie,*

car on est alors plus capable à la fois de penser et d'agir. De plus, l'affection est, semble-t-il, un sentiment naturel du père pour sa progéniture et de celle-ci pour le père, non seulement chez l'homme mais encore chez les oiseaux et la plupart des animaux ; les individus de même race ressentent aussi une

amitié mutuelle, principalement dans l'espèce humaine, et c'est pourquoi nous louons les hommes qui sont bons pour les autres. Même au cours de nos voyages au loin, nous pouvons constater à quel point l'homme ressent toujours de l'affinité et de l'amitié pour l'homme. L'amitié semble aussi constituer le lien des cités, et les législateurs paraissent y attacher un plus grand prix qu'à la justice même : en effet, la concorde, qui

paraît bien être un sentiment voisin de l'amitié, est ce que recherchent avant tout les législateurs, alors que l'esprit de faction, qui est son ennemie, est ce qu'ils pourchassent avec le plus d'énergie. Et quand les hommes sont amis il n'y a plus besoin de justice, tandis que s'ils se contentent d'être justes ils ont en outre besoin d'amitié, et la plus haute expression de la justice est, dans l'opinion générale, de la nature de l'amitié.

Non seulement l'amitié est une chose nécessaire, mais elle est aussi une chose noble : nous louons ceux qui aiment leurs

amis, et la possession d'un grand nombre d'amis est regardée comme un bel avantage ; certains pensent même qu'il n'y a aucune différence entre un homme bon et un véritable ami.

## **2 (1155a -1156a) < Les diverses théories sur la nature de l'amitié >**

Les divergences d'opinion au sujet de l'amitié sont nombreuses. Les uns la définissent comme une sorte de ressemblance, et disent que ceux qui sont semblables sont amis, d'où les dictons : *le semblable va à son semblable, le choucas va au*

*choucas*, et ainsi de suite. D'autres au contraire, prétendent que les hommes qui se ressemblent ainsi sont toujours

comme *des potiers l'un envers l'autre*. Sur ces mêmes sujets, certains recherchent une explication plus relevée et s'appuyant davantage sur des considérations d'ordre physique : pour Euripide, *la terre, quand elle est desséchée, est éprise de pluie, et le ciel majestueux, saturé de pluie, aime à tomber sur la terre* ; pour

Héraclite, *c'est ce qui est opposé qui est utile, et des dissonances résulte la plus belle harmonie, et toutes choses sont engendrées par discorde*. Mais l'opinion contraire est soutenue par d'autres auteurs et notamment par Empédocle, suivant lequel *le semblable tend vers le semblable*.

Laissons de côté les problèmes d'ordre physique (qui n'ont rien à voir avec la présente enquête) ; examinons seulement les problèmes proprement humains et qui concernent les mœurs et les passions : par exemple, si l'amitié se rencontre chez tous les hommes, ou si au contraire il est impossible que des méchants soient amis ; et s'il n'y a qu'une seule espèce d'amitié ou s'il y en a plusieurs. Ceux qui pensent que l'amitié est d'une seule espèce pour la raison qu'elle admet le plus et le moins, ajoutent foi à une indication insuffisante, puisque même les choses qui

diffèrent en espèce sont susceptibles de plus et de moins. Mais nous avons discuté ce point antérieurement.

Peut-être ces matières gagneraient-elles en clarté si nous connaissions préalablement ce qui est objet de l'amitié. Il semble, en effet, que tout ne provoque pas l'amitié, mais seulement ce qui est aimable, c'est-à-dire ce qui est bon, agréable ou utile. On peut d'ailleurs admettre qu'est utile ce par quoi est

obtenu un certain bien ou un certain plaisir, de sorte que c'est seulement le bien et l'agréable qui seraient aimables, comme des fins. Dans ces conditions, est-ce que les hommes aiment le bien réel, ou ce qui est bien pour eux ? car il y a parfois désaccord entre ces deux choses.

Même question en ce qui concerne aussi l'agréable. Or on admet d'ordinaire que chacun aime ce qui est bon pour soi-même, et que ce qui est réellement un bien est aimable d'une façon absolue, tandis que ce qui est bon pour un homme déterminé est aimable seulement pour lui. Et chaque homme aime non pas ce qui est réellement un bien pour lui, mais ce qui lui apparaît tel ; cette remarque n'a du reste ici aucune importance : nous dirons que l'aimable est l'aimable apparent.

Il y a donc trois objets qui font naître l'amitié. L'attachement pour les choses inanimées ne se nomme pas amitié, puisqu'il n'y a pas attachement en retour, ni possibilité pour nous de leur désirer du bien (il serait ridicule sans doute de vouloir du bien au vin par exemple ; tout au plus souhaite-t-on sa conservation, de façon à l'avoir en notre possession) ; s'agit-il au contraire d'un ami, nous disons qu'il est de notre devoir de lui souhaiter ce qui est bon pour lui. Mais ceux qui veulent ainsi du bien à un autre, on les appelle bienveillants quand le même souhait ne se produit pas de la part de ce dernier, car ce n'est que si la bienveillance est réciproque qu'elle est amitié. Ne faut-il pas ajouter encore que cette

bienveillance mutuelle ne doit pas demeurer inaperçue ? Beaucoup de gens ont de la bienveillance pour des personnes qu'ils n'ont jamais vues mais qu'ils jugent honnêtes ou utiles, et l'une de ces personnes peut éprouver ce même sentiment à l'égard de l'autre partie. Quoiqu'il y ait manifestement alors bienveillance mutuelle, comment pourrait-on les qualifier d'amis, alors que chacun d'eux n'a pas connaissance des sentiments personnels de l'autre ? Il faut donc qu'il y ait bienveillance mutuelle, chacun souhaitant le bien de l'autre : que cette bienveillance ne reste pas ignorée des intéressés ; et

qu'elle ait pour cause l'un des objets dont nous avons parlé.



### **3 (1156a — 1156b) < Les espèces de l'amitié : l'amitié fondée sur l'utilité et l'amitié fondée sur le plaisir >**

Or ces objets aimables diffèrent l'un de l'autre en espèce, et par suite aussi les attachements et les amitiés correspondantes. On aura dès lors trois espèces d'amitiés, en nombre égal à leurs objets, car répondant à chaque espèce il y a un attachement réciproque ne demeurant pas inaperçu des intéressés. Or quand les hommes ont l'un pour l'autre une amitié partagée, ils se souhaitent réciproquement du bien d'après

l'objet qui est à l'origine de leur amitié. Ainsi donc, ceux dont l'amitié réciproque a pour source l'utilité ne s'aiment pas l'un l'autre pour eux-mêmes, mais en tant qu'il y a quelque bien qu'ils retirent l'un de l'autre. De même encore ceux dont l'amitié repose sur le plaisir : ce n'est pas en raison de ce que les gens d'esprit sont ce qu'ils sont en eux-mêmes qu'ils les chérissent, mais parce qu'ils les trouvent agréables personnellement. Par suite ceux dont l'amitié est fondée sur l'utilité

aiment pour leur propre bien, et ceux qui aiment en raison du plaisir, pour leur propre agrément, et non pas dans l'un et l'autre cas en tant ce qu'est en elle-même la personne aimée, mais en tant qu'elle est utile ou agréable. Dès lors ces amitiés ont un caractère accidentel, puisque ce n'est pas en tant ce qu'elle est essentiellement que la personne aimée est aimée, mais en tant qu'elle procure quelque bien ou quelque plaisir, suivant le cas. Les amitiés de ce genre sont par suite fragiles,

dès que les deux amis ne demeurent pas pareils à ce qu'ils étaient : s'ils ne sont plus agréables ou utiles l'un à l'autre, ils cessent d'être amis. Or l'utilité n'est pas une chose durable, mais elle varie suivant les époques. Aussi, quand la

cause qui faisait l'amitié a disparu, l'amitié elle-même est-elle rompue, attendu que l'amitié n'existe qu'en vue de la fin en question.

C'est surtout chez les vieillards que cette sorte d'amitié se rencontre (car les personnes de cet âge ne poursuivent pas l'agrément mais le profit), et aussi chez ceux des hommes faits et des jeunes gens qui recherchent leur intérêt. Les amis de cette sorte ne se plaisent guère à vivre ensemble, car parfois ils ne sont pas même agréables l'un à l'autre ; ils n'ont dès lors nullement besoin d'une telle fréquentation, à moins qu'ils n'y trouvent leur intérêt, puisqu'ils ne se plaisent l'un avec l'autre

que dans la mesure où ils ont l'espérance de quelque bien. – À ces amitiés on rattache aussi celle envers les hôtes.

D'autre part, l'amitié chez les jeunes gens semble avoir pour fondement le plaisir ; car les jeunes gens vivent sous l'empire de la passion, et ils poursuivent surtout ce qui leur plaît personnellement et le plaisir du moment ; mais en avançant en âge, les choses qui leur plaisent ne demeurent pas les mêmes.

C'est pourquoi ils forment rapidement des amitiés et les abandonnent avec la même facilité, car leur amitié change avec l'objet qui leur donne du plaisir, et les plaisirs de cet âge sont sujets à de brusques variations. Les jeunes gens ont aussi un penchant à l'amour, car une grande part de l'émotion amoureuse relève de la passion et a pour source le plaisir. De là vient qu'ils aiment et cessent d'aimer avec la même rapidité, changeant plusieurs fois dans la même journée. Ils souhaitent aussi

passer leur temps et leur vie en compagnie de leurs amis, car c'est de cette façon que se présente pour eux ce qui a trait à l'amitié.

#### 4 (1156b) < L'amitié fondée sur la vertu >

Mais la parfaite amitié est celle des hommes vertueux et qui sont semblables en vertu : car ces amis-là se souhaitent pareillement du bien les uns aux autres en tant qu'ils sont bons, et ils sont bons par eux-mêmes. Mais ceux qui souhaitent du

bien à leurs amis pour l'amour de ces derniers sont des amis par excellence (puisque'ils se comportent ainsi l'un envers l'autre en raison de la propre nature de chacun d'eux, et non par accident) : aussi leur amitié persiste-telle aussi longtemps qu'ils sont eux-mêmes bons, et la vertu est une disposition stable. Et chacun d'eux est bon à la fois absolument et pour son ami, puisque les hommes bons sont en même temps bons absolument et utiles les uns aux autres.

Et de la même façon qu'ils

sont bons, ils sont agréables aussi l'un pour l'autre : les hommes bons sont à la fois agréables absolument et agréables les uns pour les autres, puisque chacun fait résider son plaisir dans les actions qui expriment son caractère propre, et par suite dans celles qui sont de même nature, et que, d'autre part, les actions des gens de bien sont identiques ou semblables à celles des autres gens de bien. Il est normal qu'une amitié de ce genre soit stable, car en elle sont réunies toutes les qualités qui doivent appartenir aux amis. Toute amitié, en effet, a pour

source le bien ou le plaisir, bien ou plaisir envisagés soit au sens absolu, soit seulement pour celui qui aime, c'est-à-dire en raison d'une certaine ressemblance ; mais dans le cas de cette amitié, toutes les qualités que nous avons indiquées appartiennent aux amis par eux-mêmes (car en cette amitié les amis sont semblables aussi pour les autres qualités), et ce qui est bon absolument est aussi agréable absolument. Or ce sont là les principaux objets de l'amitié,

et dès lors l'affection et l'amitié existent chez ces amis au plus haut degré et en la forme la plus excellente.

Il est naturel que les amitiés de cette espèce soient rares, car de tels hommes sont en petit nombre. En outre elles exigent comme condition supplémentaire, du temps et des habitudes communes, car, selon le proverbe, il n'est pas possible de se connaître l'un l'autre avant d'avoir *consommé ensemble la mesure de sel* dont parle le dicton, ni d'admettre quelqu'un dans son amitié, ou d'être réellement amis, avant que chacun des intéressés se soit montré à l'autre comme un digne objet d'amitié et lui ait inspiré de la confiance. Et ceux qui s'engagent rapidement dans les liens d'une amitié réciproque ont assurément la volonté d'être amis, mais ils ne le sont pas en réalité, à moins qu'ils ne soient aussi dignes d'être aimés l'un et l'autre, et qu'ils aient connaissance de leurs sentiments : car si la volonté de contracter une amitié est prompte, l'amitié ne l'est pas.

## **5 (1156b – 1157a) < Comparaison entre l'amitié parfaite et les autres amitiés >**

Cette amitié, donc, est parfaite aussi bien en raison de sa durée que pour le reste ; et à tous ces points de vue, chaque partie reçoit de l'autre les mêmes avantages ou des avantages

semblables, ce qui est précisément la règle entre amis.

L'amitié fondée sur le plaisir a de la ressemblance avec la précédente (puisque les hommes bons sont aussi des gens agréables les uns aux autres) ; et il en est encore de même pour celle qui est basée sur l'utilité (puisque les hommes de bien sont utiles aussi les uns aux autres). Dans ces deux derniers cas l'amitié atteint son maximum de durée quand l'avantage que retirent réciproquement les deux

parties est le même, par exemple le plaisir, et non seulement cela, mais encore quand sa source est la même, comme c'est le cas d'une amitié entre personnes d'esprit, alors qu'il en est tout différemment dans le commerce de l'amant et de l'aimé. Ces derniers, en effet, ne trouvent pas leur plaisir dans les mêmes choses : pour l'un, le plaisir consiste dans la vue de l'aimé, et pour l'autre, dans le fait de recevoir les petits soins de l'amant ; et la fleur de la jeunesse venant à se faner, l'amour se fane aussi (à celui qui aime, la vue de l'aimé ne cause pas de plaisir, et à l'être aimé on ne rend plus de soins) ; dans beaucoup de cas, en revanche, l'amour persiste quand l'intimité a rendu cher à chacun d'eux le caractère de l'autre, étant tous les deux d'un caractère semblable. Mais ceux dont les relations amoureuses reposent sur une réciprocité non pas même de plaisir mais seulement d'utilité, ressentent aussi une amitié moins vive et moins durable. Et l'amitié basée sur l'utilité disparaît en même temps que le profit : car ces amis-là ne s'aimaient pas l'un l'autre, mais n'aimaient que leur intérêt.

Ainsi donc, l'amitié fondée sur le plaisir ou sur l'utilité peut exister entre deux hommes vicieux, ou entre un homme vicieux et un homme de bien, ou enfin entre un homme ni bon ni mauvais et n'importe quel autre ; mais il est clair que seuls les hommes vertueux peuvent être amis pour ce qu'ils sont en eux-mêmes : les méchants, en effet, ne ressentent aucune joie l'un de l'autre s'il n'y a pas quelque intérêt en jeu.

Seule encore l'amitié entre gens de bien est à l'abri des traverses : on ajoute difficilement foi à un propos concernant une personne qu'on a soi-même pendant longtemps mise à l'épreuve ; et c'est parmi les gens vertueux qu'on rencontre la confiance, l'incapacité de se faire jamais du tort, et toutes autres qualités qu'exige la véritable amitié.

Dans les autres formes d'amitié, rien n'empêche les maux opposés de se produire.

Mais étant donné que les hommes appellent aussi amis à la fois ceux qui ne recherchent que leur utilité, comme cela arrive pour les cités (car on admet généralement que les alliances entre cités se forment en vue de l'intérêt), et ceux dont la tendresse réciproque repose sur le plaisir, comme c'est le cas chez les enfants : dans ces conditions, peut-être nous aussi devrions-nous désigner du nom d'amis ceux qui entretiennent des relations de ce genre, et dire qu'il existe plusieurs espèces d'amitié, dont l'une, prise au sens premier et fondamental, est l'amitié des gens vertueux en tant que vertueux, tandis que les 176 189 Banquet, 183e. deux autres ne sont des amitiés que par ressemblance : en effet, dans ces derniers cas, on n'est amis que sous l'angle de quelque bien ou de quelque chose de semblable, puisque même le plaisir est un bien pour ceux qui aiment le plaisir. Mais ces deux formes inférieures de l'amitié sont loin de coïncider entre elles, et les hommes ne deviennent pas amis à la fois par intérêt et par plaisir, car on ne trouve pas souvent unies ensemble les choses liées d'une façon accidentelle.

## **6 (1157b) < L'habitus et l'activité dans l'amitié >**

Telles étant les différentes espèces entre lesquelles se distribue l'amitié, les hommes pervers seront amis par plaisir ou par intérêt, étant sous cet aspect semblables entre eux, tandis que les hommes vertueux seront amis par ce qu'ils sont en eux-mêmes, c'est-à-dire en tant qu'ils sont bons. Ces derniers sont ainsi des amis au sens propre, alors que les précédents ne le sont que par accident et par ressemblance avec les véritables amis.

De même que, dans la sphère des vertus, les hommes sont appelés bons soit d'après une disposition, soit d'après une activité, ainsi en est-il pour l'amitié : les uns mettent leur plaisir à partager leur existence et à se procurer l'un à l'autre du bien, tandis que ceux qui sont endormis ou habitent des lieux séparés ne sont pas des amis en acte, mais sont cependant dans une disposition de nature à exercer leur activité d'amis. Car les distances ne détruisent pas l'amitié absolument, mais empêchent son exercice. Si cependant l'absence se prolonge, elle semble bien entraîner l'oubli de l'amitié elle-même. D'où le proverbe :

*Un long silence a mis fin à de nombreuses amitiés.*

On ne voit d'ailleurs ni les vieillards ni les gens moroses êtres enclins à l'amitié : médiocre est en eux le côté plaisant, et personne n'est capable de passer son temps en compagnie d'un être chagrin et sans agrément, la nature paraissant par-dessus tout fuir ce qui est pénible et tendre à ce qui est agréable. — Quant à ceux qui se reçoivent dans leur amitié tout en ne vivant pas ensemble, ils sont plutôt semblables à des gens bienveillants qu'à des amis. Rien, en effet, ne caractérise mieux l'amitié que la vie en commun : ceux qui sont dans le besoin aspirent à l'aide de leurs amis, et même les gens comblés souhaitent passer leur temps ensemble, car la solitude leur convient moins qu'à tous autres. Mais il n'est pas possible de vivre les uns avec les autres si on n'en retire aucun agrément et s'il n'y a pas communauté de goûts, ce qui, semble-t-il, est le lien de l'amitié entre camarades.

## 7 (1157b – 1158a) < Étude de rapports particuliers entre les diverses amitiés >

L'amitié est donc surtout celle des gens vertueux, comme nous l'avons dit à plusieurs reprises. On admet, en effet, que ce qui est bon, ou plaisant, au sens absolu, est digne d'amitié et de choix, tandis que ce qui est bon ou plaisant pour telle personne déterminée n'est digne d'amitié et de choix que pour elle. Et l'homme vertueux l'est pour l'homme vertueux pour ces deux raisons à la fois. (L'attachement semble être une émotion, et l'amitié une disposition, car l'attachement

s'adresse même aux êtres inanimés, mais l'amour réciproque s'accompagne de choix délibéré, et le choix provient d'une disposition). Et quand les hommes souhaitent du bien à ceux qu'ils aiment pour l'amour même de ceux-ci, ce sentiment relève non pas d'une émotion, mais d'une disposition. Et en aimant leur ami ils aiment ce qui est bon pour eux-mêmes, puisque l'homme bon, en devenant un ami, devient un bien pour celui qui est son ami. Ainsi chacun des deux amis, à la fois

aime son propre bien et rend exactement à l'autre ce qu'il en reçoit, en souhait et en plaisir : on dit, en effet, que *l'amitié est une égalité*, et c'est principalement dans l'amitié entre gens de bien que ces caractères se rencontrent.

Chez les personnes moroses ou âgées l'amitié naît moins fréquemment en tant qu'elles ont l'humeur trop chagrine et se plaisent médiocrement aux fréquentations, alors que les qualités opposées sont considérées comme les marques les plus caractéristiques de l'amitié et les plus favorables à sa production.

Aussi, tandis que les jeunes gens deviennent rapidement amis, pour les vieillards il en est tout différemment : car



on ne devient pas amis de gens avec lesquels on n'éprouve aucun sentiment de joie. Même observation pour les personnes de caractère morose. Il est vrai que ces deux sortes de gens peuvent ressentir de la bienveillance les uns pour les autres (ils se souhaitent du bien, et vont au secours l'un de l'autre dans leurs besoins) ; mais on peut difficilement les appeler des amis, pour la raison qu'ils ne vivent pas ensemble, ni ne se plaisent

les uns avec les autres : or ce sont là les deux principaux caractères qu'on reconnaît à l'amitié.

On ne peut pas être un ami pour plusieurs personnes, dans l'amitié parfaite, pas plus qu'on ne peut être amoureux de plusieurs personnes en même temps (car l'amour est une sorte d'excès, et un état de ce genre n'est naturellement ressenti qu'envers un seul) ; et peut-être même n'est-il pas aisé de trouver un grand nombre de gens de bien. On doit aussi acquérir quelque expérience de son ami et entrer dans son

intimité, ce qui est d'une extrême difficulté. Par contre, si on recherche l'utilité ou le plaisir, il est possible de plaire à beaucoup de personnes, car nombreux sont les gens de cette sorte, et les services qu'on en reçoit ne se font pas attendre longtemps.

De ces deux dernières formes d'amitié, celle qui repose sur le plaisir ressemble davantage à la véritable amitié, quand les deux parties retirent à la fois les mêmes satisfactions l'une de l'autre et qu'elles ressentent une joie mutuelle ou se plaisent

aux mêmes choses : telles sont les amitiés entre jeunes gens, car il y a en elles plus de générosité : au contraire, l'amitié basée sur l'utilité est celle d'âmes mercantiles. Quand à ceux qui sont comblés par la vie, ils ont besoin non pas d'amis utiles, mais d'amis agréables, parce qu'ils souhaitent vivre en compagnie de quelques personnes ; et bien qu'ils puissent supporter un court temps ce qui leur

est pénible, ils ne pourraient jamais l'endurer d'une façon continue, pas plus qu'ils ne le pourraient même pour le Bien en soi, s'il leur était à charge. C'est pourquoi les gens heureux recherchent les amis agréables. Sans doute devraient-ils aussi rechercher des amis qui, tout en ayant cette dernière qualité, soient aussi gens de bien, et en outre bons et plaisants pour eux, possédant ainsi tous les caractères exigés de l'amitié.

Les hommes appartenant aux classes dirigeantes ont, c'est un fait, leurs amis séparés en groupes distincts : les uns leur sont utiles, et d'autres agréables, mais ce sont rarement les mêmes à la fois. Ils ne recherchent pour amis ni ceux dont l'agrément s'accompagne de vertu, ni ceux dont l'utilité servirait de nobles desseins, mais ils veulent des gens d'esprit quand ils ont envie de s'amuser, et quant aux autres ils les veulent habiles à exécuter leurs ordres, toutes exigences qui se rencontrent rarement dans la même personne. Nous avons dit que l'homme de bien est en même temps utile et agréable, mais un tel homme ne devient pas ami d'un autre occupant une position sociale plus élevée, à moins que cet autre ne le surpasse aussi en vertu : sinon, l'homme de bien, surpassé par le supérieur, ne peut réaliser une égalité proportionnelle. Mais on n'est pas habitué à rencontrer fréquemment des hommes puissants de cette espèce.

## **8 (1158b) < L'égalité et l'inégalité dans l'amitié >**

Quoi qu'il en soit, les amitiés dont nous avons parlé impliquent égalité : les deux parties retirent les mêmes avantages l'une de l'autre et se souhaitent réciproquement les mêmes biens, ou encore échangent une chose contre une autre, par exemple plaisir contre profit. Nous avons dit que

ces dernières formes de l'amitié sont d'un ordre inférieur et durent

moins longtemps. Mais du fait qu'à la fois elles ressemblent et ne ressemblent pas à la même chose, on peut aussi bien penser qu'elles sont des amitiés et qu'elles n'en sont pas : par leur ressemblance, en effet, avec l'amitié fondée sur la vertu, elles paraissent bien être des amitiés (car l'une comporte le plaisir et l'autre l'utilité, et ces caractères appartiennent aussi à l'amitié fondée sur la vertu) ; par contre, du fait que l'amitié basée sur la vertu est à l'abri des traverses et demeure stable, tandis que les autres amitiés changent rapidement et diffèrent en outre de la 179 première sur beaucoup d'autres points, ces amitiés-là ne semblent pas être des amitiés, à cause de leur dissemblance avec l'amitié véritable.

Mais il existe une autre espèce d'amitié, c'est celle qui comporte une supériorité d'une partie sur l'autre, par exemple l'affection d'un père à l'égard de son fils, et, d'une manière générale, d'une personne plus âgée à l'égard d'une autre plus jeune, ou encore celle du mari envers sa femme, ou d'une personne exerçant une autorité quelconque envers un inférieur. Ces diverses amitiés diffèrent aussi entre elles : l'affection

des parents pour leurs enfants n'est pas la même que celle des chefs pour leurs inférieurs ; bien plus, celle du père pour son fils n'est pas la même que celle du fils pour son père, ni celle du mari pour sa femme la même que celle de la femme pour son mari. En effet, chacune de ces personnes a une vertu et une fonction différentes, et différentes sont aussi les raisons qui les font s'aimer : il en résulte une différence dans les attachements et les amitiés. Dès lors il n'y a pas identité dans les avantages que chacune des parties retire de l'autre, et elles ne doivent pas non plus y prétendre ; mais quand les enfants rendent à leurs parents ce qu'ils doivent aux auteurs de

leurs jours et que les parents rendent à leurs enfants ce qu'ils doivent à leur progéniture, l'amitié entre de telles personnes sera stable et équitable. Et dans toutes les amitiés comportant supériorité, il faut aussi que l'attachement soit proportionnel : ainsi, celui qui est meilleur que l'autre doit être aimé plus qu'il n'aime ; il en sera de même pour celui qui est plus utile, et pareillement dans chacun des autres cas. Quand, en effet, l'affection est fonction du mérite des parties, alors il se produit une sorte d'égalité, égalité qui est considérée comme un caractère propre de l'amitié.

## **9 (1158b – 1159a) < L'égalité dans la justice et dans l'amitié. Amitié donnée et amitié rendue >**

Mais l'égalité ne semble pas revêtir la même forme dans le domaine des actions justes et dans l'amitié. Dans le cas des actions justes, l'égal au sens premier est ce qui est proportionné au mérite, tandis que l'égal en quantité n'est qu'un sens dérivé ; au contraire, dans l'amitié l'égal en quantité est le sens premier, et l'égal proportionné au mérite, le sens secondaire. Ce que nous disons là saute aux yeux, quand une disparité considérable se produit sous le rapport de la vertu, ou du vice, ou des ressources matérielles, ou de quelque autre chose : les amis ne sont plus longtemps amis, et ils ne prétendent même pas à le rester. Mais le cas le plus frappant est celui des dieux, chez qui la supériorité en toute espèce de biens est la plus indiscutable. Mais on le voit aussi quand il s'agit des rois : en ce qui les concerne, les hommes d'une situation par trop inférieure ne peuvent non plus prétendre à leur amitié, pas plus d'ailleurs que les gens dépourvus de tout mérite ne songent à se lier avec les hommes les plus distingués par leur excellence ou leur sagesse. Il est

vrai qu'en pareil cas on ne peut déterminer avec précision jusqu'à quel point des amis sont encore des amis : les motifs sur lesquels elle repose disparaissant en grande partie, l'amitié persiste encore. Toutefois si l'un des amis est séparé par un intervalle considérable, comme par exemple Dieu est éloigné de l'homme, il n'y a plus d'amitié possible. C'est même ce qui a donné lieu à la question de savoir si, en fin de compte, les amis souhaitent vraiment pour leurs amis les biens les plus grands, comme par exemple d'être des dieux, car alors ce ne seront plus des amis pour eux, ni par suite des biens, puisque les amis sont des biens. Si donc nous avons eu raison de dire que l'ami désire du bien à son ami en vue de cet ami même, celui-ci devrait demeurer ce qu'il est, quel qu'il puisse être, tandis que l'autre souhaitera à son ami seulement les plus grands biens compatibles avec la persistance de sa nature d'homme. Peut-être même ne lui souhaitera-t-il pas tous les plus grands biens, car c'est surtout pour soi-même que tout homme souhaite les choses qui sont bonnes.

La plupart des hommes, poussés par le désir de l'honneur, paraissent souhaiter être aimés plutôt qu'aimer (de là vient qu'on aime généralement les flatteurs, car le flatteur est un ami

en état d'infériorité ou qui fait du moins semblant d'être tel et d'aimer plus qu'il n'est aimé) ; or être aimé et être honoré sont, semble-t-il, des notions très rapprochées, et c'est à être honorés que la majorité des hommes aspirent. Mais il apparaît qu'on ne choisit pas l'honneur pour lui-même, mais seulement par accident. En effet, on se plaît la plupart du temps à recevoir des marques de considération de la part des hommes en place,

en raison des espérances qu'ils font naître (car on pense obtenir d'eux ce dont on peut avoir besoin, quoi que ce soit : dès lors, c'est comme signe d'un bienfait à recevoir

qu'on se réjouit de l'honneur qu'ils vous rendent). Ceux qui, d'autre part, désirent être honorés par les gens de bien et de savoir, aspirent, ce faisant, à renforcer leur propre opinion sur eux-mêmes. Ils se réjouissent dès lors de l'honneur qu'ils reçoivent, parce qu'ils sont assurés de leur propre valeur morale sur la foi du jugement porté par ceux qui la répandent. D'un autre côté, on se réjouit d'être aimé par cela même. Il résulte de tout cela qu'être aimé peut sembler préférable à être honoré, et que l'amitié est désirable par elle-même.

Mais il paraît bien que l'amitié consiste plutôt à aimer qu'à être aimé. Ce qui le montre bien, c'est la joie que les mères ressentent à aimer leurs enfants. Certaines les mettent en nourrice, et elles les aiment en sachant qu'ils sont leurs enfants, mais ne cherchent pas à être aimées en retour, si les deux choses à la fois ne sont pas possibles, mais il leur paraît suffisant de les voir prospérer ; et elles-mêmes aiment leurs enfants même si ces derniers ne leur rendent rien de qui est dû à une mère, à cause de l'ignorance où ils se trouvent.

## **10 (1159a — 1159b) < Amitié active et amitié passive, suite. Amitiés entre inégaux >**

Étant donné que l'amitié consiste plutôt dans le fait d'aimer, et qu'on loue ceux qui aiment leurs amis, il semble bien qu'aimer soit la vertu des amis, de sorte que ceux dans lesquels ce sentiment se rencontre proportionné au mérite de

leur ami, sont des amis constants, et leur amitié l'est aussi.

— C'est de cette façon surtout que même les hommes de condition inégale peuvent être amis, car ils seront ainsi rendus égaux. Or l'égalité et la ressemblance constituent l'af-

fection, particulièrement la ressemblance de ceux qui sont semblables en vertu : car étant stables en eux-mêmes, ils le demeurent aussi dans leurs rapports mutuels, et ils ne demandent ni ne rendent des services dégradants, mais on peut même dire qu'ils y

mettent obstacle : car le propre des gens vertueux c'est à la fois d'éviter l'erreur pour eux-mêmes et de ne pas la tolérer chez leurs amis. Les méchants, au contraire, n'ont pas la stabilité, car ils ne demeurent même pas semblables à eux-mêmes ; mais ils ne deviennent amis que pour un temps fort court, se délectant à leur méchanceté réciproque. Ceux dont l'amitié repose sur l'utilité ou le plaisir demeurent amis plus longtemps que

les précédents, à savoir aussi longtemps qu'ils se procurent réciproquement des plaisirs ou des profits.

C'est l'amitié basée sur l'utilité qui, semble-t-il, se forme le plus fréquemment à partir de personnes de conditions opposées : par exemple l'amitié d'un pauvre pour un riche, d'un ignorant pour un savant : car quand on se trouve dépourvu d'une chose dont on a envie, on donne une autre chose en

retour pour l'obtenir. On peut encore ranger sous ce chef le lien qui unit un amant et son aimé, un homme beau et un homme laid. C'est pourquoi l'amant apparaît parfois ridicule, quand il a la prétention d'être aimé comme il aime : s'il était pareillement aimable, sans doute sa prétention serait-elle justifiée, mais s'il n'a rien de tel à offrir, elle est ridicule.

Mais peut-être le contraire ne tend-il pas au contraire par sa propre nature, mais seulement par accident, le désir ayant en réalité pour objet le moyen, car le moyen est ce qui est bon : ainsi il est bon pour le sec non pas de devenir humide, mais d'atteindre à l'état intermédiaire, et pour le chaud et les autres qualités il en est de même.

## 11 (1159b – 1160a) < Amitié et justice. Les types d'amitié. Associations particulières et cité >

Mais laissons de côté ces dernières considérations (et de fait elles sont par trop étrangères à notre sujet).

Il semble bien, comme nous l'avons dit au début, que l'amitié et la justice ont rapport aux mêmes objets et interviennent entre les mêmes personnes. En effet, en toute communauté, on trouve, semble-t-il, quelque forme de justice et aussi d'amitié coextensive : aussi les hommes appellent-ils du nom d'amis leurs compagnons de navigation et leurs compagnons d'armes, ainsi que ceux qui leur sont associés dans les autres

genres de communauté. Et l'étendue de leur association est la mesure de l'étendue de leurs droits. En outre, le proverbe *ce que possèdent des amis est commun*, est bien exact, car c'est dans une mise en commun que consiste l'amitié. Il y a entre frères ainsi qu'entre camarades communauté totale, mais pour les autres amis la mise en commun ne porte que sur des choses déterminées, plus ou moins nombreuses suivant les cas : car les amitiés aussi suivent les mêmes variations en plus ou en moins.

Les rapports de droit admettent aussi des différences : les droits des parents et des enfants ne sont pas les mêmes que ceux des frères entre eux, ni ceux des camarades les mêmes que ceux des citoyens ; et il en est de même pour les autres formes d'amitié. Il y a par suite aussi des différences en ce qui concerne les injustices commises dans chacune de ces différentes classes d'associés, et l'injustice acquiert un surcroît de gravité quand elle s'adresse davantage à des amis : par exemple, il est plus

choquant de dépouiller de son argent un camarade qu'un concitoyen, plus choquant de refuser son assistance à un



frère qu'à un étranger, plus choquant enfin de frapper son père qu'une autre personne quelconque. Et il est naturel aussi que la justice croisse en même temps que l'amitié, attendu que l'une et l'autre existent entre les mêmes personnes et possèdent une égale extension.

Mais toutes les communautés ne sont, pour ainsi dire, que des fractions de la communauté politique. On se réunit, par

exemple, pour voyager ensemble en vue de s'assurer quelque avantage déterminé, et de se procurer quelque une des choses nécessaires à la vie ; et c'est aussi en vue de l'avantage de ses membres, pense-t-on généralement, que la communauté politique s'est constituée à l'origine et continue à se maintenir. Et cette utilité commune est le but visé par les législateurs, qui appellent juste ce qui est à l'avantage de tous. Ainsi les autres

communautés recherchent leur avantage particulier : par exemple les navigateurs, en naviguant ensemble, ont en vue l'avantage d'acquérir de l'argent ou quelque chose d'analogue ; pour les compagnons d'armes, c'est le butin, que ce soit richesses, ou victoire, ou prise d'une ville qu'ils désirent ; et c'est le cas également des membres d'une tribu ou d'un dème. [Certaines communautés semblent avoir pour origine l'agrément, par exemple celles qui unissent les membres d'un thiasse ou d'un cercle dans lequel chacun paye son écot, associations

constituées respectivement en vue d'offrir un sacrifice ou d'entretenir des relations de société. Mais toutes ces communautés semblent bien être subordonnées à la communauté politique, car la communauté politique n'a pas pour but l'avantage présent, mais ce qui est utile à la vie tout entière], qui offrent des sacrifices et tiennent des réunions à cet effet, rendant ainsi des honneurs aux dieux et se procurant en même

temps pour eux-mêmes des distractions agréables. En ef-

fet, les sacrifices et les réunions d'ancienne origine ont lieu, c'est un fait, après la récolte des fruits et présentent le caractère d'une offrande des prémices : car c'est la saison de l'année où le peuple avait le plus de loisir. Toutes ces communautés sont donc manifestement des fractions de la communauté politique, et les espèces particulières d'amitiés correspondent aux espèces particulières de communautés.

## 12 (1160a – 1161a) < Constitutions politiques et amitiés correspondantes >

Il y a trois espèces de constitutions et aussi un nombre égal de déviations, c'est-à-dire de corruptions auxquelles elles sont sujettes. Les constitutions sont la royauté, l'aristocratie et en troisième lieu celle qui est fondée sur le cens et qui, semble-t-il, peut recevoir le qualificatif approprié de *timocratie*, quoique en fait on a coutume de l'appeler la plupart du temps *république*. La meilleure de ces constitutions est la royauté, et la plus mauvaise la timocratie. La déviation de la royauté est la tyrannie. Toutes deux sont des monarchies, mais elles diffèrent du tout au tout : le tyran n'a en vue que son avantage personnel, tandis que le roi a en vue celui de ses sujets. En effet, n'est pas réellement roi celui qui ne se suffit pas à lui-même, c'est-à-dire ne possède pas la supériorité en toutes sortes de biens ; mais le roi tel que nous le supposons, n'ayant besoin de rien de plus qu'il n'a, n'aura pas en vue ses propres intérêts mais ceux de ses sujets, car le roi ne possédant pas ces caractères ne serait qu'un roi désigné par le sort. La tyrannie est tout le contraire de la royauté, car le tyran poursuit son bien propre. Et on aperçoit plus clairement dans le cas de la tyrannie qu'elle est la pire

des déviations, le contraire de ce qu'il y a de mieux étant ce qu'il y a de plus mauvais.

De la royauté on passe à la tyrannie, car la tyrannie est une perversion de monarchie, et dès lors le mauvais roi devient tyran. De l'aristocratie on passe à l'oligarchie par le vice des gouvernants qui distribuent ce qui appartient à la cité sans tenir compte du mérite, et s'attribuent à eux-mêmes tous les biens ou la plupart d'entre eux, et réservent les magistratures

toujours aux mêmes personnes, ne faisant cas que de la richesse : dès lors le gouvernement est aux mains d'un petit nombre d'hommes pervers au lieu d'appartenir aux plus capables. De la timocratie on passe à la démocratie : elles sont en effet limitrophes, puisque la timocratie a aussi pour idéal le règne de la majorité, et que sont égaux tous ceux qui répondent aux conditions du cens. La démocratie est la moins mauvaise

< des gouvernements corrompus >, car elle n'est qu'une légère déviation de la forme du gouvernement républicain. — Telles sont donc les transformations auxquelles les constitutions sont surtout exposées (car ce sont là des changements minimes et qui se produisent le plus facilement).

On peut trouver des ressemblances à ces constitutions, des modèles en quelque sorte, jusque dans l'organisation domestique. En effet, la communauté existant entre un père et ses

enfants est de type royal (puisque le père prend soin de ses enfants ; de là vient qu'Homère désigne Zeus du nom de *père*, car la royauté a pour idéal d'être un gouvernement paternel). Chez les Perses, l'autorité paternelle est tyrannique (car ils se servent de leurs enfants comme d'esclaves). Tyrannique aussi est l'autorité du maître sur ses esclaves (l'avantage du maître

s'y trouvant seul engagé ; or si cette dernière sorte d'auto-

rité apparaît comme légitime, l'autorité paternelle de type perse est au contraire fautive, car des relations différentes appellent des formes de commandement différentes). La communauté du mari et de sa femme semblent être de type aristocratique (le mari exerçant l'autorité en raison de la dignité de son sexe, et dans des matières où la main d'un homme doit se faire sentir ;

mais les travaux qui conviennent à une femme, il les lui abandonne). Quand le mari étend sa domination sur toutes choses, il transforme la communauté conjugale en oligarchie (puisque'il agit ainsi en violation de ce qui sied à chaque époux, et non en vertu de sa supériorité). Parfois cependant ce sont les femmes qui gouvernent quand elles sont héritières, mais alors leur autorité ne s'exerce pas en raison de l'excellence de la personne, mais elle est due à la richesse et au pouvoir, tout comme dans les oligarchies. La communauté entre frères est semblable à une timocratie (il y a égalité entre eux, sauf dans la mesure où

ils diffèrent par l'âge ; et c'est ce qui fait précisément que si la différence d'âge est considérable, l'affection qui les unit n'a plus rien de fraternel). La démocratie se rencontre principalement dans les demeures sans maîtres (car là tous les individus sont sur un pied d'égalité), et dans celles où le chef est faible et où chacun a licence de faire ce qui lui plaît.

### **13 (1161a – 1161b) < Formes de l'amitié correspondant aux constitutions politiques >**

Pour chaque forme de constitution on voit apparaître une amitié, laquelle est coextensive aussi aux rapports de justice. L'affection d'un roi pour ses sujets réside dans une supériorité de bienfaisance, car un roi fait du bien à ses

sujets si, étant lui-même bon, il prend soin d'eux en vue d'assurer leur prospérité, comme un berger le fait pour son troupeau. De là

vient qu'Homère a appelé Agamemnon *pasteur des peuples*. De même nature est aussi l'amour paternel, lequel cependant l'emporte ici par la grandeur des services rendus, puisque le père est l'auteur de l'existence de son enfant (ce qui de l'avis général est le plus grand des dons), ainsi que de son entretien et de son éducation ; et ces bienfaits sont attribués également aux ancêtres. Et, de fait, c'est une chose naturelle qu'un père gouverne ses enfants, les ancêtres leurs descendants, et un roi ses sujets. Ces diverses amitiés impliquent supériorité

< de bienfaits de la part d'une des parties >, et c'est pourquoi encore les parents sont honorés par leurs enfants. Dès lors, les rapports de justice entre les personnes dont nous parlons ne sont pas identiques des deux côtés, mais sont proportionnés au mérite de chacun, comme c'est le cas aussi de l'affection qui les unit.

L'affection entre mari et femme est la même que celle qu'on trouve dans le régime aristocratique, puisqu'elle est proportionnée à l'excellence personnelle, et qu'au meilleur revient une plus large part de biens, chaque époux recevant ce qui lui est exactement approprié ; et il en est ainsi encore pour les rapports de justice.

L'affection entre frères ressemble à celle des camarades : ils sont, en effet, égaux et de même âge, et tous ceux qui remplissent cette double condition ont la plupart du temps mêmes sentiments et même caractère. Pareille à l'affection fraternelle est celle qui existe dans le régime timocratique, car ce gouvernement a pour idéal l'égalité et la vertu des citoyens, de sorte que le commandement appartient à ces derniers à tour de rôle et que tous y participent sur un pied d'égalité. Cette égalité caractérise aussi l'amitié correspondante.

Dans les formes déviées de constitutions, de même que la justice n'y tient qu'une place restreinte, ainsi en est-il de l'amitié, et elle est réduite à un rôle insignifiant dans la forme la plus pervertie, je veux dire dans la tyrannie, où l'amitié est nulle ou faible. En effet, là où il n'y a rien de commun entre gouvernant et gouverné, il n'y a non plus aucune amitié, puisqu'il n'y a pas même de justice : il en est comme dans la

relation d'un artisan avec son outil, de l'âme avec le corps, d'un maître avec son esclave : tous ces instruments sans doute peuvent être l'objet de soins de la part de ceux qui les emploient, mais il n'y a pas d'amitié ni de justice envers les choses inanimées. Mais il n'y en a pas non plus envers un cheval ou un bœuf, ni envers un esclave en tant qu'esclave. Dans ce dernier cas, les deux parties n'ont en effet rien de commun : l'esclave est un outil animé, et l'outil un esclave inanimé. En tant donc qu'il est esclave on ne peut pas avoir d'amitié pour lui, mais seulement en tant qu'il est homme, car de l'avis général il existe certains rapports de justice entre un homme, quel qu'il soit, et tout autre homme susceptible d'avoir participation à la loi ou d'être partie à un contrat ; dès lors il peut y avoir aussi amitié avec lui, dans la mesure où il est homme. Par suite encore, tandis que dans les tyrannies l'amitié et la justice ne jouent qu'un faible rôle, dans les démocraties au

contraire leur importance est extrême : car il y a beaucoup de choses communes là où les citoyens sont égaux.

## **14 (1161b – 1162a) < L'affection entre parents et entre époux >**

C'est donc au sein d'une communauté que toute amitié se réalise, ainsi que nous l'avons dit. On peut cependant mettre à part du reste, à la fois l'affection entre parents

et celle entre camarades. L'amitié qui unit les membres d'une cité ou d'une tribu ou celle contractée au cours d'une traversée commune, et tous autres liens de ce genre, se rapprochent davantage

des amitiés caractérisant les membres d'une communauté, car elles semblent reposer pour ainsi dire sur une convention déterminée. Dans ce dernier groupe on peut ranger l'amitié à l'égard des étrangers.

L'affection entre parents apparaît revêtir plusieurs formes, mais toutes semblent se rattacher à l'amour paternel. Les parents, en effet, chérissent leurs enfants comme étant quelque chose d'eux-mêmes, et les enfants leurs parents comme étant quelque chose d'où ils procèdent. Or, d'une part, les parents

savent mieux que leur progéniture vient d'eux-mêmes que les enfants ne savent qu'ils viennent de leurs parents, et, d'autre part, il y a communauté plus étroite du principe d'existence à l'égard de l'être engendré que de l'être engendré à l'égard de la cause fabricatrice : car ce qui procède d'une chose appartient proprement à la chose dont il sort (une dent, par exemple, un cheveu, n'importe quoi, à son possesseur), tandis que le principe d'existence n'appartient nullement à ce qu'il a produit, ou du moins lui appartient à un plus faible degré. Et l'affection des parents l'emporte encore en longueur de temps : les parents chérissent leurs enfants aussitôt nés, alors que ceux-ci n'aiment leurs parents qu'au bout d'un certain temps, quand ils ont acquis intelligence ou du moins perception. Ces considérations montrent clairement aussi pour quelles raisons l'amour de la mère est plus fort que celui du père. Ainsi les parents aiment leurs enfants comme eux-mêmes (les êtres qui procèdent d'eux sont comme d'autres eux-mêmes, « autres » du fait qu'ils sont séparés du père), et les enfants aiment leurs parents comme étant nés d'eux ; les frères s'aiment entre eux

comme étant nés des mêmes parents, car leur identité avec ces derniers les rend identiques entre eux, et de là viennent les expressions *être du même sang, de la même souche*, et autres semblables. Les frères sont par suite la même chose en un sens, mais dans des individus distincts. Ce qui contribue grandement aussi à l'affection entre eux, c'est l'éducation commune et la similitude d'âge : *les jeunes se plaisent avec ceux de leur âge ; et des habitudes communes engendrent la camaraderie*, et c'est pourquoi l'amitié entre frères est semblable à celle entre camarades. La communauté de sentiments entre cousins ou entre les autres parents dérive de celle des frères entre eux, parce qu'ils descendent des mêmes ancêtres. Mais ils se sentent plus étroitement unis ou plus étrangers l'un à l'autre suivant la proximité ou l'éloignement de l'ancêtre originel.

L'amour des enfants pour leurs parents, comme l'amour des hommes pour les dieux, est celui qu'on ressent pour un être bon et qui nous est supérieur : car les parents ont concédé à leurs enfants les plus grands des bienfaits en leur donnant la vie, en les élevant, et en assurant une fois nés leur éducation. Et cet amour entre parents et enfants possède encore en agrément et en utilité une supériorité par rapport à l'affection qui unit des personnes étrangères, supériorité qui est d'autant plus grande que leur communauté de vie est plus étroite. On trouve aussi dans l'amitié entre frères tout ce qui caractérise l'amitié soit entre camarades (et à un plus haut degré entre camarades vertueux), soit, d'une façon générale, entre personnes semblables l'une à l'autre ; cette amitié est d'autant plus forte que les frères sont plus intimement unis et que leur affection réciproque remonte à la naissance ; d'autant plus forte encore, qu'une plus grande conformité de caractère existe entre les individus nés des mêmes parents, élevés ensemble et ayant reçu la même éducation ; et c'est



dans leur cas que l'épreuve du temps se montre la plus décisive et la plus sûre. Entre les autres parents les degrés de l'amitié varient proportionnellement.

L'amour entre mari et femme semble bien être conforme à la nature, car l'homme est un être naturellement enclin à former un couple, plus même qu'à former une société politique, dans la mesure où la famille est quelque chose d'antérieur à la cité et de plus nécessaire qu'elle, et la procréation des enfants une chose plus commune aux êtres vivants. Quoi qu'il

en soit, chez les animaux la communauté ne va pas au-delà de la procréation, tandis que dans l'espèce humaine la cohabitation de l'homme et de la femme n'a pas seulement pour objet la reproduction, mais s'étend à tous les besoins de la vie : car la division des tâches entre l'homme et la femme a lieu dès l'origine, et leurs fonctions ne sont pas les mêmes ; ainsi, ils se portent une aide mutuelle, mettant leurs capacités propres au service de l'œuvre commune. C'est pour ces raisons que l'utilité et l'agrément semblent se rencontrer à la fois dans l'amour conjugal. Mais cet amour peut aussi être fondé sur la vertu, quand les époux sont gens de bien : car chacun d'eux a sa vertu propre, et tous deux mettront leur joie en la vertu de l'autre. Les enfants aussi, semble-t-il, constituent un trait d'union, et c'est pourquoi les époux sans enfants se détachent plus rapidement l'un de l'autre : les enfants, en effet, sont un bien commun aux deux, et ce qui est commun maintient l'union.

La question de savoir quelles sont les règles qui président

aux relations mutuelles du mari et de la femme, et, d'une manière générale, des amis entre eux, apparaît comme n'étant rien d'autre que de rechercher les règles concernant les rapports de justice entre ces mêmes personnes : car la justice ne se manifeste pas de la même manière à l'égard

d'un ami, d'un étranger, d'un camarade ou d'un condisciple.

## **15 (1162a – 1163a) < Règles pratiques relatives à l'amitié entre égaux. — L'amitié utilitaire >**

Il existe donc trois espèces d'amitié, ainsi que nous l'avons dit au début, et pour chaque espèce il y a à la fois les amis qui vivent sur un pied d'égalité, et ceux où l'une des parties l'emporte sur l'autre (car non seulement deux hommes également vertueux peuvent devenir amis, mais encore un homme plus vertueux peut se lier avec un moins vertueux ; pareillement, pour l'amitié basée sur le plaisir ou l'utilité, il peut y avoir égalité ou disparité dans les avantages qui en découlent) : dans ces conditions, les amis qui sont égaux doivent réaliser l'égalité dans une égalité d'affection et du reste, et chez ceux qui sont inégaux, < la partie défavorisée réalisera cette égalité > en fournissant en retour un avantage proportionné à la supériorité, quelle qu'elle soit, de l'autre partie.

Les griefs et les récriminations se produisent uniquement, ou du moins principalement, dans l'amitié fondée sur l'utilité, et il n'y a rien là que de naturel. En effet, ceux dont l'amitié repose sur la vertu s'efforcent de se faire réciproquement du bien (car c'est le propre de la vertu et de l'amitié), et entre gens qui rivalisent ainsi pour le bien, il ne peut y avoir ni plaintes ni querelles (nul, en effet, n'éprouve d'indignation envers la

personne qui l'aime et qui lui fait du bien, mais au contraire, si on a soi-même quelque délicatesse, on lui rend la pareille en bons offices. Et celui qui l'emporte décidément sur l'autre en bienfaits, atteignant ainsi le but qu'il se propose, ne saurait se plaindre de son ami, puisque chacun des deux aspire à ce qui est bien). Les récriminations ne sont pas non plus fréquentes entre amis dont l'affection repose sur

le plaisir (tous deux, en effet, atteignent en même temps l'objet de leur désir, puisqu'ils se plaisent à vivre ensemble ; et même on paraîtrait ridicule de reprocher à son ami de ne pas vous causer de plaisir, étant donné qu'il vous est loisible de ne pas passer vos journées avec lui).

Au contraire l'amitié basée sur l'utilité a toujours tendance à se plaindre : les amis de cette sorte se fréquentant par intérêt, ils demandent toujours davantage, s'imaginent avoir moins que leur dû et en veulent à leur ami parce qu'ils n'obtiennent

pas autant qu'ils demandent, eux qui en sont dignes ! De son côté, le bienfaiteur est dans l'incapacité de satisfaire à toutes les demandes de son obligé.

De même que la justice est de deux espèces, la justice non-écrite et la justice selon la loi, de même il apparaît que l'amitié utilitaire peut être soit morale soit légale. Et ainsi les griefs ont cours principalement quand les intéressés ont passé une convention et s'en acquittent en se réclamant d'un type

d'amitié qui n'est pas le même. Or l'amitié utilitaire de type légal est celle qui se réfère à des clauses déterminées ; l'une de ses variétés est purement mercantile, avec paiement de la main à la main ; l'autre variété est plus libérale pour l'époque du paiement, tout en conservant son caractère de contrat, obligeant à remettre une chose déterminée contre une autre chose (dans cette dernière variété, l'obligation est claire et sans ambiguïté, mais renferme cependant un élément affectif, à savoir le délai octroyé ; c'est pourquoi chez certains peuples il n'existe pas d'actions en justice pour sanctionner ces obligations, mais

on estime que ceux qui ont traité sous le signe de la confiance doivent en supporter les conséquences). Le type moral, d'autre part, ne se réfère pas à des conditions déterminées, mais le don ou tout autre avantage quelconque est

consenti à titre amical, bien que celui qui en est l'auteur s'attende à recevoir en retour une valeur égale ou même supérieure, comme s'il n'avait pas fait un don mais un prêt ; et du fait qu'à l'expiration du contrat il n'est pas dans une situation aussi favorable qu'au moment où il a traité, il fera entendre des récriminations. La raison de cet état de choses vient de ce que tous les hommes, ou la plupart d'entre eux, souhaitent assurément ce qui est noble, mais choisissent ce qui est profitable ; et s'il est beau de faire du bien sans espoir d'être payé de retour, il est profitable d'être soi-même l'objet de la faveur d'autrui.

Dès lors, quand on le peut, il faut rendre l'équivalent de ce qu'on a reçu, et cela sans se faire prier : car on ne doit pas faire de quelqu'un son ami contre son gré. Reconnaisant par suite que nous avons commis une erreur au début en recevant un bienfait d'une personne qui n'avait pas à nous l'octroyer, puisqu'elle n'était pas notre ami et qu'elle n'agissait pas pour

le plaisir de donner, nous devons nous libérer comme si la prestation dont nous avons bénéficié résultait de clauses strictement déterminées. Effectivement, nous aurions à ce moment consenti à rendre, dans la mesure de nos moyens, une prestation équivalente, et, en cas d'impossibilité, celui qui nous a avantage n'aurait pas compté sur cette réciprocité. Ainsi donc, si nous le pouvons, nous devons rendre l'équivalent. Mais dès le début nous ferons bien de considérer de quelle personne nous recevons les bons offices, et en quels termes l'accord est passé, de façon qu'on puisse en accepter le bénéfice sur les bases fixées, ou à défaut le décliner.

Il y a discussion sur le point suivant : doit-on mesurer un service par l'utilité qu'en retire celui qui le reçoit et calculer sur cette base la rémunération à fournir en retour, ou bien faut-il considérer le prix qu'il coûte au bienfaiteur ? L'obligé dira que ce qu'il a reçu de son bienfaiteur était

peu de chose pour ce dernier et qu'il aurait pu le recevoir d'autres personnes, minimisant ainsi l'importance du service qui lui est rendu. Le bienfaiteur, en revanche, prétendra que ce qu'il a donné était la chose la plus importante de toutes celles dont il disposait, que personne d'autre n'était capable de la fournir, et qu'au surplus elle était concédée à un moment critique ou pour parer à un besoin urgent. Ne devons-nous pas dire que, dans l'amitié de type utilitaire, c'est l'avantage de l'obligé qui est la mesure ? C'est, en effet, l'obligé qui demande, tandis que l'autre vient à son aide dans l'idée qu'il recevra l'équivalent en retour ; ainsi l'assistance consentie a été à la mesure de l'avantage reçu par l'obligé, et dès lors ce dernier doit rendre à l'autre autant qu'il en a reçu, ou même, ce qui est mieux, davantage. — Dans les amitiés fondées sur la vertu, les griefs sont inexistantes, et c'est le choix délibéré du bienfaiteur qui joue le rôle de mesure, car le choix est le facteur déterminant de la vertu et du caractère.

## 16 (1163a — 1163b) < Règles de conduite pour l'amitié entre personnes inégales >

Des différends se produisent aussi au sein des amitiés où existe une supériorité : car chacun des deux amis a la prétention de recevoir une part plus grande que l'autre, mais cette prétention, quand elle se fait jour, entraîne la ruine de l'amitié. Le plus vertueux estime que c'est à lui que doit revenir la plus large part (puisque à l'homme vertueux on assigne d'ordinaire une part plus considérable) ; même état d'esprit chez celui qui rend plus de services, car un homme bon à rien n'a pas droit, disent ces gens-là, à une part égale : c'est une charge gratuite que l'on supporte et ce n'est plus de

l'amitié, dès lors que les avantages qu'on retire de l'amitié ne sont pas en rapport avec l'importance du travail qu'on accomplit. Ils pensent, en effet, qu'il doit en être de l'amitié comme d'une société de capitaux où les associés dont l'apport est plus considérable reçoivent une plus grosse part de bénéfices. Mais, d'un autre côté, l'ami dénué de ressources ou en état d'infériorité quelconque, tient un raisonnement tout opposé : à son avis, c'est le rôle d'un véritable ami que d'aider ceux qui ont besoin de lui. À quoi sert, dira-t-il, d'être l'ami d'un homme de bien ou d'un homme puissant, si on n'a rien d'avantageux à en attendre ?

Il semble bien que les deux parties aient des prétentions également justifiées, et que chacun des amis soit en droit de se faire attribuer, en vertu de l'amitié, une part plus forte que l'autre ; seulement ce ne sera pas une part de la même chose : à celui qui l'emporte en mérite on donnera plus d'honneur, et à celui qui a besoin d'assistance plus de profit matériel : car la vertu et la bienfaisance ont l'honneur pour récompense, et l'indigence, pour lui venir en aide, a le profit.

Qu'il en soit encore ainsi dans les diverses organisations politiques, c'est là un fait notoire. On n'honore pas le citoyen qui ne procure aucun bien à la communauté : car ce qui appartient au patrimoine de la communauté est donné à celui qui sert les intérêts communs, et l'honneur est une de ces choses qui font partie du patrimoine commun. On ne peut pas, en effet, tirer à la fois de la communauté argent et honneur. De fait, personne ne supporte d'être dans une situation défavorisée en toutes choses en même temps : par suite, celui qui amoindrit son patrimoine est payé en honneur, et celui qui accepte volontiers des présents, en argent, puisque la proportionnalité au mérite rétablit l'égalité et conserve l'amitié, ainsi que nous l'avons dit.

Telle est donc aussi la façon dont les amis de condition inégale doivent régler leurs relations : celui qui retire un avantage en argent ou en vertu doit s'acquitter envers l'autre en

honneur, payant avec ce qu'il peut. L'amitié, en effet, ne réclame que ce qui rentre dans les possibilités de chacun, et non ce que le mérite exigerait, chose qui, au surplus, n'est même pas toujours possible, comme par exemple dans le cas des honneurs que nous rendons aux dieux ou à nos parents : personne ne saurait avoir pour eux la reconnaissance qu'ils méritent, mais quand on les sert dans la mesure de son pouvoir on est regardé comme un homme de bien. Aussi ne saurait-on admettre qu'il fût permis à un fils de renier son père, bien qu'un père puisse renier son fils : quand on doit, il faut s'acquitter, mais il n'est rien de tout ce qu'un fils ait pu faire qui soit à la hauteur des bienfaits qu'il a reçus de son père, de sorte qu'il reste toujours son débiteur. Cependant ceux envers qui on a des obligations ont la faculté de vous en décharger, et par suite un père peut le faire. En même temps, aucun père sans doute, de l'avis général, ne voudrait jamais faire abandon d'un enfant qui ne serait pas un monstre de perversité (car l'affection naturelle mise à part, il n'est pas dans l'humaine nature de repousser

l'assistance éventuelle d'un fils). Un fils au contraire, quand il est vicieux, évitera de venir en aide à son père ou du moins n'y mettra pas d'empressement : c'est que la plupart des gens souhaitent qu'on leur fasse du bien, mais se gardent d'en faire eux-mêmes aux autres, comme une chose qui ne rapporte rien.





## Livre IX

### 1 (1163b — 1164b) < Les amitiés d'espèces différentes. Fixation de la rémunération >

Les matières qui précèdent ont été suffisamment étudiées. Dans toutes les amitiés d'espèce différente, c'est la proportionnalité qui établit l'égalité entre les parties et qui préserve l'amitié, ainsi que nous l'avons indiqué : ainsi, dans la communauté politique, le cordonnier reçoit pour ses chaussures

une rémunération proportionnée à la valeur fournie, et de même le tisserand et les autres artisans. Dans ce secteur on a institué une commune mesure, la monnaie, et c'est l'étalon auquel dès lors on rapporte toutes choses et avec lequel on les mesure. — Dans les relations amoureuses, l'amant se plaint parfois que son amour passionné ne soit pas payé de retour, quoique, le cas échéant, il n'y ait en lui rien d'aimable ; de son côté,

l'aimé se plaint fréquemment que l'autre, qui lui avait précédemment fait toutes sortes de promesses, n'en remplit à présent aucune. Pareils dissentiments se produisent lorsque l'amant aime l'aimé pour le plaisir, tandis que l'aimé aime l'amant pour l'utilité, et que les avantages attendus ne se rencontrent ni dans l'un ni dans l'autre. Dans l'amitié basée sur ces motifs, une rupture a lieu quand les deux amis n'obtiennent pas les satisfactions en vue desquelles leur amitié s'était

formée : ce n'est pas, en effet, la personne en elle-même qu'ils chérissaient, mais bien les avantages qu'ils en attendaient, et qui n'ont rien de stable ; et c'est ce qui fait que de

telles amitiés ne sont pas non plus durables, Au contraire, celle qui repose sur la similitude des caractères, n'ayant pas d'autre objet qu'elle-même, est durable, ainsi que nous l'avons dit.

Des dissentiments éclatent encore quand les amis obtiennent des choses autres que celles qu'ils désirent : car c'est en somme ne rien obtenir du tout que de ne pas obtenir ce qu'on a

en vue, On connaît l'histoire de cet amateur qui avait promis à un joueur de cithare de le payer d'autant plus cher que son jeu serait meilleur : au matin, quand le cithariste réclama l'exécution de la promesse, l'autre répondit qu'il avait déjà rendu plaisir pour plaisir. Certes, si tous deux avaient souhaité du plaisir, pareille solution eût été satisfaisante ; mais quand l'un veut de l'amusement et l'autre un gain matériel, si le premier obtient ce qu'il veut, et l'autre non, les conditions de leur

accord mutuel ne sauraient être remplies comme il faut : car la chose dont en fait on a besoin, c'est elle aussi qui intéresse, et c'est pour l'obtenir, elle, qu'on est prêt à donner soi-même ce qu'on a.

Mais auquel des deux appartient-il de fixer le prix ? Est-ce à celui dont le service émane ? Ne serait-ce pas plutôt à celui qui a bénéficié le premier de l'opération ? car, enfin, celui qui rend d'abord service paraît bien s'en remettre sur ce point à l'autre partie. Telle était, dit-on, la façon de faire de Protagoras<sup>212</sup> :

quand il donnait des leçons sur un sujet quelconque, il invitait son élève à évaluer lui-même le prix des connaissances qu'il avait acquises, et il recevait le salaire ainsi fixé. Cependant, dans des circonstances de ce genre, certains préfèrent s'en tenir à l'adage *que le salaire convenu avec un ami < lui soit assuré >*. Mais ceux qui commencent par prendre l'argent, et qui ensuite ne font rien de ce qu'ils disaient, à cause de l'exagération de leurs promesses, sont

l'objet de plaintes

bien naturelles, puisqu'ils n'accomplissent pas ce qu'ils ont accepté de faire. Cette façon de procéder est peut-être pour les Sophistes une nécessité, parce que personne ne voudrait donner de l'argent en échange de leurs connaissances. Ainsi donc, ces gens qu'on paie d'avance, s'ils ne remplissent pas les services pour lesquels ils ont reçu leur salaire, soulèvent à juste titre des récriminations.

Dans les cas où il n'existe pas de convention fixant la rémunération du service rendu, et où on agit par pure bienveillance pour son ami, aucune récrimination, avons-nous dit,

n'est à redouter (et, de fait, cette absence de tout dissentiment caractérise l'amitié fondée sur la vertu), et le montant de la rémunération donnée en retour doit être fixé conformément au choix délibéré du bienfaiteur (puisque le choix délibéré est le fait d'un ami et en général de la vertu). Telle est encore, semble-t-il, la façon de nous acquitter envers ceux qui nous ont dispensé leur enseignement philosophique ; car sa valeur n'est pas mesurable en argent, et aucune marque de considération ne saurait non plus entrer en balance avec le service rendu, mais

sans doute suffit-il, comme dans nos rapports avec les dieux et avec nos parents, de nous acquitter dans la mesure où nous le pouvons. Quand, au contraire, le service accordé ne présente pas ce caractère de gratuité mais qu'il est fait pour quelque avantage corrélatif, la meilleure solution sera sans doute que la rémunération payée en retour soit celle qui semble aux deux parties conforme à la valeur du service ; et si l'accord des parties ne peut se réaliser, il semblera non seulement nécessaire,

mais juste, que ce soit la partie ayant bénéficié d'abord du service qui fixe le montant de la rémunération, puisque l'autre partie, en recevant en compensation l'équivalent de l'avantage conféré au bénéficiaire ou le prix librement

consenti par ce dernier en échange du plaisir, recouvrera ainsi du bénéficiaire le prix justement dû. Pour les marchandises mises en vente, en effet, c'est manifestement encore de cette façon-là qu'on procède ; et dans certains pays il existe même des lois refusant toute action en justice pour les transactions de gré à gré, en vertu de cette idée qu'il convient, quand on fait confiance à quelqu'un, de s'acquitter envers lui dans le même esprit qui a présidé à la formation du contrat. Dans la pensée du législateur, en effet, il est plus juste d'abandonner la fixation du prix à la personne en qui on a mis sa confiance qu'à celle qui s'est confiée. C'est que, la plupart du temps, le possesseur d'une chose ne lui attribue pas la même valeur que celui qui souhaite l'acquérir : chacun, c'est là un fait notoire, estime à haut prix les choses qui lui appartiennent en propre et celles qu'il donne. Il n'en est pas moins vrai que la rémunération fournie en retour est évaluée au taux fixé par celui qui reçoit la chose. Mais sans doute faut-il que ce dernier apprécie la chose non pas à la valeur qu'elle présente pour lui quand il l'a en sa possession, mais bien à la valeur qu'il lui attribuait avant de la posséder.

## **2 (1164b – 1165a) < Conflits entre les diverses formes de l'amitié >**

Une difficulté est également soulevée par des questions telles que celle-ci : doit-on tout concéder à son père et lui obéir en toutes choses, ou bien quand on est malade doit-on plutôt faire confiance à son médecin, et, dans le choix d'un stratège, faut-il plutôt voter pour l'homme apte à la guerre ? Pareillement, doit-on rendre service à un ami plutôt qu'à un homme de bien, doit-on montrer sa reconnaissance à un bienfaiteur

plutôt que faire un don à un camarade, si on ne peut pas accomplir les deux choses à la fois ?

N'est-il pas vrai que, pour toutes les questions de ce genre, il n'est pas facile de déterminer une règle précise ? (Elles comportent, en effet, une foule de distinctions de toutes sortes, d'après l'importance plus ou moins grande du service rendu, et

la noblesse ou la nécessité d'agir). Mais que nous ne soyons pas tenus de tout concéder à la même personne, c'est un point qui n'est pas douteux. D'autre part, nous devons, la plupart du temps, rendre les bienfaits que nous avons reçus plutôt que de faire plaisir à nos camarades, tout comme nous avons l'obligation de rembourser un prêt à notre créancier avant de donner de l'argent à un camarade. Et même ces règles ne sont-elles pas sans doute applicables dans tous les cas. Supposons, par exemple, un homme délivré, moyennant rançon, des mains des brigands : doit-il à son tour payer rançon pour délivrer son propre libérateur, quel qu'il soit (ou même dans l'hypothèse où ce dernier n'a pas été enlevé par les brigands, mais demande seulement à être rémunéré du service rendu, doit-il payer ?), ou ne doit-il pas plutôt racheter contre rançon son propre père ? Car on pensera qu'il doit faire passer l'intérêt de son père avant même le sien propre. Ainsi donc que nous venons de le dire, en règle générale on doit rembourser la dette contractée ; mais si cependant un don pur et simple l'emporte en noblesse morale ou en nécessité, c'est en faveur de ce don qu'il faut faire pencher

la balance. Il existe, en effet, des circonstances où il n'est même pas équitable de rendre l'équivalent de ce qu'on a d'abord reçu : quand, par exemple, un homme a fait du bien à un autre homme qu'il sait vertueux, et qu'à son tour ce dernier est appelé à rendre son bienfait au premier, qu'il estime être un malhonnête homme. Car même si une personne vous a prêté de l'argent, vous n'êtes pas toujours

tenu de lui en prêter à votre tour : cette personne peut, en effet, vous avoir prêté à vous, qui êtes honnête, pensant qu'elle rentrera dans son argent, alors que vous-même n'avez aucun espoir de vous faire rembourser par un coquin de son espèce. Si donc on se trouve réellement dans cette situation, la prétention de l'autre partie n'est pas équitable ; et même si on n'a pas affaire à un coquin, mais qu'il en ait la réputation, personne ne saurait trouver étrange que vous agissiez de la sorte.

La conclusion est celle que nous avons indiquée à plusieurs reprises : nos raisonnements concernant les passions et les actions humaines ne sont pas autrement définis que les objets dont ils traitent.

Que nous ne soyons pas tenus d'acquitter à tous indistinctement les mêmes rémunérations en retour de leurs services, ni

de déférer en toutes choses aux désirs d'un père, pas plus qu'on n'offre à Zeus tous les sacrifices, c'est ce qui ne fait pas de doute. Mais puisque ce sont des satisfactions différentes que réclament parents, frères, camarades ou bienfaiteurs, il faut attribuer à chacun de ces groupes les avantages qui lui sont appropriés et qui sont à sa mesure. C'est d'ailleurs ainsi qu'en fait on procède : aux noces, par exemple, on invite les personnes de sa parenté (car elles font partie de la famille, et par suite participent aux actes qui la concernent) ; pour les funérailles aussi on estime qu'avant tout le monde les gens de la famille doivent s'y présenter et cela pour la même raison. On pensera encore que l'assistance due à nos parents pour assurer leur subsistance passe avant tout autre devoir, puisque c'est une dette que nous acquittons, et que l'aide que nous apportons à cet égard aux auteurs de nos jours est quelque chose de plus honorable encore que le souci de notre propre conservation. L'honneur aussi est dû à nos parents, comme il l'est aux dieux, mais ce n'est pas

n'importe quel honneur dans tous les cas :

l'honneur n'est pas le même pour un père ou pour une mère, ni non plus pour le philosophe ou pour le stratège, mais on doit rendre au père l'honneur dû à un père, et pareillement à la mère l'honneur dû à une mère. À tout vieillard aussi nous devons rendre l'honneur dû à son âge, en nous levant à son approche, en le faisant asseoir, et ainsi de suite. En revanche, à l'égard de camarades ou de frères on usera d'un langage plus libre, et

on mettra tout en commun avec eux. Aux membres de notre famille, de notre tribu, de notre cité, ou d'autres groupements, à tous nous devons toujours nous efforcer d'attribuer ce qui leur revient en propre, et de comparer ce que chacune de ces catégories d'individus est en droit de prétendre, eu égard à leur degré de parenté, à leur vertu ou à leur utilité. Entre personnes appartenant à une même classe, la discrimination est relativement aisée, mais entre personnes de groupements différents, elle est plus laborieuse. Ce n'est pourtant pas une raison pour y renoncer, mais, dans la mesure du possible, il convient d'observer toutes ces distinctions.

### 3 (1165a – 1165b) < De la rupture de l'amitié >

On se pose encore la question de savoir si l'amitié sera rompue ou non à l'égard des amis ne demeurant pas ce qu'ils étaient. Ne devons-nous pas répondre que dans le cas des amitiés reposant sur l'utilité ou le plaisir, dès que les intéressés ne possèdent plus ces avantages, il n'y a rien d'étonnant à ce qu'elles se rompent ? (Car c'était de ces avantages qu'on était épris ; une fois qu'ils ont disparu, il est normal que l'amitié cesse). Mais on se plaindrait à juste titre de celui qui ne recherchant en réalité dans l'amitié que l'utilité ou le plaisir qu'elle pro-

cure, ferait semblant d'y être poussé par des raisons morales. Comme nous l'avons dit au début, des conflits entre amis se produisent le plus souvent lorsqu'ils ne sont pas amis de la façon qu'ils croient l'être. Quand donc on a commis une erreur sur ce point et qu'on a supposé être aimé pour des raisons morales, si l'autre ne fait rien pour accréditer cette

supposition on ne saurait s'en prendre qu'à soi-même ; si, au contraire, ce sont ses feintes qui nous ont induits en erreur, il est juste d'adresser des reproches à celui qui nous a dupés, et qui les mérite davantage que s'il avait falsifié la monnaie, d'autant que sa perfidie porte sur un objet plus précieux encore.

Mais si on reçoit dans son amitié quelqu'un comme étant un homme de bien et qu'il devienne ensuite un homme pervers et nous apparaisse tel, est-ce que nous devons encore l'aimer ? N'est-ce pas plutôt là une chose impossible, s'il est vrai que

rien n'est aimable que ce qui est bon, et que, d'autre part, nous ne pouvons, ni ne devons aimer ce qui est pervers ? Car notre devoir est de ne pas être un amateur de vice, et de ne pas ressembler à ce qui est vil ; et nous avons dit<sup>218</sup> que le semblable est ami du semblable. Est-ce donc que nous devons rompre sur-le-champ ? N'est-ce pas là plutôt une solution qui n'est pas applicable à tous les cas, mais seulement quand il s'agit d'amis dont la perversité est incurable ? Nos amis sont-ils, au contraire, susceptibles de s'amender, nous avons alors le devoir de leur venir moralement en aide, bien plus même que s'il s'agissait de les aider pécuniairement, et cela dans la

mesure où les choses d'ordre moral l'emportent sur l'argent et se rapprochent davantage de l'amitié. On admettra cependant que celui qui rompt une amitié de ce genre ne fait rien là que de naturel : car ce n'était pas à un homme de cette sorte que s'adressait notre amitié ; si donc son



caractère s'est altéré et qu'on soit impuissant à le remettre dans la bonne voie, on n'a plus qu'à se séparer de lui.

Si, d'autre part, l'un des deux amis demeurerait ce qu'il était et que l'autre eût progressé dans le bien et l'emportât grandement en vertu, celui-ci doit-il garder le premier pour ami ? N'y

a-t-il pas plutôt là une impossibilité ? Quand l'intervalle qui sépare les deux amis est considérable, cette impossibilité apparaît au grand jour, comme dans le cas des amitiés entre enfants : si, en effet, l'un restait enfant par l'esprit, tandis que l'autre serait devenu un homme de haute valeur, comment pourraient-ils être amis, n'ayant ni les mêmes goûts, ni les mêmes plaisirs, ni les mêmes peines ? Même dans leurs rapports mutuels, cette communauté de sentiments leur fera défaut ; or c'est là une condition sans laquelle, nous le savons, ils ne peuvent être amis, puisqu'il ne leur est pas possible de vivre l'un avec l'autre. Mais nous avons déjà traité cette question.

Devons-nous donc nous comporter envers un ancien ami exactement de la même façon que s'il n'avait jamais été notre ami ? Ne doit-on pas plutôt conserver le souvenir de l'intimité passée, et de même que nous pensons qu'il est de notre devoir de nous montrer plus aimable pour des amis que pour des étrangers, ainsi également à ceux qui ont été nos amis ne

devons-nous pas garder encore quelque sentiment d'affection en faveur de notre amitié d'antan, du moment que la rupture n'a pas eu pour cause un excès de perversité de leur part ?

## **4 (1166a – 1166b) < Analyse de l'amitié. Altruisme et égoïsme >**

Les sentiments affectifs que nous ressentons à l'égard de nos amis, et les caractères qui servent à définir les diverses amitiés semblent bien dériver des relations de l'individu avec lui-même. En effet, on définit un ami : celui qui souhaite et fait ce qui est bon en réalité ou lui semble tel, en vue de son ami même ; ou encore, celui qui souhaite que son ami ait l'existence

et la vie, pour l'amour de son ami même (c'est précisément ce sentiment que ressentent les mères à l'égard de leurs enfants, ainsi que les amis qui se sont querellés). D'autres définissent un ami : celui qui passe sa vie avec un autre et qui a les mêmes goûts que lui ; ou celui qui partage les joies et les tristesses de son ami (sentiment que l'on rencontre aussi tout particulièrement chez les mères). L'amitié se définit enfin par l'un ou l'autre de ces caractères.

Or chacune de ces caractéristiques se rencontre aussi dans la relation de l'homme de bien avec lui-même (comme aussi chez les autres hommes, en tant qu'ils se croient eux-mêmes des hommes de bien ; or, de l'avis général, ainsi que nous l'avons dit, la vertu et l'homme vertueux sont mesure de toutes choses). En effet, les opinions sont chez lui en complet accord entre elles, et il aspire aux mêmes choses avec son âme tout entière. Il se souhaite aussi à lui-même ce qui est bon

en réalité et lui semble tel, et il le fait (car c'est le propre de l'homme bon de travailler activement pour le bien), et tout cela en vue de lui-même (car il agit en vue de la partie intellectuelle qui est en lui et qui paraît constituer l'intime réalité de chacun de nous). Il souhaite encore que lui-même vive et soit conservé, et spécialement cette partie par laquelle il pense. L'existence est, en effet, un bien pour l'homme

vertueux, et chaque homme souhaite à soi-même ce qui est bon : et nul ne

choisirait de posséder le monde entier en devenant d'abord quelqu'un d'autre que ce qu'il est devenu (car Dieu possède déjà tout le bien existant), mais seulement en restant ce qu'il est, quel qu'il soit. Or il apparaîtra que l'intellect constitue l'être même de chaque homme, ou du moins sa partie principale. En outre, l'homme vertueux souhaite de passer sa vie

avec lui-même : il est tout aise de le faire, car les souvenirs que lui laissent ses actions passées ont pour lui du charme, et en ce qui concerne les actes à venir, ses espérances sont celles d'un homme de bien et en cette qualité lui sont également agréables. Sa pensée enfin abonde en sujets de contemplation. Et avec cela, il sympathise par-dessus tout avec ses propres joies et ses propres peines, car toujours les mêmes choses sont pour lui pénibles ou agréables, et non telle chose à tel moment et telle autre à tel autre, car on peut dire qu'il ne regrette jamais rien.

Dès lors, du fait que chacun de ces caractères appartient à l'homme de bien dans sa relation avec lui-même, et qu'il est avec son ami dans une relation semblable à celle qu'il entretient avec lui-même (car l'ami est un autre soi-même) il en résulte que l'amitié semble consister elle aussi en l'un ou l'autre de ces caractères, et que ceux qui les possèdent sont liés d'amitié. — Quant à la question de savoir s'il peut ou non y avoir amitié entre un homme et lui-même, nous pouvons la laisser de côté pour le moment ; on admettra cependant qu'il peut y

avoir amitié en tant que chacun de nous est un être composé de deux parties ou davantage, à en juger d'après les caractères mentionnés plus haut, et aussi parce que l'excès dans l'amitié ressemble à celle qu'on se porte à soi-même.

C'est un fait d'expérience que les caractères que nous avons décrits appartiennent aussi à la plupart des

hommes, si pervers qu'ils puissent être. Ne pouvons-nous alors dire que, en tant qu'ils se complaisent en eux-mêmes et se croient des hommes de bien, ils participent réellement à ces caractères ? Car enfin aucun homme d'une perversité ou d'une scélératesse

achevée n'est en possession de ces qualités, et il ne donne même pas l'impression de les avoir. On peut même à peu près assurer qu'elles ne se rencontrent pas chez les individus d'une perversité courante : ces gens-là sont en désaccord avec eux-mêmes, leur concupiscence les poussant à telles choses, et leurs désirs rationnels à telles autres : c'est par exemple le cas des intempérants, qui, au lieu de ce qui, à leurs propres yeux,

est bon, choisissent ce qui est agréable mais nuisible. D'autres, à leur tour, par lâcheté et par fainéantise, renoncent à faire ce qu'ils estiment eux-mêmes le plus favorable à leurs propres intérêts. Et ceux qui ont commis de nombreux et effrayants forfaits et sont détestés pour leur perversité en arrivent à dire adieu à l'existence et à se détruire eux-mêmes. De même encore, les méchants recherchent la société d'autres personnes avec lesquelles ils passeront leurs journées, mais ils se fuient eux-mêmes, car seuls avec eux-mêmes ils se ressouviennent

d'une foule d'actions qui les accablent et prévoient qu'ils en commettront à l'avenir d'autres semblables, tandis qu'au contraire la présence de compagnons leur permet d'oublier. De plus, n'ayant en eux rien d'aimable, ils n'éprouvent aucun sentiment d'affection pour eux-mêmes. Par suite, de tels hommes demeurent étrangers à leurs propres joies et à leurs propres peines, car leur âme est déchirée par les factions : l'une de ses parties, en raison de sa dépravation, souffre quand

l'individu s'abstient de certains actes, tandis que l'autre partie s'en réjouit ; l'une tire dans un sens et l'autre dans un autre, mettant ces malheureux pour ainsi dire en pièces.

Et s'il n'est pas strictement possible qu'ils ressentent dans un même moment du plaisir et de la peine, du moins leur faut-il peu de temps pour s'affliger d'avoir cédé au plaisir et pour souhaiter que ces jouissances ne leur eussent jamais été agréables : car les hommes vicieux sont chargés de regrets.

Ainsi donc, il est manifeste que l'homme pervers n'a même pas envers lui-même de dispositions affectueuses, parce qu'il n'a en lui rien qui soit aimable. Si dès lors un pareil état d'esprit est le comble de la misère morale, nous devons fuir la perversité de toutes nos forces et essayer d'être d'honnêtes gens : ainsi pourrons-nous à la fois nous comporter en ami avec nous-mêmes et devenir un ami pour un autre.

## 5 (1166b – 1167a) < Analyse de la bienveillance >

La bienveillance est une sorte de sentiment affectif, tout en n'étant pas cependant amitié. La bienveillance, en effet, est ressentie même à l'égard de gens qu'on ne connaît pas, et elle peut demeurer inaperçue, ce qui n'est pas le cas de l'amitié. Nous avons précédemment discuté ce point.

Mais la bienveillance n'est pas non plus amour proprement dit. Elle n'enveloppe, en effet, ni distension, ni désir, caractères qui au contraire accompagnent toujours l'amour ; et l'amour ne va pas sans fréquentation habituelle, tandis que la bienveillance prend naissance même d'une façon soudaine, comme celle qu'il nous arrive d'éprouver en faveur de ceux qui prennent part à une compétition sportive : nous ressentons de la bienveillance pour eux, notre volonté s'associe à la leur, mais nous ne les seconderions en rien :

ainsi que nous venons de le dire, notre bienveillance pour eux s'éveille d'une façon soudaine et notre affection est superficielle.

La bienveillance semble dès lors un commencement d'amitié, tout comme le plaisir causé par la vue de l'être aimé est le commencement de l'amour : nul, en effet, n'est amoureux sans avoir été auparavant charmé par l'extérieur de la

personne aimée, mais celui qui éprouve du plaisir à l'aspect d'un autre n'en est pas pour autant amoureux, mais c'est seulement quand on regrette son absence et qu'on désire passionnément sa présence. Ainsi également, il n'est pas possible d'être amis sans avoir d'abord éprouvé de la bienveillance l'un pour l'autre, tandis que les gens bienveillants ne sont pas pour autant liés d'amitié : car ils se contentent de souhaiter du bien à ceux qui sont l'objet de leur bienveillance, et ne voudraient

les seconder en rien ni se donner du tracàs à leur sujet. Aussi pourrait-on dire, en étendant le sens du terme amitié, que la bienveillance est une amitié paresseuse, mais avec le temps et une fois parvenue à une certaine intimité elle devient amitié, < amitié véritable >, et non pas cette sorte d'amitié basée sur l'utilité ou le plaisir, car la bienveillance non plus ne prend pas naissance sur ces bases. L'homme qui en effet, a reçu un bienfait, et qui, en échange des faveurs dont il a été gratifié,

répond par de la bienveillance, ne fait là que ce qui est juste, et, d'autre part, celui qui souhaite la prospérité d'autrui dans l'espoir d'en tirer amplement profit, paraît bien avoir de la bienveillance, non pas pour cet autre, mais plutôt pour lui-même, pas plus qu'on n'est ami de quelqu'un si les soins dont on l'entoure s'expliquent par quelque motif intéressé. En somme, la bienveillance est suscitée par une certaine excellence et une certaine valeur morale : quand, par exemple, une personne se montre à une autre, noble,

ou brave, ou douée de quelque qualité analogue, comme nous l'avons indiqué pour le cas des compétiteurs sportifs.

## 6 (1167a – 1167b) < Analyse de la concorde >

La concorde est, elle aussi, l'expérience le montre, un sentiment affectif. Pour cette raison elle n'est pas simple conformité d'opinion, qui pourrait exister même entre personnes inconnues les unes aux autres. Pas davantage, on ne dit des gens qui ont la même manière de voir sur une question quelconque que la concorde règne entre eux : par exemple,

ceux qui sont du même avis sur les phénomènes célestes (car la façon de penser commune sur ces matières n'a rien d'affectif). Au contraire, nous disons que la concorde prévaut dans les cités, quand les citoyens sont unanimes sur leurs intérêts, choisissent la même ligne de conduite et exécutent les décisions prises en commun. C'est donc aux fins d'ordre pratique que la concorde se rapporte, mais à des fins pratiques d'importance

et susceptibles d'intéresser les deux parties à la fois ou même toutes les parties en cause : c'est le cas pour les cités, quand tous les citoyens décident que les magistratures seront électives, ou qu'une alliance sera conclue avec les Lacédémoniens, ou que Pittacos exercera le pouvoir, à l'époque où lui-même y consentait de son côté. Quand au contraire chacun des deux partis rivaux souhaite pour lui-même la chose débattue, comme les chefs dans *les Phéniennes*, c'est le règne des factions : car la concorde ne consiste pas pour chacun des deux compétiteurs à penser la même chose, quelle que soit au surplus la chose, mais à penser la même chose réalisée dans les mêmes mains, quand, par exemple, le peuple et les classes

dirigeantes sont d'accord pour remettre le pouvoir au parti aristocratique, car c'est seulement ainsi que tous les intéressés voient se réaliser ce qu'ils avaient en vue. Il apparaît dès lors manifeste que la concorde est une amitié politique, conformément d'ailleurs au sens ordinaire du terme : car elle roule sur les intérêts et les choses se rapportant à la vie.

La concorde prise en ce sens n'existe qu'entre les gens de bien, puisqu'ils sont en accord à la fois avec eux-mêmes et les uns à l'égard des autres, se tenant pour ainsi dire sur le même terrain. Chez les gens de cette sorte, en effet, les volontés demeurent stables et ne sont pas le jouet du reflux comme les eaux d'un détroit ; et ils souhaitent à la fois ce qui est juste et ce qui est avantageux, toutes choses pour lesquelles leurs aspirations aussi sont communes. Les hommes pervers, au contraire, sont impuissants à faire régner entre eux la concorde, sinon dans une faible mesure, tout comme ils sont incapables d'amitié, du fait qu'ils visent à obtenir plus que leur part dans les profits, et moins que leur part dans les travaux et dans les charges publiques. Et comme chacun souhaite ces avantages pour lui personnellement, il surveille jalousement son voisin et l'empêche d'en bénéficier : faute d'y veiller, l'intérêt général court à sa ruine. Le résultat est que des dissensions éclatent entre les citoyens, chacun contraignant l'autre à faire ce qui est juste, mais ne voulant pas s'y plier lui-même.

## **7 (1167b – 1168a) < Analyse de la bienfaisance**

**>**

Les bienfaiteurs aiment ceux auxquels ils ont fait du bien, semble-t-il, plus que ceux auxquels on a fait du bien n'aiment ceux qui leur en ont fait ; et comme c'est là une



constatation contraire à toute raison, on en recherche l'explication.

Aux yeux de la plupart, la cause est que les obligés sont dans la position de débiteurs, et les bienfaiteurs dans celle de créanciers : il en est donc comme dans le cas du prêt d'argent, où l'emprunteur verrait d'un bon œil son prêteur disparaître, tandis que le prêteur veille au contraire avec soin à la conservation de son débiteur : ainsi également, pense-t-on, le bienfaiteur souhaite que son obligé demeure bien vivant afin d'en

recueillir de la reconnaissance, alors que l'obligé se soucie peu de s'acquitter de sa dette. Épicharme dirait peut-être de ceux qui donnent cette explication qu'*ils voient les choses par leur mauvais côté* ; elle paraît bien cependant conforme à l'humaine nature, tant la plupart des hommes ont la mémoire courte, et aspirent plutôt à recevoir qu'à donner.

Mais on peut penser que la cause tient davantage à la nature même des choses, et qu'il n'y a aucune ressemblance avec ce

qui se passe dans le cas du prêt. Le prêteur n'a, en effet, en lui aucune affection pour son emprunteur, il désire seulement sa conservation afin de recouvrer ce qu'il lui a prêté ; au contraire, le bienfaiteur ressent de l'amitié et de l'attachement pour la personne de son obligé, même si ce dernier ne lui est d'aucune utilité et ne peut lui rendre dans l'avenir aucun service.

En fait, le cas est exactement le même chez les artistes : ils

ont tous plus d'amour pour l'œuvre de leurs mains qu'ils n'en recevraient de celle-ci si elle devenait animée. Peut-être ce sentiment se rencontre-t-il surtout chez les poètes, qui ont une affection excessive pour leurs propres productions et les chérissent comme leurs enfants. La position du bienfaiteur ressemble ainsi à celle de l'artiste : l'être qui a reçu du bien de lui est son ouvrage, et par suite il l'aime

plus que l'ouvrage

n'aime celui qui l'a fait. La raison en est que l'existence est pour tout être objet de préférence et d'amour, et que nous existons par notre acte (puisque nous existons par le fait de vivre et d'agir), et que l'œuvre est en un sens son producteur en acte ; et dès lors, le producteur chérit son œuvre parce qu'il chérit aussi l'existence. Et c'est là un fait qui prend son origine dans la nature même des choses, car ce que l'agent est en puissance, son œuvre l'exprime en acte.

En même temps aussi, pour le bienfaiteur il y a quelque chose de noble dans son action, de sorte qu'il se réjouit dans ce en quoi son action réside ; par contre, pour le patient il n'y a rien de noble dans l'agent, mais tout au plus quelque chose de profitable, et cela est moins agréable et moins digne d'amour que ce qui est noble.

Trois choses donnent du plaisir : l'activité du présent, l'espoir du futur et le souvenir du passé, mais le plus agréable des trois est ce qui est attaché à l'activité, et c'est pareillement

ce qui est aimable. Or pour l'agent qui a concédé le bienfait, son œuvre demeure (car ce qui est noble a une longue durée), alors que pour celui qui l'a reçu, l'utilité passe vite. Et le souvenir des choses nobles est agréable, tandis que celui des choses utiles ne l'est pas du tout ou l'est moins. Quant à l'attente, c'est au contraire l'inverse qui semble avoir lieu.

En outre, aimer est semblable à un processus de production, et être aimé à une passivité ; et par suite ce sont ceux qui ont la supériorité dans l'action que l'amour et les sentiments affectifs accompagnent naturellement.

De plus, tout homme chérit davantage les choses qu'il a obtenues à force de travail : ainsi ceux qui ont acquis leur argent y tiennent plus que ceux qui l'ont reçu par héritage.

Or recevoir un bienfait semble n'impliquer aucun travail pénible, tandis que faire du bien à autrui demande un effort. — C'est également pour ces raisons que les mères ont pour leurs enfants

un amour plus grand que celui du père, car elles ont peiné davantage pour les mettre au monde et savent mieux que lui que l'enfant est leur propre enfant. Ce dernier point paraît bien être aussi un caractère propre aux bienfaiteurs.

## 8 (1168a — 1169b) < L'égoïsme, son rôle et ses formes >

On se pose aussi la question de savoir si on doit faire passer avant tout l'amour de soi-même ou l'amour de quelqu'un d'autre. On critique, en effet, ceux qui s'aiment eux-mêmes

par-dessus tout, et on leur donne le nom d'égoïstes, en un sens péjoratif. Et on pense à la fois que l'homme pervers a pour caractère de faire tout ce qu'il fait en vue de son propre intérêt, et qu'il est d'autant plus enfoncé dans sa perversité qu'il agit davantage en égoïste (ainsi, on l'accuse de ne rien faire de lui-même), et qu'au contraire l'homme de bien a pour caractère de faire une chose parce qu'elle est noble, et que sa valeur morale est d'autant plus grande qu'il agit davantage pour de nobles motifs et dans l'intérêt même de son ami, laissant de côté tout avantage personnel.

Mais à ces arguments les faits opposent un démenti, et ce n'est pas sans raison. On admet, en effet, qu'on doit aimer le mieux son meilleur ami, le meilleur ami étant celui qui, quand il souhaite du bien à une personne, le souhaite pour l'amour de cette personne, même si nul ne doit jamais le savoir. Or ces caractères se rencontrent à leur plus haut degré, dans la relation

du sujet avec lui-même, ainsi que tous les autres attributs par lesquels on définit un ami : nous l'avons dit en effet, c'est en partant de cette relation de soi-même à soi-même que tous les sentiments qui constituent l'amitié se sont par la suite étendus aux autres hommes. Ajoutons que les proverbes confirment tous cette manière de voir : par exemple, *une seule âme, ce que possèdent des amis est commun, amitié est égalité, le genou est plus près que la jambe*, – toutes réflexions qui ne sauraient s'appliquer avec plus d'à-propos à la relation de l'homme avec lui-même, car un homme est à lui-même son meilleur ami, et par suite il doit s'aimer lui-même par-dessus tout. Et il est raisonnable de se demander laquelle des deux opinions nous devons suivre, attendu que l'une comme l'autre ont quelque chose de plausible.

Peut-être, en présence d'opinions ainsi en conflit, devons-nous les distinguer nettement l'une de l'autre, et déterminer dans quelle mesure et sous quel aspect chacune des deux thèses est vraie. Si dès lors nous parvenions à saisir quel sens chacune d'elles attache au terme égoïste, nous pourrions probablement y voir clair.

Ceux qui en font un terme de réprobation appellent *égoïstes* ceux qui s'attribuent à eux-mêmes une part trop large dans les richesses, les honneurs ou les plaisirs du corps, tous avantages que la plupart des hommes désirent et au sujet desquels ils déploient tout leur zèle, dans l'idée que ce sont là les plus grands biens et par là-même les plus disputés. Ainsi, ceux qui prennent une part excessive de ces divers avantages s'abandonnent à leurs appétits sensuels, et en général à leurs passions et à la partie irrationnelle de leur âme. Tel est d'ailleurs l'état d'esprit de la majorité des hommes, et c'est la raison pour laquelle l'épithète *égoïste* a été prise au sens où elle l'est : elle tire sa signification du type le plus répandu, et qui n'a rien que de vil. C'est donc à juste titre qu'on

réprouve les hommes qui sont égoïstes de cette façon. Que, d'autre part, ce soit seulement ceux qui s'attribuent à eux-mêmes les biens de ce genre qui sont habituellement et généralement désignés du nom

d'égoïstes, c'est là un fait qui n'est pas douteux : car si un homme mettait toujours son zèle à n'accomplir lui-même et avant toutes choses que les actions conformes à la justice, à la tempérance, ou à n'importe quelle autre vertu, et, en général, s'appliquait toujours à revendiquer pour lui-même ce qui est honnête, nul assurément ne qualifierait cet homme d'égoïste, ni ne songerait à le blâmer. Et pourtant un tel homme peut sembler, plus que le précédent, être un égoïste : du moins s'attribue-t-il à lui-même les avantages qui sont les plus nobles et le plus véritablement des biens ; et il met ses complaisances

dans la partie de lui-même qui a l'autorité suprême et à laquelle tout le reste obéit. Et de même que dans une cité la partie qui a le plus d'autorité est considérée comme étant, au sens le plus plein, la cité elle-même (et on doit en dire autant de n'importe quelle autre organisation), ainsi en est-il pour un homme ; et par suite est égoïste par excellence celui qui aime cette partie supérieure et s'y complaît. En outre, un homme est dit tempérant ou intempérant suivant que son intellect possède ou non

la domination, ce qui implique que chacun de nous est son propre intellect. Et les actions qui nous semblent le plus proprement nôtres, nos actions vraiment volontaires, sont celles qui s'accompagnent de raison. Qu'ainsi donc chaque homme soit cette partie dominante même, ou qu'il soit tout au moins principalement cette partie, c'est là une chose qui ne souffre aucune obscurité, comme il est évident aussi que l'homme de bien aime plus que tout cette partie qui est en lui. D'où il suit que l'homme de bien sera suprêmement égoïste, quoique d'un autre type que celui auquel nous réservons notre réprobation,

et dont il diffère dans toute la mesure où vivre conformément à un principe diffère de vivre sous l'empire de la passion, ou encore dans toute la mesure où désirer le bien est autre que désirer ce qui semble seulement avantageux. Ceux donc qui s'appliquent avec une ardeur exceptionnelle à mener une conduite conforme au bien sont l'objet d'une approbation et d'une louange unanimes ; et si tous les hommes rivalisaient en noblesse morale et tendaient leurs efforts pour accomplir les actions les plus parfaites, en même temps que la communauté trouverait tous ses besoins satisfaits, dans sa vie privée chacun s'assurerait les plus grands des biens, puisque la vertu est précisément un bien de ce genre.

Nous concluons que l'homme vertueux a le devoir de s'aimer lui-même (car il trouvera lui-même profit en pratiquant le bien, et en fera en même temps bénéficier les autres), alors que l'homme vicieux ne le doit pas (car il causera du tort à la fois à lui-même et à ses proches, en suivant comme il fait ses mauvaises passions). Chez l'homme vicieux, donc, il y a désaccord entre ce qu'il doit faire et ce qu'il fait, alors que l'homme de bien, ce qu'il doit faire il le fait aussi, puisque toujours l'intellect choisit ce qu'il y a de plus excellent pour lui-même, et que l'homme de bien obéit au commandement de son intellect.

Mais il est vrai également de l'homme vertueux qu'il agit souvent dans l'intérêt de ses amis et de son pays, et même, s'il

en est besoin, donne sa vie pour eux : car il sacrifiera argent, honneurs et généralement tous les biens que les hommes se disputent, conservant pour lui la beauté morale de l'action : il ne saurait, en effet, que préférer un bref moment d'intense joie à une longue période de satisfaction tranquille, une année de vie exaltante à de nombreuses années d'existence terre à terre, une seule action, mais

grande et belle, à une multitude d'actions mesquines. Ceux qui font le sacrifice de leur vie atteignent probablement ce résultat ; et par là ils choisissent pour leur part un bien de grand prix. Ils prodigueront aussi leur argent si leurs amis doivent en retirer un accroissement de profit : aux amis l'argent, mais à eux la noblesse morale, et ils s'attribuent ainsi à eux-mêmes la meilleure part. Et en ce qui concerne honneurs

et charges publiques, l'homme de bien agira de la même façon : tous ces avantages il les abandonnera à son ami, car pareil abandon est pour lui-même quelque chose de noble et qui attire la louange. C'est dès lors à bon droit qu'on le considère comme un homme vertueux, puisque à toutes choses il préfère le bien. Il peut même arriver qu'il laisse à son ami l'occasion d'agir en son lieu et place ; il peut être plus beau pour lui de devenir la cause de l'action accomplie par son ami que de l'accomplir lui-même.

Par suite, dans toute la sphère d'une activité digne d'éloges, l'homme vertueux, on le voit, s'attribue à lui-même la plus forte part de noblesse morale. En ce sens, donc, on a le devoir de s'aimer soi-même, ainsi que nous l'avons dit : mais au sens où la plupart des hommes sont égoïstes, nous ne devons pas l'être.

## **9 (1169b – 1170b) < Si l'homme heureux a besoin d'amis >**

On discute également, au sujet de l'homme heureux, s'il aura ou non besoin d'amis.

On prétend que ceux qui sont parfaitement heureux et se suffisent à eux-mêmes n'ont aucun besoin d'amis : ils sont déjà en possession des biens de la vie, et par suite se suffisant à eux-mêmes

n'ont besoin de rien de plus ; or l'ami, qui est un autre soi-même, a pour rôle de fournir ce qu'on est incapable de se procurer par soi-même. D'où l'adage :

*Quand la fortune est favorable, à quoi bon des amis ?*

Pourtant il semble étrange qu'en attribuant tous les biens à l'homme heureux on ne lui assigne pas des amis, dont la

possession est considérée d'ordinaire comme le plus grand des biens extérieurs. De plus, si le propre d'un ami est plutôt de faire du bien que d'en recevoir, et le propre de l'homme de bien et de la vertu de répandre des bienfaits, et si enfin il vaut mieux faire du bien à des amis qu'à des étrangers, l'homme vertueux aura besoin d'amis qui recevront de lui des témoignages de sa bienfaisance. Et c'est pour cette raison qu'on se pose encore la question de savoir si le besoin d'amis se fait sentir davantage dans la prospérité ou dans l'adversité, attendu

que si le malheureux a besoin de gens qui lui rendront des services, les hommes dont le sort est heureux ont besoin eux-mêmes de gens auxquels s'adresseront leurs bienfaits. — Et sans doute est-il étrange aussi de faire de l'homme parfaitement heureux un solitaire : personne, en effet, ne choisirait de posséder tous les biens de ce monde pour en jouir seul, car l'homme est un être politique et naturellement fait pour vivre en société. Par suite, même à l'homme heureux cette caractéristique

appartient, puisqu'il est en possession des avantages qui sont bons par nature. Et il est évidemment préférable de passer son temps avec des amis et des hommes de bien qu'avec des étrangers ou des compagnons de hasard. Il faut donc à l'homme heureux des amis.

Que veulent donc dire les partisans de la première opinion et sous quel angle sont-ils dans la vérité ? Ne serait-ce pas que la plupart des hommes considèrent comme des amis les gens qui sont seulement utiles ? Certes l'homme



parfaitement heureux n'aura nullement besoin d'amis de cette dernière sorte, puisqu'il possède déjà tous les biens ; par suite, il n'aura pas besoin non plus, ou très peu, des amis qu'on recherche pour le plaisir (sa vie étant en soi agréable, il n'a besoin en rien d'un plaisir apporté du dehors) : et comme il n'a besoin d'aucune de ces deux sortes d'amis, on pense d'ordinaire qu'il n'a pas besoin d'amis du tout.

Mais c'est là une vue qui n'est sans doute pas exacte. Au début, en effet, nous avons dit que le bonheur est une certaine activité ; et l'activité est évidemment un devenir et non une chose qui existe une fois pour toutes comme quelque chose

qu'on a en sa possession. Or, si le bonheur consiste dans la vie et dans l'activité, et si l'activité de l'homme de bien est vertueuse et agréable en elle-même, ainsi que nous l'avons dit en commençant ; si, d'autre part, le fait qu'une chose est proprement nôtre est au nombre des attributs qui nous la rendent agréable ; si enfin nous pouvons contempler ceux qui nous

entourent mieux que nous-mêmes, et leurs actions mieux que les nôtres, et si les actions des hommes vertueux qui sont leurs amis, sont agréables aux gens de bien (puisque ces actions possèdent ces deux attributs qui sont agréables par leur nature), dans ces conditions l'homme parfaitement heureux aura besoin d'amis de ce genre, puisque ses préférences vont à contempler des actions vertueuses et qui lui sont propres, deux qualités que revêtent précisément les actions de l'homme de bien qui est son ami.

En outre, on pense que l'homme heureux doit mener une

vie agréable. Or pour un homme solitaire la vie est lourde à porter, car il n'est pas facile, laissé à soi-même, d'exercer continuellement une activité, tandis que, en compa-

gnie d'autrui et en rapports avec d'autres, c'est une chose plus aisée. Ainsi donc l'activité de l'homme heureux sera plus continue < exercée avec d'autres >, activité qui est au surplus agréable par soi, et ce sont là les caractères qu'elle doit revêtir chez l'homme parfaitement heureux. (Car l'homme vertueux, en tant que vertueux, se réjouit des actions conformes à la vertu et s'afflige

de celles dont le vice est la source, pareil en cela au musicien qui ressent du plaisir aux airs agréables, et qui souffre à écouter de la mauvaise musique). — Ajoutons qu'un certain entraînement à la vertu peut résulter de la vie en commun avec les honnêtes gens, suivant la remarque de Théognis.

En outre, à examiner de plus près la nature même des choses, il apparaît que l'ami vertueux est naturellement désirable pour l'homme vertueux. Car ce qui est bon par nature, nous l'avons dit, est pour l'homme vertueux bon et agréable en soi. Or la vie se définit, dans le cas des animaux par une capacité de sensation, et chez l'homme par une capacité de sensation ou de pensée ; mais la capacité se conçoit par référence à l'acte, et l'élément principal réside dans l'acte. Il apparaît par suite que la vie humaine consiste principalement dans l'acte de sentir ou de penser. Mais la vie fait partie des

choses bonnes et agréables en elles-mêmes, puisqu'elle est quelque chose de déterminé, et que le déterminé relève de la nature du bien ; et ce qui est bon par nature l'est aussi pour l'homme de bien (et c'est pourquoi la vie apparaît agréable à tous les hommes). Mais nous ne devons pas entendre par là une vie dépravée et corrompue, ni une vie qui s'écoule dans la peine, car une telle vie est indéterminée, comme le sont ses

attributs. — Dans la suite de ce travail, cette question de la peine deviendra plus claire. — Mais si la vie elle-même est une chose bonne et agréable (comme elle semble bien

l'être, à en juger par l'attrait qu'elle inspire à tout homme et particulièrement aux hommes vertueux et parfaitement heureux, car à ceux-ci la vie est désirable au suprême degré, et leur existence est la plus parfaitement heureuse), et si celui qui voit a

conscience qu'il voit, celui qui entend, conscience qu'il entend, celui qui marche, qu'il marche, et si pareillement pour les autres formes d'activité il y a quelque chose qui a conscience que nous sommes actifs, de sorte que nous aurions conscience que nous percevons, et que nous penserions que nous pensons, et si avoir conscience que nous percevons ou pensons est avoir conscience que nous existons (puisque exister, avons-nous dit, est percevoir ou penser), et si avoir conscience qu'on vit est au nombre des plaisirs agréables par soi (car la vie est quelque chose de bon par nature, et avoir conscience qu'on possède en soi-même ce qui est bon est une chose agréable) ; et si la vie est désirable, et désirable surtout pour les bons, parce que l'existence est une chose bonne pour

eux et une chose agréable (car la conscience qu'ils ont de posséder en eux ce qui est bon par soi est pour eux un sujet de joie) ; et si l'homme vertueux est envers son ami comme il est envers lui-même (son ami étant un autre lui-même), — dans ces conditions, de même que pour chacun de nous sa propre existence est une chose désirable, de même est désirable pour lui au même degré, ou à peu de chose près, l'existence de son ami. Mais nous avons dit que ce qui rend son existence désirable c'est la conscience qu'il a de sa propre bonté, et une telle

conscience est agréable par elle-même. Il a besoin, par conséquent, de participer aussi à la conscience qu'a son ami de sa propre existence, ce qui ne saurait se réaliser qu'en vivant avec lui et en mettant en commun discussions et pensées : car c'est en ce sens-là, semblera-t-il, qu'on doit parler de vie en société quand il s'agit des hommes,

et il n'en est pas pour eux comme pour les bestiaux où elle consiste seulement à paître dans le même lieu.

Si donc pour l'homme parfaitement heureux l'existence est une chose désirable en soi, puisqu'elle est par nature bonne et agréable, et si l'existence de son ami est aussi presque autant désirable pour lui, il s'ensuit que l'ami sera au nombre des choses désirables. Mais ce qui est désirable pour lui, il faut bien qu'il l'ait en sa possession, sinon sur ce point particulier il souffrira d'un manque. Nous concluons que l'homme heureux aura besoin d'amis vertueux.

## **10 (1170b – 1171a) < Sur le nombre des amis >**

Est-ce que nous devons nous faire le plus grand nombre d'amis possible, ou bien (de même que, dans le cas de l'hospitalité, on estime qu'il est judicieux de dire :

*Ni un homme de beaucoup d'hôtes, ni un homme sans hôtes,*

appliquerons-nous à l'amitié la formule : n'être ni sans amis, ni non plus avec des amis en nombre excessif ? S'agit-il d'amis qu'on recherche pour leur utilité, ce propos paraîtra certainement applicable (car s'acquitter de services rendus envers un grand nombre de gens est une lourde charge, et la vie n'est pas suffisante pour l'accomplir. Par suite, les amis dont le nombre excède les besoins normaux de notre propre existence sont superflus et constituent un obstacle à la vie heureuse ; on n'a donc nullement besoin d'eux). Quant aux amis qu'on recherche pour le plaisir, un petit nombre doit suffire, comme dans la nourriture il faut peu d'assaisonnement.

Mais en ce qui regarde les amis vertueux, doit-on en avoir le plus grand nombre possible, ou bien existe-t-il aussi

une

limite au nombre des amis, comme il y en a une pour la population d'une cité ? Si dix hommes, en effet, ne sauraient constituer une cité, cent mille hommes ne sauraient non plus en former encore une. Mais la quantité à observer n'est sans doute pas un nombre nettement déterminé, mais un nombre quelconque compris entre certaines limites. Ainsi, le nombre des amis est-il également déterminé, et sans doute doit-il tout au plus atteindre le nombre de personnes avec lesquelles une vie en commun soit encore possible (car, nous l'avons dit, la vie en commun est d'ordinaire regardée comme ce qui caractérise le mieux l'amitié) : or qu'il ne soit pas possible de mener une vie commune avec un grand nombre de personnes et de se partager soi-même entre toutes, c'est là une chose qui n'est pas douteuse. De plus, il faut encore que nos amis soit amis les uns

des autres, s'ils doivent tous passer leurs jours en compagnie les uns des autres : or c'est là une condition laborieuse à remplir pour des amis nombreux. On arrive difficilement aussi à compatir intimement aux joies et aux douleurs d'un grand nombre, car on sera vraisemblablement amené dans un même moment à se réjouir avec l'un et à s'affliger avec un autre.

Peut-être, par conséquent, est-il bon de ne pas chercher à avoir le plus grand nombre d'amis possible, mais seulement

une quantité suffisante pour la vie en commun ; car il apparaîtra qu'il n'est pas possible d'entretenir une amitié solide avec beaucoup de gens. Telle est précisément la raison pour laquelle l'amour sensuel ne peut pas non plus avoir plusieurs personnes pour objet : l'amour, en effet, n'est pas loin d'être une sorte d'exagération d'amitié, sentiment qui ne s'adresse qu'à un seul : par suite, l'amitié solide ne s'adresse aussi qu'à un petit nombre.

Ce que nous disons semble également confirmé par les faits. Ainsi, l'amitié entre camarades ne rassemble qu'un petit nombre d'amis, et les amitiés célébrées par les poètes ne se

produisent qu'entre deux amis. Ceux qui ont beaucoup d'amis et se lient intimement avec tout le monde passent pour n'être réellement amis de personne (excepté quand il s'agit du lien qui unit entre eux des concitoyens), et on leur donne aussi l'épithète de complaisants. Pour l'amitié entre concitoyens, il est assurément possible d'être lié avec un grand nombre d'entre eux sans être pour autant complaisant et en restant un véritable homme de bien. Toujours est-il qu'on ne peut pas avoir pour une multitude de gens cette sorte d'amitié basée sur la vertu et sur la considération de la personne elle-même, et il faut même se montrer satisfait quand on a découvert un petit nombre d'amis de ce genre.

## **11 (1171a – 1171b) < Le besoin d'amis dans la prospérité et dans l'adversité >**

Est-ce dans la prospérité que nous avons davantage besoin d'amis, ou dans l'adversité ? Dans un cas comme dans l'autre, en effet, on est à leur recherche : d'une part, les hommes défavorisés par le sort ont besoin d'assistance, et, d'autre part, ceux à qui la fortune sourit ont besoin de compagnons et de gens auxquels ils feront du bien, puisqu'ils souhaitent pratiquer la bienfaisance. L'amitié, par suite, est une chose plus nécessaire

dans la mauvaise fortune, et c'est pourquoi on a besoin d'amis utiles dans cette circonstance, mais l'amitié est une chose plus belle dans la prospérité, et c'est pourquoi alors on recherche aussi les gens de bien, puisqu'il est préférable de pratiquer la bienfaisance envers eux et de vivre en

leur compagnie. En effet, la présence même des amis est agréable à la fois dans la bonne et la mauvaise fortune. Car les personnes affligées éprouvent du soulagement quand leurs amis compatissent

à leurs souffrances. Et de là vient qu'on peut se demander si ces amis ne reçoivent pas en quelque sorte une part de notre fardeau, ou si, sans qu'il y ait rien de tel, leur seule présence, par le plaisir qu'elle nous cause, et la pensée qu'ils compatissent à nos souffrances, n'ont pas pour effet de rendre notre peine moins vive. Que ce soit pour ces raisons ou pour quelque autre qu'on éprouve du soulagement, laissons cela : de toute façon, l'expérience montre que ce que nous venons de dire a réellement lieu.

Mais la présence d'amis semble bien procurer un plaisir qui n'est pas sans mélange. La simple vue de nos amis est, il est vrai, une chose agréable, surtout quand on se trouve dans l'infortune, et devient une sorte de secours contre l'affliction (car un ami est propre à nous consoler à la fois par sa vue et ses paroles, si c'est un homme de tact, car il connaît notre caractère et les choses qui nous causent du plaisir ou de la peine). Mais, d'un autre côté, s'apercevoir que l'ami ressent lui-même de

l'affliction de notre propre infortune est quelque chose de pénible, car tout le monde évite d'être une cause de peine pour ses amis. C'est pourquoi les natures viriles se gardent bien d'associer leurs amis à leurs propres peines, et, à moins d'être d'une insensibilité portée à l'excès, un homme de cette trempe ne supporte pas la peine que sa propre peine fait naître chez ses amis, et en général il n'admet pas que d'autres se lamentent

avec lui, pour la raison qu'il n'est pas lui-même enclin aux lamentations. Des femmelettes, au contraire, et les hommes qui leur ressemblent, se plaisent avec ceux qui s'associent à leurs gémissements, et les aiment comme des amis et des compagnons de souffrance. Mais en tout cela nous

devons évidemment prendre pour modèle l'homme de nature plus virile.

D'un autre côté, la présence des amis dans la prospérité non seulement est une agréable façon de passer le temps, mais encore nous donne la pensée qu'ils se réjouissent de ce qui nous arrive personnellement de bon.

C'est pourquoi il peut sembler que notre devoir est de convier nos amis à partager notre heureux sort (puisque'il est noble de vouloir faire du bien), et dans la mauvaise fortune, au contraire, d'hésiter à faire appel à eux (puisque'on doit associer les autres le moins possible à nos maux, d'où l'expression : *C'est assez de ma propre infortune*). Mais là où il nous faut principalement appeler à l'aide nos amis, c'est lorsque, au prix d'un léger désagrément pour eux-mêmes, ils sont en situation de nous rendre de grands services. — Inversement, il convient sans doute que nous allions au secours de nos amis malheureux sans attendre d'y être appelés, et de tout cœur (car c'est le propre d'un ami de faire du bien, et surtout à ceux qui sont dans le besoin et sans qu'ils l'aient demandé : pour les deux parties l'assistance ainsi rendue est plus conforme au bien et plus agréable) ; mais quand ils sont dans la prospérité, tout en leur apportant notre coopération avec empressement (car même pour cela ils ont besoin d'amis), nous ne mettons aucune hâte à recevoir leurs bons offices (car il est peu honorable de montrer trop d'ardeur à se faire assister). Mais sans doute faut-il éviter une apparence même de grossièreté en repoussant leurs avances, chose qui arrive parfois.

La présence d'amis apparaît donc désirable en toutes circonstances.



## 12 (1171b – 1172a) < La vie commune dans l'amitié >

Ne doit-on pas le dire ? De même que pour les amoureux la

vue de l'aimé est ce qui les réjouit par-dessus tout, et qu'ils préfèrent le sens de la vue à tous les autres, dans la pensée que c'est de lui que dépendent principalement l'existence et la naissance de leur amour, pareillement aussi pour les amis la vie en commun n'est-elle pas ce qu'il y a de plus désirable ?

L'amitié, en effet, est une communauté. Et ce qu'un homme est à soi-même, ainsi l'est-il pour son ami ; or en ce qui le concerne personnellement, la conscience de son existence est désirable, et dès lors l'est aussi la conscience de

l'existence de son ami ; mais cette conscience s'actualise dans la vie en commun, de sorte que c'est avec raison que les amis aspirent à cette vie commune. En outre, tout ce que l'existence peut représenter pour une classe déterminée d'individus, tout ce qui rend la vie désirable pour eux, c'est à cela qu'ils souhaitent passer leur vie avec leurs amis. De là vient que les uns se réunissent pour boire, d'autres pour jouer aux dés, d'autres encore pour s'exercer à la gymnastique, chasser,

étudier la philosophie, tous, dans chaque groupement, se livrant ensemble à longueur de journée au genre d'activité qui leur plaît au-dessus de toutes les autres occupations de la vie : souhaitant, en effet, vivre avec leurs amis, ils s'adonnent et participent de concert à ces activités, qui leur procurent le sentiment d'une vie en commun.

Quoi qu'il en soit, l'amitié qui unit les gens pervers est mauvaise (car en raison de leur instabilité ils se livrent en commun à des activités coupables, et en outre deviennent

méchants en se rendant semblables les uns aux autres), tandis que l'amitié entre les gens de bien est bonne et s'accroît par leur liaison même. Et ils semblent aussi devenir meilleurs en agissant et en se corrigeant mutuellement, car ils s'impriment réciproquement les qualités où ils se complaisent, d'où le proverbe :

*Des gens de bien viennent les bonnes leçons.*

## Livre X

### 1 (1172a – 1172b) < Introduction à la théorie du plaisir : les thèses en présence >

En ce qui concerne l'amitié, restons-en là. Nous pourrions ensuite traiter du plaisir. Après les considérations qui précèdent suit sans doute naturellement une discussion sur le plaisir. On admet, en effet, d'ordinaire que le plaisir est ce qui touche

le plus près à notre humaine nature ; et c'est pourquoi dans l'éducation des jeunes gens, c'est par le plaisir et la peine qu'on les gouverne. On est également d'avis que pour former l'excellence du caractère, le facteur le plus important est de se plaire aux choses qu'il faut et de détester celles qui doivent l'être. En effet, plaisir et peine s'étendent tout au long de la

vie, et sont d'un grand poids et d'une grande force pour la vertu comme pour la vie heureuse, puisqu'on élit ce qui est agréable et qu'on évite ce qui est pénible. Et les facteurs de cette importance ne doivent d'aucune façon, semblerait-il, être passés sous silence, étant donné surtout le grand débat qui s'élève à leur sujet. Les uns, en effet, prétendent que le plaisir est le bien ; d'autres, au contraire, qu'il est entièrement mauvais ; parmi ces derniers, certains sont sans doute persuadés qu'il en est réellement ainsi, tandis que d'autres pensent qu'il est préférable

dans l'intérêt de notre vie morale de placer ouvertement le plaisir au nombre des choses mauvaises, même s'il n'en est rien : car la plupart des hommes ayant pour lui une forte inclination et étant esclaves de leurs plai-

sirs, il convient, disent-ils, de les mener dans la direction contraire, car ils atteindront ainsi le juste milieu.

Mais il est à craindre que cette manière de voir ne soit pas exacte. En effet, quand il s'agit des sentiments et des actions,

les arguments sont d'une crédibilité moindre que les faits, et ainsi lorsqu'ils sont en désaccord avec les données de la perception ils sont rejetés avec mépris et entraînent la vérité dans leur ruine. Car, une fois qu'on s'est aperçu que le contempteur du plaisir y a lui-même tendance, son inclination au plaisir semble bien indiquer que tout plaisir est digne d'être poursuivi, les distinctions à faire n'étant pas à la portée du grand public. Il apparaît ainsi que ce sont les arguments conformes à la vérité qui sont les plus utiles, et cela non seulement pour la

connaissance pure, mais encore pour la vie pratique : car, étant en harmonie avec les faits, ils emportent la conviction, et de cette façon incitent ceux qui les comprennent à y conformer leur vie. — Mais en voilà assez sur ces questions ; passons maintenant en revue les opinions qu'on a avancées sur le plaisir.

## **2 (1172b — 1174a) < Critique des théories d'Eudoxe et de Speusippe >**

Eudoxe, donc, pensait que le plaisir est le bien, du fait qu'il voyait tous les êtres, raisonnables ou irraisonnables, tendre au plaisir ; or chez tous les êtres, ce qui est désiré est ce qui leur convient équitablement, et ce qui est désiré au plus haut degré est le Bien par excellence ; et le fait que tous les êtres sont portés vers le même objet est le signe que cet objet est pour tous ce qu'il y a de mieux (puisque chaque être découvre ce qui est bon pour lui, comme il trouve aussi

la nourriture qui lui est appropriée) ; dès lors ce qui est bon pour tous les êtres et vers quoi ils tendent tous est le Souverain Bien.

Si cependant ces arguments entraînaient la conviction, c'était plutôt à cause de la gravité du caractère de leur auteur qu'en raison de leur valeur intrinsèque. Eudoxe avait, en effet, la réputation d'un homme exceptionnellement tempérant, et par suite on admettait que s'il soutenait cette théorie, ce n'était pas par amour du plaisir, mais parce qu'il en est ainsi dans la réalité.

Il croyait encore que sa doctrine résultait non moins manifestement de cet argument *a contrario* : la peine étant en soi un objet d'aversion pour tous les êtres, il suit que son contraire doit pareillement être en soi un objet de désir pour tous. — En outre, selon lui, est désirable au plus haut point ce que nous ne choisissons pas à cause d'une autre chose, ni en vue d'une autre chose : tel est précisément, de l'aveu unanime, le caractère du plaisir, car on ne demande jamais à quelqu'un en vue de quelle fin il se livre au plaisir, ce qui implique bien que le plaisir est désirable par lui-même. — De plus, le plaisir, ajouté à un bien quelconque, par exemple à une activité juste ou tempérante, rend ce bien plus désirable : or le bien ne peut être augmenté que par le bien lui-même.

Ce dernier argument, en tout cas, montre seulement, semble-t-il, que le plaisir est l'un des biens, et nullement qu'il est meilleur qu'un autre bien, car tout bien, uni à un autre bien, est plus désirable que s'il est seul. Aussi, est-ce par un argument de ce genre que Platon ruine l'identification du bien au

plaisir : la vie de plaisir, selon lui, est plus désirable unie à la prudence que séparée d'elle, et si la vie mixte est meilleure, c'est que le plaisir n'est pas le bien, car aucun complément ajouté au bien ne peut rendre celui-ci plus désirable. Il est clair aussi qu'aucune autre chose non plus ne saurait être

le bien, si, par l'adjonction de quelqu'une des choses qui sont bonnes en elles-mêmes, elle devient plus désirable. Quelle est donc la chose qui répond à la condition posée et à laquelle nous puissions avoir part ? Car c'est un bien de ce genre que nous recherchons.

Ceux, d'autre part, qui objectent que ce à quoi tous les êtres tendent n'est pas forcément un bien, il est à craindre qu'ils ne parlent pour ne rien dire. Les choses, en effet, que tous les hommes reconnaissent comme bonnes, nous disons qu'elles sont telles en réalité : et celui qui s'attaque à cette conviction trouvera lui-même difficilement des vérités plus croyables. Si encore les êtres dépourvus de raison étaient seuls à aspirer aux plaisirs, ce que disent ces contradicteurs pourrait présenter un certain sens ; mais si les êtres doués d'intelligence manifestent aussi la même tendance, quel sens pourront bien présenter leurs allégations ? Et peut-être même, chez les êtres inférieurs existe-t-il quelque principe naturel et bon, supérieur à ce que ces êtres sont par eux-mêmes, et qui tend à réaliser leur bien propre.

Il ne semble pas non plus que leur critique de l'argument *a contrario* soit exacte. Ils prétendent, en effet, que si la peine est un mal, il ne s'ensuit pas que le plaisir soit un bien : car un mal peut être opposé aussi à un mal, et ce qui est à la fois bien et mal peut être opposé à ce qui n'est ni bien ni mal. Ce raisonnement n'est pas sans valeur, mais il n'est pas conforme à la vérité, du moins dans le présent cas. Si, en effet, plaisir et peine sont tous deux des maux, ils devraient aussi tous deux être objet d'aversion, et s'ils ne sont tous deux ni bien ni mal ils ne devraient être ni l'un ni l'autre objet d'aversion ou devraient l'être tous deux pareillement. Mais ce qu'en réalité on constate, c'est que l'on fuit l'une comme un mal, et que l'on préfère l'autre comme un bien : c'est donc

comme bien et mal que le plaisir et la peine sont opposés l'un à l'autre.

Mais il ne s'ensuit pas non plus, dans l'hypothèse où le plaisir n'est pas au nombre des qualités, qu'il ne soit pas pour autant au nombre des biens, car les activités vertueuses ne sont

pas davantage des qualités, ni le bonheur non plus. — Ils disent encore que le bien est déterminé, tandis que le plaisir est indéterminé, parce qu'il est susceptible de plus et de moins. Si c'est sur l'expérience même du plaisir qu'ils appuient ce jugement, quand il s'agira de la justice et des autres vertus (à propos desquelles on dit ouvertement que leurs possesseurs sont plus ou moins dans cet état, et leurs actions plus ou moins conformes

à ces vertus) on pourra en dire autant (car il est possible d'être plus juste ou plus brave que d'autres, et il est possible de pratiquer aussi la justice ou la tempérance mieux que d'autres). Mais si leur jugement se fonde sur la nature même des plaisirs, je crains qu'ils n'indiquent pas la véritable cause, s'il est vrai qu'il existe d'une part les plaisirs sans mélange, et d'autre part les plaisirs mixtes. Qui empêche, au surplus, qu'il n'en soit du plaisir comme de la santé, laquelle, tout en étant déterminée,

admet cependant le plus et le moins ? La même proportion, en effet, ne se rencontre pas en tous les individus, et dans le même individu elle n'est pas non plus toujours identique, mais elle peut se relâcher et cependant persister jusqu'à un certain point, et différer ainsi selon le plus et le moins. Tel peut être aussi, par conséquent, le cas du plaisir.

De plus, ils posent en principe à la fois que le bien est parfait, et les mouvements et les devenir imparfaits, puis ils

s'efforcent de montrer que le plaisir est un mouvement et un devenir. Mais ils ne semblent pas s'exprimer exactement, même quand ils soutiennent que le plaisir est un

mouvement : tout mouvement, admet-on couramment, a pour propriétés vitesse ou lenteur, et si un mouvement, celui du Ciel par exemple, n'a pas ces propriétés par lui-même, il les possède du moins relativement à un autre mouvement. Or au plaisir n'appartiennent ni l'une ni l'autre de ces sortes de mouvements. Il est assurément possible d'être *amené* vers le plaisir plus ou moins rapidement, comme aussi de se mettre en colère, mais on ne peut pas être dans l'état de plaisir rapidement pas même par rapport à une autre personne, alors que nous pouvons marcher, croître, et ainsi de suite, plus ou moins rapidement. Ainsi donc, il est possible de passer à l'état de plaisir rapidement ou lentement, mais il n'est pas possible d'être en acte dans cet état (je veux dire être dans l'état de plaisir) plus ou moins rapidement. De plus, en quel sens le plaisir serait-il un devenir ? Car on n'admet pas d'ordinaire que n'importe quoi naisse de n'importe quoi, mais bien qu'une chose se résout en ce dont elle provient ; et la peine est la destruction de ce dont le plaisir est la génération.

Ils disent encore que la peine est un processus de déficience de notre état naturel, et le plaisir un processus de réplétion. Mais ce sont là des affections intéressant le corps. Si dès lors le plaisir est une réplétion de l'état naturel, c'est le

sujet en lequel s'accomplit la réplétion qui ressentira le plaisir ; ce sera donc le corps. Mais c'est là une opinion qu'on n'accepte pas d'ordinaire ; le plaisir n'est donc pas non plus un processus de réplétion ; tout ce qu'on peut dire, c'est qu'au cours d'un processus de réplétion on ressentira du plaisir, comme au cours d'une opération chirurgicale on ressentira de la souffrance. En fait, cette opinion semble avoir pour origine les souffrances et les plaisirs ayant rapport à la nutrition : quand, en effet, le manque de nourriture nous a d'abord fait ressentir de la souffrance, nous éprouvons ensuite du plaisir en assouvissant notre



appétit. Mais cela ne se produit pas pour tous les plaisirs : par exemple les plaisirs apportés par l'étude ne supposent pas de peine antécédente, ni parmi les plaisirs des sens ceux qui ont l'odorat pour cause, et aussi un grand nombre de sons et d'images, ainsi que des souvenirs ou des attentes. De quoi donc ces plaisirs-là seront-ils des processus de génération ?

Aucun manque de quoi que ce soit ne s'est produit dont ils seraient une réplétion.

À ceux qui mettent en avant les plaisirs répréhensibles, on pourrait répliquer que ces plaisirs ne sont pas agréables en soi : car en supposant même qu'ils soient agréables aux gens de constitution vicieuse, il ne faut pas croire qu'ils soient agréables aussi à d'autres qu'à eux, pas plus qu'on ne doit penser que les choses qui sont salutaires, ou douces, ou amères aux malades soient réellement telles, ou que les choses qui

paraissent blanches à ceux qui souffrent des yeux soient réellement blanches. On pourrait encore répondre ainsi : les plaisirs sont assurément désirables, mais non pas du moins quand ils proviennent de ces sources-là, de même que la richesse est désirable, mais non comme salaire d'une trahison, ou la santé, mais non au prix de n'importe quelle nourriture. Ou peut-être encore les plaisirs sont-ils spécifiquement différents : ceux, en effet, qui proviennent de sources nobles sont autres que ceux qui proviennent de sources honteuses, et il n'est pas possible de ressentir le plaisir de l'homme juste sans être soi-même

juste, ni le plaisir du musicien sans être musicien, et ainsi pour tous les autres plaisirs. Et de plus, le fait que l'ami est autre que le flatteur semble montrer clairement que le plaisir n'est pas un bien, ou qu'il y a des plaisirs spécifiquement différents. L'ami, en effet, paraît rechercher notre compagnie pour notre bien, et le flatteur pour notre plaisir, et à ce dernier on adresse des reproches et à l'autre

des éloges, en raison des fins différentes pour lesquelles ils nous fréquentent. En outre, nul homme ne choisirait de vivre en conservant durant toute son existence l'intelligence d'un petit enfant, même s'il continuait à jouir le plus possible des plaisirs de l'enfance ; nul ne choisirait non plus de ressentir du plaisir en accomplissant un acte particulièrement déshonorant, même s'il n'en devait jamais en résulter pour lui de conséquence pénible. Et il y a aussi bien des avantages que nous mettrions

tout notre empressement à obtenir, même s'ils ne nous apportaient aucun plaisir, comme voir, se souvenir, savoir, posséder les vertus. Qu'en fait des plaisirs accompagnent nécessairement ces avantages ne fait pour nous aucune différence, puisque nous les choisirions quand bien même ils ne seraient pour nous la source d'aucun plaisir.

Qu'ainsi donc le plaisir ne soit pas le bien, ni que tout plaisir soit désirable, c'est là une chose, semble-t-il, bien évidente, et il est non moins évident que certains plaisirs sont désirables par eux-mêmes, parce qu'ils sont différents des autres par leur espèce ou par les sources d'où ils proviennent.

### **3 (1174a – 1174b) < La nature du plaisir >**

Les opinions relatives au plaisir et à la peine ont été suffisamment étudiées.

Qu'est-ce que le plaisir et quelle sorte de chose est-il ? Cela deviendra plus clair si nous reprenons le sujet à son début. On admet d'ordinaire que l'acte de vision est parfait à

n'importe quel moment de sa durée (car il n'a besoin d'aucun complément qui surviendrait plus tard et achèverait sa forme). Or telle semble bien être aussi la nature du plaisir : il est, en effet, un tout, et on ne saurait à aucun moment

appréhender un plaisir dont la prolongation dans le temps conduirait la forme à sa perfection. C'est la raison pour laquelle il n'est pas non plus un mouvement. Tout mouvement, en effet, se déroule dans

le temps, et en vue d'une certaine fin, comme par exemple le processus de construction d'une maison, et il est parfait quand il a accompli ce vers quoi il tend ; dès lors il est parfait soit quand il est pris dans la totalité du temps qu'il occupe, soit à son moment final. Et dans les parties du temps qu'ils occupent tous les mouvements sont imparfaits, et diffèrent spécifiquement du mouvement total comme ils diffèrent aussi l'un de l'autre. Ainsi, l'assemblage des pierres est autre que le travail de cannelure de la colonne, et ces deux opérations sont elles-mêmes autres que la construction du temple comme un tout. Et

tandis que la construction du temple est un processus parfait (car elle n'a besoin de rien d'autre pour atteindre la fin proposée), le travail du soubassement et celui du triglyphe sont des processus imparfaits (chacune de ces opérations ne produisant qu'une partie du tout). Elles diffèrent donc spécifiquement, et il n'est pas possible, à un moment quelconque de sa durée, de saisir un mouvement qui soit parfait selon sa forme, mais s'il apparaît tel, c'est seulement dans la totalité de sa durée. On peut en dire autant de la marche et des autres formes de locomotion.

Si, en effet, la translation est un mouvement d'un point à un autre, et si on relève en elle des différences spécifiques, le vol, la marche, le saut, et ainsi de suite, ce ne sont cependant pas les seules, mais il en existe aussi dans la marche elle-même par exemple, car le mouvement qui consiste à aller d'un point à un autre n'est pas le même dans le parcours total du stade et dans le parcours partiel, ni dans le parcours de telle partie ou de telle autre, ni dans le franchissement de cette ligne-ci et de celle-là, puisqu'on ne traverse pas seulement une ligne quelconque, mais une

ligne tirée dans un lieu déterminé, et que l'une est dans un lieu différent de l'autre. Nous avons traité avec précision du mouvement dans un autre ouvrage, mais on peut dire ici, semble-t-il, qu'il n'est parfait à aucun moment de sa durée, mais que les multiples mouvements partiels dont il est composé sont imparfaits et différents en espèce, puisque c'est le point de départ et le point d'arrivée qui les spécifient. Du plaisir, au contraire, la forme est parfaite à n'importe quel moment. — On voit ainsi que plaisir et mouvement ne sauraient être que différents l'un de l'autre, et que le plaisir est au nombre de ces choses qui sont des touts parfaits. Cette conclusion pourrait ainsi résulter du fait qu'il est impossible de se mouvoir autrement que dans le temps, alors qu'il est possible de ressentir le plaisir indépendamment du temps, car ce qui a lieu dans l'instant est un tout complet.

De ces considérations il résulte clairement encore qu'on a tort de parler du plaisir comme étant le résultat d'un mouvement ou d'une génération, car mouvement et devenir ne peuvent être affirmés de toutes les choses, mais seulement de celles qui sont divisibles en parties et ne sont pas des touts : il n'y a devenir, en effet, ni d'un acte de vision, ni d'un point, ni d'une unité, et aucune de ces choses n'est mouvement ou devenir. Il n'y a dès lors rien de tel pour le plaisir, puisqu'il est un tout.

#### **4 (1174b – 1175a) < Plaisir et acte >**

Chaque sens passant à l'acte par rapport à l'objet sensible correspondant, et cette opération se révélant parfaite quand le sens est dans une disposition saine par rapport au meilleur des objets qui tombent sous lui (car telle est, semble-t-il, la meilleure description qu'on puisse donner de l'activité parfaite : que ce soit au reste le sens lui-même

qu'on dise passer à l'acte ou l'organe dans lequel il réside, peu importe), il s'ensuit que pour chaque sens l'acte le meilleur est celui du sens le mieux disposé par rapport au plus excellent de ses objets ; et l'acte répondant à ces conditions ne saurait être que

le plus parfait comme aussi le plus agréable. Car pour chacun des sens il y a un plaisir qui lui correspond, et il en est de même pour la pensée discursive et la contemplation, et leur activité la plus parfaite est la plus agréable, l'activité la plus parfaite étant celle de l'organe qui se trouve en bonne disposition par rapport au plus excellent des objets tombant sous le sens en question ; et le plaisir est l'achèvement de l'acte. Le plaisir cependant n'achève pas l'acte de la même façon que le font à la fois le

sensible et le sens quand ils sont l'un et l'autre en bon état, tout comme la santé et le médecin ne sont pas au même titre cause du rétablissement de la santé. — Que pour chaque sens naisse un plaisir correspondant, c'est là une chose évidente, puisque nous disons que des images et des sons peuvent être agréables. Il est évident encore que le plaisir atteint son plus haut point, quand à la fois le sens est dans la meilleure condition et s'actualise par rapport à l'objet également le meilleur.

Et le sensible comme le sentant étant tels que nous venons de les décrire, toujours il y aura plaisir dès que seront mis en présence le principe efficient et le principe passif.

Le plaisir achève l'acte, non pas comme le ferait une disposition immanente au sujet, mais comme une sorte de fin survenue par surcroît, de même qu'aux hommes dans la force de l'âge vient s'ajouter la fleur de la jeunesse. Aussi longtemps donc que l'objet intelligible ou sensible est tel qu'il doit être, ainsi que le sujet discernant ou contemplant, le plaisir résidera dans l'acte : car l'élément passif et l'élé-

ment actif restant tous deux ce qu'ils sont et leurs relations mutuelles demeurant dans le même état, le même résultat se produit naturellement.

Comment se fait-il alors que personne ne ressente le plaisir d'une façon continue ? La cause n'en est-elle pas la fatigue ? En effet, toutes les choses humaines sont incapables d'être

dans une continuelle activité, et par suite le plaisir non plus ne l'est pas, puisqu'il est un accompagnement de l'acte. C'est pour la même raison que certaines choses nous réjouissent quand elles sont nouvelles, et que plus tard elles ne nous plaisent plus autant : au début, en effet, la pensée se trouve dans un état d'excitation et d'intense activité à l'égard de ces objets, comme pour la vue quand on regarde avec attention ; mais par la suite l'activité n'est plus ce qu'elle était, mais elle se relâche, ce qui fait que le plaisir aussi s'émousse.

On peut croire que si tous les hommes sans exception aspirent au plaisir, c'est qu'ils ont tous tendance à vivre. La vie est une certaine activité, et chaque homme exerce son activité dans le domaine et avec les facultés qui ont pour lui le plus d'attrait : par exemple, le musicien exerce son activité, au moyen de l'ouïe, sur les mélodies, l'homme d'étude, au moyen

de la pensée, sur les spéculations de la science, et ainsi de suite dans chaque cas. Et le plaisir vient parachever les activités, et par suite la vie à laquelle on aspire. Il est donc normal que les hommes tendent aussi au plaisir, puisque pour chacun d'eux le plaisir achève la vie, qui est une chose désirable.

## 5 (1175a – 1176a) < La diversité spécifique des plaisirs >

Quant à savoir si nous choisissons la vie à cause du plaisir, ou le plaisir à cause de la vie, c'est une question que nous pouvons laisser de côté pour le moment. En fait, ces deux tendances sont, de toute évidence, intimement associées et

n'admettent aucune séparation : sans activité, en effet, il ne naît pas de plaisir, et toute activité reçoit son achèvement du plaisir.

De là vient aussi qu'on reconnaît une différence spécifique entre les plaisirs. En effet, nous pensons que les choses différentes en espèce reçoivent leur achèvement de causes elles-mêmes différentes (tel est manifestement ce qui se passe pour les êtres naturels et les produits de l'art, comme par exemple les animaux et les arbres, d'une part, et, d'autre part, un tableau, une statue, une maison, un ustensile) ; de même nous pensons aussi que les activités qui diffèrent spécifiquement sont achevées par des causes spécifiquement différentes. Or les activités de la pensée diffèrent spécifiquement des activités 222 sensibles, et toutes ces activités diffèrent à leur tour spécifiquement entre elles : et par suite les plaisirs qui complètent ces activités diffèrent de la même façon.

Cette différence entre les plaisirs peut encore être rendue manifeste au moyen de l'indissoluble union existant entre chacun des plaisirs et l'activité qu'il complète. Une activité est,

en effet, accrue par le plaisir qui lui est approprié, car dans tous les domaines on agit avec plus de discernement et de précision quand on exerce son activité avec plaisir : ainsi ceux qui aiment la géométrie deviennent meilleurs géo-

mètres et comprennent mieux les diverses propositions qui s'y rapportent ; et de même ce sont les passionnés de musique, d'architecture et autres arts

qui font des progrès dans leur tâche propre, parce qu'ils y trouvent leur plaisir. Les plaisirs accroissent les activités qu'ils accompagnent, et ce qui accroît une chose doit être approprié à cette chose. Mais à des choses différentes en espèce les choses qui leur sont propres doivent elles-mêmes différer en espèce.

Une autre confirmation plus claire encore peut être tirée du fait que les plaisirs provenant d'autres activités constituent une gêne pour les activités en jeu : par exemple, les amateurs de flûte sont incapables d'appliquer leur esprit à une argumentation dès qu'ils écoutent un joueur de flûte, car ils se plaisent

davantage à l'art de la flûte qu'à l'activité où ils sont présentement engagés : ainsi, le plaisir causé par le son de la flûte détruit l'activité se rapportant à la discussion en cours. Le même phénomène s'observe aussi dans tous les autres cas où on exerce son activité sur deux objets en même temps : l'activité plus agréable chasse l'autre, et cela d'autant plus qu'elle l'emporte davantage sous le rapport du plaisir, au point d'amener

la cessation complète de l'autre activité. C'est pourquoi, lorsque nous éprouvons un plaisir intense à une occupation quelconque, nous pouvons difficilement nous livrer à une autre ; et, d'autre part, nous nous tournons vers une autre occupation quand l'occupation présente ne nous plaît que médiocrement : par exemple, ceux qui au théâtre mangent des sucreries le font surtout quand les acteurs sont mauvais. Et puisque le plaisir approprié aux activités aiguise celles-ci, prolonge leur durée et les rend plus efficaces, et qu'au contraire les

plaisirs étrangers les gâtent, il est clair qu'il existe entre ces deux espèces de plaisirs un écart considérable. Les



plaisirs résultant d'activités étrangères produisent sur les activités en cours à peu près le même effet que les peines propres à ces dernières, puisque les activités sont détruites par leurs propres peines : par exemple, si écrire ou calculer est pour quelqu'un une chose désagréable et fastidieuse, il cesse alors d'écrire ou de calculer, l'activité en question lui étant pénible. Ainsi donc, les activités sont affectées en sens opposé par les plaisirs et les peines qui leur sont propres, et sont propres les plaisirs et les peines qui surviennent à l'activité en raison de sa nature même. Quant aux plaisirs qui relèvent d'activités étrangères, ils produisent, nous l'avons dit, sensiblement le même effet que la peine, car ils détruisent l'activité, bien que ce ne soit pas de la même manière.

Et puisque les activités diffèrent par leur caractère moralement

honnête ou pervers, et que les unes sont désirables, d'autres à éviter, d'autres enfin ni l'un ni l'autre, il en est de même aussi pour les plaisirs, puisque à chaque activité correspond un plaisir propre. Ainsi donc, le plaisir propre à l'activité vertueuse est honnête, et celui qui est propre à l'activité perverse, mauvais : car même les appétits qui se proposent une fin noble provoquent la louange, et ceux qui se proposent une fin

honteuse, le blâme. Or les plaisirs inhérents à nos activités sont plus étroitement liés à ces dernières que les désirs : car les désirs sont distincts des activités à la fois chronologiquement et par leur nature, tandis que les plaisirs sont tout proches des activités et en sont à ce,

r d

différentes, ainsi en est-il des plaisirs.

En outre, la vue l'emporte sur le toucher en pureté, et l'ouïe et l'odorat sur le goût ; il y a dès lors une différence de même nature entre les plaisirs correspondants ; et les plaisirs de la pensée sont supérieurs aux plaisirs sensibles, et dans chacun de ces deux groupes il y a des plaisirs qui l'emportent sur d'autres.

De plus, on admet d'ordinaire que chaque espèce animale a son plaisir propre, tout comme elle a une fonction propre, à savoir le plaisir qui correspond à son activité. Et à considérer

chacune des espèces animales, on ne saurait manquer d'en être frappé : cheval, chien et homme ont des plaisirs différents : comme le dit Héraclite, *un âne préférera la paille à l'or*, car la nourriture est pour des ânes une chose plus agréable que l'or. Ainsi donc, les êtres spécifiquement différents ont aussi des plaisirs spécifiquement distincts. D'un autre côté on s'attendrait à ce que les plaisirs des êtres spécifiquement identiques

fussent eux-mêmes identiques. En fait, les plaisirs accusent une extrême diversité, tout au moins chez l'homme : les mêmes choses charment certaines personnes et affligent les autres, et ce qui pour les uns est pénible et haïssable est pour les autres agréable et attrayant. Pour les saveurs douces il en va aussi de même : la même chose ne semble pas douce au fiévreux et à l'homme bien portant, ni pareillement chaude à l'homme

chétif et à l'homme robuste. Et ce phénomène arrive encore dans d'autres cas. Mais dans tous les faits de ce genre on regarde comme existant réellement ce qui apparaît à l'homme vertueux. Et si cette règle est exacte, comme elle semble bien l'être, et si la vertu et l'homme de bien, en tant que tel, sont mesure de chaque chose, alors seront des plaisirs les plaisirs qui à cet homme

apparaissent tels, et seront plaisantes en réalité les choses auxquelles il se plaît. Et si les objets qui sont pour lui ennuyeux paraissent plaisants à quelque autre, cela n'a rien de surprenant, car il y a beaucoup de corruptions et de perversions dans l'homme ; et de tels objets ne sont pas réellement plaisants, mais le sont seulement pour les gens dont nous parlons et pour ceux qui sont dans leur état. Les plaisirs qu'on s'accorde à reconnaître pour honteux, on voit donc qu'ils ne doivent pas être appelés des plaisirs, sinon pour les gens corrompus. Mais parmi les plaisirs considérés comme honnêtes, de quelle classe de plaisirs ou de quel plaisir déterminé doit-on dire qu'il est proprement celui de l'homme ? La réponse ne résulte-t-elle pas avec évidence des activités humaines ?

Les plaisirs, en effet, en sont l'accompagnement obligé. Qu'ainsi donc l'activité de l'homme parfait et jouissant de la béatitude soit une ou multiple, les plaisirs qui complètent ces activités seront appelés au sens absolu plaisirs propres de l'homme, et les autres ne seront des plaisirs qu'à titre secondaire et à un moindre degré, comme le sont les activités correspondantes.

## **6 (1176a – 1177a) < Bonheur, activité et jeu >**

Après avoir parlé des différentes sortes de vertus, d'amitiés et de plaisirs, il reste à tracer une esquisse du bonheur, puisque c'est ce dernier que nous posons comme fin des affaires humaines. Mais si nous reprenons nos précédentes analyses, notre discussion y gagnera en concision.

Nous avons dit que le bonheur n'est pas une disposition, car alors il pourrait appartenir même à l'homme qui passe sa

vie à dormir, menant une vie de végétal, ou à celui qui subit les plus grandes infortunes. Si ces conséquences ne donnent pas satisfaction, mais si nous devons plutôt placer le bonheur dans une certaine activité, ainsi que nous l'avons antérieurement indiqué, et si les activités sont les unes nécessaires et désirables en vue d'autres choses, et les autres désirables en elles-mêmes, il est clair qu'on doit mettre le bonheur au nombre des activités désirables en elles-mêmes et non de celles qui ne sont désirables qu'en vue d'autre chose : car le bonheur n'a besoin de rien, mais se suffit pleinement à lui-même.

Or sont désirables en elles-mêmes les activités qui ne recherchent rien en dehors de leur pur exercice. Telles apparaissent être les actions conformes à la vertu, car accomplir de nobles et honnêtes actions est l'une de ces choses désirables en elles-mêmes.

Mais parmi les jeux ceux qui sont agréables font aussi partie des choses désirables en soi : nous ne les choisissons pas en vue d'autres chose li à sU, le, n [ le,rà ae,ne er rb x

aucun goût pour un plaisir pur et digne d'un homme libre, s'évadent vers les plaisirs corporels, nous ne devons pas croire pour cela que ces plaisirs sont plus souhaitables : car les enfants, aussi, s'imaginent que les choses qui ont pour eux-mêmes du prix sont d'une valeur incomparable. Il en découle logiquement que les appréciations des gens pervers et des gens de bien sont tout aussi différentes les unes des autres que sont visiblement différentes celles des enfants et des adultes. Par

conséquent, ainsi que nous l'avons dit à maintes reprises, sont à la fois dignes de prix et agréables les choses qui sont telles pour l'homme de bien ; et pour tout homme l'activité la plus désirable étant celle qui est en accord avec sa disposition propre, il en résulte que pour l'homme de bien c'est l'activité conforme à la vertu. Ce n'est donc pas dans le jeu que consiste le bonheur. Il serait en effet étrange que la fin de l'homme fût le jeu, et qu'on dût se donner du tracas et du mal pendant toute

sa vie afin de pouvoir s'amuser ! Car pour le dire en un mot, tout ce que nous choisissons est choisi en vue d'une autre chose, à l'exception du bonheur, qui est une fin en soi. Mais se dépenser avec tant d'ardeur et de peine en vue de s'amuser ensuite est, de toute évidence, quelque chose d'insensé et de puéril à l'excès ; au contraire, s'amuser en vue d'exercer une activité sérieuse, suivant le mot d'Anacharsis, voilà, semble-t-il, la règle à suivre. Le jeu est, en effet, une sorte de délassement,

du fait que nous sommes incapables de travailler d'une façon ininterrompue et que nous avons besoin de relâche. Le délassement n'est donc pas une fin, car il n'a lieu qu'en vue de l'activité. Et la vie heureuse semble être celle qui est conforme à la vertu ; or une vie vertueuse ne va pas sans un effort sérieux et ne consiste pas dans un simple jeu. Et nous affirmons, à la fois, que les choses sérieuses sont moralement supérieures à celles qui font rire ou s'accom-

pagnent d'amusement, et que l'activité la plus sérieuse est toujours celle de la partie

meilleure de nous-mêmes ou celle de l'homme d'une moralité plus élevée. Par suite, l'activité de ce qui est meilleur est elle-même supérieure et plus apte à procurer le bonheur. De plus, le premier venu, fût-ce un esclave, peut jouir des plaisirs du corps, tout autant que l'homme de la plus haute classe, alors que personne n'admet la participation d'un esclave au bonheur, à moins de lui attribuer aussi une existence humaine. Ce n'est pas, en effet, dans de telles distractions que réside le bonheur, mais dans les activités en accord avec la vertu, comme nous l'avons dit plus haut.

## **7 (1177a – 1178a) < La vie contemplative ou théorétique >**

Mais si le bonheur est une activité conforme à la vertu, il est rationnel qu'il soit activité conforme à la plus haute vertu, et celle-ci sera la vertu de la partie la plus noble de nous-mêmes. Que ce soit donc l'intellect ou quelque autre faculté qui soit regardé comme possédant par nature le commandement et la

direction et comme ayant la connaissance des réalités belles et divines, qu'au surplus cet élément soit lui-même divin ou seulement la partie la plus divine de nous-mêmes, c'est l'acte de cette partie selon la vertu qui lui est propre qui sera le bonheur parfait. Or que cette activité soit théorétique, c'est ce que nous avons dit.

Cette dernière affirmation paraîtra s'accorder tant avec nos précédentes conclusions qu'avec la vérité. En effet, en premier lieu, cette activité est la plus haute, puisque l'intellect est la meilleure partie de nous-mêmes et qu'aussi les objets sur lesquels porte l'intellect sont les plus hauts

de tous les objets connaissables. Ensuite elle est la plus continue, car nous sommes capables de nous livrer à la contemplation d'une manière plus continue qu'en accomplissant n'importe quelle action. Nous pensons encore que du plaisir doit être mélangé au bonheur ; or l'activité selon la sagesse est, tout le monde le reconnaît, la plus plaisante des

activités conformes à la vertu ; de toute façon, on admet que la philosophie renferme de merveilleux plaisirs sous le rapport de la pureté et de la stabilité, et il est normal que la joie de connaître soit une occupation plus agréable que la poursuite du savoir. De plus, ce qu'on appelle la pleine suffisance [αὐταρκεία] appartiendra au plus haut point à l'activité de contemplation : car s'il est vrai qu'un homme sage, un homme juste, ou tout autre

possédant une autre vertu, ont besoin des choses nécessaires à la vie, cependant, une fois suffisamment pourvu des biens de ce genre, tandis que l'homme juste a encore besoin de ses semblables, envers lesquels ou avec l'aide desquels il agira avec justice (et il en est encore de même pour l'homme tempéré, l'homme courageux et chacun des autres), l'homme sage, au contraire, fût-il laissé à lui-même, garde la capacité de contempler, et il est même d'autant plus sage qu'il contemple dans cet état davantage. Sans doute est-il préférable pour lui d'avoir des collaborateurs, mais il n'en est pas moins l'homme qui se suffit le plus pleinement à lui-même. Et cette activité paraîtra la seule à être aimée pour elle-même : elle ne produit, en effet, rien en dehors de l'acte même de contempler, alors que des activités pratiques nous retirons un avantage plus ou moins considérable à part de l'action elle-même. De plus, le bonheur semble consister dans le loisir : car nous ne nous adonnons

à une vie active qu'en vue d'atteindre le loisir, et ne faisons la guerre qu'afin de vivre en paix. Or l'activité des vertus

pratiques s'exerce dans la sphère de la politique ou de la guerre ; mais les actions qui s'y rapportent paraissent bien être étrangères à toute idée de loisir, et, dans le domaine de la guerre elles revêtent même entièrement ce caractère, puisque personne ne

choisit de faire la guerre pour la guerre, ni ne prépare délibérément une guerre : on passerait pour un buveur de sang accompli, si de ses propres amis on se faisait des ennemis en vue de susciter des batailles et des tueries. Et l'activité de l'homme d'État est, elle aussi, étrangère au loisir, et, en dehors de l'administration proprement dite des intérêts de la cité, elle s'assure la possession du pouvoir et des honneurs, ou du moins le bonheur pour l'homme d'État lui-même et pour ses concitoyens, bonheur qui est différent de l'activité politique, et

qu'en fait nous recherchons ouvertement comme constituant un avantage distinct. Si dès lors, parmi les actions conformes à la vertu, les actions relevant de l'art politique ou de la guerre viennent en tête par leur noblesse et leur grandeur, et sont cependant étrangères au loisir et dirigées vers une fin distincte et ne sont pas désirables par elles-mêmes ; si, d'autre part, l'activité de l'intellect, activité contemplative, paraît bien

à la fois l'emporter sous le rapport du sérieux et n'aspirer à aucune autre fin qu'elle-même, et posséder un plaisir achevé qui lui est propre (et qui accroît au surplus son activité) ; si enfin la pleine suffisance, la vie de loisir, l'absence de fatigue (dans les limites de l'humaine nature), et tous les autres caractères qu'on attribue à l'homme jouissant de la félicité, sont les manifestations rattachées à cette activité : il en résulte que c'est cette dernière qui sera le parfait bonheur de l'homme, — quand

elle est prolongée pendant une vie complète, puisque aucun des éléments du bonheur ne doit être inachevé.



Mais une vie de ce genre sera trop élevée pour la condition humaine : car ce n'est pas en tant qu'homme qu'on vivra de cette façon, mais en tant que quelque élément divin est présent en nous. Et autant cet élément est supérieur au composé humain, autant son activité est elle-même supérieure à celle de l'autre sorte de vertu. Si donc l'intellect est quelque chose

de divin par comparaison avec l'homme, la vie selon l'intellect est également divine comparée à la vie humaine. Il ne faut donc pas écouter ceux qui conseillent à l'homme, parce qu'il est homme, de borner sa pensée aux choses humaines, et, mortel, aux choses mortelles, mais l'homme doit, dans la mesure du possible, s'immortaliser, et tout faire pour vivre selon la partie la plus noble qui est en lui ; car même si cette partie est petite par sa masse, par sa puissance et sa valeur elle dépasse de beaucoup tout le reste. On peut même penser que chaque homme s'identifie avec cette partie même, puisqu'elle est la partie fondamentale de son être, et la meilleure. Il serait alors étrange que l'homme accordât la préférence non pas à la vie qui lui est propre, mais à la vie de quelque chose autre que lui.

Et ce que nous avons dit plus haut s'appliquera également ici : ce qui est propre à chaque chose est par nature ce qu'il y a de plus excellent et de plus agréable pour cette chose. Et pour l'homme, par suite, ce sera la vie selon l'intellect, s'il est vrai que l'intellect est au plus haut degré l'homme même. Cette vie-là est donc aussi la plus heureuse.

## **8 (1178a — 1178b) < Prééminence de la vie contemplative >**

C'est d'une façon secondaire qu'est heureuse la vie selon l'autre sorte de vertu : car les activités qui y sont conformes sont purement humaines : les actes justes,

en effet, ou courageux, et tous les autres actes de vertu, nous les pratiquons dans nos relations les uns avec les autres, quand, dans les contrats, les services rendus et les actions les plus variées ainsi que dans nos passions, nous observons fidèlement ce qui doit revenir à chacun, et toutes ces manifestations sont choses simplement humaines. Certaines mêmes d'entre elles sont regardées comme résultant de la constitution physique, et la vertu éthique

comme ayant, à beaucoup d'égards, des rapports étroits avec les passions. Bien plus, la prudence elle-même est intimement liée à la vertu morale, et cette dernière à la prudence, puisque les principes de la prudence dépendent des vertus morales, et la rectitude des vertus morales de la prudence. Mais

les vertus morales étant aussi rattachées aux passions, auront rapport au composé ; or les vertus du composé sont des vertus simplement humaines ; et par suite le sont aussi, à la fois la vie selon ces vertus et le bonheur qui en résulte. Le bonheur de l'intellect est, au contraire, séparé : qu'il nous suffise de cette brève indication à son sujet, car une discussion détaillée dépasse le but que nous nous proposons.

Le bonheur de l'intellect semblerait aussi avoir besoin du cortège des biens extérieurs, mais seulement à un faible degré ou à un degré moindre que la vertu éthique. On peut admettre, en effet, que les deux sortes de vertus aient l'une et l'autre besoin, et cela à titre égal, des biens nécessaires à la vie (quoique, en fait, l'homme en société se donne plus de tracas pour les nécessités corporelles et autres de même nature) : car il ne saurait y avoir à cet égard qu'une légère différence entre elles. Par contre, en ce qui concerne leurs activités propres, la différence sera considérable. L'homme libéral, en effet, aura besoin d'argent pour répandre ses libéralités, et par suite

l'homme juste pour rétribuer les services qu'on lui rend (car les volontés demeurent cachées, et même les gens injustes prétendent avoir la volonté d'agir avec justice) ; de son côté l'homme courageux aura besoin de force, s'il accomplit quelque'une des actions conformes à sa vertu, et l'homme tempérant a besoin d'une possibilité de se livrer à l'intempérance. Autrement, comment ce dernier, ou l'un des autres dont nous parlons, pourra-t-il manifester sa vertu ? On discute aussi le point de savoir quel est l'élément le plus important de la vertu, si c'est le choix délibéré ou la réalisation de l'acte, attendu que la vertu consiste dans ces deux éléments. La perfection de la vertu résidera évidemment dans la réunion de l'un et de l'autre, mais l'exécution de l'acte requiert le secours de multiples facteurs, et plus les actions sont grandes et nobles, plus ces conditions sont nombreuses. Au contraire, l'homme livré à la contemplation n'a besoin d'aucun concours de cette sorte, en vue du moins d'exercer son activité : ce sont même là plutôt, pour ainsi dire, des obstacles, tout au moins à la contemplation ; mais en tant qu'il est homme et qu'il vit en société, il s'engage délibérément dans des actions conformes à la vertu : il aura donc besoin des moyens extérieurs en question pour mener sa vie d'homme.

Que le parfait bonheur soit une certaine activité théorique, les considérations suivantes le montreront encore avec clarté. Nous concevons les dieux comme jouissant de la suprême félicité et du souverain bonheur. Mais quelles sortes d'actions devons-nous leur attribuer ? Est-ce les actions justes ? Mais ne leur donnerons-nous pas un aspect ridicule en les faisant contracter des engagements, restituer des dépôts et autres opérations analogues ? Sera-ce les actions courageuses, et les dieux affronteront-ils les dangers et courront-ils des risques pour la beauté de la

chose ? Ou bien alors ce sera des actes de libéralité ? Mais à qui donneront-ils ? Il serait étrange aussi qu'ils eussent à leur disposition de la monnaie ou quelque

autre moyen de paiement analogue ! Et les actes de tempérance, qu'est-ce que cela peut signifier dans leur cas ? N'est-ce pas une grossièreté de les louer de n'avoir pas d'appétits dépravés ? Si nous passons en revue toutes ces actions, les circonstances dont elles sont entourées nous apparaîtront mesquines et indignes de dieux.

Et pourtant on se représente toujours les dieux comme possédant la vie et par suite l'activité, car nous ne pouvons pas

supposer qu'ils dorment, comme Endymion<sup>264</sup>. Or, pour l'être vivant, une fois qu'on lui a ôté l'action et à plus forte raison la production, que lui laisse-t-on d'autre que la contemplation ? Par conséquent, l'activité de Dieu, qui en félicité surpasse toutes les autres, ne saurait être que théorétique. Et par suite, de toutes les activités humaines celle qui est la plus apparentée à l'activité divine sera aussi la plus grande source de bonheur.

Un signe encore, c'est que les animaux autres que l'homme n'ont pas de participation au bonheur, du fait qu'ils sont totalement démunis d'une activité de cette sorte. Tandis qu'en effet chez les dieux la vie est tout entière bienheureuse, comme elle l'est aussi chez les hommes dans la mesure où une certaine ressemblance avec l'activité divine est présente en eux, dans le cas des animaux, au contraire, il n'y a pas trace de bonheur, parce que, en aucune manière, l'animal n'a part à la contemplation. Le bonheur est donc coextensif à la contemplation,

et plus on possède la faculté de contempler, plus aussi on est heureux, heureux non pas par accident, mais en vertu de la contemplation même, car cette dernière est par elle-même d'un grand prix. Il en résulte que le bonheur ne saurait être qu'une forme de contemplation.

## 9 (1178b – 1179a) < La vie contemplative et ses conditions matérielles >

Mais le sage aura aussi besoin de la prospérité extérieure, puisqu'il est un homme : car la nature humaine ne se suffit pas pleinement à elle-même pour l'exercice de la contemplation,

mais il faut aussi que le corps soit en bonne santé, qu'il reçoive de la nourriture et tous autres soins. Cependant, s'il n'est pas possible sans l'aide des biens extérieurs d'être parfaitement heureux, on ne doit pas s'imaginer pour autant que l'homme aura besoin de choses nombreuses et importantes pour être heureux : ce n'est pas, en effet, dans un excès d'abondance que résident la pleine suffisance et l'action, et on peut, sans

posséder l'empire de la terre et de la mer, accomplir de nobles actions, car même avec des moyens médiocres on sera capable d'agir selon la vertu. L'observation au surplus le montre clairement : les simples particuliers semblent en état d'accomplir des actions méritoires, tout autant que les puissants, et même mieux. Il suffit d'avoir la quantité de moyens strictement exigés par l'action vertueuse : alors sera heureuse la vie de l'homme agissant selon la vertu. Solon aussi donnait sans

doute un aperçu exact de l'homme heureux, quand il le montrait modérément entouré des biens extérieurs et ayant accompli (dans la pensée de Solon tout au moins) les plus beaux exploits, et ayant vécu dans la tempérance : car on peut, en possédant des biens médiocres, accomplir ce que l'on doit. De son côté, Anaxagore semble avoir pensé que l'homme heureux n'est ni

riche ni puissant, puisqu'il dit qu'il ne serait pas étonné qu'un tel homme apparût à la foule sous un aspect déconcertant : car la foule juge par les caractères extérieurs,

qui sont les seuls qu'elle perçoit. Les opinions des sages semblent donc en plein accord avec nos propres arguments.

De pareilles considérations entraînent ainsi la conviction dans une certaine mesure, mais, dans le domaine de la conduite, la vérité se discerne aussi d'après les faits et la manière de vivre, car c'est sur l'expérience que repose la décision finale.

Nous devons dès lors examiner les conclusions qui précèdent en les confrontant avec les faits et la vie : si elles sont en harmonie avec les faits, il faut les accepter, mais si elles sont en désaccord avec eux, les considérer comme de simples vues de l'esprit.

L'homme qui exerce son intellect et le cultive semble être à la fois dans la plus parfaite disposition et le plus cher aux

dieux. Si, en effet, les dieux prennent quelque souci des affaires humaines, ainsi qu'on l'admet d'ordinaire, il sera également raisonnable de penser, d'une part qu'ils mettent leur complaisance dans la partie de l'homme qui est la plus parfaite et qui présente le plus d'affinité avec eux (ce ne saurait être que l'intellect), et, d'autre part, qu'ils récompensent généreusement les hommes qui chérissent et honorent le mieux cette partie, voyant que ces hommes ont le souci des choses qui leur sont chères à eux-mêmes, et se conduisent avec droiture et

noblesse. Or que tous ces caractères soient au plus haut degré l'apanage du sage, cela n'est pas douteux. Il est donc l'homme le plus chéri des dieux. Et ce même homme est vraisemblablement aussi le plus heureux de tous. Par conséquent, de cette façon encore, le sage sera heureux au plus haut point.

## 10 (1179a – 1181b) < Éthique et Politique >

Une question se pose : si ces matières et les vertus, en y ajoutant l'amitié et le plaisir, ont été suffisamment traitées dans leurs grandes lignes, devons-nous croire que notre dessein

a été totalement rempli ? Ou plutôt, comme nous l'assurons, ne doit-on pas dire que dans le domaine de la pratique, la fin ne consiste pas dans l'étude et la connaissance purement théoriques des différentes actions, mais plutôt dans leur exécution ? Dès lors, en ce qui concerne également la vertu, il n'est pas non plus suffisant de savoir ce qu'elle est, mais on doit s'efforcer aussi de la posséder et de la mettre en pratique, ou alors tenter par quelque autre moyen, s'il en existe, de devenir des hommes de bien.

Quoi qu'il en soit, si les raisonnements étaient en eux-mêmes

suffisants pour rendre les gens honnêtes, *ils recevraient de nombreux et importants honoraires*, pour employer l'expression de Théognis, et cela à bon droit, et nous devrions en faire une ample provision. Mais en réalité, et c'est là un fait d'expérience, si les arguments ont assurément la force de stimuler et d'encourager les jeunes gens doués d'un esprit généreux, comme de rendre un caractère bien né et véritablement épris de noblesse morale perméable à la vertu, ils sont cependant

impuissants à inciter la grande majorité des hommes à une vie noble et honnête : la foule, en effet, n'obéit pas naturellement au sentiment de l'honneur, mais seulement à la crainte, ni ne s'abstient des actes honteux à cause de leur bassesse, mais par peur des châtiments ; car, vivant sous l'empire de la passion, les hommes poursuivent leurs propres satisfactions et les moyens de les réaliser, et évitent les peines qui y sont opposées,

et ils n'ont même aucune idée de ce qui est noble et véritablement agréable, pour ne l'avoir jamais goûté. Des gens de cette espèce, quel argument pourrait transformer leur nature ? Il est sinon impossible, du moins fort difficile d'extirper par un raisonnement les habitudes invétérées de longue date dans le caractère. Nous devons sans doute nous estimer heureux si, en possession de tous les moyens qui peuvent, à notre sentiment, nous rendre honnêtes, nous arrivons à participer en quelque mesure à la vertu.

Certains pensent qu'on devient bon par nature, d'autres disent que c'est par habitude, d'autres enfin par enseignement. Les dons de la nature ne dépendent évidemment pas de nous, mais c'est par l'effet de certaines causes divines qu'ils sont l'apanage de ceux qui, au véritable sens du mot, sont des hommes fortunés. Le raisonnement et l'enseignement, de leur côté, ne sont pas, je le crains, également puissants chez tous les

hommes, mais il faut cultiver auparavant, au moyen d'habitudes, l'âme de l'auditeur, en vue de lui faire chérir ou détester ce qui doit l'être, comme pour une terre appelée à faire fructifier la semence. Car l'homme qui vit sous l'empire de la passion ne saurait écouter un raisonnement qui cherche à le détourner de son vice, et ne le comprendrait même pas. Mais l'homme qui est en cet état, comment est-il possible de le faire changer de sentiment ? Et, en général, ce n'est pas, semble-t-il, au raisonnement que cède la passion, c'est à la contrainte. Il

faut donc que le caractère ait déjà une certaine disposition propre à la vertu, chérissant ce qui est noble et ne supportant pas ce qui est honteux.

Mais recevoir en partage, dès la jeunesse, une éducation tournée avec rectitude vers la vertu est une chose difficile à imaginer quand on n'a pas été élevé sous de justes lois : car vivre dans la tempérance et la constance n'a rien d'agréable pour la plupart des hommes, surtout quand ils



sont jeunes. Aussi convient-il de régler au moyen de lois la façon de les

élever, ainsi que leur genre de vie, qui cessera d'être pénible en devenant habituel. Mais sans doute n'est-ce pas assez que pendant leur jeunesse des hommes reçoivent une éducation et des soins également éclairés ; puisqu'ils doivent, même parvenus à l'âge d'homme, mettre en pratique les choses qu'ils ont apprises et les tourner en habitudes, nous aurons besoin de lois pour cet âge aussi, et, d'une manière générale, pour toute la durée de la vie : la plupart des gens, en effet, obéissent à la nécessité plutôt qu'au raisonnement, et aux châtimens plutôt qu'au sens du bien.

Telle est la raison pour laquelle certains pensent que le législateur a le devoir, d'une part, d'inviter les hommes à la vertu et de les exhorter en vue du bien, dans l'espoir d'être entendu de ceux qui, grâce aux habitudes acquises, ont déjà été amenés à la vertu : et, d'autre part, d'imposer à ceux qui sont désobéissans et d'une nature par trop ingrate, des punitions et des châtimens, et de rejeter totalement les incorrigibles

hors de la cité. L'homme de bien, ajoutent-ils, et qui vit pour la vertu, se soumettra au raisonnement, tandis que l'homme pervers, qui n'aspire qu'au plaisir, sera châtié par une peine, comme une bête de somme. C'est pourquoi ils disent encore que les peines infligées aux coupables doivent être de telle nature qu'elles soient diamétralement opposées aux plaisirs qu'ils ont goûtés.

Si donc, comme nous l'avons dit, l'homme appelé à être bon doit recevoir une éducation et des habitudes d'homme de bien, et ensuite passer son temps dans des occupations honnêtes et ne rien faire de vil, soit volontairement, soit même involontairement, et si ces effets ne peuvent se réaliser que dans une vie soumise à une règle intelligente et à un ordre parfait, disposant de la force : dans ces

conditions, l'autorité paternelle ne possède ni la force, ni la puissance coercitive (et il en est de même, dès lors, de tout particulier pris individuellement, s'il n'est roi ou quelqu'un d'approchant), alors que la loi, elle, dispose d'un pouvoir contraignant, étant une règle qui émane d'une certaine prudence et d'une certaine intelligence. Et tandis que nous détestons les individus qui s'opposent à nos impulsions, même s'ils agissent ainsi à bon droit, la loi n'est à charge à personne en prescrivant ce qui est honnête. Mais ce n'est qu'à Lacédémone et dans un petit nombre de cités qu'on voit le législateur accorder son attention à la fois à l'éducation et au genre de vie des citoyens ; dans la plupart des cités, on a complètement négligé les problèmes de ce genre, et chacun vit comme il l'entend, *dictant*, à la manière des Cyclopes, *la loi aux enfants et à l'épouse*. La meilleure solution est donc de s'en remettre à la juste sollicitude de l'autorité publique et d'être capable de le faire. Mais si l'autorité publique s'en désintéresse, on estimera que c'est à chaque individu qu'il appartient d'aider ses propres enfants et ses amis à mener une vie vertueuse, ou du moins d'avoir la volonté de le faire. Mais il résultera, semble-t-il, de notre exposé qu'on sera particulièrement apte à s'acquitter de cette tâche, si on s'est pénétré de la science du législateur. Car l'éducation publique s'exerce évidemment au moyen de lois, et seulement de bonnes lois produisent une bonne éducation : que ces lois soient écrites ou non écrites, on jugera ce point sans importance ; peu importe encore qu'elles pourvoient à l'éducation d'un seul ou de tout un groupe, et à cet égard il en est comme pour la musique, la gymnastique et autres disciplines. De même, en effet, que dans les cités, les dispositions légales et les coutumes ont la force pour les sanctionner, ainsi en est-il dans les familles pour les

injonctions du père et les usages privés, et même dans ce cas la puissance coercitive est-elle plus forte en raison du lien qui unit le père aux enfants et des bienfaits qui en découlent : car chez les enfants préexistent une affection et une docilité naturelles. En outre, l'éducation individuelle est supérieure à l'éducation publique : il en est comme en médecine, où le repos et la diète sont en général indiqués pour le fiévreux, mais ne le sont peut-être pas pour tel fiévreux déterminé ; et sans doute encore

le maître de pugilat ne propose pas à tous ses élèves la même façon de combattre. On jugera alors qu'il est tenu un compte plus exact des particularités individuelles quand on a affaire à l'éducation privée, chaque sujet trouvant alors plus facilement ce qui répond à ses besoins.

Toutefois, les soins les plus éclairés seront ceux donnés à un homme pris individuellement, par un médecin ou un maître de gymnastique ou tout autre ayant la connaissance de l'universel, et sachant ce qui convient à tous ou à ceux qui

rentrent dans telle catégorie : car la science a pour objet le général, comme on le dit et comme cela est en réalité, non pas qu'il ne soit possible sans doute qu'un individu déterminé ne soit traité avec succès par une personne qui ne possède pas la connaissance scientifique, mais a observé avec soin, à l'aide de la seule expérience, les phénomènes survenant en chaque cas particulier, tout comme certains semblent être pour eux-mêmes

d'excellents médecins, mais seraient absolument incapables de soulager autrui. Néanmoins on admettra peut-être que celui qui souhaite devenir un homme d'art ou de science doit s'élever jusqu'à l'universel et en acquérir une connaissance aussi exacte que possible : car, nous l'avons dit, c'est l'universel qui est l'objet de la science. Il est vraisemblable dès lors que celui qui souhaite, au moyen d'une discipline éducative, rendre les hommes meilleurs, qu'ils

soient en grand nombre ou en petit nombre, doit s'efforcer de devenir lui-même capable de légiférer, si c'est bien par les lois que nous pouvons devenir bons : mettre, en effet, un individu quel qu'il soit, celui qu'on propose à vos soins, dans la disposition morale convenable, n'est pas à la portée du premier venu, mais si cette tâche revient à quelqu'un, c'est assurément à l'homme possédant la connaissance scientifique, comme cela a lieu pour la médecine, et les autres arts qui font appel à quelque sollicitude d'autrui et à la prudence.

Ne doit-on pas alors après cela examiner à quelle source et de quelle façon nous pouvons acquérir la science de la législation ? Ne serait-ce pas, comme dans le cas des autres arts, en

s'adressant aux hommes adonnés à la politique 2

active ? Notre opinion était, en effet, que la science législative est une partie de la politique. Mais n'est-il pas manifeste qu'il n'existe pas de ressemblance entre la politique et les autres sciences et potentialités ? En effet, dans les autres sciences on constate que les mêmes personnes, à la fois transmettent à leurs élèves leurs potentialités et exercent leur propre activité en s'appuyant

sur celles-ci, par exemple les médecins et les peintres ; au contraire, les réalités de la politique, que les Sophistes font profession d'enseigner, ne sont pratiquées par aucun d'eux, mais bien par ceux qui gouvernent la cité, et dont l'action, croirait-on, repose sur une sorte d'habileté tout empirique plutôt que sur la pensée abstraite : car on ne les voit jamais écrire ou discourir sur de telles matières (ce qui serait pourtant une tâche peut-être plus honorable encore que de prononcer

des discours devant les tribunaux ou devant l'assemblée du peuple), pas plus que, d'autre part, nous ne les voyons avoir jamais fait des hommes d'État de leurs propres enfants ou de certains de leurs amis. Ce serait pourtant bien

naturel, s'ils en avaient le pouvoir, car ils n'auraient pu laisser à leurs cités un héritage préférable à celui-là, ni souhaiter posséder pour eux-mêmes, et par suite pour les êtres qui leur sont le plus chers, rien qui soit supérieur à cette habileté politique.

Il n'en est pas moins vrai que l'expérience semble en pareille matière apporter une contribution qui n'est pas négligeable : sans elle, en effet, jamais personne ne pourrait devenir homme d'État en se familiarisant simplement avec les réalités de la politique. C'est pourquoi, ceux qui désirent acquérir la science de la politique sont dans l'obligation, semble-t-il, d'y ajouter la pratique des affaires.

Quant à ceux des Sophistes qui se vantent d'enseigner la Politique, ils sont manifestement fort loin du compte. D'une façon générale, en effet, ils ne savent ni quelle est sa nature, ni quel est son objet : sans cela, ils ne l'auraient pas confondue

avec la Rhétorique, ou même placée à un rang inférieur à cette dernière ; ils n'auraient pas non plus pensé que légiférer est une chose facile, consistant seulement à collectionner celles des lois qui reçoivent l'approbation de l'opinion publique. Car ils disent qu'il est possible de sélectionner les meilleures lois comme si cette sélection n'était pas elle-même œuvre d'intelligence, et comme si ce discernement fait correctement n'était pas ce qu'il y a de plus important ! C'est tout à fait comme ce qui se passe dans l'art musical. Ceux qui, en effet, ont acquis l'expérience dans un art quel qu'il soit, jugent correctement

les productions de cet art, comprenant par quels moyens et de quelle façon la perfection de l'œuvre est atteinte, et savent quels sont les éléments de l'œuvre qui par leur nature s'harmonisent entre eux ; au contraire, les gens à qui l'expérience fait défaut doivent s'estimer satisfaits de pouvoir tout juste distinguer si l'œuvre produite est bonne ou mauvaise, comme cela a lieu pour la peinture. Or les

lois ne sont que des produits en quelque sorte de l'art politique : comment, dans ces conditions, pourrait-on apprendre d'elles à devenir législateur, ou à discerner les meilleures d'entre elles ? Car on ne voit jamais personne devenir médecin par la simple étude des recueils d'ordonnances. Pourtant les écrivains médicaux essayent bien d'indiquer non seulement les traitements, mais encore les méthodes de cure et la façon dont on doit soigner chaque catégorie

de malades, distinguant à cet effet les différentes dispositions du corps. Mais ces indications ne paraissent utiles qu'à ceux qui possèdent l'expérience, et perdent toute valeur entre les mains de ceux qui en sont dépourvus. Il peut donc se faire également que les recueils de lois ou de constitutions rendent des services à ceux qui sont capables de les méditer et de discerner ce qu'il y a de bon ou de mauvais, et quelles sortes de dispositions légales doivent répondre à une situation donnée.

Quant à ceux qui se plongent dans des collections de ce genre sans avoir la disposition requise, ils ne sauraient porter un jugement qualifié, à moins que ce ne soit instinctivement, quoique leur perspicacité en ces matières soit peut-être susceptible d'en recevoir un surcroît de développement.

Nos devanciers ayant laissé inexploré ce qui concerne la science de la législation, il est sans doute préférable que nous procédions à cet examen, et en étudiant le problème de la constitution en général, de façon à parachever dans la mesure

du possible notre philosophie des choses humaines.

Ainsi donc, en premier lieu, si quelque indication partielle intéressante a été fournie par les penseurs qui nous ont précédé, nous nous efforcerons de la reprendre à notre tour ; ensuite, à la lumière des constitutions que nous avons rassemblées, nous considérerons à quelles sortes

de causes sont dues la conservation ou la ruine des cités ainsi que la conservation ou la ruine des formes particulières de constitutions, et pour quelles raisons certaines cités sont bien gouvernées et d'autres tout le contraire.

Après avoir étudié ces différents points, nous pourrons peut-être, dans une vue d'ensemble, mieux discerner quelle est la meilleure des constitutions, quel rang réserver à chaque type, et de quelles lois et de quelles coutumes chacun doit faire usage. Commençons donc notre exposé.